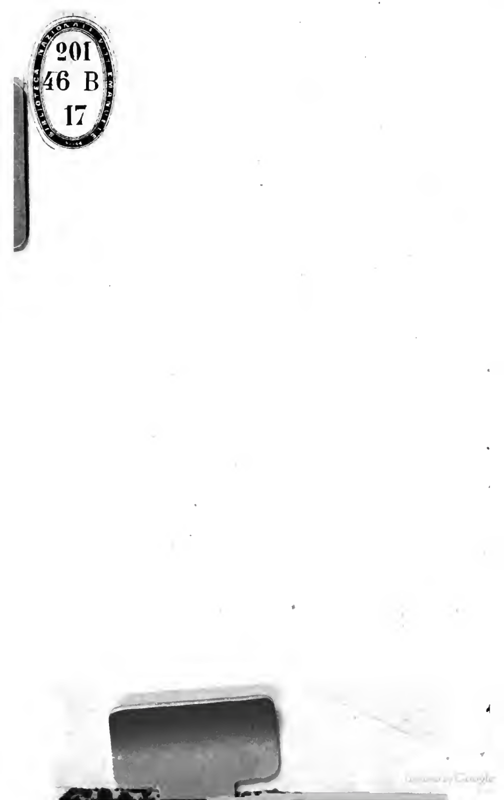



201
46 B
17

LE CHRIST

ET

L'ÉVANGILE,

HISTOIRE CRITIQUE

DES SYSTÈMES RATIONALISTES CONTEMPORAINS

SUR LES ORIGINES DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

PAR

l'abbé Frédéric-Édouard CHASSAY,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU GRAND SÉMINAIRE DE BAYEUX.

LA FRANCE.

MM. P. LEROUX, J. REYNAUD, F. T. B. CLAVEL.

11e édition, revue et considérablement augmentée.

Exister, c'est combattre

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.



Au R. P. J. Perrone
hommage respectueux
F. E. Chassay

LE CHRIST

ET

L'ÉVANGILE.

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

LE CHRIST ET L'ÉVANGILE,
IIe partie, l'Allemagne, 2 vol. in-12.

LA PURETÉ DU CŒUR,
1 vol. in-12.
Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Bayeux.

MANUEL D'UNE FEMME CHRÉTIENNE, 1 vol. in-12.
Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Bayeux.

LE Dr STRAUSS ET SES ADVERSAIRES EN ALLEMAGNE.
Cet ouvrage, considérablement augmenté, va paraître dans le tome XVIII des *Démonstrations évangéliques* de M. Migne.

LES ÉTUDES CLÉRICALES.
Ce travail va paraître dans les *Démonstrations évangéliques*.

LETTRES SUR LA CHUTE PRIMITIVE.

MADAME DE STAEL.
Ces travaux ont été publiés dans l'*Université catholique*.

Pour paraître prochainement :

LA FEMME ET LA MÈRE AU POINT DE VUE CATHOLIQUE.

MARTHE ET MARIE, ou l'Éducation des filles.

LE CHRIST ET L'ÉVANGILE.
La France, tome II : M. Clavel (suite).

PARIS. — IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

LE CHRIST
ET
L'ÉVANGILE,

HISTOIRE CRITIQUE
DES SYSTÈMES RATIONALISTES CONTEMPORAINS
SUR LES ORIGINES DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE,

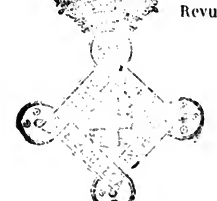
PAR
l'abbé Frédéric-Édouard CHASSA
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU GRAND SÉMINAIRE DE BA

LA FRANCE,
MM. P. LEROUX, J. REYNAUD, F. T. B. CLAVEL.

Exister, c'est combattre.




IIe ÉDITION,
Revue et considérablement augmentée.



PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX COLOMBIER, 29.
Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1849.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

LE LIEUTENANT-COLONEL

J. B. CHASSAY,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR A AUSTERLITZ,
OFFICIER SUPÉRIEUR DE LA GARDE IMPÉRIALE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE NORMANDIE,

SOUVENIR PLEIN DE TRISTESSE.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.



Nous avons lu avec le plus vif intérêt le livre intitulé: *Le Christ et l'Évangile*, par M. l'abbé Chassay, professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux. Cet ouvrage, qui se fait remarquer par des recherches laborieuses, une érudition peu commune, l'énergie du style et la solidité du raisonnement, assure à son savant auteur un rang distingué parmi les défenseurs de la religion contre les attaques du rationalisme moderne. Nous ne pouvons qu'applaudir à ses efforts, et former des vœux pour qu'ils soient couronnés d'un plein succès.

† L. F., ÉVÊQUE DE BAYEUX.

LA PURETÉ DU CŒUR,

PAR L'ABBÉ FRÉDÉRIC-ÉDOUARD CHASSAY.

I volume In-12

APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'ouvrage intitulé : *la Pureté du Cœur*. Ce livre, écrit avec la clarté, l'élégance et l'énergie qui caractérisent le style de son savant auteur, me paraît démontrer, par des preuves irréfragables, que le véritable bonheur ne peut se trouver que dans les cœurs *purs*, formés d'après les préceptes et sur les règles du Christianisme.

Puisse-t-il se propager dans toutes les classes de la société, et y produire les heureux effets que s'est proposés son pieux auteur !

† L. F., ÉVÊQUE DE BAYEUX.

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE LANGRES.

Monsieur l'abbé,

En commençant la lecture de *la Pureté du Cœur*, j'avais bien l'espoir d'y trouver un sujet de pieuse édification ; mais je ne m'attendais pas à méditer en même temps un livre de haute philosophie et de savante controverse. Je l'ai lu presque tout d'un trait, tant j'y ai trouvé de charme ; et je voudrais qu'il fût lu par tous les penseurs, tant il répand de lumière sur les questions de morale les plus importantes, les plus saintes, et les plus attaquées aujourd'hui par les écrivains en vogue.

Veuillez donc, Monsieur l'abbé, recevoir, à l'occasion de ce dernier ouvrage, mes bien sincères et affectueuses félicitations en N.-S.

† PIERRE-LOUIS, ÉVÊQUE DE LANGRES.

MANUEL D'UNE FEMME CHRÉTIENNE.

1 volume In-12.

APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.

J'ai lu avec le plus grand soin le *Manuel d'une femme chrétienne*, par M. l'abbé Chassay, professeur de philosophie au grand séminaire de Bayeux. J'ai trouvé dans ce livre la clarté, l'élégance et l'énergie que j'avais déjà remarquées dans *la Pureté du Cœur*, par le même auteur ; mais ce qui m'a surtout charmé dans cet ouvrage, c'est une connaissance profonde de la nature humaine, une étude patiente et approfondie des nuances variées des caractères, une rare exactitude théologique, et enfin un parfum de piété, qui donnent à ce livre une haute valeur et un grand intérêt.

† L. F., ÉVÊQUE DE BAYEUX.

PRÉFACE

DE LA IIe ÉDITION.

La bienveillance avec laquelle le public religieux a accueilli la première édition de ce livre, les encouragements que nous ont accordés plusieurs membres illustres de l'épiscopat français, nous engagent à donner une nouvelle édition du *Christ et l'Évangile*, dans laquelle nous avons essayé de corriger plusieurs des défauts qu'on pouvait reprocher justement à l'édition de 1847.

Un critique d'un mérite distingué, M. Foisset, qui nous a plus d'une fois honoré de ses conseils, nous avait fait remarquer que nous mêlions au texte de l'ouvrage des notes d'une grande étendue, qui interrompaient fréquemment la liaison des raisonnements, et faisaient

perdre au lecteur le fil de la démonstration. Nous avons remédié à cet inconvénient en rejetant à la fin du volume les pièces justificatives et les preuves secondaires. De cette façon la lecture du livre deviendra beaucoup plus facile, et l'ouvrage ne sera pas surchargé de détails qui fatigueraient l'attention d'un grand nombre d'esprits, et qui sont cependant indispensables pour les personnes qui tiennent à juger par elles-mêmes de l'exactitude de toutes les assertions qu'un auteur peut faire passer sous leurs yeux.

M. Ott, dans une analyse remarquable qu'il a donnée du *Christ et l'Évangile* dans la *Revue nationale*, manifestait le désir de nous voir développer les questions avec plus d'étendue; il paraissait trouver que nous avions passé bien rapidement sur certains points qui lui semblaient essentiels. Quand nous avons publié notre première édition, nous étions loin de prévoir que les hommes les plus éminents parmi les Catholiques français prendraient le livre sous leur protection, et qu'il se rencontrerait, dans un pays absorbé par les agitations politiques, quelques lecteurs pour un ouvrage dans lequel il ne s'agissait que des inté-

rêts éternels. Croyant travailler seulement pour quelques hommes disposés à ne nous écouter qu'à la condition que nous ne leur prendrions pas trop de temps, nous nous étions borné à dire les choses les plus nécessaires, afin qu'on pût entrevoir qu'il n'était pas impossible de répondre aux objections du rationalisme contemporain. Mais les conseils bienveillants que nous avons reçus des théologiens et des savants les plus distingués, nous ont engagé à développer notre plan, et à traiter, avec toute l'étendue que mérite son importance, l'histoire des origines du Christianisme. Telles sont les considérations qui nous ont amené à faire dans cette nouvelle édition les modifications qu'on y remarquera du premier coup d'œil, quand on la comparera avec celle qui l'a précédée. Nous avons traité assez longuement tout ce qui regarde les origines du dogme de la Trinité, et nous avons eu occasion de faire des rapprochements qu'il nous a paru curieux de constater, entre les théories de M. Pierre Leroux sur cette question, et les opinions que M. Vacherot a professées dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*. Si nous n'avons pas encore

répondu à toutes les difficultés, c'est que nous serons obligé de revenir sur cette matière en réfutant la Christologie de M. Guizot.

On nous a encore reproché de donner trop d'importance à quelques hommes dont les théories seront bientôt emportées par le mouvement rapide qui entraîne vers l'abîme de l'oubli les célébrités éphémères du rationalisme. Nous avions cru, dans plusieurs passages de la première édition, prévenir cette objection; mais nous nous sommes aperçu depuis qu'il fallait la résoudre d'une manière plus explicite encore.

Si l'on étudie *le Christ et l'Évangile* avec une certaine attention, on verra bien que nous avons traité très-rapidement les théories purement individuelles, qui n'ont exercé qu'une influence médiocre sur les écoles rationalistes. Nous nous sommes au contraire attaché à réfuter les difficultés qu'on trouve répandues dans une multitude d'auteurs, et nous avons sans cesse ajouté, aux objections proposées par l'écrivain que nous combattions, toutes celles qui avaient quelque valeur, et que nous avons pu découvrir dans les ouvrages où se trouvent professées les mêmes opi-

nions; il suffira pour s'en convaincre de parcourir notre réfutation du livre de M. Clavel. Nous avons dans ce chapitre traité dans toute son étendue l'immense question des rapports du Christianisme avec les religions de la presqu'île indienne, qui n'occupait que quelques lignes de notre premier volume. Si nous avons choisi le nom de M. Clavel pour le mettre à la tête de ce chapitre, c'est que cet auteur a sur les partisans de l'hypothèse qu'il a défendue l'avantage d'une incontestable clarté et d'une audacieuse franchise, qu'on ne rencontre pas au même degré dans M. Guigniaut, dont le nom est beaucoup plus célèbre dans la science. Mais, tout en prenant M. Clavel comme principal adversaire, nous avons répondu sans cesse aux objections de MM. Guigniaut, Edgar Quinet, Lamartine, de Bohlen, Pauthier, Jacquemont, et de tant d'autres qui partagent plus ou moins les convictions que professe l'auteur de l'*Histoire des religions*.

Si après ces réflexions on trouvait encore que nous avons trop pris au sérieux les adversaires contemporains du Christianisme, nous répondrions par ces judicieuses observations d'un savant ecclésiastique dont peu de

personnes en France surpassent la pénétration théologique.

« Nos contemporains, dit-il, individuellement sont des pygmées, si l'on veut; mais en masse ils opèrent un travail gigantesque. Les ravages de Luther, si grands lorsqu'on les envisage en eux-mêmes, semblent un jeu d'enfants lorsqu'on les compare aux démolitions d'aujourd'hui. En matière d'irréligion, le XVIIIe siècle, avec sa critique de détail et sa guerre à coups d'épingles, a montré plus de verve et de déloyauté; le XIXe siècle, avec sa froide audace, fait des ruines plus grandes et humainement plus irréparables. Le Catholicisme est attaqué sur toute la ligne, non par la voie de conséquence, mais directement et dans sa base la plus large; l'agression est même si générale, que les institutions et les habitudes sociales ne conservent plus qu'une faible empreinte de religion positive. En un mot, on a compris le rôle de la raison de manière à donner exclusion complète à la foi. Au milieu de ces tendances, ne serait-il pas opportun d'établir qu'en principe et dans toute hypothèse l'homme n'a pas le droit imprescriptible, inaliénable, de créer la religion? que Dieu tout

au moins a un droit pareil et même supérieur à celui de l'homme en cette matière? Qu'ainsi la véritable question est de savoir, non point si la raison suffit ou ne suffit pas, s'il nous fallait ou non une révélation originelle, mais bien si Dieu a fait usage de son droit, ou s'il a permis aux hommes de faire usage de ce qu'ils nomment le leur? Ne serait-il pas opportun d'établir qu'en fait le Christianisme n'est ni le produit naturel de la pensée humaine, ni l'évolution de quelque doctrine philosophique antérieurement admise, ni le résultat des systèmes qui se seraient rencontrés dans l'unité de l'empire romain comme dans un confluent, pour se mêler ensemble et couler désormais dans un même lit (1)? »

Nous avions pensé, bien avant la publication de cet article, à réaliser, selon la mesure de nos forces, l'idée du savant auteur. Si l'on trouvait que nous sommes loin d'avoir détruit toutes les difficultés, il faudrait se rappeler que nous ne publions ici que quelques chapitres d'un travail d'une immense étendue. Pour en convaincre nos lecteurs, il nous suf-

(1) M. Darboy, dans *Le Correspondant.*

fira de mettre sous leurs yeux les questions que nous nous proposons de traiter dans les volumes suivants.

En continuant de réfuter M. Clavel, nous établirons que l'ascétisme chrétien ne vient pas du mysticisme brahmanique, et qu'il ne faut pas attribuer à l'influence des doctrines de la haute Asie le développement de la vie contemplative dans les premiers siècles du Christianisme. Nous montrerons ensuite que ce n'est pas le fondateur du Bouddhisme qui a révélé au monde, bien des siècles avant le Christ, la liberté, l'égalité, la fraternité; que le Catholicisme n'a pas pris au Lamaïsme la hiérarchie sacerdotale, et que les institutions catholiques ne sont pas un plagiat de l'organisation religieuse établie par Sakiamouni. Pénétrant ensuite jusqu'au cœur même du système de nos adversaires, nous ferons voir la futilité des raisons sur lesquelles repose l'hypothèse qui fait naître dans l'Inde tous les systèmes religieux, et qui donne gratuitement à la civilisation hindoue une si prodigieuse antiquité.

Après avoir examiné toutes les suppositions qui veulent trouver dans l'Asie païenne les

origines du Christianisme, nous nous tournerons vers ceux qui ont principalement attribué le développement du Christianisme aux philosophies de l'Occident. Sur ce terrain nous rencontrerons les hypothèses de M. Guizot, et nous établirons contre lui que la divinité du Verbe est un dogme véritablement évangélique, et que l'Église a été constituée par J. C. lui-même sur ses bases essentielles.

C'est alors que se posera devant nous ce problème capital : Le fondateur du Christianisme, celui que les évangélistes et les apôtres nous présentent comme le Verbe de Dieu, a-t-il accompli par sa vie les prophéties de l'Ancien Testament, et a-t-il prouvé par sa résurrection la divinité de sa mission ? Pour démontrer ces différents faits, nous répondrons au livre de M. Salvador.

En finissant cette préface, nous avons besoin d'expliquer pourquoi nous n'avons pas publié la réfutation de M. Louis Blanc, que nous avons annoncée en 1848. Quand nous avons fait la promesse de mettre au jour un livre sur la question de la *fraternité chrétienne*, nous ne connaissions pas l'*Histoire de la charité* par M. Martin Doisy, et l'*Histoire*

de l'esclavage par M. Wallon. Ces deux livres renversent d'une manière si complète les objections du représentant socialiste, que nous n'avons pas cru devoir recommencer une polémique désormais inutile.

Puisse cet ouvrage ne pas paraître trop indigne d'être placé à côté des travaux de « ces modestes et profonds docteurs de l'école « de Bayeux, qui sont l'espoir et l'honneur de « la philosophie catholique (1) ! »

Sommervieu, 15 juin 1849.

(1) Paroles de M. DE MONTALEMBERT, dans *l'Ami de la Religion* du 19 octobre 1848, n° 4683.

PLAN GÉNÉRAL DU CHRIST ET L'ÉVANGILE.

PREMIÈRE PARTIE. — LA FRANCE.

1er VOLUME. — MM. P. Leroux, J. Reynaud, F. Clavel.
2e VOLUME. — M. Clavel (suite).
3e VOLUME. — M. Guizot.
4e VOLUME. — M. Salvador.

DEUXIÈME PARTIE. — L'ALLEMAGNE.

TOME Ier (en vente). — CHAPITRE Ier. — L'Allemagne au XVIIIe siècle. — Les philosophes. — Semler. — CHAPITRE II. — Schleiermacher. — La théologie du panthéisme. — La philosophie de l'histoire. — L'Évangile. — CHAPITRE III. — Le docteur de Wette. — La Préparation évangélique. — Saint Jean et les synoptiques. — Le Christianisme sentimental. — CHAPITRE IV. — Le docteur Strauss. — Le livre de Strauss. — Le Christ des mythologues. — CHAPITRE V. — Impossibilités du système mythique. — Le siècle d'Auguste était-il une époque mythique? — L'Évangile et l'esprit du temps. — Christianisme et mythologie. — La cause et l'effet. — Unité, originalité, sublimité et universalité de l'Évangile. — Publicité des faits évangéliques. — Le temps échappe aux mythologues.

TOME II (en vente).—Bases ruineuses du système mythique. — Premier principe fondamental de ce système : impossibilité de faits miraculeux. — Démonstration historique, contre tous les systèmes rationalistes, de la possibilité et de l'existence des faits surnaturels.

TOME III. — Second principe fondamental du système mythique : contradictions prétendues de l'histoire évangélique. — Observations générales sur ces prétendues contradictions. — Conséquences dernières du système mythique : M. Bruno Bauer.

TROISIÈME PARTIE.

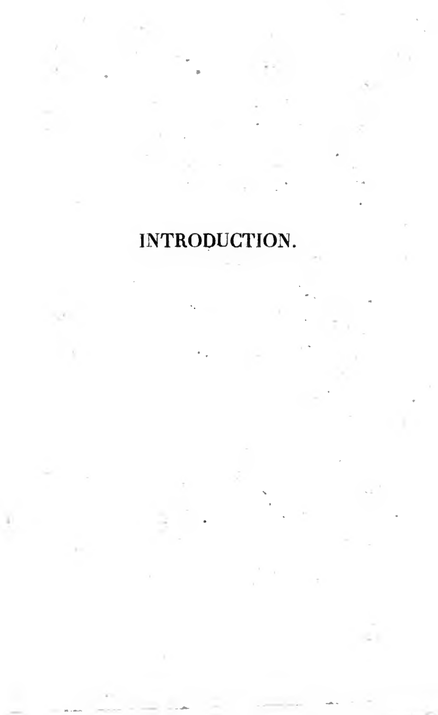
AUTHENTICITÉ, INTÉGRITÉ, CRÉDIBILITÉ DES QUATRE ÉVANGILES CANONIQUES.

Cette partie renferme la solution des objections soulevées par Semler, Schleiermacher, de Wette, Bretschneider, Schultze, Sieffert, Schneckenburger, Strauss et Bruno Bauer, qui ont attaqué les uns l'autorité d'un Évangile, les autres l'authenticité des quatre Évangiles canoniques.

QUATRIÈME PARTIE.

LA VIE ET LES DOCTRINES DU CHRIST.

1er VOLUME. — La préparation évangélique.
2e VOLUME. — L'enfance et la vie cachée du Sauveur.
3e VOLUME. — La vie publique et la prédication du Christ.
4e VOLUME. — La doctrine du Christ.
5e VOLUME. — Histoire de la passion et de la résurrection.



INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

I.

Le règne de Louis XIV est, pour le Christianisme, comme un glorieux repos entre les luttes sanglantes de la Réforme et les agitations passionnées du XVIII[e] siècle. Les plus grands génies des temps modernes, en inclinant leur front devant la Croix, protestaient à l'avance contre les saturnales de l'école de Voltaire, contre les scandaleuses apostasies de la Régence (1). Le combat recommença bientôt, comme après Luther et Calvin. Le siècle de Louis le Grand

(1) Cfr. Gabourd, *Histoire de Louis XIV*.

n'a donc été qu'une trêve entre deux batailles. Bossuet et Fénelon, qui réfutèrent et vainquirent le principe protestant, avaient pu voir, du bord de leur tombe, paraître à l'horizon la lueur sinistre d'une nouvelle tempête. Les dernières années de ces grands hommes furent troublées par de sombres pressentiments. Toutefois, l'Église ne cessa pas d'accomplir sa destinée, destinée pleine d'angoisses et de larmes. Le XVIII[e] siècle ne devait point rappeler les jours éclatants et les triomphes éternellement célèbres du temps où brillèrent un Bossuet et un Leibnitz; mais c'est une illusion contraire à tous les faits de l'histoire de s'imaginer que la Religion n'essuya, dans cette époque de combats, que des affronts sanglants et des revers irréparables. C'est là, nous le savons, un préjugé assez général. On dirait que les Boyle, les Bacon, les Descartes, les Bossuet, les Pascal, les Huet, les Leibnitz, les Malebranche, les Grotius, les

Fénelon, les Newton, les Arnauld, les Nicole (1) emportèrent avec eux les dernières espérances et les dernières protestations du Christianisme mourant. Nous comprenons l'intérêt qu'on trouve à maintenir et à propager des suppositions si humiliantes pour notre foi. Nous livrer sans défense aux insultes passionnées du XVIII[e] siècle, c'est une satisfaction puérile, que se donnent presque tous les historiens de la philosophie. Il semble qu'on jouisse des blessures profondes que le Christianisme reçoit alors. On exalte avec enthousiasme la science et les talents de ses adversaires; mais on laisse dans l'ombre, avec une indifférence calculée, les efforts et les résistances de ses plus habiles défenseurs (2).

Quand même on voudrait supposer, contre l'évidence des faits, que les admirables

(1) Cfr. *Démonstrations évangéliques*, publiées par M. Migne, 18 vol. in-4° (I).

(2) Cfr. Lerminier, *Influence de la philosophie du* XVIII[e] *siècle sur la sociabilité du* XIX[e].

penseurs du XVII[e] siècle n'ont pas rencontré d'héritiers de leurs nobles croyances; quand même on aurait prouvé que Dieu avait abandonné le monde au génie du mal, nous aurions encore le droit de relever cette Croix, que défendirent en même temps, dans les trois grands centres du monde civilisé, Bossuet, Newton et Leibnitz. Il nous serait permis, sans déshonneur, de préférer Fénelon à l'auteur des *Confessions*, et Pascal à l'auteur de *la Pucelle*. Nous pourrions oser être chrétiens, avec les Corneille, les Racine, les Boileau, les la Bruyère, et mettre ce que notre France compte de plus auguste et de plus pur avant les feuilletonistes philosophes du *Siècle* et du *Constitutionnel* (1). Les réac-

(1) Il ne faut jamais perdre de vue, en lisant cette introduction, qu'elle a été écrite en 1847. Quelques détails ne s'appliquent donc plus à la situation présente. La révolution de Février s'est chargée d'éclairer bien des gens que nos paroles n'avaient pas convaincus.

tions ne sont pas trop déplacées, quand elles se font en faveur de la logique et du sens commun. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si haut dans le passé pour retrouver des armes victorieuses et des traditions dont on n'obscurcira jamais la gloire. Pendant ce XVIIIe siècle qu'on peint si pauvre en théologiens éminents, qu'on aime à présenter si complétement victorieux de la tradition chrétienne, la Religion n'a-t-elle pas remporté les plus beaux triomphes dans la libre Angleterre? N'a-t-elle pas résisté, en France, par la double puissance de la logique et du bon sens? N'a-t-elle pas su fournir enfin de nombreux et illustres martyrs aux échafauds de 93? Est-ce donc là, vis-à-vis de l'incrédulité, une situation déshonorée, comme on l'insinue tous les jours? Non, notre défense n'a pas été si malheureuse et si stérile, puisqu'elle a préparé cette réaction chrétienne, dont le

rationalisme s'attriste avec tant d'amertume (1).

Ce fut en Angleterre que la lutte commença sérieusement. De 1669 à 1678, le sol de la Grande-Bretagne produisit la plupart des hommes qui, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, firent au Christianisme la guerre la plus active et la plus acharnée (II). Cette première génération d'incrédules sembla un moment à la veille de conquérir l'Angleterre tout entière (2). C'étaient Toland, panthéiste déclamateur comme Diderot; Bolingbroke, un des chefs du parti tory, qui popularisa le rationalisme dans les salons de l'aristocratie; Shaftesbury, le d'Alembert de l'Angleterre, esprit fin et délié, rempli de prudence et de précautions hypocrites;

(1) Cfr. SAISSET, *Revue des Deux Mondes*, 1846, *De la Philosophie positive*, et 1849, *Du Socialisme*.

(2) Cfr. LELAND, *Revue des déistes*; — TABARAUD, *Histoire critique du philosophisme anglais*; — PICOT, *Mémoires sur le* XVIII[e] *siècle*; — LECHLER, *Histoire du déisme en Angleterre*; — ALZOG, *Histoire de l'Église* III, Influence des libres penseurs d'Angleterre.

Collins, écrivain infatigable et populaire; et Woolston, dont le procès remua toute l'Angleterre (1). Avant eux avait paru Tindal, le plus habile de tous peut-être; Tindal, qui a servi de modèle à Voltaire, à Voltaire, qui puisa presque toute son érudition dans les travaux des déistes de l'Angleterre. Les Dodwell, les Hume, les Gibbon et les Thomas Payne devaient continuer et résumer tous les travaux de ces premiers *libres penseurs*, successeurs directs et naturels de l'idée protestante (2).

Mais si l'attaque fut pleine de vivacité et d'énergie, le Christianisme fut défendu avec un talent et une activité qui font le plus grand honneur à la nation anglaise (3). Les hommes les plus éminents de l'Église et de

(1) Cfr. Lemoine, *Dissertation sur les écrits et le procès de Woolston.*

(2) Cfr. Moore, *Voyage d'un gentilhomme irlandais*, traduct. Furon, dans les *Démonstrations* de M. Migne, t. XIV.

(3) Cfr. Guénée, *Préface de la traduction de G. West.*

l'État se firent gloire de descendre dans l'arène, pour combattre, par les seules armes de la discussion et de la science, les hardis paradoxes et les sophismes adroits de l'école rationaliste (1). Addison, qui était tout à la fois un des hommes les plus importants du parti wigh et un des écrivains les plus influents de son pays, composa, au milieu de ses immenses travaux, son livre *De la Religion chrétienne* (2). Jenyns, membre de la Chambre des communes et l'un des lords de la Chambre du commerce, publia son célèbre traité de l'*Évidence de la religion chrétienne*, que l'illustre de Maistre a tant vanté (3). Lord Lyttleton, chancelier de l'Échiquier, démontra l'évidence de la religion chrétienne par l'apostolat et

(1) Cfr. Villemain, *Tableau de la littérature au* XVIII[e] *siècle*.

(2) Cfr. Addison, *De la religion chrétienne*, traduct. Seigneux de Correvon.

(3) Cfr. Jenyns, *Évidence intrinsèque de la religion chrétienne*, traduction Feller; — et J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, II, 140.

la conversion de S. Paul (1). Le chevalier Gilbert West, ami du noble chancelier, fit paraître sur la résurrection de Jésus-Christ le meilleur livre que nous ayons peut-être (2), mais qui n'empêche pas pourtant de lire avec intérêt l'ouvrage composé sur le même sujet par le géomètre Ditton (3). Pourrions-nous oublier de citer encore Stanhope, qui portait un des plus grands noms de ce pays, et le célèbre lord Erskine, grand chancelier d'Angleterre et orateur de la Chambre des pairs, qui a laissé à sa patrie, dans ses *Réflexions sur l'évidence du Christianisme*, un témoignage éclatant de son attachement aux doctrines de la révélation (4)?

(1) Cfr. Lyttleton, *Le Christianisme démontré par la conversion de S. Paul,* traduction Guénée.

(2) Cfr. West, *Observations sur la résurrection de Jésus-Christ,* traduction Guénée.

(3) Cfr. Ditton, *Preuves de la résurrection de Jésus-Christ,* traduction La Chapelle.

(4) Cfr. Erskine, *Réflexions sur l'évidence intrinsèque du Christianisme*, traduction Genoude; — et

Ainsi, pendant que l'aristocratie anglaise étendait jusqu'aux extrémités du monde la puissance britannique, qu'elle dirigeait à son gré tous les mouvements politiques de ce siècle, elle savait encore défendre, avec une admirable et sainte émulation, les glorieuses traditions du Christianisme et de la foi, qui seules assurent la force et la grandeur des peuples. Trop heureuse la noblesse de France, si, au lieu de suivre dans la voie du scepticisme l'exemple de l'indigne successeur de Louis XIV, elle eût voulu aussi propager, par la science, la foi que ses ancêtres avaient protégée de leur magnanime épée!

Les chefs de l'Église anglicane ne restèrent pas au-dessous de ces généreux exemples. A mesure qu'il paraissait contre la révélation un écrit d'une certaine importance, les ministres l'attaquaient avec

STANHOPE, *Défense de la Religion.* La traduction est anonyme.

une activité et une érudition qui devaient leur faire vis-à-vis de la postérité un éternel honneur. Un seul écrit de Collins donna lieu à trente-cinq réfutations. On fit aux *Discours* de Woolston un si grand nombre de réponses, qu'il serait trop long de les énumérer. Nous n'avons pas la prétention de faire connaître, dans cette esquisse rapide, tous les défenseurs de la révélation qui sortirent des rangs du clergé anglican pendant le XVIIIe siècle. Nous nous bornerons donc à indiquer les noms les plus illustres et à rappeler les renommées les plus éclatantes.

Plusieurs des évêques d'Angleterre montrèrent un grand zèle contre les adversaires de la révélation. Berkeley, évêque de Cloyne, si connu par son système d'idéalisme, tourna en ridicule leurs prétentions et leurs sophismes (1). On doit à Cony-

(1) Cfr. BERKELEY, *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne*, traduction de Joncourt.

beare, savant évêque de Bristol, la plus habile réfutation de Tindal. Warburton regardait ce livre comme un des plus forts qu'on ait faits en faveur de la religion chrétienne (1). Sherlock, évêque de Londres, s'acquit, dans cette lutte contre les incrédules, une réputation méritée et universelle (2). Burnet, évêque de Salisbury, que les anglicans appelaient leur Bossuet (3), Warburton, évêque de Glocester, un des plus célèbres érudits de son temps (4), enfin Richard Watson, évêque de Landaff (5), l'heureux adversaire de Thomas Payne, déployèrent,

(1) Cfr. Conybeare, *Défense de la religion révélée* (en anglais).

(2) Cfr. Sherlock, *De l'usage et des fins de la prophétie*, traduction Lemoine; — *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ*, traduction Guénée.

(3) Cfr. Burnet, *La vraie religion démontrée.* La traduction est anonyme.

(4) Cfr. Warburton, *Dissertations sur l'union de la religion, de la morale et de la politique.* Traduction Silhouette (III).

(5) Cfr. Watson, *Apologie du Christianisme*, et *Apologie de la Bible.*

contre le rationalisme du XVIIIe siècle, toutes les ressources d'une vaste science et d'un talent mûri par de sérieuses études.

L'incrédulité trouva aussi, dans le clergé du second ordre, des antagonistes de la plus haute portée, dont la renommée est devenue européenne. Clarke, un des plus profonds métaphysiciens de l'Angleterre, tourna contre les rationalistes les armes de sa logique formidable (1). Samuel Chandler, que M. de Robiano, dans son *Histoire de l'Église*, appelle un illustre docteur, ne fut pas un adversaire moins redoutable de l'incrédulité (2). Lardner s'est acquis une immense réputation en Angleterre et en Allemagne, par une apologie complète de l'Évangile, qu'on n'a guère surpassée (3).

(1) Cfr. CLARKE, *Traité de l'existence de Dieu et de la religion naturelle et révélée*, traduction Ricotier.

(2) Cfr. CHANDLER, *Preuves de la résurrection*; — *Réflexions sur la conduite des déistes*; — *Discours contre Collins* (en anglais).

(3) Cfr. LARDNER, *La crédibilité de l'histoire évan-*

Le savant archidiacre Paley, un des plus profonds théologiens de l'Église anglicane, suivit avec succès les traces de Lardner (1). Hugues Blair, le plus célèbre critique de l'Angleterre, après Addison, combattit le rationalisme dans des sermons qui firent une véritable révolution littéraire (2). Waterland fut un des plus habiles adversaires du Socinianisme (3). Bentley, dont la renommée de science égalait celle de Warburton, réfuta victorieusement les sophismes de Collins (4). Beattie, un des membres de cette célèbre école d'Édimbourg qui

gélique (en anglais); — M. de Genoude en a donné une analyse dans la *Raison du Christianisme.*

(1) Cfr. PALEY, *Évidence du Christianisme*, trad. Levade; et *Horæ Paulinæ*, traduction Levade.

(2) Cfr. BLAIR, *Sermons.*—Il y en a quatre traductions françaises.

(3) Cfr. WATERLAND, *Importance du dogme de la Trinité;—Défense de l'Écriture contre Tindal* (en anglais).

(4) Cfr. BENTLEY, *Réfutation du discours de Collins sur la liberté de penser*, sous le titre de : *Friponnerie des esprits forts*, traduction La Chapelle.

montra toujours tant d'attachement pour la révélation, Beattie, qui fut lui-même un poëte populaire en Écosse, laissa, dans son *Traité de l'évidence du Christianisme*, un incontestable témoignage de sa foi (1). On doit enfin citer Pearce, que M. Villemain a justement vanté (2). Il m'est impossible d'oublier, en terminant, un homme que la Harpe regardait avec raison comme un des plus illustres apologistes du Christianisme, et qui donna à l'Angleterre, dans sa *Démonstration évangélique*, un chef-d'œuvre d'admirable bon sens et d'érudition de premier ordre (3).

Heureuse fut l'Angleterre d'avoir résisté avec tant d'énergie aux doctrines immorales qui dominèrent la France du XVIIIe siè-

(1) Cfr. Beattie, *Traité de l'évidence du Christianisme* (en anglais) (IV).

(2) Cfr. Pearce, *Défense des miracles de Jésus* (en anglais).

(3) Cfr. Leland, *Nouvelle démonstration évangélique*, traduction anonyme (V).

cle (VI)! Elle ne vit pas ses peuples, courbés sous un despotisme avilissant, recevoir, au nom d'un indigne monarque, les lois d'une prostituée (VII). L'Angleterre sut échapper à ces sanglantes catastrophes qui déshonorèrent le beau nom de la France. Elle vit ses institutions se développer en paix, pendant que ses soldats victorieux portaient les léopards jusqu'aux extrémités du monde (VIII). Heureux les peuples, quand ils comprennent ainsi qu'il n'y a pour eux ni grandeur, ni sécurité, en dehors du Christianisme! Puisse, pour dernière récompense, l'*Ile des Saints* redevenir catholique, comme l'ont prédit le grand Bossuet et l'illustre Joseph de Maistre, afin qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur (IX)!

II.

Le rationalisme du XVIIIe siècle, après avoir exercé en Angleterre une action qui

faillit compromettre les destinées de cette grande nation, fut bientôt transporté dans notre patrie par l'influence de quelques hommes, qui devaient altérer si profondément toutes les traditions du génie national (1). On s'imagine trop souvent qu'ils ne rencontrèrent en France aucune résistance sérieuse de la part du clergé. M. Villemain lui-même, qui professe une si juste admiration pour les talents des apologistes anglais, ne paraît pas soupçonner que l'Église gallicane ait opposé aux envahissements toujours croissants du parti encyclopédiste quelques défenseurs habiles des convictions chrétiennes. On croirait, à l'entendre, que le clergé du XVIIIe siècle, avili par un despotisme ombrageux, laissait s'éteindre, dans l'ignorance et dans l'oubli, la tradition glorieuse de tant d'illustrations qu'il avait données à la France,

(1) Cfr. NETTEMENT, *Les Ruines*; — et surtout ROMAIN-CORNUT, *Discours sur Voltaire*, travail plein de portée et d'impartialité.

sous le règne de Louis XIV. Il irait presque jusqu'à dire que, si l'on excepte le spirituel et savant abbé Guénée, l'Église gallicane ne renfermait pas dans son sein des hommes qu'on pût comparer aux Warburton et aux Lardner (1). Nous comprenons, à la vérité, comment les intelligences les plus calmes et les plus distinguées n'ont pas été complétement justes envers une Église qui conserva jusqu'au dernier moment l'amour de la science qu'elle avait reçu de ses pères dans la foi. Les esprits éminents que le clergé français comptait en si grand nombre dans ses rangs, n'étaient guère remarquables, en effet, que par la solidité et l'étendue de leurs connaissances. Attaqués par des adversaires qui se servaient contre eux de toutes les ressources de l'ironie et de la colère, ils n'employèrent, la plupart du temps, pour la dé-

(1) Cfr. Villemain, *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle.*

fense de leur cause, qu'une science glacée, qu'une logique sans mouvement et sans vie. Malheureusement, les apologistes du Catholicisme n'avaient rien de cette éloquence et de cette chaleur de l'âme, qui ont fait dans le XIXe siècle la gloire des Joseph de Maistre, des Chateaubriand, des Champagny, des Ravignan, des Gerbet, des Montalembert, des Ozanam, des Cormenin et des Lacordaire. Voilà ce qui explique le dédain dont on les a frappés. Pourtant, rien de plus injuste que de présenter le clergé de ce siècle comme une troupe d'ignorants et d'adulateurs serviles du pouvoir (X). On oublie donc que les plus grands orientalistes de cette époque, les prédécesseurs des Abel Rémusat et des Stanislas Julien, étaient tous sortis des rangs de notre Église. On oublie donc qu'ils allaient, au péril de leur sang, porter la foi jusqu'aux extrémités du monde, qu'ils civilisaient les empires barbares de l'Orient, en même

temps qu'ils enrichissaient leur patrie d'immortelles découvertes. Quels hommes que les Prémare, les Régis, les Amiot, les Bouvet, les Mailla, les Grosier, les Du Halde, les Cibot, les Gaubil, et les Visdelou (1)! Si la France semble ignorer les services éternels qu'ils ont rendus à la vérité et à la science, qu'on nous permette à nous, qui sommes les héritiers de leur sacerdoce et de leur foi, de ne pas si vite les laisser sortir de notre mémoire!

Comment peut-on oublier que la plupart des admirables travaux des Bénédictins, si fort enviés à notre patrie par l'Allemagne savante (2), datent d'un siècle où l'on suppose que toute activité intellectuelle s'était éteinte dans le clergé français? C'est alors en effet que D. Massuet, D. Touttée,

(1) Cfr. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, III et V; — et Bouillet, *Dictionnaire universel.*

(2) Cfr. Alzog, *Histoire de l'Église*, III; Littérature de l'Église gallicane.

D. Le Nourry, D. de Sainte-Marthe, D. Garnier, D. de la Rue, D. de Montfaucon, publièrent ces merveilleuses éditions des Pères, si supérieures à l'érudition superficielle de notre temps. Quel est, je le demande, dans notre Europe du XIXe siècle, le pays qui possède des savants de premier ordre tels que D. Gelé, D. Bouillard, D. Lobineau, D. Morice, D. Thuillier, D. Martène, D. Durand, D. Dantine, D. Carpentier, D. Clémencet, D. Rivet, D. Plancher, D. Martin, D. Bouquet, D. Tassin, D. Toustain, D. Vaissette, D. Devic, D. Martianay, D. Lepelletier, D. Guarin, D. Sabatier (1), et les Pères Lambert, Laguille, Bougeant, Griffet, Bouhours, Lejay, Lafitau et Mourgues (2)? Quelle est l'Église qui ne serait pas fière de compter dans son sein des théologiens comme les Tournely, les Habert, les

(1) Cfr. Chavin de Malan, *Dom Mabillon.*

(2) Cfr. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus.*

Drouin, les Dujardin, les Thomas de Charmes, les de la Chambre, les Sommier, les Billuart, les Petit-Didier, les Du Hamel, les Gautier, les Daniel, et les Collet? Pourvu qu'on ait quelque teinture de l'exégèse, il est difficile, ce semble, de dédaigner les travaux des Bellanger, des Péquigny, des Duclot, des Contant de la Molette, des Fabricy, des Bullet, des Lami (de l'Oratoire), des Sacy, des D. Calmet, des Carrières et des Rondet? Dans l'histoire ecclésiastique, qui pourrait se vanter d'avoir surpassé les auteurs de la *Gallia christiana*, les Hélyot, les *Bollandistes* (1), les Renaudot, les Noël Alexandre, les Longueval, les Brumoy, les Berthier, les Fleury, les Cossart, les Fontaney, les Charlevoix, les Catrou et les Lafitau? L'honneur de la chaire catholique n'était pas non plus complétement avili, dans un temps où elle possédait encore les

(1) La grande collection des Bollandistes, les *Acta Sanctorum*, qui fut continuée pendant le XVIIIe siècle.

Neuville, les Beauregard, les Maury, les la Tour-du-Pin, les Beauvais, les Massillon et les Bridaine.

Est-il bien probable que, dans un clergé si riche en illustrations de tout genre, la science frivole et déclamatoire du parti encyclopédiste n'ait pas trouvé des adversaires sérieux? Nous croyons pouvoir affirmer, après avoir étudié avec la plus grande attention la philosophie du XVIIIe siècle, qu'aucune de ses attaques contre la révélation chrétienne n'est restée sans réponse concluante. Il va nous suffire de jeter un coup d'œil rapide sur les travaux des écrivains chrétiens d'une époque encore si mal jugée, pour convaincre ceux de nos lecteurs qui sont le moins familiarisés avec ces sortes de matières (XI).

Du Hamel, dans ses *Lettres flamandes*, exposa les variations et les contradictions de cette prétendue religion naturelle, qu'on voulait substituer à la religion chrétienne.

« Au milieu du XVIIIe siècle, dit M. Cousin, un homme osa regarder en face et combattre la philosophie régnante; je veux parler de l'abbé de Lignac, oratorien et disciple de Malebranche (1). » L'abbé de Crillon s'est proposé, dans ses *Mémoires philosophiques*, de peindre les doctrines et les mœurs du rationalisme de son temps. L'abbé Gérard (2), dans son *Comte de Valmont*, ouvrage qui eut vingt éditions, voulut montrer quels étaient ses résultats pour la raison et pour le cœur. Le P. André, savant jésuite, dont la philosophie contemporaine a justement célébré les talents, réfuta, dans son *Traité sur l'homme*, les théories avilissantes de son époque (3).

(1) Cfr. *Lettres à un matérialiste sur la nature de l'âme*; — *Témoignage du sens intime* (opposé au fatalisme); — *Éléments de métaphysique*; — *Possibilité de la présence corporelle* (XII).

(2) Cfr. encore Gérard, *Esprit du Christianisme*.

(3) Cfr. Cousin, *Œuvres philosophiques du P. André*, Introduction; — Charma, art. *André*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

Duguet qui, malheureusement, consuma, dans les vaines intrigues du parti janséniste, presque toutes les forces d'un esprit fécond et distingué, a pourtant laissé, dans ses *Principes de la foi*, un souvenir durable de ses travaux. Émery (1), supérieur général de St-Sulpice, dont Napoléon estimait si fort les lumières et le noble caractère, a composé de curieux ouvrages sur le Christianisme de Leibnitz, de Bacon et de Descartes. Le Franc de Pompignan (2), archevêque de Vienne, déploya contre le rationalisme une grande activité et un zèle plein d'intelligence. Ce savant prélat a publié l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties* (3).

(1) Cfr. Émery, *Système théologique de Leibnitz*; — *Christianisme de François Bacon*; — *Pensées de Descartes sur la religion et sur la morale*. Ce dernier ouvrage appartient au XIX[e] siècle.

(2) Cfr. encore Le Franc de Pompignan, *Rituel des Esprits forts*; — *Avertissement du clergé*; — *Réponse aux difficultés de J. J. Rousseau*; — *Questions diverses sur l'incrédulité*.

(3) Cfr. Drach, *Lettres d'un Rabbin converti*; —

On doit encore à sa plume féconde l'*Incrédulité convaincue par l'incrédulité elle-même*, livre dont la pensée fondamentale est ingénieuse, et qui peut avoir encore plus d'une application dans la controverse contemporaine. Le Père Guénard, jésuite, est célèbre par son discours *Sur l'Esprit philosophique*, qui fit, au moment de son apparition, une sensation profonde (1). Nous ne saurions ajouter aux éloges que M. Villemain a donnés au spirituel et savant abbé Guénée, auteur des *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*. Les travaux de J. D. Michaëlis (2) et de M. Cellérier sur le droit mosaïque n'ont pas fait oublier l'ingénieux ouvrage qui assure à Guénée une si juste réputation. De Pressy (3),

HENGSTENBERG, *Christologie de l'Ancien Testament.*

(1) Cfr. VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au* XVIII[e] *siècle.*

(2) Cfr. MICHAELIS, *Droit mosaïque;* — CELLÉRIER, *Esprit de la législation mosaïque.*

(3) Cfr. DE PRESSY, *Œuvres édites et inédites*, éd. Migne.

évêque de Boulogne, composa, sous le titre d'*Instructions pastorales*, une remarquable apologie des mystères du Christianisme. Le P. Delamarre discuta la même question avec clarté et solidité, dans son livre *De la Foi justifiée*. Le P. Tournemine, dont l'érudition était justement renommée, écrivit *Sur les sources de l'incrédulité*. On doit au docte Bénédictin D. Ceillier une *Apologie de la morale des Pères* (1). Un autre Bénédictin, D. Maran, ainsi que le Sulpicien Le Grand, défendirent la divinité de Jésus-Christ contre les attaques du Socinianisme (2). Witasse, dans son traité *De la Trinité*, renversa à son tour une erreur qui s'était renouvelée dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard* (3). Berthier (4), dont l'é-

(1) On sait que D. Ceillier est l'auteur du grand ouvrage, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*.

(2) Cfr. Maran, *Divinitas D. N. J. C.*; — Le Grand, *Tract. de Incarnatione*.

(3) Cfr. Witasse, *Tract. de Trinitate*.

(4) Cfr. Berthier, *Remarques sur le Contrat social*.

rudition était presque aussi célèbre que celle de Tournemine, montra les paradoxes d'un ouvrage que Voltaire appelait un contrat antisocial. Hooke (1), dans son excellente censure de l'*Émile*, combattit, avec beaucoup de logique et de bon sens, les contradictions du système de Rousseau. Lafosse (2), Régnier (3), le Clerc de Bauberon (4) et Montagne (5) réfutèrent, dans de savants traités, les principes de l'Athéisme, du Protestantisme et du Jansénisme. Le livre de Baltus (6), qui a pour titre : *Défense des saints Pères accusés de Platonisme*, est le fruit d'une immense érudition, et servira en-

(1) Cfr. Hooke, *Religionis naturalis et revelatæ principia*, — et *Censure de l'Émile.*

(2) Cfr. Lafosse, *Tractatus de Deo.*

(3) Cfr. Régnier, *Tractatus de Ecclesia.*

(4) Cfr. Le Clerc de Bauberon, *Tractatus de homine lapso et reparato.*

(5) Cfr. Montagne, *Tractatus de Gratia.*

(6) Cfr. Baltus, *Réponse à l'histoire des oracles ;— Défense des prophéties de la religion chrétienne ; — La religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des Prophéties.*

core longtemps à résoudre des difficultés que les incrédules contemporains ne se lassent point de reproduire (1). L'abbé de la Tour-du-Pin, prédicateur distingué, de cette noble famille du Dauphiné qui a donné à la France du XIX[e] siècle un de ses plus saints évêques (2), a laissé un traité sur l'*Alliance des sciences et de la religion*. Un autre prêtre, d'un sang illustre, l'abbé de Choiseul du Plessis-Praslin (3), ajouta à l'éclat de sa naissance la gloire encore plus grande de défendre la vérité. L'héroïque évêque de Marseille (4) écrivit contre l'incrédulité, avec un zèle qui ne fit pourtant pas oublier aux philosophes son admirable dévouement dans la peste qui ravagea sa ville,

(1) M. Saisset, par exemple.—Cfr. SAISSET, *Essais*, 152-154.

(2) Mgr de la Tour-du-Pin-Montauban, archevêque-évêque de Troyes.

(3) Cfr. CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, *Mémoire touchant la religion*.

(4) Cfr. BELZUNCE, *Instruction pastorale sur l'incrédulité*.

épiscopale. Duvoisin (1), évêque de Nantes, dont Napoléon disait à Sainte-Hélène qu'il avait des réponses pour toutes les difficultés des incrédules, démontra, avec beaucoup de talent, l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le célèbre auteur du *Traité des premières vérités* doit à son *Exposition historique des preuves de la Religion* une place honorable parmi les défenseurs du Christianisme (2). Il en faut dire autant de Diessbach (3), de Dupin (4), de Caveirac (5), de Feller (6), de Longueval (7),

(1) Cfr. Duvoisin, *Démonstration évangélique; — Autorité des livres de Moïse; — Autorité des livres du Nouveau Testament; — Tractatus de vera religione; — Dissertation sur l'apparition de la Croix à Constantin.*

(2) Cfr. Buffier, *Exposition historique.*

(3) Cfr. Diessbach, *Le chrétien catholique.*

(4) Cfr. Dupin, *Traité de la doctrine orthodoxe.*

(5) Cfr. Caveirac, *Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique.*

(6) Cfr. Feller, *Catéchisme philosophique.*

(7) Cfr. Longueval, *Dissertation sur les miracles.*

de Montazet (1), de Neuville (2), et de Lami (3).

Mais, le plus infatigable adversaire du rationalisme de son époque, c'est Bergier, théologien d'une vaste érudition, d'une activité invincible, qui consuma sa vie et ses talents dans la défense de la vérité. Il réfuta successivement d'Holbach, Helvétius, Raynal, Voltaire, J. J. Rousseau et Burigny (4). *La certitude des preuves du Christianisme*, qu'il écrivit contre l'habile ratio-

(1) Cfr. DE MONTAZET, *Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité.*

(2) Cfr. NEUVILLE, *La morale de l'Évangile.*

(3) Cfr. LAMI, *Entretiens sur l'accord de la raison et de la foi.*

(4) Cfr. BERGIER, *Dictionnaire de théologie ;* — *Le Déisme réfuté par lui-même* (contre Rousseau); — *Certitude des preuves du Christianisme* (contre Burigny); — *Apologie de la religion chrétienne et Réfutation des principaux articles du Dictionnaire philosophique* (contre Voltaire); — *Examen du matérialisme* (contre d'Holbach); — *Réponse aux Conseils raisonnables* (contre Voltaire); — *Traité historique et dogmatique de la vraie religion.*

naliste caché sous le nom de Fréret, nous paraît être son chef-d'œuvre. C'est un livre qui restera, malgré ses nombreux défauts littéraires.

Il y aurait de l'injustice à ne pas parler ici des hommes qui, sans appartenir au clergé, montrèrent un zèle véritable pour la révélation chrétienne. Pourrions-nous oublier le savant historien Crévier (1); le poëte la Harpe (2); le ministre protestant Abbadie, dont M. de Chateaubriand admire la solidité et la clarté (3); le célèbre chancelier d'Aguesseau (4); le philologue Beauzée (5); le calviniste Saurin, dont les sermons contre les incrédules abondent, dit

(1) Cfr. Crévier, *Observations sur l'Esprit des lois.*

(2) Cfr. La Harpe, *Apologie de la religion.*

(3) Cfr. Abbadie, *Traité de la vérité de la religion chrétienne.*

(4) Cfr. d'Aguesseau, *Réflexions diverses sur J. C., ou Caractères divins de J. C.*, etc.

(5) Cfr. Beauzée, *Exposition des preuves historiques de la religion.*

M. Bouillet, en traits d'éloquence (1); Portalis (2), qui a rattaché son nom au Concordat; enfin, quatre hommes dont la renommée était européenne, et qui, sans appartenir à notre patrie par la naissance, combattirent, dans notre langue, les principes du rationalisme français : je veux parler d'Euler (3), de Deluc (4), de Haller (5), et de Charles Bonnet (6)?

(1) Cfr. SAURIN, *Sermons choisis*, dans les *Démonstrations*, de Migne.

(2) Cfr. PORTALIS, *Traité sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique*.

(3) Cfr. EULER, *Défense de la révélation*.

(4) Cfr. DELUC, *Lettres sur le Christianisme au pasteur Teller; — Observations sur les savants incrédules; — Lettre contre la fable des abeilles, de Mandeville*.

(5) Cfr. HALLER, *Lettres contre les incrédules; — Discours sur l'irréligion; — Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion*.

(6) Cfr. CH. BONNET, *Recherches philosophique sur les preuves du Christianisme* (XIII).

III.

Sans doute, le clergé français du XVIII[e] siècle renfermait dans son sein une foule d'hommes bien capables de défendre la foi contre les erreurs nouvelles. Plus d'une fois, ils élevèrent la voix, avec la double autorité d'une conviction sincère et d'une science que personne ne pouvait contester. Mais leur résistance se brisait malheureusement contre des difficultés qui semblaient invincibles. Une certaine partie des gentilshommes, au lieu de s'opposer avec courage, comme la noblesse anglaise, à des idées qui renversaient toutes les traditions nationales, prenait constamment parti en faveur de la cabale rationaliste contre les gens d'église. Les classes supérieures, déshéritées de l'influence légitime que leur avait enlevée l'absolutisme des derniers Capétiens, consumaient, sans profit pour

l'État, toute leur activité dans les vaines subtilités de la nouvelle philosophie, ou dans les frivoles intrigues d'une cour élégante et corrompue. Les apologistes du Christianisme ne trouvaient donc pas, dans la noblesse française, ce loyal concours que l'aristocratie anglaise leur donna presque généralement contre les *libres penseurs*. Le second ordre de l'État, qui avait dû toute sa grandeur aux inspirations héroïques et chevaleresques du Catholicisme, allait expier, par d'incomparables douleurs, les saturnales de la Régence et les scandaleuses apostasies du règne de Louis XV.

On se ferait, d'un autre côté, une grossière illusion, si l'on supposait la bourgeoisie plus bienveillante et mieux disposée pour l'Église que ne l'étaient les gentilshommes français (XIV). — La classe moyenne avait compris, surtout depuis Richelieu, que le temps du pouvoir était venu pour elle. Le cardinal et le grand roi, en affaiblissant

la noblesse, avaient ouvert à la bourgeoisie un large chemin jusqu'au pied même du trône. Les écrivains qu'on appelait philosophes, malgré leurs relations constantes et familières avec l'aristocratie, appartenaient tous, par les idées et par l'éducation, à cette classe moyenne, qui convoitait déjà avec tant d'ardeur et de vivacité les jouissances du pouvoir. Le clergé, avec ses évêques gentilshommes, avec ses immenses privilèges, avec des richesses qu'on enviait, avec cette soumission qu'on lui reprochait envers la royauté depuis 1682; le clergé paraissait le plus grand obstacle qui séparât la bourgeoisie du but qu'elle se proposait dès lors d'atteindre, et qu'elle poursuivait avec une persévérance qui ne s'est jamais démentie. Si les défenseurs du Christianisme rencontraient dans la noblesse tant de froideur et d'indifférence, ils trouvaient donc, dans la classe moyenne, des répugnances politiques encore plus invincibles, parce

qu'elles avaient leurs racines dans des calculs qui devaient paraître profonds à des esprits déjà si fortement prévenus.

Ce serait donc une grande illusion que d'attribuer à la logique de Rousseau, à la science de Voltaire, à la morale d'Helvétius, ou à la métaphysique de Diderot, la décadence rapide du Christianisme en France, dans la dernière moitié du xviiie siècle. Les circonstances sociales et politiques avaient préparé au rationalisme un triomphe trop facile. La royauté était avilie par des scandales inouïs, et les classes supérieures s'étaient rendues incapables d'empêcher la chute de la vieille monarchie. Une catastrophe sociale était donc, pour ainsi dire, inévitable. D'un autre côté, quoiqu'il comptât dans son sein un grand nombre d'hommes disposés à souffrir pour leur foi les extrémités les plus cruelles, le clergé ne comprenait pas assez, à la veille d'une révolution qui allait appeler la démo-

cratie au pouvoir, la nécessité de dépouiller les formes somptueuses de l'ancien régime. Il ne sut pas se préserver assez complétement de ce goût du bien-être qui était la passion de cette époque. Il n'eut pas le courage de sacrifier aux nécessités de la situation quelque chose des priviléges sociaux qu'il devait à la reconnaissance des peuples civilisés par son dévouement. Mais la persécution et le martyre donnèrent bientôt à ce clergé proscrit par les philosophes une grandeur digne des plus beaux jours de l'Église primitive; il retrouva, dans l'épreuve et dans les souffrances, les saintes inspirations du zèle apostolique. La Providence, même en châtiant si rudement l'Église de France, avait sur elle des desseins de miséricorde infinie. Elle n'oubliait pas que la France fut, à la chute de l'Empire, la première des nations catholiques; que, dans les champs de la Syrie, elle arrosa les sables du désert du sang généreux de son

héroïque noblesse; qu'au milieu de l'apostasie du XVIe siècle, elle se souleva, comme un seul homme, pour défendre ses croyances contre une puissante intrigue, soutenue par les soldats et l'or de l'Angleterre (1). Ce peuple, qui avait été si longtemps le bouclier de la sainte Église romaine, devait, par des prodiges de dévouement, conserver pure la vieille foi de ses ancêtres. Quand les grandes eaux du déluge qui avait emporté la monarchie de Louis XIV se furent écoulées dans le sol profondément sillonné, l'Église éternelle releva son front blessé, mais toujours calme, et souriant déjà au peuple qui l'avait proscrite et condamnée.

Le XVIIIe siècle a disparu du théâtre de l'histoire. Il avait porté contre l'Église et contre le Christ les plus formidables accusations d'imposture et d'erreur. Il avait constamment présenté l'épouse immaculée du Sauveur Jésus comme la cause perpé-

(1) Cfr. Capefigue, *La Réforme et la Ligue.*

tuelle des misères et de la souffrance des peuples (1). La science historique du XIX[e] siècle a-t-elle ratifié, dans son indifférence ou dans son calme, les conclusions de cet odieux réquisitoire? Ne peut-on pas dire, au contraire, que ses immenses progrès ont complétement vengé l'Église des imputations qu'on a voulu faire peser sur sa tête auguste? Depuis un certain nombre d'années, Chrétiens et rationalistes, Catholiques et Protestants, semblent avoir pris à tâche de la justifier des calomnies que le XVIII[e] siècle avait soulevées contre elle. MM. Voigt (2), Ranke (3), Hurter (4), Hock (5), Saint-

(1) Cfr. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, etc.; — HUME, *Histoire d'Angleterre*; — GIBBON, *Histoire de la décadence*, etc.; — D'HOLBACH, *l'Esprit du clergé; De l'imposture sacerdotale; La contagion sacrée; Les Prêtres démasqués; Le tableau des Saints.*

(2) Cfr. VOIGT, *Histoire de Grégoire VII*, trad. Jager.

(3) Cfr. RANKE, *Histoire de la papauté au XVI[e] siècle*, traduction Saint-Chéron.

(4) Cfr. HURTER, *Histoire d'Innocent III*, traduction Saint-Chéron.

(5) Cfr. HOCK, *Sylvestre II*, traduction Axinger.

Chéron (1), Jean de Müller (2), Léo (3), Néander (4), Frantin (5), Lenormant (6), Heeren (7), Gosselin (8), Luden (9), Moeller (10), Guizot (11), Lingard (12), Dœllinger (13), Alzog (14), Montalembert (15), Ott (16), Lavallée (17), Lacordai-

(1) Cfr. Saint-Chéron, *Histoire de saint Léon le Grand.*

(2) Cfr. Jean de Muller, *Voyages des papes.*

(3) Cfr. Léo, *Histoire de l'Italie.*

(4) Cfr. Néander, *Histoire de l'Église.*

(5) Cfr. Frantin, *Annales du moyen âge.*

(6) Cfr. Lenormant, *Cours d'histoire moderne.*

(7) Cfr. Heeren, *Influence des croisades.*

(8) Cfr. Gosselin, *Pouvoir temporel des papes.*

(9) Cfr. Luden, *Histoire d'Allemagne.*

(10) Cfr. Moeller, *Manuel d'histoire du moyen âge.*

(11) Cfr. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe et en France.*

(12) Cfr. Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

(13) Cfr. Doellinger, *Origines du Christianisme*, traduction Boré.

(14) Cfr. Alzog, *Histoire de l'Église*, traduction Goschler et Audley.

(15) Cfr. Montalembert, *Vie de sainte Élisabeth.*

(16) Cfr. Ott, *Manuel d'histoire moderne.*

(17) Cfr. Lavallée, *Histoire des Français.*

re (1), Digby (2), Michaud (3), Ozanam (4), Audin (5), de Falloux (6), ont contribué plus ou moins, par de savants travaux, qui n'ont pourtant pas tous la même exactitude et la même valeur, à renverser les préjugés étroits et haineux du XVIIIe siècle, et à montrer l'Église comme la véritable fondatrice de la société moderne, qui lui doit la plupart de ses libertés et de ses droits.

Mais, si le XIXe siècle a cassé dédaigneusement les arrêts de l'école voltairienne, pour ce qui regarde l'histoire et l'influence du Catholicisme, a-t-il au moins respecté les expli-

(1) Cfr. Lacordaire, *Vie de saint Dominique* et *Mémoire pour les Frères prêcheurs.*

(2) Cfr. Digby, *Les mœurs chrétiennes*, traduction Daniélo.

(3) Cfr. Michaud, *Histoire des croisades.*

(4) Cfr. Ozanam, *Dante*, et *Deux chanceliers d'Angleterre.*

(5) Cfr. Audin, *Vies de Luther, de Calvin, de Henri VIII*, etc.

(6) Cfr. A. de Falloux, *S. Pie V.*

cations arbitraires qu'elle essaya de donner des origines de la religion chrétienne? Non. Présenter le Christianisme comme une imposture imaginée par quelques fourbes pervers, telle a été presque constamment la prétention du parti encyclopédiste (1). Eh bien! croit-on qu'il fût facile maintenant de reproduire, vis-à-vis de notre époque, cette odieuse hypothèse? N'a-t-elle pas soulevé l'indignation de notre siècle, toutes les fois qu'elle a tenté de reparaître avec timidité ?

Ces apologistes du XVIIIe siècle, si méprisés par une science superficielle, ont donc au fond gagné leur cause. Si l'on ne veut pas l'avouer explicitement, pour sauver l'honneur du rationalisme, on en convient d'une manière indirecte, en proposant, pour défigurer les origines de la religion chré-

(1) Cfr. D'HOLBACH, *Histoire critique de Jésus-Christ; — Examen de la vie et des écrits de saint Paul; — Tableau des Saints.*

tienne, d'autres hypothèses que celles dont le XVIII[e] siècle s'était épris avec tant d'enthousiasme et de frivolité. Ce n'est plus par l'imposture et la fraude que l'on explique l'Évangile et l'Église ; on cherchera bien plutôt, par une exégèse subtile et raffinée, à éliminer de l'histoire les faits surnaturels sur lesquels s'appuie toute la révélation (1.). On essaiera encore de trouver, dans les philosophies et dans les religions de l'antiquité, l'explication et la cause naturelle de la doctrine évangélique (2). Un nouveau système d'attaque a donc commencé contre la révélation chrétienne. Les adversaires de notre foi, comprenant qu'il

(1) Cfr. SEMLER, EICHHORN, HERDER, SCHLEIERMACHER, DE WETTE, STRAUSS, BAUER, VATER, VATKE et DE BOHLEN. — Cfr. notre II[e] Partie.

(2) C'est ce qu'ont fait MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Clavel, Pauthier, Saisset, Salvador, Vacherot, Edgar Quinet, qui ont développé et appliqué les idées de Lessing, de Hégel, de Schelling, de M. Cousin et de M. Guizot sur les origines de la révélation chrétienne.

était impossible de renouveler l'audacieuse tentative du XVIIIe siècle, se sont proposé, par des voies habiles et détournées, d'arriver au même but. Mais il s'en faut bien que nous ayons épuisé tous nos moyens de défense; il s'en faut bien que l'on puisse obtenir de nous des concessions contraires à la logique et au bon sens. Sûrs d'avoir la vérité et de combattre pour les intérêts les plus précieux du genre humain, les apologistes de l'Église gardent, au milieu de tant d'agitations, une âme pleine de confiance et de sérénité.

IV.

Nous sommes loin de nous dissimuler pourtant les conséquences fatales de pareilles théories. Ne prennent-elles pas tous les jours une plus grande place dans ces publications rationalistes que la presse quotidienne popularise jusqu'au sein des hameaux les plus obscurs de notre patrie?

Je sais qu'on a relevé les croix abattues par le xviiie siècle; qu'on replace dans leurs niches les statues mutilées par le vandalisme des Jacobins; qu'on remet dans nos somptueuses cathédrales les vitraux brisés par les pierres des démagogues. On veut bien même parler du Christ avec une certaine mélancolie rêveuse; on consent volontiers à regretter les croyances évangéliques comme expression simple et naïve d'une conviction pleine de sublimité et de poésie. Notre siècle, et c'est là son beau côté, comprend le vide immense que le Christianisme laisse dans les esprits et dans les cœurs. Il a senti plus ou moins vaguement que la foi chrétienne, en se retirant d'une âme, n'y laisse que tristesse inguérissable et découragements amers (XV). Nous lui savons gré de reconnaître au moins sa misère et la profondeur de son impuissance morale. Mais pourtant, si ce siècle a raison contre nous, « notre foi est vaine, et

nous sommes les plus misérables des hommes, » comme disait énergiquement l'Apôtre. Si le Christianisme n'est qu'un résultat naturel du développement humanitaire ; s'il n'est qu'un flot de cet océan mobile des opinions humaines, toujours troublé par les vents du doute, nous n'avons plus qu'à nous envelopper de tristesse, nous n'avons plus qu'à verser, sur nos convictions les plus chères, des larmes que ne saurait tarir aucune puissance humaine. Nous ne pouvons donc nous rassurer, dans une situation aussi périlleuse que celle qu'on prétend nous faire. On a beau dissimuler dans les ténèbres le glaive dont on veut nous percer, c'est au cœur même du Christianisme que l'on s'efforce de porter ses coups. Croyez-vous que nous puissions nous endormir ou nous taire, quand vous venez nous dire, avec tant d'exquises précautions, que nous vénérons une ombre depuis les premières années de notre enfance,

et que les siècles chrétiens se sont agenouillés devant un fantôme, qui va s'évanouir au grand jour de la science? Croyez-vous que notre cœur n'est pas dans l'angoisse quand nous voyons attaquer ainsi les convictions pour lesquelles nous avons sacrifié tout ce que vous aimez, tout ce que le monde admire et tout ce qu'il adore? Encore s'il ne s'agissait que de nous! Mais ces martyrs et ces saints, qui ont versé pour l'Évangile le plus pur de leur sang, auraient donc été dupes d'une illusion fatale! Tant de siècles auraient souffert et prié sur une tombe qui ne s'est pas rouverte, et placé sur les autels un supplicié vulgaire! Toutes ces âmes qui ne peuvent trouver, dans l'enfer terrestre de votre société, qu'angoisses et que douleurs, les voilà donc pour l'éternité sans espérances et sans bonheur! Elles ne veulent pas de vos plaisirs : ils ne pourraient remplir les abîmes de leur âme; elles ne veulent pas de vos grandeurs

souillées de fange; et vous prétendez, pour vous venger de leurs dédains, enlever le seul espoir qu'elles prétendent garder et la seule consolation qui puisse guérir les plaies saignantes de leur cœur!

On dit qu'il s'agit, dans le monde politique, de débats essentiels. On nous parle de catastrophes funèbres, qui menacent l'ordre social tout entier. Mais tout cela, ce sont à nos yeux des questions secondaires(1). D'où vient, en effet, toute la vie morale des peuples chrétiens? Qui a fait les nations modernes ce qu'elles sont? D'où sort la société moderne, avec ses idées, ses droits et ses devoirs? Le monde civilisé n'a-t-il pas ses racines les plus profondes dans le sein même du Christianisme? Or, je le demande, si les sophismes d'une certaine école prévalaient, si la christologie de quelques professeurs luthériens pouvait dominer la

(1) Cfr. L. Veuillot, *l'Esclave Vindex* et *Les Libres penseurs*, introduction.

France, comme on a vu, au XVIII[e] siècle, ce grand pays recevoir avec docilité les opinions des Tindal et des Collins, sur quelles idées devra s'asseoir et se consolider une société nouvelle, qui se séparerait des traditions du Christianisme? Faudra-t-il recourir à l'athéisme de l'école de d'Holbach ou d'Helvétius, ou bien accepter, pour faire mieux que le Christianisme, le panthéisme grossier de la *Jeune Allemagne*(1)? Voilà des questions bien autrement capitales que les changements de ministères. Or, elles se dressent de toute leur hauteur vis-à-vis d'hommes qui, bien que chargés de les résoudre, n'en sentent probablement pas l'importance. Absorbés par de frivoles querelles de vanité, par de mesquines ambitions, les *grands esprits* de ce temps sont loin d'apercevoir le problème formidable toujours posé à cette société française, qu'on endort dans des

(1) Comme M. H. HEINE, *De l'Allemagne depuis Luther.*

termes moyens. Faut-il continuer l'entreprise révolutionnaire du XVIIIe siècle, ou rentrer sincèrement dans cette tradition catholique à laquelle le passé doit ses inspirations les plus nobles et ses dévouements les plus purs? Voilà pour nous la question suprême; et, sur ce point, nos convictions sont faites.

En venant contredire dans ce livre les prétentions des successeurs de Voltaire, nous croyons non-seulement remplir notre devoir de chrétien, mais encore travailler pour les véritables intérêts de la France. Il nous semble que l'Évangile donnera seul une solution sérieuse et pratique aux problèmes que soulèvent parmi nous tous les hommes sérieux. Le Christianisme, appuyé à la fois sur la révélation de Dieu et sur les tendances les plus énergiques du sens commun, peut seul imposer des lois fermes et durables à tant d'esprits flottants, qui s'agitent avec angoisse entre les convoitises

du despotisme et les menaces de l'anarchie. Seul il pourra présenter une barrière invincible à cette féodalité industrielle et financière, qui corromprait bien vite chez nous toutes les traditions généreuses; seul il conservera ce sentiment de la fraternité humaine, qui commence à n'être plus, dans bien des bouches, qu'une expression sonore. Les hommes du peuple, en apprenant de lui leur dignité d'enfants de Dieu et de l'Église, sauront respecter en même temps les droits d'une société qui trouve son origine dans la volonté du Créateur. Tous entendront du Christianisme que, sans la charité, la richesse est une tentation et un malheur (1), et que, sans la résignation et la douceur de l'âme, les souffrances de cette vie passagère ne mériteront jamais la couronne de gloire promise aux

(1) Cfr. Matt., XIX, 23 à 26; Marc, X, 24, 25; Luc, XVIII, 24, 25; Matt., X, VIII, 23, 24; 1 Tim., VI, 9, 10. — On trouvera le développement de cette doctrine dans mon *Manuel d'une femme chrétienne.*

pauvres et aux petits (1). Le principe fécond de la charité, puisé aux sources les plus pures de l'Évangile (2), rétablira, dans les entrailles de la société déchirée, l'unité qui fait la force, et l'ordre qui fait le bonheur. Par ses admirables applications, il terminera cette guerre de la propriété et du prolétariat, qui menace le monde moderne des plus effrayantes catastrophes.

Il n'y a que lui, du moins, qui puisse conserver, dans une sainte harmonie, les droits imprescriptibles de celui qui possède et de celui qui souffre (3).

S'il s'agissait ici d'une de ces questions purement spéculatives que le rationalisme contemporain jette à l'activité dévorante de

(1) Cfr. MATT., V, 2; LUC, VI, 20; 1 COR. I, 26, 27, 28; JAC., II, 5; MATT., V, 3; XIX, 29; LUC, XVIII, 29, 30; XVI, 22; XIX, 22; JEAN, V, 15; XXXVI, 15; 1 COR., I, 26, 18; JAC., II, 5.

(2) Cfr. MARTIN-DOISY, *Histoire de la Charité*.

(3) Cfr. A. DE MILLY, *Études sur les défenseurs de la propriété* dans l'*Université catholique*.

la presse périodique, nous laisserions probablement passer, avec assez d'indifférence, ces utopies sans consistance et sans valeur, qu'on nous donne tous les jours sous le titre pompeux de systèmes sociaux ou théologiques. Le temps fait justice de ces rêves. Mais, quand on nous attaque sur le terrain des faits, quand on invoque contre nous leur témoignage, nous sacrifierions les plus essentiels intérêts de notre foi, si nous refusions à nos adversaires le combat qu'ils nous proposent. Le Christianisme, en effet, séparé de l'histoire, perd toutes ses preuves et toute son importance. Il n'est plus qu'une théorie qu'on façonne et qu'on brise comme une hypothèse purement philosophique. L'Allemagne contemporaine nous montre ce que peut devenir, dans les mains des sophistes, la révélation privée des bases sur lesquelles elle s'appuie. Sans accepter les odieuses suppositions du XVIII[e] siècle, le rationalisme français devait à son

tour essayer, pour faire disparaître pacifiquement et sans scandale toutes les croyances chrétiennes, de saper, avec plus ou moins d'audace, les bases historiques sur lesquelles elles reposent. Mais, quoique les diverses fractions du parti rationaliste, si divisé sur les autres points, paraissent s'entendre quand il s'agit d'atteindre un but si important, il s'en faut bien qu'elles soient d'accord sur la tactique à suivre, sur les moyens à prendre pour enlever au Christianisme la tradition des faits surnaturels.

Les uns ont cru qu'il était imprudent, au milieu des crises sociales qui tourmentent la France, de priver tout à fait la bourgeoisie de l'influence encore profonde que l'Église exerce sur les classes inférieures. Ils ont pensé, avec ce coup d'œil sûr que donne l'expérience des hommes et des affaires, que les masses n'étaient pas préparées à subir l'enseignement direct du rationalisme. Les peuples, avec leur imagination

ardente, avec leurs convoitises fougueuses, avec les besoins énergiques de leur cœur, ne leur ont pas paru propres à comprendre le catéchisme de la philosophie (1). D'ailleurs, le symbole des croyances rationalistes n'est pas encore dressé; la doctrine nouvelle qui doit, par degrés, remplacer les convictions chrétiennes, n'est pas organisée (2). Quelle imprudence n'y aurait-il donc pas, dans une pareille situation, à recommencer, contre l'Évangile, la dangereuse polémique du XVIIIe siècle? Qui pourrait prévoir les luttes et les désordres qu'une guerre de cette espèce devrait produire? N'enlèverait-elle pas aux classes éclairées tous les moyens d'action dont

(1) Cfr. SAISSET, *Essais sur la philosophie et la religion*, Renaissance du Voltairianisme.

(2) Cfr. JOUFFROY, *Mélanges posthumes*.— Cela résulte aussi des aveux mêmes de M. Cousin.—Cfr. DE VALROGER, *Études sur le rationalisme*, liv. 1er. — M. Proudhon lui-même va plus loin encore : « La philosophie à sa dernière heure, dit-il, ne sait rien de plus qu'à sa naissance. »

elles ont tant besoin pour résister aux terribles envahissements de la démagogie? Cependant, s'il est de l'intérêt de la partie la plus avancée de l'humanité de ne pas miner complétement, dans les masses, toutes les croyances traditionnelles (1), elle ne doit pourtant pas s'asservir elle-même à conserver dans sa simplicité naïve la vieille foi des ancêtres. L'Église a sans doute rendu au genre humain des services immortels; mais elle a préparé l'avénement d'un esprit nouveau, bien supérieur au sien, dont la mission est de diriger maintenant, dans la voie pacifique d'un progrès nécessaire, toutes les intelligences élevées (2). Dans cette situation délicate, la

(1) « Il faut la détruire (l'infâme) chez les honnêtes gens et la laisser à la canaille. » — VOLTAIRE, *Correspondance*, XIV, 448, *lettre à Diderot*.

(2) COUSIN, *Introduction à l'histoire de la philosophie*; — DAMIRON, *Hist. de la philos. au* XIX[e] *siècle*; — BOUILLET, *Histoire de la révolution cartésienne*; — SAISSET, *Essais sur la religion et la philosophie*; — THIERS, *Histoire du Consulat*. (Note de 1847.)

philosophie ne peut pas accepter les tendances réactionnaires et surannées de l'école *ultramontaine*; elle ne doit pas se laisser imposer des opinions qu'elle désavoue au fond du cœur et qu'elle a mission de remplacer un jour; mais elle ne peut pas non plus se laisser séduire par la frivolité violente de quelques esprits superficiels, qui compromettent à tout jamais sa cause en croyant la servir (1).

L'école de M. Cousin a suivi fidèlement cette tactique, qui lui était tout naturellement inspirée par les embarras et les convenances de sa position délicate. Elle a constamment, il est vrai, proclamé, depuis 1828, les principes d'une philosophie de l'histoire complétement inconciliables avec les faits contenus dans l'Évangile et dans toute la tradition catholique (2). Mais

(1) Cfr. SAISSET, *Essais*, passim.

(2) Cfr. DE VALROGER, *De la jeune école éclectique* et *Études sur le rationalisme contemporain*, liv. II. — Tous les principes que nous venons d'analyser en

elle s'est bien gardée d'attaquer en face la grande figure du Christ; elle s'est bien gardée de continuer, contre le Nouveau Testament, la guerre impétueuse de l'école voltairienne. Cependant sa tactique, toute prudente et toute réservée qu'elle était, devait porter ses fruits. Les principes de M. Cousin sapaient trop ouvertement les bases historiques de la révélation chrétienne, pour qu'on n'essayât pas de les appliquer, tôt ou tard, aux récits les plus importants de la vie du Sauveur. Des hommes qui n'avaient pas les mêmes instincts de conservation, ni surtout les mêmes intérêts, devaient tenter, sous un point de vue nouveau, de rajeunir la controverse du XVIII[e] siècle.

Les adversaires décidés de l'histoire évangélique, malgré les fractionnements infinis de leur pensée, peuvent se diviser, ce semble, en deux catégories principales. Les

quelques phrases y sont sévèrement discutés.



uns, qui se posent comme les représentants exclusifs du génie national, sans accepter la fougue des passions voltairiennes, prétendent continuer, contre le Christianisme, la polémique vigoureuse du dernier siècle. Quoiqu'ils soient disposés à rendre une justice bien plus large à l'Église, ils ne peuvent pourtant se résigner à la laisser en paix dominer et gouverner les masses. Mais, quand il s'agit d'expliquer la merveilleuse origine du Christianisme, tous ont leurs solutions et leurs systèmes contradictoires, plus ou moins en désaccord avec les faits. MM. Salvador (1), Pierre Leroux (2), Jean Reynaud (3), Clavel (4), nous paraissent être les principaux représentants de cette école. Dans la presse périodique, plusieurs feuilles démocratiques professent et popularisent les mêmes idées. L'*Ency-*

(1) Cfr. SALVADOR, *Jésus-Christ et sa doctrine.*
(2) Cfr. P. LEROUX, *De l'Humanité.*
(3) Cfr. J. REYNAUD, dans l'*Encyclopédie nouvelle.*
(4) Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions.*

clopédie nouvelle, le livre *De l'Humanité*, l'*Encyclopédie moderne*, l'*Histoire des religions*, résument les erreurs les plus importantes et les plus curieuses que cette école s'efforce de répandre, concernant les sources de la révélation chrétienne. La discussion des systèmes de MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Clavel, et des opinions de M. Guizot, dont les premiers travaux ont servi de point de départ à ces trois écrivains, remplira la première partie de cet ouvrage (1).

D'autres adversaires de la révélation chrétienne, au lieu d'imaginer des systèmes qui aient les prétentions et quelquefois les apparences de l'originalité, se contentent d'emprunter aux écoles germaniques les résultats d'une exégèse qui tend à saper par la base tous les fondements historiques de notre foi. C'est peut-être, au fond,

(1) M. Salvador est réfuté, dans la IIe partie, à l'occasion du docteur Strauss.

dans la situation présente des esprits, la tactique la plus commode et la plus sûre.

« Depuis cinquante ans, s'écrie M. Edgar Quinet, voilà l'Allemagne *tout entière* (XVI) occupée à un sérieux examen de l'authenticité des livres saints du Christianisme (XVII). Est-il vrai que la plus grande partie du Nouveau Testament est apocryphe? Voilà la question qui est aujourd'hui flagrante et dont vous ne parlez pas... Les défenseurs de la foi, abandonnant le lieu du péril, imaginent de triompher subitement de quelques fantômes sans vie, en même temps qu'ils désertent le sanctuaire où l'ennemi fait irruption. Mais nous ne cesserons pas de les ramener au cercle brûlant que la science a tracé autour d'eux. C'est là qu'est le péril, non pas dans les doutes *timides* que se permet parfois l'Université de France (1). »

(1) Edgar Quinet, *Revue des Deux Mondes*, 1842; 335.

Développant ce reproche avec une complaisance haineuse, M. Quinet demande où est la réfutation « des recherches et des conclusions d'un Gésénius sur Isaïe, d'un Ewald sur les Psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse (1), d'un De Wette sur le corps entier des Écritures? « Ce sont là, d'une part, continue-t-il, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et de l'autre de savants auteurs, qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir de la vérité. Il ne suffit pas de les maudire; il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. L'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas; au contraire, il vous provoque depuis longtemps; il est debout, il parle officiellement dans les chaires et les Universités du Nord; et pour nous, simples

(1) M. Quinet la trouvera dans le *Moïse révélateur*, de M. l'abbé C. M. André.

laïques, que pouvons-nous faire, sinon de vous presser de répliquer enfin à tous ces savants hommes qui ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcellent pas, ne vous provoquent pas en fuyant, mais qui, publiquement, prétendent vous ruiner à visage découvert. Entre vos adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence, ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous attendre de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement, aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse? Avant de songer à attaquer, songez donc à vous défendre (1). »

Il est facile de comprendre maintenant quel parti espère tirer des travaux protestants une certaine fraction de l'école rationaliste. Quand M. Edgar Quinet écrivait

(1) E. Quinet, *Revue*, etc., 336.—Cfr. encore *Génie des religions*, 358-360.

ces lignes en 1842, ce n'était encore qu'une habile manœuvre propre à détourner l'attention du clergé des inquiétudes qui tourmentaient alors toute la partie catholique de la France (1). Depuis, un recueil très-répandu, l'*Encyclopédie moderne*, a popularisé chez nous les opinions des Semler, des Schleiermacher, des De Wette et des Strauss (2). Tant que ces idées sont restées dans les obscurités des écoles germaniques, il n'était nullement nécessaire de diriger, sur des théories complétement étrangères à la France, toutes les forces de la polémique catholique. Maintenant qu'on veut s'en servir pour ébranler la divinité du Sauveur, et détruire la certitude des faits évangéliques, il nous est devenu tout à fait impossible de garder le

(1) Cfr. dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, XV, notre article sur le Dr Tholuck.—Nous y expliquons l'origine et les résultats de ces manœuvres.

(2) Cfr. l'*Encyclopédie moderne*, art. *Actes des Apôtres* et *Apocryphes*, etc.

silence. Nous examinerons donc, dans une deuxième partie, la christologie des écoles germaniques.

Cependant, il ne suffit pas de montrer que tous les systèmes antichrétiens ne peuvent donner, de la révélation, que des explications contradictoires et insuffisantes; il faut encore, après avoir détruit les prétentions des adversaires de nos idées, démontrer, par des preuves qui soient à la hauteur des besoins du temps, l'autorité de l'histoire de l'Évangile. Bergier (1), le François (2), Addison (3), Vernet (4), Duvoisin (5), Abbadie (6), Grotius (7), Bul-

(1) Cfr. Bergier, *Traité de la vraie religion*, 3e part., ch. I et II.

(2) Cfr. le François, *Examen*, II, ch. VIII et IX; — *Preuves*, II, et *Suite des preuves*, III.

(3) Cfr. Addison, *De la religion chrétienne*, I et II, n. 13.

(4) Cfr. Vernet, *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, III.

(5) Cfr. Duvoisin, *Démonstration évangélique*, 24-52.

(6) Cfr. Abbadie, II, 2e sect., I et IV.

(7) Cfr. Grotius, lib. III, *De veritate religionis*.

let (1), Moïse (2), Duguet (3), la Luzerne (4), Gauchat (5), de Trévern (6), Frayssinous (7), Houteville (8), Huet (9), Duclot (10), ont fait, sur cette question capitale, des travaux que nous apprécions mieux que personne. Mais, malgré leur incontestable valeur, il est impossible, à l'aide de ces anciennes études sur le Nouveau Testament, de résoudre complétement toutes les difficultés de l'exégèse contemporaine. Nous nous servirons donc, pour

(1) Cfr. Bullet, *Réponses critiques*, I, 288-552, et II, 237-523; — et III, *passim*.

(2) Cfr. Moïse, *Suite des réponses critiques*, 202-380.

(3) Cfr. Duguet, *Principes de la foi*, II, 3e part., III, VII.

(4) Cfr. la Luzerne, *Dissertations*, I, 1re *dissertation*.

(5) Cfr. Gauchat, *Lettres critiques*, XCII, 154.

(6) Cfr. de Trévern, *Discours*, IVe et VIe.

(7) Cfr. Frayssinous, *Défense du Christianisme*, II, 98-160.

(8) Cfr. Houteville, *La religion prouvée*, I, c. VIII, XII.

(9) Cfr. Huet, *Demonstratio evangelica*, pars prima.

(10) Cfr. Duclot, *Notes sur le Nouveau Testament*.

cette apologie complète de l'Évangile, dont nous avons déjà rassemblé tous les matériaux, des travaux de J. D. Michaëlis (1), Lardner (2), Kuhn (3), Tholuck (4), Néander (5), Rossignol (6), Eschenmayer (7), Cellérier (8), Harless (9), Coquerel (10), Klaiber (11), Edgar Quinet (12), Hug (13), Crome (14), Sack (15),

(1) Cfr. MICHAELIS, *Introduction au Nouveau Testament.*

(2) Cfr. LARDNER, *Crédibilité de l'histoire de l'Évangile.*

(3) Cfr. KUHN, *La vie de Jésus*, etc.

(4) Cfr. THOLUCK, *La crédibilité de l'histoire évangélique.*

(5) Cfr. NÉANDER, *La vie de Jésus.*

(6) Cfr. ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ.*

(7) Cfr. ESCHENMAYER, *Iscariotisme.*

(8) Cfr. CELLÉRIER, *Origine du Nouveau Testament.*

(9) Cfr. HARLESS, *La vie de Jésus*, etc.

(10) Cfr. COQUEREL, *Réponse au livre du Dr Strauss.*

(11) Cfr. KLAIBER, *Observations sur la vie de Jésus.*

(12) Cfr. E. QUINET, *Allemagne et Italie.* On sait que cet écrivain a combattu quelques idées de Strauss.

(13) Cfr. HUG, *Introduction au Nouveau Testament.*

(14) Cfr. CROME, *Probabilia haud probabilia.*

(15) Cfr. SACK, *Apologétique chrétienne,*

Schott (1), Kern (2), Vaihinger (3), Hoffman (4), Gelpke (5), Ulmann (6), Wilke (7), Chenevière (8), Olshausen (9), Mussard (10), etc., etc.

Nous espérons aussi, pour compléter ces travaux, publier une *vie du Christ* au point de vue de la science.

Il ne faut pas chercher, dans le travail que nous donnons au public catholique, rien qui ressemble le moins du monde à une œuvre littéraire. Ce livre est le résul-

(1) Cfr. SCHOTT, *Isagoge.*

(2) Cfr. KERN, *Faits principaux de l'histoire évangélique.*

(3) Cfr. VAIHINGER, *Lettre au Dr Strauss.*

(4) Cfr. HOFFMANN, *La vie de Jésus au point de vue de la critique, par le Dr Strauss.*

(5) Cfr. GELPKE, *Opinion de Strauss.*

(6) Cfr. ULLMANN et MULLER, *Critique de la vie de Jésus,* de Strauss.

(7) Cfr. WILKE, *Mythe et tradition.*

(8) Cfr. CHENEVIÈRE, *De l'ouvrage de Strauss.*

(9) Cfr. OLSHAUSEN, *Authenticité des quatre Évangiles canoniques.*

(10) Cfr. MUSSARD, *Examen critique du système de Strauss.*

tat de quelques loisirs et de réflexions sérieuses, interrompues presque toujours par de longues souffrances, que la Providence nous a imposées depuis dix ans. Nous n'avons donc eu ni le temps ni la volonté de rien faire pour l'ingénieux arrangement des mots ou pour l'adroite combinaison des phrases. Aussi nous ne prétendons qu'à un seul mérite vis-à-vis de nos lecteurs, celui de l'exactitude et de la sincérité. Nous avons essayé de juger les hommes et les choses avec cette sérénité ferme et douce qu'une âme chrétienne doit toujours conserver. Nous désirons ardemment pour nos frères le calme profond de l'esprit et du cœur que nous devons à la foi catholique. Mais nous ne prétendons l'imposer à personne par d'autres armes que celles de la discussion, de la science et de la prière.

Séminaire de Sommervieu, 2 mars 1847.

CHRISTOLOGIE RATIONALISTE

LA FRANCE.

LE CHRIST ET L'ÉVANGILE.

CHAPITRE Ier.

Antécédents de la question au XVIIIe siècle.

> *Jésus, que ce siècle a méconnu parce qu'il n'était pas digne de le comprendre.*
>
> (J. J. ROUSSEAU.)

Le Christianisme est le seul système religieux qui ait eu à soutenir, dans tous les grands moments de son existence, les oppositions d'une science trompeuse et d'une philosophie subtile. On s'imagine trop aisément que ses adversaires sont d'hier. Si on reporte un instant ses regards vers ses origines merveilleuses, on s'apercevra facilement qu'il est né dans la tempête et qu'il a grandi dans la contradiction. Le Dr Kuhn remarque que les premiers ennemis du Christianisme n'étaient ni moins subtils, ni moins pénétrants que nos contemporains; qu'il

lui a fallu, pour s'établir, subir l'épreuve de la science comme l'épreuve des bourreaux (1). Les systèmes religieux qui se sont développés en Orient ont été fondés par le sabre, ou par les combinaisons raffinées du despotisme. Nous ne pensons pas que le Bouddhisme, le Brahmanisme ou le Mahométisme eussent pu se propager sous l'œil de lynx des Celse, des Julien, des Porphyre, et qu'ils eussent conquis bien des intelligences. Le Christianisme naissant ne s'est pas mis sous la tutelle du pouvoir absolu ; tout au contraire, il s'est placé, dès ses premiers moments, au grand jour de la science et de la liberté. M. P. Leroux (2) reconnaît qu'il a triomphé non par l'ignorance, non par la fraude, mais par la discussion. La conduite des propagateurs de l'Évangile doit être notre pensée constante et notre consolation perpétuelle.

Il est, au sein de notre Église, des esprits faibles qui n'ont, pour le temps où la Providence nous a placés, qu'un monotone et mélancolique anathème. Heureusement tous les Catholiques français ne partagent pas des sentiments peureux qui fortifient l'apathie et servent d'excuse à la paresse. Les soldats qui s'endormaient de lassitude dans les neiges de la Russie ne rouvraient jamais les yeux à la lumière.

(1) Cfr. Kuhn, *Vie de Jésus*, Introduction.
(2) Cfr. P. Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique*.

Il en est de même dans l'ordre moral : quand on cesse de combattre, il faut cesser de vivre. Mais, après tout, il faut avoir bien peu d'énergie et bien peu de sentiments véritablement chrétiens pour trembler ainsi devant l'ennemi. Nos pères aimaient la lutte et souriaient à la persécution, comme les héros scandinaves devant la mort. La lutte, je le demande, n'est-ce pas la vie même de l'Église, et la couronne d'épines ne lui sied-elle pas aussi bien que la couronne de reine? L'Église, il est vrai, a repris, depuis cinquante ans, le bâton de l'exil et l'habit des persécutions. Elle a les pieds meurtris de la fatigue des chemins, et les yeux remplis de pleurs, par le scandale de tant d'apostasies (1). Mais, pour moi, c'est cette Église ainsi souffrante et désolée qu'il me plaît de défendre jusqu'à mon dernier jour. J'aime à le croire, et nous en avons heureusement des preuves éclatantes, bien des cœurs vraiment catholiques partagent mes sentiments. Quant à ceux qui n'ont pas encore compris la nécessité de la lutte, le bonheur de combattre et de souffrir pour la vérité, puisse la voix du ciel, plus puissante que la nôtre, leur crier un jour dans leur sommeil : Lazare, sortez (2)!

Ce serait une misère bien profonde et bien triste,

(1) Ces paroles, déjà si vraies en 1847, le sont bien plus encore en 1849.

(2) Lazare, veni foràs!

si tous ne sentaient pas, au point où nous en sommes, l'immense nécessité de l'action. Les doctrines ont pris, par suite des circonstances politiques dans lesquelles la société moderne se trouve placée, un irrésistible besoin d'agir sur les consciences. L'Évangile a dit que les enfants du siècle sont plus prudents dans leurs affaires que les enfants de lumière. Les choses, en vérité, ne sont-elles pas toujours ainsi? Le parti rationaliste, si étrangement divisé dans ses théories, forme, dans son action contre l'Église, une masse intelligente et compacte. Ce fait, depuis longtemps sensible pour tous les esprits qui suivent le mouvement des idées, est devenu plus éclatant que le soleil, depuis la fameuse déclaration de guerre faite au Collége de France. Les Catholiques inexpérimentés ont pu voir avec une inquiétude et une surprise profondes, les conservateurs et les révolutionnaires, les voltairiens et les éclectiques, le *Constitutionnel* et les *Débats*, prendre tous la cocarde de guerre et marcher ensemble sous les mêmes étendards (1). Il est maintenant impossible de se le dissimuler, nos adversaires ne sont pas seulement des penseurs aventureux, sans direction, sans chefs et sans mot d'ordre. Il suffit d'étudier un petit coin d'une province pour juger de quel immense

(1) Les excès du parti socialiste ont ouvert bien des yeux, et maintenant beaucoup de gens préfèrent l'Évangile à la *République rouge*.

réseau le rationalisme enlace tout le pays. Depuis le fonctionnaire indifférent ou défiant pour l'Église, jusqu'aux écrivains qui rédigent les journaux de la localité, vous rencontrerez partout les mêmes préjugés et les mêmes précautions à l'égard des doctrines catholiques (1). Et ces préventions se traduisent toujours par des actes qui maintiennent, au sein des masses, à l'égard du Christianisme, une antipathie qui n'est pas encore arrivée, dans les provinces, à l'état de décroissance. Ce qui constitue l'unité de ce mouvement, c'est l'influence de quelques chefs habiles et expérimentés. Le rationalisme populaire puise dans cette direction une supériorité de tactique et d'ensemble qui fait sa force et son audace.

Au milieu de ces agitations, nous nous ferions des illusions bien vaines, si nous rêvions les douceurs de la paix. Le siècle a contre nous trop de rancunes et d'antipathies, pour nous assurer une destinée tranquille. Quelques esprits superficiels et timides s'étonnent de voir le combat recommencer toujours. Il leur semble si dur et si pénible d'avoir à porter la lourde épée de la bataille et de rester

(1) Les choses ont changé; mais la classe moyenne a semé le scepticisme dans les masses, il lui faut maintenant recueillir la tempête. Qui a propagé dans la foule les romans socialistes? — Cfr. LOUIS VEUILLOT, *L'esclave Vindex*, — et surtout l'admirable introduction des *Libres penseurs*.

campés devant l'ennemi sous les feux du soleil ! Mais n'est-ce pas là la condition de la vérité sur terre, condition tout à la fois mêlée de triomphes et de larmes? Pour nous, enfants de l'Église, nous devons consoler les douleurs qu'on s'efforce de répandre dans son âme. Nous baiserons de nos lèvres filiales ses mains chargées de fers, et nous recueillerons précieusement sur notre cœur ces larmes cruelles que lui font verser sans cesse le despotisme (1) et l'apostasie.

J'ai prononcé le mot d'*apostasie!* Il est impossible de se le dissimuler maintenant : le Protestantisme a préparé, dans une partie des intelligences, l'abandon complet de toutes les convictions chrétiennes. Les Luther, les Calvin et les Zwingle ont laissé sur le sol les germes puissants du scepticisme (2). Il a grandi, l'arbre fatal, dans une terre fécondée par le sang et les pluies d'orage. C'était la destinée du principe de la Réforme de couper bientôt dans leurs racines vivaces toutes les douces fleurs de l'espérance et de la charité chrétiennes. Tant que le génie de Leibnitz exerça une profonde influence sur toutes les écoles germaniques, le respect

(1) Le plus hypocrite et le plus formidable despotisme, c'est celui de la démagogie. Quelles douleurs ne nous réserve-t-il pas ?

(2) Cfr. les savants et dramatiques ouvrages de M. Audin sur Luther, Calvin et Henri VIII.

pour la mémoire de ce grand esprit contint les novateurs. Mais il n'est pas de main d'homme, si forte qu'elle soit, qui puisse empêcher le développement des idées dans l'histoire. Leibnitz s'était peut-être flatté quelques instants d'enchaîner le scepticisme protestant. On dit que Charlemagne, en apercevant à l'horizon lointain des mers les premiers vaisseaux scandinaves, ne put cacher quelques pressentiments sinistres. Quand Leibnitz écrasa du poids de sa logique et de son génie les premiers adversaires de la révélation, ne devait-il pas aussi sentir au fond de son âme quelque chose des dangers de l'avenir? Au moment où le plus grand homme du Protestantisme descendit dans la tombe, il laissa, comme un testament théologique, un regret profond de l'unité chrétienne, si violemment brisée (1). Il était déjà trop tard. Bayle avait remplacé Calvin et préparé Voltaire; Hobbes avait succédé à Cranmer, pour annoncer à l'Angleterre Collins, Tindal et Bolingbroke.

La première attaque générale contre la révélation eut toute la fureur d'une émeute. J'avoue qu'en étudiant les monuments rationalistes du XVIIIe siècle, j'avais envie de laisser tomber le livre de dé-

(1) Voyez son *Système théologique*, publié par M. Emery, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, IV, 1020; ou *Système religieux de Leibnitz*, par M. Albert de Broglie.

goût et d'ennui. Il s'exhale de tous ces pamphlets comme une odeur de fange. On ne peut pousser plus loin le mépris de la raison et de la nature humaine. Il est évident que les rationalistes du XVIII[e] siècle, dans leur folle ardeur de destruction, n'eurent pas même l'intelligence d'un plan de bataille régulier contre l'histoire primitive du Christianisme; ils crurent emporter la victoire à force d'arrogance et d'insultes : ils agirent à l'égard de la révélation comme Luther à l'égard de la papauté. Leur projet fut d'essayer, après Julien, une sorte de réaction païenne. On raconte qu'en s'asseyant un jour sur quelque ruine de la vieille Rome, Gibbon se prit à regretter les pompes solennelles et la splendeur matérielle du paganisme (1). Ce sentiment honteux, c'est la pensée fondamentale du XVIII[e] siècle. Cette pourriture inguérissable, ce mépris de la dignité humaine, cette fougueuse indépendance de la passion, voilà ce qu'on regrettait sous la contrainte sévère qu'imposaient les lois sacrées d'une société chrétienne. Le paganisme paraissait si légitime et si sacré, qu'on s'imaginait volontiers qu'il avait été vaincu par une véritable conspiration. Cette opinion domine tout le XVIII[e] siècle depuis d'Holbach (I) jusqu'à Volney (II). Aussi le club du baron d'Holbach produisit une

(1) Cfr. GUIZOT, traduction de GIBBON.

infinité de libelles, qui représentaient constamment les admirables fondateurs du Christianisme comme des conspirateurs dont l'infernale tactique avait vaincu la terre. Le Christ et les rudes pêcheurs de Galilée paraissaient, dans les livres de cette époque, les précurseurs de Machiavel. Toute l'histoire de la religion n'était qu'un tissu de fourberies habilement combinées. On traînait aux gémonies l'admirable vie des Saints du Christianisme. Rien n'était vrai, juste, bon, social, de tout ce que l'Église avait appris au monde. J'appelle cette manière d'envisager la révélation chrétienne le *système encyclopédiste*, parce qu'il fut toujours propagé par l'école fanatique qui se servit de l'*Encyclopédie* comme d'un drapeau. En Angleterre, cette manière de penser se présenta sous des formes généralement plus modérées. Toland, le plus fougueux des rationalistes anglais de cette époque, semble modéré quand on le compare aux d'Holbach et aux Diderot.

Pendant que l'école du XVIIIe siècle s'abandonnait vis-à-vis de la révélation chrétienne à d'aveugles fureurs, deux hommes essayaient un système d'attaque plus calme et plus sérieux contre la divinité de l'Évangile. Je veux parler de J. J. Rousseau et de Burigny (III).

Les passions de Rousseau étaient aussi fougueuses que celles des encyclopédistes. Il outragea, comme eux plus d'une fois la glorieuse sainteté des mœurs

chrétiennes (1) : le livre odieux des *Confessions* est là pour l'attester. Cependant, quoique le cœur de Rousseau fût fortement entraîné bien loin de la croix du Sauveur, son esprit, qui ne manquait pas d'élévation, comprit la grandeur du Christianisme; il le regarda, à tous les moments de sa vie, comme une chose digne d'une attention sérieuse et profonde. La folle jactance des encyclopédistes ne lui faisait pas illusion. Il aurait volontiers dit comme le célèbre poëte anglais : « *Il y a plus de choses entre le ciel et la terre, Horatio, que l'on n'en rêve dans votre philosophie* (2). » Pour ne pas porter vis-à-vis de la postérité l'odieuse souillure des folies du parti exalté, il essaya donc de formuler dans l'*Émile* un système qui, par son embarras et son indécision, fait contraste avec les oracles tranchants de l'école voltairienne.

« Pendant que le XVIIIe siècle, dit le P. Lacordaire, outrageait à plaisir le fils de Dieu, il se trouva dans le sein même de ce collége qui attaquait Jésus-Christ un homme ne croyant pas plus que les autres, plus célèbre que tous, un seul excepté, qui eut par-dessus eux le privilége d'avoir des mouvements sincères. Dieu le voulait ainsi pour ne pas laisser son nom sans témoignage parmi ceux-là mêmes qui travaillaient à détruire son règne. Cet homme donc,

(1) Cfr. SAINT-MARC GIRARDIN, *Essais*.
(2) SHAKSPEARE, *Hamlet*.

au comble de sa gloire, initié par l'étude aux siècles passés, et par sa vie au siècle dont il était un ornement, eut à parler de Jésus-Christ, dans une profession de foi où il voulait résumer tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et de certitude dans son esprit. Après avoir traité de Dieu d'une manière digne quoique confuse, il en vint à l'Évangile et à Jésus-Christ. Là, cette âme flottante entre l'erreur et la vérité perdit tout à coup son hésitation, et d'une main ferme comme celle d'un martyr, oubliant son temps et lui-même, le philosophe écrivit la page d'un théologien, une page qui devait être le contre-poids du blasphème : *Écrasez l'infâme!* et qui se termine par ces paroles, que toutes les voûtes de la chrétienté répéteront jusqu'au dernier avénement du Christ : Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (1) !. . . . »

Pourquoi donc, ô Rousseau, ne vous inclinez-vous pas devant la Croix, après de tels aveux? Pourquoi donc, quand le Ciel a parlé, vos hésitations et vos doutes peuvent-ils durer encore? C'est, dites-vous, qu'il se trouve dans ce divin Évangile bien des choses que votre raison ne saurait accep-

(1) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 29 *novembre* 1846. — Cfr. J. J. Rousseau, apologiste, dans les *Démonstrations* de M. Migne, IX, 1196.

ter. Si vous voulez mesurer à Dieu ses droits et son action, vous méconnaîtrez toujours l'admirable simplicité de la foi chrétienne. C'est pour n'avoir pas saisi la portée d'une telle conséquence que l'auteur de l'*Émile* finit par adopter sur le Nouveau Testament un système qui ne soutient ni l'examen de la science, ni l'épreuve de l'histoire.

Si Rousseau avait pu prévoir, à l'avance, tous les développements du système des mythologues, il est probable qu'il se fût positivement déclaré contre une semblable supposition. L'originalité de l'Évangile, qu'il fait si bien valoir, la différence profonde du caractère du Christ et de l'esprit contemporain, la certitude de l'histoire de Jésus-Christ, tous ces faits qu'il admet dans l'*Émile* renversent par la base les vains rêves de l'hypothèse mythique. M. Edgard Quinet l'a parfaitement senti (1). La logique (le mot est peut-être mal choisi quand il s'agit d'un esprit si flottant), la logique, dis-je, entraînait Rousseau dans une interprétation tout à fait différente des faits surnaturels. Pour concilier en même temps la vérité de l'histoire évangélique avec son antipathie prononcée pour l'ordre miraculeux, il eût été obligé d'accepter l'exégèse naturaliste du Dr Paulus. C'est là la route qu'a suivie M. Edgar Quinet, en essayant de cacher sous des

(1) Cfr. Edgar Quinet, *Allemagne et Italie,* II, 362.

formes poétiques les résultats mesquins d'une si triste hypothèse (1).

Je me hâte, pour aborder les discussions sérieuses, d'arriver à l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, livre qui n'a pas la valeur littéraire de l'*Émile*, mais que je regarde comme bien supérieur au point de vue de la logique. Aujourd'hui oublié, l'*Examen* méritait une meilleure destinée dans les souvenirs du rationalisme. Il devait naturellement prendre sa place dans les bibliothèques de l'exégèse nouvelle, entre le Dr Strauss et le Dr de Wette. La doctrine de ce livre est ferme et conséquente. Burigny, auteur de cet ouvrage, comprit tout le danger qu'il y avait à concéder l'origine apostolique de nos quatre Évangiles; il sentit très-bien, comme le Dr Strauss, que c'était commencer la guerre en brûlant ses vaisseaux. L'exégète du XVIIIe siècle était plus prudent que César. Il pensait donc avec raison que, si l'on accordait aux apologistes du Christianisme l'authenticité des livres historiques du Nouveau Testament, il était embarrassant de contester ensuite la véracité et la bonne foi de leurs auteurs. Au lieu de se jeter dans les polémiques furibondes répétées par les disciples de d'Holbach et de Diderot, il crut devoir enfermer les défenseurs de la

(1) Cfr. Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, II; le *Christianisme en Allemagne*.

révélation dans le cercle inflexible d'une discussion sérieuse. Il ne faut donc pas s'étonner s'il conserva constamment ce calme glacial qui semble éviter avec une exquise réserve les plus légères apparences de la déclamation.

Il nous paraît intéressant, même aujourd'hui, de reproduire le fond des objections de Burigny contre les Évangiles. L'argumentation du Dr Strauss contre les *critères externes*, résumée dans son *Introduction*, est d'une si grande faiblesse, qu'on éprouve le besoin, avant de la combattre, de lui donner plus de valeur. Ses attaques n'ont véritablement de l'importance qu'au point de vue des *critères internes;* c'est là qu'est toute la force de son système. Il s'appuie, en effet, constamment sur les contradictions apparentes que présentent les récits de l'Évangile, sans tenir compte des témoignages positifs qui garantissent son authenticité. Les objections formulées par Burigny font envisager la question d'une manière tout à fait différente; ce sont les témoignages mêmes qu'elles s'efforcent de détruire. C'est la manière la plus expéditive pour saper par la base l'histoire évangélique tout entière. Mais, comme la question de la valeur historique du Nouveau Testament n'est pas la seule difficulté que soulève l'*Examen des apologistes*, nous allons indiquer rapidement tous les arguments qu'il oppose à l'autorité divine de la révélation chrétienne.

L'auteur entre en matière avec toutes les apparences de la modestie et du respect pour le Christianisme, comme ferait un disciple de l'éclectisme (1). Son but, s'il faut l'en croire, ne serait nullement de renverser ses preuves. Il se propose seulement de faire sentir aux théologiens les lacunes et les côtés faibles de leurs démonstrations (2). C'est un service qu'il veut leur rendre en les mettant à même de fortifier ou de rectifier tous les anciens systèmes d'apologie. C'est en plein XVIIIe siècle qu'on a usé de pareilles précautions ! Ces ruses calculées de diplomatie cauteleuse sont d'autant plus inexplicables, que l'auteur avait eu la prudence de faire paraître son œuvre sans y mettre aucun nom.

Burigny, pour annuler les preuves que l'on donne de l'origine apostolique des Évangiles, suppose que les premiers hérétiques ont contesté leur authenticité et leur véracité. Cette difficulté a été de nos jours très-bien éclaircie par le Dr Kuhn dans sa *Vie de Jésus-Christ examinée au point de vue de la science* (3). Nous reproduirons plus tard ses argu-

(1) Au temps de la domination de M. Cousin; car ces réflexions peuvent-elles s'appliquer maintenant aux fougueux rédacteurs de *La liberté de penser?*

(2) Ne croirait-on pas entendre les conseils doucereux de M. Hippolyte Desprez? (Cfr. *Revue des Deux Mondes,* 1 mars 1849.)

(3) Cfr. KUHN, Introduction, *Témoignage des hérétiques.*

ments en les complétant ou en les développant (1).

Burigny objecte encore que les Pères les plus anciens gardent le silence sur l'authenticité des Évangiles. Eichhorn a présenté de nouveau cette difficulté dans son *Introduction au Nouveau Testament* (2). Ils n'ont point vu pas plus que le Dr Strauss, qu'il suffisait d'un seul témoignage tel que celui du prêtre Jean, disciple du Seigneur, pour réduire à néant cette objection tant de fois mise en avant (3). On a assez prouvé que, dans les écrits de saint Barnabé (4), dans la première épître aux Corinthiens, de saint Clément de Rome, ainsi que dans saint Ignace, évêque d'Antioche, et dans les écrits de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, on rencontre des passages qui ont été, ou littéralement extraits des Évangiles canoniques, ou indiqués de mémoire en conservant tout ce qui caractérise une

(1) Dans la deuxième partie de cet ouvrage intitulée : *L'Allemagne.*

(2) Cfr. EICHHORN, *Introduction*, I, 113. Ce point est scientifiquement éclairci dans le *Manuel d'une introduction critique historique du Nouveau Testament*, par NEUDECKER, p. 99-104.—Cfr. aussi OTTO KRABBE, p. 21-44. — BERGIER, *Certitude des preuves*, etc. — SCHOTT, *Isagoge.*

(3) Cfr. KUHN, *Vie de Jésus*, Introduction ; saint Matthieu. — OLSHAUSHEN, *Authenticité des Évangiles canoniques ;* Matthieu.

(4) Cfr. BERGIER, *Dictionnaire de théologie*, art. *Barnabé ;* ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ*, II.

citation (1). Malgré ces faits nombreux, Burigny essaie de démontrer que la supposition d'une multitude d'ouvrages apocryphes, dans les premiers siècles de l'Église, prouve que les Évangiles n'ont aucune valeur historique (2). Cette partie de son livre est la plus spécieuse et la plus importante en même temps. Il me paraît incontestable que, si le Dr Strauss l'avait tant soit peu connue, elle aurait pu lui servir très-bien à combler une immense lacune de son système (3). Nous le ferons comprendre plus tard.

Mais quand même on supposerait que l'Évangile ne vient pas des Apôtres, on pourrait toujours dire que leur témoignage a pu nous parvenir à travers les siècles par le moyen d'une tradition non interrompue. Pour réfuter à l'avance cette difficulté formidable, Burigny essaie d'affaiblir l'autorité de la déposition des Apôtres en faveur des faits évangéliques (4). Les premiers prédicateurs du Christianisme n'ont persuadé, dit-il, que des gens du peuple. On pourrait répondre que, quand il s'agit de faits sensibles, l'attestation des hommes les plus grossiers

(1) Cfr. Duvoisin, *Autorité du Nouveau Testament;* La Luzerne, *Dissertations sur la religion;* — Tholuck, *Crédibilité de l'histoire évangélique,* traduction de Valroger.

(2) Eichhorn a reproduit les mêmes difficultés.

(3) Cfr. Burigny, *Examen des apologistes,* ch. I et II.

(4) Cfr. Burigny, *Examen,* ch. IV.

présente des garanties très-solides. D'ailleurs la supposition de l'auteur de l'*Examen* n'est assurément pas fondée. « Tous les témoignages, dit M. Coquerel, concourent à montrer le Christianisme s'adressant, dès son origine, non-seulement aux classes inférieures et ignorantes, mais encore aux classes élevées et instruites. Les *Actes* et les *Épîtres* (1) sont remplis de récits et d'allusions qui en sont la preuve. Il est impossible de comprendre comment des hommes lettrés, dépouillant tout à coup les habitudes de l'esprit public de cette époque, auraient abjuré les convictions et les doutes de leur vie entière, pour accepter sans examen, comme une religion positive, un amas de fables dont quelque attention eût suffi pour reconnaître et signaler l'imposture (2). »

Burigny n'est pas plus heureux quand il s'efforce de contester l'importance des aveux arrachés aux Juifs et aux païens par l'évidence des faits (3). Ils ne prouvent rien, dit-il, à cause du défaut d'examen. Les Drs Kuhn (4) et Tholuck (5) ont parfai-

(1) Strauss lui-même n'a pas osé contester leur authenticité.

(2) Coquerel, *Réponse au livre du docteur Strauss*, p. 24.

(3) Cfr. Burigny, *Examen*, ch. IV.

(4) Cfr. Kuhn, *Vie de Jésus*, Introduction, *Témoignage des païens*.

(5) Cfr. Tholuck, *Crédibilité de l'histoire évangélique*, traduction de Valroger.

tement montré l'importance des concessions faites par les adversaires de l'Église primitive. Lardner (1), Wagenseil (2), Bullet (3), Colonia (4), les avaient précédés dans cette voie. Nous profiterons un jour de leurs savants travaux

Les apologistes du Christianisme attribuent son établissement à une intervention surnaturelle de la Providence. La Luzerne surtout, dans ses *Dissertations sur la religion*, l'a supérieurement démontré. Burigny fait honneur aux édits des empereurs chrétiens de la propagation de la nouvelle religion (5). Gibbon aussi, dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain* (6), a essayé d'expliquer naturellement la diffusion rapide du Christianisme. Cet écrivain célèbre a été réfuté dans son

(1) Cfr. LARDNER, *Crédibilité de l'histoire de l'Évangile.*

(2) Cfr. WAGENSEIL, *Tela ignea Satanæ.*

(3) Cfr. BULLET, *Histoire de l'établissement du Christianisme.*

(4) Cfr. COLONIA, *Témoignage des anciens Juifs et païens.*

(5) Cfr. BURIGNY, *Examen*, ch. VII. — Cfr. pour la réfutation de cette hypothèse les *Histoires de l'Église* de Fleury, de Stolberg, de Blanc, de Dœllinger, de Rohrbacher et d'Alzog.

(6) Cfr. GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduction Guizot. — Le traducteur, quoique plus modéré, a semé dans ses notes des objections spécieuses que nous réfuterons un jour.

pays par Dalrymple, Watson, White, Cheisam, Witaker et Davis. L'hypothèse d'une propagation toute naturelle du Christianisme a été renouvelée de nos jours par M. Pierre Leroux avec plus d'esprit et d'adresse que n'en avaient mis dans leurs conjectures Gibbon et Burigny. Cependant nous avons la ferme conviction que les raisons données par le directeur de la *Nouvelle Encyclopédie* ne soutiennent pas mieux l'examen d'une science approfondie.

Enfin, pour en finir avec les preuves du Christianisme, l'auteur de l'*Examen* soutient que l'on n'a pas besoin d'une intervention surnaturelle pour expliquer l'admirable sainteté de l'Église primitive et le courage héroïque de ses martyrs pendant trois siècles d'angoisses et de tortures (1). C'est ce qu'il a prétendu établir par d'insoutenables comparaisons. Du reste, cette manière d'envisager les choses est devenue populaire dans l'école rationaliste. On a cru faire honneur, pour ainsi dire, à la révélation divine, en daignant la placer à côté du Brahmanisme et du Bouddhisme (2). Pour accepter de pareilles analogies, il faut n'avoir pas étudié sérieusement l'essence même du Christianisme, si com-

(1) Cfr. Burigny, *Examen*, ch. VIII. — Cfr. pour la réfutation Frayssinous, *Défense du christianisme; Conférence sur les martyrs.*

(2) Nous réfuterons plus loin cette hypothèse.

plétement différent des systèmes corrompus qu'on prétend mettre, contre l'évidence des faits, en parallèle avec l'œuvre du Christ.

Burigny, pour résumer toute sa pensée sur la portée de la révélation, suppose, après Cherbury (1), qu'elle n'a rien fait pour le progrès du genre humain : c'est là le point de vue de son époque (2). Il avance en même temps que les philosophes de l'antiquité enseignèrent dans les écoles helléniques toutes les *vérités fondamentales* que le Christianisme devait populariser plus tard (3). Cette seconde hypothèse est tout à fait conforme à la tendance du rationalisme contemporain (4). M. Pierre Leroux l'a présentée avec toute la force possible dans l'*Encyclopédie nouvelle* et dans la dissertation sur le bonheur, qui précède le livre *De l'Humanité*.

Comme ce point demande quelques détails, nous

(1) Cfr. Cherbury, *De religione gentilium.*

(2) Cfr. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, etc., — et pour la réfutation, Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe et en France.*

(3) Cfr. Burigny, *Théologie païenne.*

(4) Cfr. MM. Cousin, Jouffroy, Guizot, Damiron, Lessing, Schelling, Bouillier, Vacherot, Saisset, Leroux et Hégel. — Cfr. aussi, pour la réfutation, Leland, *Démonstration évangélique;* les ouvrages de Clément d'Alexandrie, de Théodoret, le troisième livre de Lactance, et le treizième livre de la *Préparation évangélique* du savant évêque de Césarée.

le renvoyons à l'exposition des idées de M. Pierre Leroux.

Il nous est impossible de donner ici une idée plus complète du système de l'*Examen des Apologistes*. Cependant, quand nous parlerons de l'authenticité des Évangiles, nous reproduirons avec une certaine étendue les objections de Burigny contre les *critères externes*, ou témoignages, sur lesquels s'appuie son autorité scientifique.

La discussion contre la révélation finit en France avec la Révolution. Le rationalisme, trouvant que l'Église pouvait encore, pendant bien des siècles, dominer les consciences, et que la liberté de discussion ne la tuerait probablement pas, perdit patience comme Julien, et laissa la plume du sophiste pour prendre la hache du bourreau. Mais la Providence veillait sur cette Église de France, qui avait donné au monde tant de saints et de glorieux génies. Elle appela du milieu des soldats un homme sans égal dans l'histoire moderne. Pendant les plus belles années de sa domination, les attaques contre le Christianisme eussent été mal vues du pouvoir et du peuple. L'homme qui portait dans ses mains les destinées de la France jugeait très-sévèrement les prétentions de l'esprit protestant et rationaliste (1). Il parlait dédaigneusement du fameux livre de Vol-

(1) Cfr. Thiers, *Hist. du Consulat*, III, 201-5-6-7-8-9-15-16-18-19-20.

ney, qui résumait toutes les rancunes de l'incrédulité du dernier siècle (1). Les hommes qui s'opposèrent au rétablissement du Catholicisme en France, il les flétrit des sobriquets devenus populaires, de *brouillons*, d'*idéologues* et de *prêtres défroqués* (2). D'un autre côté, la France, qui, pendant cette époque mémorable, combattit contre l'Europe entière, devait regarder avec une certaine indifférence les vaines querelles et les subtilités chimériques des écoles rationalistes. Pendant que nos voisins d'au delà du Rhin, absorbés par les discussions du Kantisme, mettaient bas les armes dans la plaine d'Iéna, on voyait s'éteindre dans le mépris et dans l'oubli les derniers représentants de l'école voltairienne du XVIIIe siècle.

« Notre âge, dit le P. Lacordaire, s'ouvrit par un homme qui surpasse tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom, une pensée, qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les profondeurs de l'Océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter sur ce théâtre

(1) Cfr. THIERS, *Histoire du Consulat*, 220.
(2) Cfr. THIERS, *ibid.*, 322.

illustre, dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent. Le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours, il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé, éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa. Il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi ! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Église catholique, et tu ne peux pas me dire à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ. Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » Et alors ouvrant l'Évangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les grands hommes de l'histoire. Il releva la différence caractéristique qui mettait Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Église n'aurait désavoué, il termina par ce mot : Enfin, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme (1) ! »

(1) Cfr. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, *29 novembre* 1846 ; — et de Beauterne, *Sentiment de Napoléon sur le Christianisme*, chapitre VI, 84.

CHAPITRE II.

M. Pierre Leroux.

ARTICLE Ier.

Christologie de l'*Encyclopédie nouvelle*.

> Arrière, rhéteurs ; arrière, poëtes : place au philosophe humanitaire ! Place au travailleur de la pensée qui a découvert la pierre angulaire sur laquelle l'humanité régénérée doit s'appuyer dans l'avenir ! Oui, place au plus vaste génie des temps modernes, place à Pierre Leroux !
>
> (*Le Travail.*)

La longue paix de la Restauration devait voir renaître toutes les agitations religieuses que la lutte guerrière de l'Empire n'avait fait qu'interrompre. L'école rationaliste s'organisa sous de nouveaux chefs et de nouveaux drapeaux. Elle tourna habilement contre l'Église les préventions et les rancunes politiques de ce temps-là. Le com-

bat prit le caractère ardent et passionné d'une véritable lutte de parti. Le Christianisme fut attaqué, comme un ministère, par le journal, la satire et le pamphlet. Jamais la guerre contre la révélation n'avait pénétré si profondément dans les masses. La classe moyenne, qui travaillait alors avec ardeur à populariser le scepticisme dans la foule (1), devait regretter un jour avec amertume, dans la région plus calme du pouvoir, les vieilles mœurs du peuple et la sublime foi des ancêtres.

Il n'entre pas dans notre plan de dire tout ce qu'on essayait alors contre la révélation. Il nous faudrait, pour cela, raconter toute l'histoire du rationalisme français au XIX[e] siècle. D'autres le font et le feront mieux que nous (2). — Nous nous proposons seulement de discuter les principaux systèmes dont le but clair et positif est d'attaquer Jésus-Christ et l'Évangile. Ce cadre est encore assez vaste, peut-être trop vaste, si nous tenons compte de la faiblesse de nos ressources. Mais au moins ce

(1) Nous sommes heureusement loin de ces temps. Voyez pour preuve THIERS, *La propriété*; — GUIZOT, *De la démocratie*. — M. Saisset se désole de voir les défenseurs des idées de la révolution proclamer enfin la nécessité des croyances traditionnelles. (Cfr. SAISSET, *Revue des Deux Mondes*, 1849, du Socialisme.)

(2) Cfr. DE VALROGER, *Études critiques sur le rationalisme contemporain.*—M. de Montalembert a nommé ce livre « un chef-d'œuvre. »

sera pour nous une consolation bien douce de pouvoir défendre contre tant d'attaques multipliées le divin fondateur de l'Église. Si faible qu'on soit, on se sent fort sur le terrain de la justice et de la vérité.

Parmi les adversaires contemporains de l'Évangile, le premier dont notre plan nous oblige de discuter les erreurs est M. Pierre Leroux (1).

Dans le temps où nous vivons, on n'est pas si hardi qu'on se vante de l'être. L'Église et l'Évangile ont bien des contradicteurs et des ennemis cachés. Le triomphe du rationalisme à la fin du dernier siècle a, jusqu'à un certain point, dépopularisé son drapeau. Il est peu de voix qui osent répéter le cri de guerre de Voltaire : *Écrasons l'infâme* (2) ! Mais, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, tout en déchirant la vie merveilleuse du Sauveur, on se prosterne au pied de ses images, qu'on encense et qu'on flatte sa divinité, après l'avoir mille fois prudemment insultée dans l'ombre. On dirait que cette triste hypocrisie est le caractère particulier de la plupart des adversaires de la révélation, dans la société contemporaine. C'est l'apostasie de Judas avec la trahison de son baiser. Nous sommes obligé de rendre à M. P. Leroux un témoignage bien différent.

(1) Il ne faut pas perdre de vue que tout ceci est écrit en 1847. Nous n'y avons rien changé.

(2) Nous n'avions pas prévu les excès audacieux de la *république rouge* en écrivant ces lignes.

Il ne s'est jamais posé, lui, comme le défenseur officieux et l'ami complaisant de nos doctrines. Il n'a jamais voulu, malgré nous, se placer dans nos rangs et porter nos couleurs. Il n'a jamais écrit de pieux mandements, ou chanté des élégies dévotes dans les feuilletons du *Journal des Débats.* Il n'a pour l'épiscopat ni tendresse ni amour; il n'estime guère mieux les curés de village que les Jésuites; il n'a même, chose étrange! nul souci des libertés de l'Église gallicane. Il sait ce qu'il hait, il sait ce qu'il espère; il dit tout ce qu'il veut, sans détours et sans précautions oratoires. *Les gens sages* du rationalisme trouvent qu'il manque absolument de prudence, et même de savoir-vivre. Je crois que ces deux reproches, tout spécieux qu'ils sont, ne touchent qu'assez médiocrement le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle.* Il se flatte, lui, d'être courageux et loyal, et, qui plus est, d'être meilleur logicien que ceux qui censurent sa franchise. D'ailleurs on n'a pas raison de lui comme on veut: il agit pour son compte et ne reçoit de personne le mot d'ordre du combat. Il n'est certes pas disciple de Schelling et de Hégel; il les trouverait peureux et politiques. La tactique savante de M. Cousin vis-à-vis de l'Église, bien loin de lui sourire, met dans sa bouche l'injure et l'anathème (1). Il déteste

(1) Cfr. P. Leroux, *De l'Éclectisme.*

l'Éclectisme presque autant que le Catholicisme (1). La vie de M. P. Leroux est donc par-dessus tout guerrière. Comme l'Ismaël de la Bible, il fait la guerre à tous, et tous lui font la guerre. Au milieu des réticences timides, des précautions infinies, de la diplomatie prudente du rationalisme contemporain, l'auteur du livre *De l'Humanité* présente un caractère qui ne manque ni d'intérêt, ni d'originalité. Tel est l'homme dont nous allons essayer d'apprécier les doctrines.

M. P. Leroux n'est pas certes un esprit vulgaire. Il a feuilleté beaucoup de livres. Seulement, il a touché tant de choses, de sa pensée et de sa plume, qu'on peut dire qu'il n'a rien compris parfaitement, ni rien écrit avec exactitude. Il a fait de la métaphysique, mais c'est une métaphysique pleine de ténèbres et de contradictions (2); il s'est occupé de la morale, mais sa morale est chimérique et rêveuse comme celle d'un poëte allemand (3). Quant aux questions historiques, qui paraissent avoir toujours été le côté favori de ses études, il y montre tour à tour beaucoup d'érudition et beaucoup d'i-

(1) Cfr. P. Leroux, *De la mutilation d'un écrit de Jouffroy.*

(2) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, liv. Ier, ch. 1, 2, 3, 4.

(3) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, liv. IV, chap. 1er jusqu'à 6.

gnorance (1). Comme écrivain, il a laissé tomber de sa plume de fort belles pages (2) perdues dans un déluge de théories extravagantes. M. P. Leroux porte dans la science la pétulance de l'esprit révolutionnaire. Il va si vite et si loin, qu'il effleure à peine les sommets des questions qu'il prétend résoudre. Comme il sait que le siècle aime les faits, il en prend toujours quelques-uns, n'importe où et n'importe comment, pour justifier ses théories. Mais jamais, chez lui, les systèmes ne sortent naturellement de l'examen approfondi des choses; il bâtit bien plutôt l'histoire par les caprices de sa pensée, comme Aladin, dans les *Mille et une Nuits*, construisait par un seul désir des palais fantastiques. Il y a des gens chez lesquels la prédominance exclusive de l'imagination paralyse et comprime tout le développement des facultés sérieuses. Ils vivent et se repaissent de songes avec une espèce de bonne foi qui ferait sourire, s'il n'était pas souvent question de toute leur vie morale. Ces sortes d'esprits s'épanouissent dans le faux, comme les fleurs dans une chaude atmosphère.

(1) Cfr. P. Leroux, *Encyclopédie nouvelle*, art. *Brahmanisme, Christianisme, Conciles, Sacrements*, etc.

(2) Cfr. *Annales de philosophie chrétienne :* Le tableau de la société sans le Christianisme, 3e série ; et Pierre Leroux, *Discours sur la situation actuelle de l'esprit humain et de la société ; aux philosophes et aux politiques.*

Rien ne pouvant limiter chez eux la tendance à la rêverie, ils jugent l'humanité du haut de leurs systèmes, avec l'assurance et l'autorité des prophètes. Aussi trouvent-ils étrange qu'on leur résiste. Ils s'habituent à regarder les oppositions du sens commun comme un calcul d'hypocrisie et de politique. Il ne faut donc pas s'étonner de la vivacité de leurs déclamations et de la fougue de leurs antipathies. Ils ont, je crois bien, au fond de l'âme, l'intention sincère d'être justes et modérés, mais ils ont toute l'irritabilité des poëtes, quand on brise, sans le respect convenable et sans les précautions voulues, la chimère qu'ils ont quelque temps caressée. Nous ne sommes donc pas surpris de trouver chez M. P. Leroux la plus vive amertume et la colère la plus oratoire contre tous les défenseurs de la tradition catholique. Comme il pense avec raison que l'Église est le principal obstacle au triomphe de son utopie socialiste, il lui est impossible de garder quelque temps, quand il en parle, tant soit peu de calme et de sang-froid (1). Le sang court plus rapidement dans ses veines, le cœur lui bat plus vite, le rouge lui monte au front, il éclate en anathèmes et

(1) M. Pierre Leroux se pose cependant comme un des esprits les plus calmes du parti socialiste. C'est ce qui fait dire à M. Proudhon : « Je n'ai jamais connu d'homme plus inoffensif! » Cfr. PROUDHON, *Du droit au travail.*

en prophéties pleines de verve et de courroux.

La pétulance de caractère, une surprenante rapidité dans les études, l'ardeur d'une imagination bouillante, ne sont pas les seules causes des erreurs historiques de M. P. Leroux. Quand il prit pour la première fois dans ses mains les annales des nations, il aurait pu déjà dire, comme le célèbre historien des *Révolutions romaines* : « Mon siége est fait (1) ! » L'auteur des *Études sur le Rationalisme contemporain* a fait remarquer, avec sa pénétration ordinaire, que toute la philosophie de l'histoire des rationalistes de nos jours naît de leurs préjugés dogmatiques, comme la fleur sort de sa tige (2). M. P. Leroux a si peu de tactique et de diplomatie, qu'il n'a pas même essayé de dissimuler une si étonnante manière d'envisager l'histoire. N'a-t-il pas mis, à la tête de son livre *De l'Humanité*, une sorte de *Credo* panthéistique qui fait pressentir à l'avance toutes les étranges conséquences de son livre (3)? Quelles lumières et quelle vérité pourraient donc sortir d'une métaphysique qui commence par se mettre ainsi en opposition avec le bon sens? Qu'y a-t-il de pos-

(1) Ce mot est loin d'être authentique.
(2) Cfr. DE VALROGER, *Études*, etc., *passim*.
(3) Cfr. P. LEROUX, *De l'Humanité*, I ; — et pour la discussion de ces étranges théories, MARET, *Théodicée chrétienne*.

sible après cela, sinon de réduire tous les faits à n'être que la conséquence d'une irrésistible fatalité? Comment espérer quelque justice pour le Christianisme et pour l'Église, quand on conteste au sens commun ses principes les plus sacrés et les plus évidents? Laissons parler un savant écrivain contemporain, qui nous semble avoir flétri les théories de la *Nouvelle Encyclopédie* avec une vigueur courageuse.

« D'autres élèves de Saint-Simon (1) se servirent de son nom pour introniser le panthéisme en France, et voulurent faire un Dieu de leur maître, qui ne s'était donné que comme un *philosophe chrétien* (2). Lorsque l'opinion publique eut fait tomber sous le ridicule et le mépris leurs absurdes doctrines, le panthéisme saint-simonien se releva sous une forme différente, et il se formula dans la théorie historique *du progrès continu* (3). — Tout est Dieu, Dieu est tout; la nature et l'homme ne sont que des manifestations de Dieu (4). Cette manifestation a lieu sur une ligne non interrompue

(1) M. P. Leroux a été saint-simonien.

(2) Cette épithète est une distraction évidente du savant auteur.

(3) Cfr. P. Leroux, *Progrès continu.* — Pour la réfutation : Maret, *Essai sur le Panthéisme* ; — Riambourg, *Rationalisme et Tradition.*

(4) Cfr. P. Leroux, *Encyclopédie nouvelle*. Il y appelle le monde : *le corps vivant de l'Éternel !*

et infinie de progrès (1). Tout est bien, tout est utile, tout est nécessaire dans l'histoire et dans le monde (2). Les phénomènes de chaque moment ne sont que le résultat inévitable des phénomènes précédents, et engendrent fatalement ceux qui suivent. — Cette doctrine, qui nie les bases de la métaphysique et de la morale, qui justifie le mal sous toutes les formes, renferme l'homme dans la fatalité, est repoussée par les faits et l'expérience aussi bien que par la saine philosophie (3). »

La vérité nous oblige d'avouer que M. P. Leroux n'a fait que pousser à leurs dernières conséquences, avec une incontestable logique, les principes que M. Cousin professait avec tant d'é-

(1) Cfr. ALPHONSE DE MILLY, *Revue critique des romans contemporains*, *Spiridion* par George Sand. — L'auteur d'*Indiana* trace, d'après le livre *De l'Humanité*, un tableau si étrange du progrès du genre humain, qu'on se rappelle involontairement les *Mille et une Nuits*, ou la philosophie de l'histoire de Ch. Fourier.

(2) Aussi M. P. Leroux a-t-il déclaré l'athéisme *providentiel*. — Il a annoncé que la religion du plaisir reprendra dans la religion universelle la place que le Christianisme lui refuse. — Cfr. P. LEROUX, *Encyclopédie nouvelle.*

(3) OTT, *Manuel d'histoire ancienne*. — Peut-être M. P. Leroux n'accepterait-il pas comme siens plusieurs de ces principes; mais ils sont la conséquence de la théorie du *progrès continu* qu'il a proclamée si légèrement.

clat en 1828, et que le savant auteur du *Manuel d'histoire ancienne* résume ainsi avec concision :

« L'histoire offre le développement des sentiments innés à l'homme du beau, du juste, du vrai, de l'utile et du saint. Les termes de la raison humaine et divine sont le fini, l'infini et leur rapport ; l'histoire n'est que la manifestation de ces idées primitives, et le développement de l'humanité a pour base les éléments de la raison. Rien n'est donc insignifiant en histoire : chaque lieu, chaque peuple, chaque révolution représente un des termes de ce développement nécessaire (1). »

Vous comprenez maintenant ce que doit être le Christ et sa doctrine : un accident nécessaire du progrès irrésistible qui précipite l'humanité dans les voies de l'avenir (2). Que pouvait être le fils de Marie, sinon l'héritier naturel de la tradition humanitaire? Qu'a-t-il pu apprendre au monde que les philosophes et les prêtres n'eussent déjà révélé bien des fois, dans les secrets de leurs écoles ou de leurs sanctuaires?

Les premiers prédicateurs de l'Évangile ont donc annoncé simplement, sous une forme popu-

(1) Ott, *Manuel d'histoire ancienne*. — Cfr. pour les preuves, de Valroger, *Études sur le rationalisme contemporain*, surtout le deuxième livre de cet ouvrage, où la discussion est si ferme et si victorieuse.

(2) Cfr. dans notre deuxième partie le chapitre sur Schleiermacher.

laire et vivante, tout ce qui, dans les dogmes anciens, pouvait contribuer au développement de la société moderne. Ils ont fait, sans doute, une tâche immense et courageuse, en brisant le vieux monde, avec ses servitudes et ses erreurs invétérées (1). Mais les temps étaient venus. Les paroles de vie jetées dans les sillons devaient germer avec les âges et porter enfin leurs fruits glorieux et féconds. Les sages du paganisme avaient été les précurseurs et les prophètes de la religion nouvelle : Vyasa, Sakiamouni, Lao-tseu, Kong-fou-tseu, Pythagore, Platon, Socrate, Zénon, sont, dans le monde ancien, les véritables fondateurs du Christianisme (2). Ces admirables esprits ont commencé, par la science et par la vertu, l'apostolat que devaient continuer les disciples de Jésus. Aussi la propagation du Christianisme, si soudaine et si vive, s'explique tout naturellement par l'examen des faits. La société païenne, en contemplant l'Évangile et en y reconnaissant, pour ainsi dire, son œuvre, put l'adorer sans tristesse et sans honte. Loin de s'avilir et d'abdiquer ses droits en acceptant la doctrine du

(1) Cfr. P. Leroux, *Encyclopédie nouvelle*, art. *Christianisme*. — Cet article a été réimprimé depuis en un volume, sous ce titre : *Du Christianisme*, par Pierre Leroux. — Boussac, imprimerie de Pierre Leroux, 1848.

(2) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, I, et *Du Christianisme*.

prophète galiléen, l'esprit humain constatait plutôt sa force et son influence irrésistible. L'unité de l'Être suprême et la divinité du Verbe, qui faisaient, pour ainsi dire, le fond du dogme nouveau, n'était-ce pas là le résumé de toute la science sacerdotale et de la sagesse philosophique? La Chine, l'Inde, l'Égypte et la Grèce avaient connu le Verbe de Dieu bien avant de reconnaître Jésus pour le fils de l'Éternel.

M. P. Leroux appuie ces bizarres assertions par des preuves singulières. Le choix des moyens l'embarrasse assez médiocrement, quand il s'agit d'établir ses idées favorites. On dirait qu'il veut nous étourdir et nous accabler par la multitude de faits et de textes qu'il entasse sans règle et sans discernement. Orphée, Homère, Platon, Euripide, Sophocle, Ménandre, Aratus, Cléanthe, Virgile, Ovide, Horace, Aristote, Hermès, Manou, viennent déposer tour à tour, avec plus ou moins d'à-propos, en faveur du système de l'*Encyclopédie nouvelle*. Puis, après cette fantasmagorie ridicule, l'hiérophante s'écrie avec une solennité risible : « Je vous dis, MOI, que c'est par l'Égypte et Platon que la doctrine du Verbe est devenue le Christianisme.... Je vous dis que le Verbe des chrétiens est le Verbe des polythéistes (1), le Verbe de Lao-tseu, le Verbe

(1) *Le Verbe des polythéistes* est une ingénieuse invention !

des Égyptiens, le Verbe des Indiens (1). » Et dans un autre endroit, il oblige le chrétien imbécile qu'il introduit dans son dialogue, pour lui servir de compère, de convenir que tout, dans les livres païens, proclame l'unité et l'infinité de Dieu. Au reste, ne nous pressons pas d'attribuer à l'écrivain que nous combattons une naïveté qui n'est peut-être pas aussi grande que le ferait croire l'étrange dialogue de l'*Encyclopédie nouvelle*. Ce fastueux étalage de science mal digérée, ces citations qui prouvent quelquefois le contraire de ce qu'on veut leur faire dire, ce pédantesque appareil de sanscrit, de grec et de latin, fera toujours illusion aux gens simples et candides, dont le nombre est bien plus grand parmi les *libres penseurs* qu'on ne l'imagine ordinairement. Aussi, combien il est fâcheux qu'on trouve, parmi ces ultramontains fanatiques, des esprits curieux qui s'avisent d'examiner les textes, de discuter les preuves et de mettre au grand jour tout ce qu'il y a de vide et de chimérique dans une pareille érudition ! Qui ne voit que c'est là un abus véritable, qu'on puisse réduire en poussière les misérables arguments avec lesquels on espérait enfin détruire ce que M. P. Le-

(1) P. Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique.*

roux appelle, dans la langue des Jacobins, l'*Idolâtrie chrétienne ?*

L'opinion que M. P. Leroux a émise dans l'*Encyclopédie nouvelle* n'est pas du reste sans racine et sans antécédents dans le passé du rationalisme. Elle est la conséquence rigoureuse et inévitable de cette théorie du progrès indéfini, qui semble être l'erreur fondamentale de notre époque. D'ailleurs le rationalisme, qui veut tout rapporter à lui, tout faire sortir de son intelligence, est habitué depuis longtemps à considérer les idées religieuses comme un produit naturel de l'esprit humain (1). A ce point de vue, on devait supposer que le Christianisme n'est qu'une sorte de Platonisme populaire, complété par les idées égyptiennes et par les opinions rabbiniques (2). Voilà au fond, sous des formes variées, l'hypothèse qu'insinuent perpétuellement les publications rationalistes, depuis les cours professés par M. Cousin en 1828 et en 1829, jusqu'à

(1) Cfr. Hume, *Histoire naturelle de la religion;* — Lessing, *L'Éducation du genre humain;* — Herder, *Idées sur l'histoire de l'humanité;* — Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie;* — Michelet, *Introduction à l'histoire universelle;* — Saisset, *Essais sur la religion et la philosophie;* — Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie;* — Clavel, *Histoire des religions;* — Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité.*

(2) Cfr. Pierre Leroux, *Encyclopédie nouvelle,* article *Confirmation.*

la *Liberté de penser* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, destiné par son directeur à devenir le manuel de nos professeurs universitaires. Le Christianisme primitif n'aurait reçu de son auteur que quelques pensées imparfaites et confuses (1). C'est à Alexandrie, dans cette métropole des Ptolémées, dans cette ville où les deux mondes se donnaient rendez-vous, qu'il se serait complété, sous la double influence de l'hellénisme et de l'orientalisme égyptien (2). Les Protestants ont été là, comme toujours, les véritables précurseurs du rationalisme contemporain, qui n'a pas même généralement su utiliser pour sa cause toutes les objections qu'on a faites, dans les églises *réformées*, contre le prétendu Platonisme des SS. Pères (3).

M. P. Leroux n'a pas non plus apporté, en faveur de sa thèse, tous les arguments dont il pouvait l'appuyer. Dans sa pétulance étourdie, il saute quelquefois par-dessus les objections les plus graves, sans savoir les saisir et en tirer parti. Sa discussion est, la plupart du temps, pleine d'épisodes, embarrassée d'une érudition chimérique et de détails compliqués, qui causent à ses lecteurs un

(1) Cfr. Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, Introduction.

(2) Cfr. Saisset, *Essais*, De l'école d'Alexandrie.

(3) Nous devons faire une exception en faveur de M. Vacherot, qui a utilisé avec une véritable habileté les objections des théologiens protestants.

prodigieux ennui. Le besoin d'adversaires vraiment sérieux nous fait donc sentir la nécessité de compléter sa polémique en lui fournissant nous-même les arguments qu'il n'a pas entrevus. La vérité sent sa force, et n'a pas besoin de précautions timides. Elle peut présenter au glaive sa poitrine et sa tête. L'armure divine qui couvre son cœur a déjà brisé bien des épées. Loin donc de chercher à rapetisser cette discussion dans des limites trop étroites, nous avons la prétention de combattre en même temps tous les écrivains rationalistes contemporains qui veulent faire sortir les mystères chrétiens de l'influence que le paganisme aurait exercée sur les premiers prédicateurs de l'Évangile. Nous laisserons donc complétement de côté la bonne guerre d'épigrammes que nous aurions pu faire au directeur de l'*Encyclopédie* sur les contradictions et les bévues naïves de son érudition orientale (1). Nous allons au fond même de la pensée qui a dicté son curieux manifeste. Nous sommes heureux, pour le réfuter, de pouvoir lui prêter souvent une méthode et des raisons meilleures que celles qu'il a jugé à propos d'employer. C'est par une telle courtoisie et par une bienveillance assez peu méritée que nous nous vengerons des injures dont M. P. Leroux n'est pas avare envers nos croyances.

(1) Cfr. P. Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique.*

ARTICLE II.

Origine du dogme de la Trinité.

Les Patriarches ont cru la Trinité dans l'Unité.
(S. Grégoire-le-Grand.)

Le Christianisme commence avec le monde. Le jour où l'Éternel promit dans sa miséricorde qu'un Rédempteur devait venir sauver et consoler la terre, ce jour-là le Christianisme naquit. L'espérance et le désir de voir paraître le Sauveur des nations se conserva toujours dans l'esprit de l'humanité. Les chefs des premières tribus, qui, dans leurs émigrations lointaines, allèrent peupler le monde, gardèrent la promesse divine sous la tente des pasteurs. La société païenne, dans sa dégradation la plus profonde, n'abandonna jamais cette espérance, sentiment impérissable qui survécut à la chute de presque toutes les croyances primitives (1). Au moment où ces croyances disparais-

(1) Cfr. Schmitt, *De la rédemption du genre humain*; et, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, les travaux du P. Prémare, de MM. Benjamin Bergmann, Riambourg, Grassellini, Rossignol, etc.

saient sous les rapides développements du paganisme, Dieu choisit une tribu et organisa une société religieuse pour conserver dans le monde le feu sacré qui devait le purifier des souillures invétérées du polythéisme (1). Le libérateur des Hébreux, en terminant sa glorieuse mission, annonçait aux enfants d'Israël le législateur de l'avenir, que Jacob appelait, sur son lit de mort, le Désiré des nations. L'espérance du règne du Messie fut, pour ainsi dire, l'unique pensée du peuple élu (2). Elle est toute l'âme de ses mystérieuses allégories. Elle éclate dans ses chants populaires; elle fait l'intérêt et le charme de son histoire. C'est elle qui inspire l'invincible patriotisme de ses héros, et donne à la nation entière un caractère d'éternité dans cette Asie occidentale toute couverte encore de la poussière des empires. Quand le Christianisme naquit au siècle d'Auguste, au milieu de cette société dont l'attente était si vive, il n'eut donc pas besoin d'aller chercher sur les bords du Nil ou de l'Indus le dogme de la réparation du monde.

Écoutez ce que disaient avant Jésus-Christ les voyants d'Israël :

Dans ta race seront bénies toutes les nations (3).

(1) Cfr. ANDRÉ, *Moïse révélateur*.
(2) Cfr. ROSENMULLER, *Commentaire sur le Cantique des cantiques*.
(3) *Genèse*, XXII, 18.

Le sceptre ne sera pas enlevé de Juda, jusqu'à ce que vienne l'Envoyé, et il sera l'attente des nations (1).

Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel (2).

Le Seigneur a créé une chose nouvelle, une femme portera dans son sein un homme fait (3).

Cieux, versez votre rosée; que les nues laissent tomber le juste; que la terre s'entr'ouvre et produise son sauveur (4).

Un petit enfant nous est né et un fils nous a été donné; le signe de la principauté a été placé sur son épaule (5).

Je n'en finirais pas, s'il me fallait citer tous les oracles qui, depuis les premiers patriarches jusqu'à Malachie, annonçaient le salut d'Israël (6).

(1) *Genèse,* XLIX, 10.
(2) Isaïe, VII, 14. — Emmanuel, Dieu avec nous. — Cfr. sur ce passage capital la savante dissertation de M. Drach dans *L'Harmonie de l'Église et de la Synagogue,* II.
(3) Jérémie, XXXI, 22.
(4) Isaïe, XLV, 8.
(5) Isaïe, IX, 6.
(6) Cfr. Lefranc de Pompignan, *L'Incrédulité convaincue par les prophéties;* — La Luzerne, *Dissertation sur les prophéties;* — Baltus, *Défense des prophéties;* — Drach, *Lettres d'un rabbin converti;* — Hengstenberg, *Christologie de l'Ancien Testament;* — Sack, *Apologétique chrétienne;* — Huet, *Demonstratio evangelica.*

Il est donc évident, pour les esprits les plus prévenus, que ce peuple étrange de Juda avait conservé l'espérance d'un Messie pacificateur et libérateur du monde régénéré. Mais y avait-il, entre la croyance de la Rédemption et celle de la Trinité, un rapport semblable à celui qui unit si étroitement ces deux dogmes dans la doctrine de l'Église catholique? Les Juifs ont-ils entrevu, à travers les voiles et les mystères de la Loi, la pluralité des personnes divines? Il nous paraît impossible d'expliquer les passages les plus remarquables des Prophètes, si l'on veut dire qu'ils n'espéraient qu'un homme pour sauveur. Cet *Admirable*, ce *Conseiller*, ce Dieu, ce *Fort*, ce *Père du siècle futur*, dont parlait Isaïe (1), peut-il être considéré comme un fils de la tige corrompue d'Adam? Ce rejeton de David *engendré dans les splendeurs des Saints avant l'étoile du matin, prêtre pour l'éternité* (2); *cet Emmanuel, conçu dans le sein de la Vierge, que doivent verser sur la terre les nuées du ciel; cet envoyé qui sera l'attente des nations*, tout ce magnifique langage, tous ces élans d'enthousiasme et d'amour font nécessairement supposer dans la théologie judaïque bien des côtés profonds et mystérieux. Ne doit-on pas évidemment admettre que, dans les traditions de la Syna-

(1) Isaïe, IX, 9 et seqq.
(2) Ps. 109, v. 4-5.

gogue, dans les oracles des Prophètes, dans les expressions figuratives de l'ancienne loi, il faut chercher la doctrine du Verbe de Dieu qui devait s'incarner pour le salut du monde? N'était-ce pas la conviction des grands docteurs de l'Église primitive, de ces penseurs éminents qui avaient fait sur les Saintes Écritures de si longues méditations et qui possédaient beaucoup mieux que nous la tradition de l'ancienne synagogue? Or, n'affirment-ils pas qu'on avait appris avant Jésus-Christ l'existence du Verbe divin (1)? que sous l'enveloppe de la lettre, la science chrétienne doit le reconnaître et le retrouver? que les symboles de la loi le préparent et l'annoncent? N'est-ce pas là ce que disaient les Épiphane, les Irénée, les Augustin, les Hilaire de Poitiers, les Ambroise, les Jérôme, les Grégoire de Nazianze? Constantin Carthophylax résumait ainsi les opinions des Pères des premiers siècles du Christianisme: « Abraham a été clairement et manifestement initié au mystère de la Trinité (2). » J'avoue, pour mon compte, que l'au-

(1) Cfr. le Dr Liebermann, *De Trinitate*;—Perrone, *De Trinitate*;—Maret, *Théodicée chrétienne*;—Maran, *Divinitas Dom. Nostri Jesu-Christi*, lib. I;—Thomassin, *De Trinitate*, cap. XXXIII;—Pétau, *De Trinitate*, lib. II, c. VII; — Witasse, *De Trinitate*, quæst. 1, art. II.

(2) Cfr. *Annales de Philosophie chrétienne*, 3e série, XI, 203, et surtout, pour les opinions des Pères, Pétau, *De Trinitate*, lib. II, cap. VII.

torité de pareils hommes et d'esprits si pénétrants me fait la plus forte impression dans la question qui nous occupe. Saint Irénée connaissait à fond toutes les doctrines religieuses de son époque (1). Saint Hilaire avait examiné avec le plus grand soin les opinions hébraïques. Saint Jérôme, dont il est impossible de contester l'immense érudition, avait étudié longtemps sous la direction d'un Juif. On ne peut croire que des esprits si avides de connaissances religieuses n'aient pas essayé d'approfondir les anciennes traditions de la Synagogue (2); leur assurance est trop complète pour ne pas reposer sur des preuves véritablement scientifiques. M. P. Leroux cite quelques-uns de leurs arguments qu'il essaie de tourner en dérision (3). Mais il a supprimé prudemment, dans la doctrine des Pères, les raisonnements et les faits qui renversent son système par la base. L'auteur de l'*Encyclopédie nouvelle* serait passablement surpris, s'il apprenait que la tradition de l'ancienne synagogue dépose en faveur de ces profonds penseurs, qu'il s'efforce de rendre ridicules par quelques plaisanteries banales.

(1) Cfr. S. Irénée, *Contra hæreses*; Moehler, *Patrologie*.

(2) Cette conjecture est démontrée invinciblement par M. Drach, *Harmonie*, 130-132-138. — Cfr. Molitor, *Philosophie de la tradition*.

(3) Cfr. Pierre Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique*, 153-155.

Il est évident que les écrivains rationalistes parlent de ces hautes questions théologiques avec la science la plus superficielle des faits. Ils comptent avec raison sur la candeur de leur public. On comprend ce calcul, puisqu'en France l'immense multitude des lecteurs qui dévore les nombreux pamphlets publiés chaque jour contre le Christianisme ne voudrait pas seulement lire deux pages des apologies de l'Évangile. C'est là pourtant ce qu'on appelle de la bonne foi et de l'impartialité !

En essayant de faire une histoire du dogme de la Trinité avant la prédication de l'Évangile, nous devons nécessairement commencer par l'étude du Pentateuque. Mais il ne faut pas oublier que ce livre ne contient presque nulle part d'exposé dogmatique. Il suppose perpétuellement l'antique tradition des Hébreux, et c'est sur elle qu'il s'appuie pour faire respecter les préceptes qu'il impose. Les dogmes de la révélation primitive ne s'y trouvent donc presque jamais sous une forme systématique et rigoureusement précisée (1). L'auteur fait souvent allusion aux croyances et aux pratiques de la religion patriarcale ; mais il est clair qu'il n'était ni dans son but, ni dans ses intentions, de formuler un symbole semblable à ceux des catéchismes.

(1) Nous reproduisons ici les judicieuses réflexions du savant Frédéric de Schlégel, si solidement fortifiées par M. Drach, *Harmonie*, de 125 à 138.

D'après son plan, l'autorité religieuse qu'il établissait au milieu du peuple d'Israël devait d'ailleurs conserver, dans une sorte de demi-jour mystérieux, certaines croyances dont la grossièreté de la nation aurait pu facilement abuser pour entretenir son penchant à l'idolâtrie.—Nous ne trouverons donc, dans les premiers livres de la Bible, que des indications mystérieuses, qui nous révèlent pourtant d'une manière suffisante les opinions de l'auteur du Pentateuque sur la pluralité des personnes divines. Nous appuierons toujours nos interprétations sur l'autorité la plus prévenue et la moins suspecte en même temps, sur l'autorité de la Synagogue. La voix de la tradition juive s'élèvera des ruines de Jérusalem pour confesser, devant l'incrédulité moderne, l'antique foi d'Israël. On entendra les docteurs juifs les plus célèbres interpréter la doctrine de Moïse et des Patriarches. Nous ne pouvons soumettre l'opinion des théologies chrétiennes à une épreuve plus sévère et plus décisive (1).

Mais avant d'entrer dans cette discussion, il n'est pas inutile de montrer qu'il existait chez les Juifs une tradition constante qui complétait et développait le sens des livres saints. On comprendra mieux

(1) Cfr. Perrone, *De Trinitate*, cap. II; — Martini, *Pugio fidei*; — Drach, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*; — Hengstenberg, *Christologie de l'Ancien Testament*, I, 216 et seqq.

alors pourquoi nous tâchons sans cesse de nous appuyer sur l'opinion des plus anciens rabbins pour l'interprétation de l'Ancien Testament.

« La séparation des deux doctrines, dit M. Gioberti, eut lieu chez les Hébreux comme chez les peuples païens, quoique sous des conditions un peu différentes. Moïse tendait à deux fins principales, c'est-à-dire, à préserver de la corruption païenne le monothéisme, base de l'idéalité, de l'unité et de l'indépendance nationales, et à mettre en sûreté le reste du dépôt de la révélation primitive, transmis des premiers descendants de Noé à ceux d'Abraham, et de ceux-ci aux Israélites, par la succession du patriarcat. La loi écrite fut dirigée vers le premier but, la tradition orale vers le second. Outre que l'existence de celle-ci résulte clairement de la nature des choses, elle est encore prouvée par les allusions et la contexture de la doctrine écrite (1), par l'opinion constante des Hébreux (2), par les sectes traditionnelles et antitraditionnelles qui apparurent vers le temps de Jésus-Christ ; ces sectes seraient historiquement inexplicables sans l'existence d'une tradition antérieure. Et en effet, chez quelque peuple que ce

(1) Ce point a été établi par M. Drach, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, I, 128. — M. Gioberti ne paraît pas avoir connu ce savant travail dont il confirme du reste toutes les données.

(2) Cfr. pour les preuves Drach, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, I, 125, 126, 128, 130.

soit, doué de pensée et de parole, fût-il même barbare, il y a un cortége plus ou moins abondant de notions religieuses, historiques, civiles, domestiques, publiques, qui se transmettent de bouche en bouche et de génération en génération. Il n'y a peut-être pas une seule société, même sauvage, qui soit entièrement dépourvue de traditions, et il me serait facile de le prouver, en remontant aux populations les plus barbares du globe, si la seule énumération que j'en ferais ne devait être trop longue et trop ennuyeuse. Quand ensuite la société est cultivée, qu'elle possède l'art d'écrire et qu'elle a des monuments authentiques d'histoire, de lois, de religion, il y a toujours une parole qui sert de glose, d'amplification, de supplément aux écritures; et cette parole, plus ancienne que les écrivains, se communique plus ou moins pure aux siècles suivants. Car les auteurs, quelque abondants qu'ils soient, ne peuvent développer toute leur doctrine sur le papier, et force leur est d'en laisser de nombreuses parties à l'enseignement oral dont ils l'ont reçue. Et cela dut se vérifier spécialement à propos des plus anciens livres, qui, à cause de la forme concise et poétique du style à cette époque, avaient besoin de commentaires presque continuels. Qui ne voit, en lisant les premiers chapitres de la Genèse, la prophétie de Jacob, les cantiques de Moïse, et plusieurs chapitres de ses lois, que ces

écrits avaient besoin d'un commentaire qui les éclaircît?

Moïse n'aurait pu obtenir le but de son organisation et conserver intact le monothéisme, si les dogmes traditionnels avaient été universellement reconnus (1). Le grand législateur avait sous les yeux l'exemple des païens, chez qui les plus grandes vérités avaient occasionné de détestables erreurs peu de temps avant l'établissement des castes, avant que les prêtres pourvussent par un acroamatisme positif à la préservation du peu qui subsistait encore de renseignements anciens. Il distingua cependant la doctrine en deux parties : l'une, comprenant le monothéisme, le Décalogue, les faits historiques et les lois, devint publique; et l'autre, qui complétait la première, fut laissée à l'enseignement oral, qui l'avait gardée jusqu'alors (2). En lisant le Pentateuque, vous y trouverez beaucoup d'endroits faisant allusion aux doctrines cachées qui ne sont ni enseignées ni expliquées dans l'ouvrage; aussi vous vous apercevez que la pensée

(1) Si M. Vacherot avait bien pesé ces considérations, il n'aurait pas été surpris du laconisme du Pentateuque sur certains dogmes dont il était si facile d'abuser.

(2) C'est ce que Josèphe affirme positivement, et M. Gioberti semblerait presque avoir en vue ici les *Antiquités judaïques*, l. III, chap. 5, n° 3, et l. XIII, chap. 10, n° 6, édition Havercamp.

de l'écrivain va au delà de ce qu'il écrit (1). De cette manière, en cachant à la foule les vérités plus délicates et facilement dangereuses, on les indiquait aux sages par de courts et mystérieux rappels (qui étaient comme une invitation d'aller puiser à des sources plus abondantes), on reliait la parole écrite à la parole parlée, de sorte que l'une avait besoin de l'autre, et réciproquement. La tradition fut ensuite organisée avec la hiérarchie religieuse et politique des lévites et des anciens (2); et il semble que sous les rois, les écoles des prophètes y participèrent, comme on peut le conclure de l'histoire de Samuel, d'Élie et d'Élisée. Plus tard, il y eut différentes sectes parmi les conservateurs de la tradition, qui, après avoir corrompu la doctrine acroamatique (3), suscitèrent quelques écoles d'opposants qui la répudièrent tout à fait.

Au commencement de la Génèse, et comme au frontispice du temple magnifique qu'il élève, Moïse fait allusion à des dogmes cachés dans le reste de la loi, et présuppose l'existence d'une doctrine acroa-

(1) Nous établissons plus loin ce fait à propos de la Trinité.

(2) On trouvera dans M. Drach une importante histoire de cette organisation. (Cfr. Drach, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, Notice sur le Talmud.)

(3) Cfr. pour les preuves Drach, *Harmonie*, I, 166, 167.

matique ; car on trouve là l'ombre de tout l'ordre surnaturel exprimé par l'Évangile, et les deux points sur lesquels roule tout le christianisme, la chute primitive et la rédemption (1). D'où il s'ensuit que la lecture de ces chapitres, comme celle de quelques textes postérieurs, fut interdite aux Israélites avant l'âge mûr ; car elle aurait été inutile ou nuisible sans le secours des doctrines secrètes. Mais au fur et à mesure que les Israélites allèrent se civilisant, que les institutions de Moïse se consolidèrent, en diminuant d'un côté l'attrait pour l'idolâtrie, et en augmentant de l'autre le nombre des intelligences capables d'une nourriture plus forte, la doctrine acroamatique se changea graduellement en exotérique, surtout par l'œuvre des prophètes et sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui guidait leur style et leur langage. De là tira son origine ce progrès idéal qui apparaît évident dans les livres sacrés à mesure qu'ils approchent des temps du Christ (2). Ce progrès n'est autre chose que

(1) Cfr. Gioberti, *Théorie du surnaturel*, n° 153, p. 198-200.

(2) C'est pour n'avoir pas compris ce point capital que M. Vacherot a vu dans la théologie judaïque, par rapport à la question de la Trinité, un prétendu développement naturel de ce dogme. (Cfr. Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie,* I, Introduction, l. II, chap. 2.) — Toute la page 131 est un tissu d'assertions peu dignes d'un savant.

la divulgation successive de la science plus cachée. Enfin l'Évangile compléta l'œuvre, et il apparut comme la rénovation parfaite de la doctrine primitive, corrompue chez les gentils, gardée en secret et communiquée à un petit nombre d'individus chez les Hébreux, publiée de nouveau par le Christ, rendue commune à tous les individus, et destinée à redevenir universelle chez tous les peuples de la terre, comme elle l'était à son principe. Le Christianisme remplit des rôles divers selon les différentes relations des hommes : il ressuscita la vérité primitive pour les peuples qui l'avaient perdue; il la publia pour les Hébreux, qui la possédaient cachée sous le sceau d'une tradition privilégiée; il la compléta et la mit en acte pour tout le genre humain. C'est pourquoi, en ce qui regarde la connaissance spéculative du dogme, la seule différence qui existe entre le Christianisme et le Judaïsme, c'est que celui-là rendit de nouveau exotérique la doctrine qui temporairement était devenue acroamatique. L'idée chrétienne fut la science acroamatique et l'âme de toutes les institutions juives; de sorte que la doctrine révélée demeura toujours la même, et les changements de la religion n'eurent lieu que dans sa forme et sa manifestation extérieure (1). »

(1) Gioberti, *Introduction à l'étude de la philosophie,* traduction Tourneur et Défourny, chap. VI.

Les principaux monuments littéraires qui contiennent la tradition juive sont la *Mischna*, rédigée par Rabbi Juda vers l'an 190; le *Zohar*, commencé vers 121 par Rabbi Siméon-ben-Yokhaï, et continué par ses disciples; le *Talmud*, ou plutôt la *Ghemara* de Jérusalem, terminée en l'an 279 par Rabbi Yohhanan; et la *Ghemara* de Babylone, rédigée par Rab-Asschi, mort en 427, et R. Abina.

« Les traditions contenues dans le Talmud, dit un juge bien compétent dans ces graves questions, remontent à la plus haute antiquité (1). Nous avons vu que saint Hilaire, si savant dans les choses hébraïques, reconnaît aussi bien que les rabbins que Moïse est la tête et le premier anneau de la chaîne de la tradition orale, et que cette tradition, parvenue au moment où le Verbe incarné conversait parmi les hommes, reçut le cachet de l'autorité la plus imposante par ces paroles divines : « Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi. » N. S. Jésus-Christ parle de ces traditions, en cite un bon nombre ou y fait allusion (2). »

Quant au Zohar, voici en quels termes en parle le savant bibliothécaire de la Propagande :

(1) Sauf, dit avec raison M. Drach, les fausses traditions inventées par les Pharisiens.

(2) Drach, *Harmonie*, I, 165, Antiquité du fond du Talmud.

« Le style syro-jérusalémite si facile, si naturel, nous pouvons dire si pur en son genre, du livre Zohar, ne permet pas de douter que son fond ne date d'une époque où cette langue, usitée en Judée avant la dernière ruine de Jérusalem, était encore familière aux Juifs. Le Zohar est donc indubitablement un des monuments les plus précieux de l'antiquité judaïque. Il contient des traditions de la Synagogue qui appartiennent aux temps les plus reculés, et qui déjà alors annonçaient, sous les termes mystiques, plusieurs vérités fondamentales du Christianisme, oserons-nous le dire? les mystères les plus redoutables de notre sainte foi, lesquels nous pouvons et nous devons adorer et non approfondir (1). »

M. Pierre Leroux est bien loin de partager l'opinion des écrivains que nous venons de citer à l'appui de nos propres idées. Il s'exprime sur ce point d'une manière si curieuse, que nous tenons à citer ses propres expressions, afin de faire mieux apprécier à nos lecteurs la tactique du théologien de la Montagne :

« Ce qui prouve que les Indiens, les Égyptiens et beaucoup d'autres nations antiques ont eu une connaissance plus grande du Fils de Dieu ou de la seconde personne de Dieu que les Juifs, c'est que,

(1) Drach, *Harmonie*, I, 155.

dans la Bible, il n'est plus dans aucun autre endroit parlé de cet esprit de Dieu qui soufflait sur les eaux lors de la création (1). Citez-moi, en effet, un seul autre passage où la divinité du Verbe se manifeste dans l'Écriture juive (2). Je sais bien que cette difficulté *a fort embarrassé* les premiers Pères du christianisme; plusieurs ont imaginé que tout ce que la Bible rapporte des apparitions de Dieu à Abraham, à Moïse et aux autres prophètes, devait s'entendre uniquement du Verbe. Mais, en effet, n'est-ce pas là une pure supposition, une interprétation gratuite de la Bible, un subterfuge plus ingénieux que solide pour se tirer d'une grave difficulté (3)? »

Nous allons montrer qu'on peut résoudre cette grave difficulté par d'autres arguments que nous

(1) Pour comprendre ces paroles, il ne faut pas perdre de vue que dans le verset de la Genèse où il est question de l'Esprit saint, M. Pierre Leroux veut voir le Verbe avec tous *les Pères de l'Église!* Ceci est curieux. (Cfr. Pierre Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique.*)

(2) Que M. Pierre Leroux médite ces paroles de M. Vacherot qui, après avoir cité un texte de la *Sagesse*, s'écrie: *Voilà la doctrine du Verbe!* (Cfr. Vacherot, I, 132, 134, 135, 136.)

(3) Pierre Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique*, 152-55. — L'interprétation des SS. PP. n'est pas aussi insoutenable que le croit M. P. Leroux. — Cfr. la savante dissertation de Witasse, *De Trinitate*, quæst. IV, argumentum 5.

défions le théologien socialiste d'entamer jamais.

Le premier verset de la Bible peut se traduire de cette manière, d'après le texte hébreu : « *Par le principe*, Dieu créa le ciel et la terre. » Quel est ce principe qui ouvre l'Écriture, quelle est la première parole du volume inspiré?

Écoutez S. Paul : « Le fils de prédilection du Père est le chef du corps de l'Église, *le Principe* (1). » Et saint Jérôme, si savant dans les traditions hébraïques, fait cette remarque sur ce verset : « Plusieurs croient (entre autres Tertullien, saint Hilaire et l'auteur de la dispute de Jason et Papiscus) que le texte hébreu porte : *Par le fils Dieu créa le ciel et la terre*. Ce n'est pas que le Christ soit ici expressément nommé, mais le sens du premier mot de l'Écriture sainte, aussi bien que le commencement de l'Évangile de saint Jean, l'annonce suffisamment (2). »

Un des plus anciens livres des rabbins, le *Zohar*, parle tout à fait comme Tertullien et saint Hilaire. D'après lui, le mot *rêschit* (principe) est un des noms de la Divinité; il signifie le Verbe, ou la sagesse éternelle (3).

(1) Et ipse Filius dilectionis Dei Patris est caput corporis Ecclesiæ qui est principium (S. Paul, *Épître aux Colossiens*, I, 18). — Jésus-Christ ne dit-il pas lui-même : *Principium qui et loquor vobis?*

(2) S. Jérome, *Quæst. heb. in Genes.*, III, 305.

(3) Cfr. *Zohar*, sur la *Genèse*, f° 1er, col. 11. —

Jonathan-ben-Huziel dit aussi : « *Dans le Principe* (*Mystère de la sagesse*), dans le principe, c'est le Verbe (1). »

Le *Talmud* (2) enseigne que le monde a été créé par la lettre qui désigne le *Verbe* éternel (3).

Qu'on se rappelle maintenant le premier chapitre de S. Jean : « *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* »

Si le premier verset de la Bible annonce Dieu *le Père* et Dieu *le Fils*, le second nous révèle Dieu *l'Esprit saint.* « Et l'Esprit de Dieu (4) planait sur la face des eaux. » Voici ce que dit le *Talmud* au sujet de ce passage (5) : « Sous la forme d'une *colombe* qui plane si légèrement sur ses petits, qu'elle ne les touche pas. » Le *Zohar* ajoute : « Et *l'Esprit de Dieu*, c'est *l'Esprit du Messie.* Dès l'instant qu'il planera sur la face de l'eau de la Loi,

Remarquez le mot *sagesse éternelle*, que nous verrons bientôt employé pour le Verbe dans le livre des *Proverbes.*

(1) Cfr. *Zohar*, fol. 15, col. 58.

(2) *Talmud*, traité *Menahhot*, fol. 29, verso.

(3) Pour le développement de la doctrine du Talmud et du Zohar sur ce point important, cfr. Drach, *De l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, ch. I, § 1er.

(4) Ou plutôt, dit M. Drach, l'*Esprit Dieu*, que M. P. Leroux a cru très à tort signifier ici le Verbe. Cfr. Pierre Leroux, *Du Christianisme et de son origine démocratique*, 147.

(5) Cfr. *Talmud*, *Traité Hhaghiga*, fol. 15, recto.

sera commencée l'œuvre de la rédemption. C'est pourquoi le texte ajoute (immédiatement après) : « *Et Dieu dit : Que la lumière soit* (1). »

Quand elle a raconté la création du monde, la *Genèse* passe à celle de l'homme (2). Le *Zohar* dit sur ce passage (3) : « Ces mots, faisons l'homme, furent adressés *au Père* par le fabricateur d'en haut, qui est la *mère céleste*, la *colonne du milieu*, la *sagesse céleste*, le *roi de la terre*. »

Selon Rabbi Siméon, pendant les jours de la création, *le Père* aurait dit à la seconde personne de la Sainte Trinité (4) : « *Que telle chose soit ;* et elle fut (5). »

Dans l'histoire de la chute de l'homme, qui suit le récit de sa création, Dieu dit : « *Voici qu'Adam est devenu comme un de nous* (6). » « Si ces paroles, ajoute Liebermann, n'indiquent pas la pluralité des personnes, elles sont ridicules et présen-

(1) Cfr. le texte hébreu dans Drach, *Harmonie*, 305.

(2) Cfr. *Genèse*, I, 26. Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.

(3) *Zohar*, fol. 26, col. 102.

(4) Qu'il appelle *mère*, à cause de la création.

(5) Cfr. Drach, *Harmonie*, 429 à 432.

(6) « Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est. » *Genèse*, III, 22. — Cfr. Maran, *Divinitas Domini Nostri Jesus-Christi*, pars Ia, cap. I ; — et le Dr Liebermann, *Theologia dogmatica specialis*, pars Ia, lib. II.

tent ce sens : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de MOI. »

Nous allons terminer ce qui regarde la Genèse par la citation d'un passage remarquable, qui ne peut s'expliquer d'une manière rationnelle, lorsque l'on n'admet pas que l'auteur sacré y suppose constamment l'existence des trois personnes divines. « Nous pouvons nous contenter, dit M. Drach, de le traduire mot à mot, et il n'est pas besoin d'aucun commentaire : »

« Et Jéhova lui apparut (à Abraham) dans les « plaines de Mambré, lorsqu'il était assis à l'en- « trée de sa tente, pendant la chaleur du jour. « Abraham, levant les yeux, s'aperçut que *trois* « *hommes se tenaient* près de lui. Dès qu'il s'en « aperçut, il courut vers eux, quittant l'entrée de sa « tente, et *se prosterna en terre.* Et il dit : *Seigneur*, « si j'ai trouvé grâce à *tes* yeux, ne *passe* pas, je « te prie, devant ton serviteur sans t'arrêter..... « *Et ils dirent :* Fais ainsi que tu promets... *Et il* « *dit : Je reviendrai* à toi dans un an, et Sara ta « femme aura déjà un fils (1). »

Dans le Talmud (2), R. Hhama-bar-Hhanina dit que ce jour-là Jéhova lui-même apparut à Abraham.

Le *Zohar*, en cet endroit (partie *Mystère de la*

(1) Cfr. *Genèse*, XVIII, de 1 à 22.
(2) Cfr. *Talmud*, fol. 86, verso.

loi) dit pareillement : « *Et Jéhova lui apparut.* Manifestation de l'essence divine sous les *trois couleurs* principales, comme elle est en haut dans le ciel ; et c'est dans le même nombre de couleurs que Dieu se manifeste dans l'arc-en-ciel. »

Paraphrase de Jonathan-ben-Huziel : « Et la gloire de Jéhova se révéla à lui dans la plaine de Mambré. »

Paraphrase jérusalémite : « Et le Verbe de Jéhova se révéla à lui dans la plaine de la vision. »

S. Augustin n'est donc que l'écho de la Synagogue, quand il ajoute : « A la vue de ces trois hommes, Abraham comprit le mystère de la sainte Trinité, et s'il n'adora en eux qu'un seul Seigneur, c'est qu'il n'ignorait pas que, dans ces trois personnes, il n'y a qu'un seul Dieu (1). »

Nous allons terminer ces citations du Pentateuque par un texte du Deutéronome auquel la Synagogue attachait la plus grande importance. Moïse dit aux Hébreux :

« Audi, Israël, Jehova, Dii nostri, Jehova unum (2). »

Le *Zohar* (3) commente ainsi ce passage remar-

(1) Cfr. AUGUSTIN, *De Tempore sermo,* LXX, n° 4 ; — et DRACH, IX.

(2) Cfr. *Deutéronome*, VI, 4. — M. Drach traduit ainsi ce verset.

(3) Cfr. *Zohar*, sur le *Livre des Nombres*, fol. 77, col. 307.

quable, qui renferme une répétition du nom de Dieu tout à fait inusitée dans la langue hébraïque : « Il y a *deux*, auxquels s'unit *un*, et ils sont *trois* ; et étant *trois*, ils ne sont qu'*un*. Il nous dit : Ces *deux* sont les deux *Jéhova* du verset *Écoute*, *ô Israël*. Elohênu vient s'y joindre. Et c'est là le cachet du sceau de Dieu : VÉRITÉ. Et, comme ils sont joints ensemble, ils sont *un* dans l'*unité unique*. »

Le *Zohar* ajoute (1) : « Le premier *Jéhova*, c'est le point suprême, principe de toutes choses, *Elohênu* (2), mystère de l'avénement du Messie. Le second *Jéhova* joint ensemble la *droite* et la *gauche* dans *une jonction d'unité*. »

Sur ce passage du psaume II : « Tu es mon fils, » Jonathan-ben-Huziel s'exprime ainsi : « Ces deux personnes, Père et Fils, sont trois en union avec une troisième personne, et ces trois ne font qu'une substance, qu'une essence, qu'un Dieu. » Quand Jonathan écrivit ces choses, il fut frappé soudain d'une voix du ciel disant : « Qui est celui qui ose ainsi révéler mes mystères aux nations ? » Et Jonathan répondit : « Je l'ai entrepris pour la gloire et l'honneur de ton nom (3). »

(1) Cfr. *Zohar*, sur l'*Exode*, fol. 72, col. 286.

(2) *Élohênu*, c'est-à-dire *Dii nostri*.

(3) Ce passage est extrait du Targum de Jonathan-ben-Huziel sur les livres hagiographes. Cet ouvrage est perdu, mais il a été lu et cité par Sixte de Sienne et par plusieurs Orientalistes.

Le même célèbre docteur commente ainsi le psaume cx : « Jéhova dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite. » Jéhova dit à son VERBE : Assieds-toi à ma droite (1). Sur ce passage des *Psaumes* : « Tu es Dieu, mon Dieu, » voici comment s'exprime le *Zohar* : « David a chanté une louange sublime, éminente. Et quelle est-elle ? Dieu, mon Dieu, toi. Car pourquoi, après avoir dit Dieu, répéterait-il mon Dieu, si ce n'était pour annoncer un autre degré qui est propre à Dieu ? Nous voyons en ce verset les trois degrés, mon Dieu, Toi. Bien qu'ils soient trois, ce n'est qu'un degré unique dans le mystère du Dieu vivant (2). »

Nous lisons dans le psaume XXXII, verset 6, les paroles suivantes, dans lesquelles tous les Pères, comme l'attestent Génébrard et Berthier, ont vu la Trinité : « Les cieux, dit David, ont été affermis par le Verbe du Seigneur. Tous leurs ornements ont été faits par l'esprit de sa bouche. »

Nous ne comprenons pas plusieurs savants, qui ne veulent pas accepter notre manière de traduire ce verset, puisqu'elle est si en rapport avec la doc-

(1) Ce commentaire est tiré du Targum déjà cité. (Cfr. WITAS, *De Trinitate*, quæst. Iª, sectio Iª ; et DRACH, *Harmonie*, 190.)

(2) *Zohar*, partie II, fol. 62, col. 248. — Que le texte de l'Écriture, commenté par le Zohar, prouve ou non, son commentaire est de la plus haute importance.

trine de la Trinité qui, de l'aveu de M. Vacherot lui-même, existe dans les livres sapientiaux, dans les écrits du fils même de David (1).

David dit dans le psaume CIX :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.

Au jour de votre puissance et dans la splendeur des saints paraîtra le principe de l'autorité qui est en vous. C'est que je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin (2). »

« Il est certain, dit le savant Berthier, que ce psaume regarde le Messie et annonce sa puissance, sa génération éternelle, son sacerdoce. Les Pères de l'Église l'ont montré par une infinité de bonnes raisons, et surtout par l'aveu même des Pharisiens à qui Jésus-Christ parlait. Car, quand il leur produisit ce psaume comme regardant uniquement le Messie, ils n'eurent rien à lui répondre. Il leur dit : « Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? » « De David, » lui répondirent-ils. « D'où vient donc, reprit Jésus-Christ, que David étant

(1) La réponse que Witasse fait à cette objection, bonne peut-être contre les adversaires qu'il combat, ne serait pas recevable ici. — Cfr. WITASSE, *De Trinitate*, quæstio IV, sectio I[a].

(2) *Psaume* CIX, v. 1 et 4. — Berthier et Pareau ont prouvé que ce psaume est bien de David. — Cfr. BERTHIER, *Notes sur les Psaumes*; — et J. H. PAREAU, *Institut. interpret. Veteris Testamenti*, 510.

inspiré l'appelle son Seigneur? Disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis je fasse un marche-pied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il fils de David? » Et personne ne put lui répondre un seul mot. « Il est évident, reprend très-bien S. Chrysostome, que si ces Pharisiens eussent entendu ce psaume de quelqu'autre que du Messie, ils auraient eu à répondre qu'il s'agissait là, non du Messie, mais d'Abraham, ou de Salomon, ou d'Ézéchias, ou de Zorobabel, ou enfin de quelqu'autre très-différent du Messie. » Les Apôtres se servirent encore plusieurs fois de ce même psaume, comme on le voit Act. 11, 24; 1, Cor. 15, 25; Heb. 1, 13, et 10, 13; et personne ne s'inscrivit en faux contre leur citation, tant il était notoire et avoué de tout le monde que ce psaume regardait uniquement le Messie. »

Le docte hébraïsant le prouve ensuite par l'étude même du texte :

« L'hébreu dit mot à mot « parole de Dieu à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite. » On a très-bien observé que ce Seigneur dont parle David ne doit pas être un pur homme ; car quel homme était ou pouvait être le Seigneur de David, et reconnu par David lui-même comme étant son Seigneur? Jésus-Christ lui-même fit cette remarque en parlant aux Pharisiens : ils disaient que le Christ était

le fils de David. Jésus-Christ ne le nia pas ; mais il demanda comment, s'il était fils de David, il pouvait être en même temps son Seigneur, faisant entendre par là que ce Messie devait être fort-supérieur à David, puisque David le reconnaissait pour son Seigneur. D'ailleurs, ce Seigneur de David était d'une si haute dignité, que le Seigneur Jéhova le faisait asseoir à sa droite ; honneur qui n'a jamais été accordé à un pur homme. De ce raisonnement, on a très-bien conclu que le Messie devait être Dieu ; mais toute la suite du psaume montre aussi qu'il devait être homme, et c'est une des raisons qu'on apporte pourquoi il n'est pas simplement appelé ici Jéhova, mais Adonaï, dénomination qui convient au Messie, soit qu'on le considère comme Dieu, soit qu'on le considère comme homme. Cette raison est solide, mais il y en a une péremptoire, tirée de la langue même. David voulant dire que le Messie était son Seigneur et même son Dieu, ne pouvait pas se servir du mot Jéhova, qui ne reçoit jamais de pronom ; il a donc choisi le mot Adonaï, qui reçoit des affixes, et il a écrit ces mots qu'on peut traduire ainsi en latin : *Ad Dominum meum*, ou *Domino meo*. Les Septante ont traduit τῷ Κυρίῳ μου. Le texte du Nouveau Testament fait la même chose, et ce mot Κύριος est également employé pour signifier le Dieu Jéhova.

Ces mots : « Asseyez-vous à ma droite, » regardent l'humanité du Messie et le rang suprême auquel elle devait être élevée après avoir expié les péchés du monde. Cette expression marque le règne du Messie. La droite de Dieu est une manière de parler que les livres saints emploient pour indiquer la plus grande puissance ; Dieu qui est l'être infini, et infiniment dégagé de la matière, n'a en soi ni droite ni gauche ; mais les hommes étant convenus de regarder la droite comme la place d'honneur, les historiens sacrés se servent de cette figure pour faire connaître que le Messie, l'homme Dieu glorifié, possède le plus haut degré d'honneur auprès de son Père (1). »

Dans le livre des *Proverbes*, la Sagesse s'exprime ainsi :

« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors.

« J'ai été établie dès le commencement dans l'éternité, avant que la terre fût créée.

« Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue ; les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre.

« La pesante masse des montagnes n'était pas

(1) Berthier, *Notes et réflexions sur les psaumes.* — Cfr. aussi sur ce passage Calmet et Génébrard, *In Psalmos commentarium.*

encore formée, j'étais enfantée avant les collines.

« Il n'avait point encore créé la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles.

« Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente ; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable ;

« Lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines ;

« Lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une loi aux eaux, afin qu'elles ne franchissent point leurs bornes ; lorsqu'il posait les fondements de la terre,

« J'étais avec lui et je réglais toutes choses. J'étais tous les jours dans les délices, me jouant sans cesse devant lui,

« Me jouant dans le monde et trouvant mes délices à être avec les enfants des hommes.

« Écoutez-moi donc maintenant, mes enfants ; heureux ceux qui gardent mes voies !

« Écoutez mes instructions ; soyez sages, et ne les rejetez point.

« Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte !

« Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut de la bonté du Seigneur.

« Mais celui qui péchera contre moi blessera

son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort (1). »

La Sagesse dont il est question ici est une personne, car elle s'attribue des choses qui ne conviennent qu'à un être réel. Au chapitre Ier, elle enseigne et fait des exhortations ; au chapitre VIII, verset 1, elle élève la voix ; aux versets 24 et 25, elle affirme qu'elle est née de Dieu. Au chapitre IX, verset 1, on dit qu'elle s'est bâti une demeure. Or, toutes ces actions ne peuvent être accordées qu'à une personne, que tout l'ensemble du texte suppose avoir existé avant la création du monde, distincte du Père, et prenant part à ses œuvres divines. Il y est évidemment question du Verbe, que saint Paul appelle la sagesse et la vertu de Dieu (2).

Nous nous arrêterions plus longtemps à établir le sens de ce remarquable passage, si nos plus habiles adversaires, moins pétulants que M. Pierre

(1) SALOMON, *Proverbes,* VIII, 22-36. — Cfr. pour la justification de cette traduction, qui diffère au verset 22 de l'interprétation des Septante, BOSSUET, BAYNUS, GROTIUS et MALDONAT, *Commentaires sur ce verset des Proverbes ;* — et WITASSE, *De Trinitate.*

(2) Cfr. S. PAUL, *Épître aux Corinthiens,* I, 24. — Nous ne nous arrêtons pas à répondre aux chicanes des sociniens sur ce passage. M. Pierre Leroux les trouvera réfutées dans WITASSE, *De Trinitate,* quæst. IV, sectio II.

Leroux, n'avouaient pas qu'il s'agit ici de la doctrine du Verbe divin. « Voilà, dit M. Vacherot, la doctrine du Verbe *en germe.* » — Pourquoi *en germe?* — « Au commencement, dit Salomon, était la Sagesse. — Au commencement était le Verbe, dira saint Jean (1). » Il est vrai que le directeur de l'École normale se dédommage de cette concession forcée en supposant que Salomon a le premier introduit dans les livres saints les doctrines de la haute Asie (2). Nous ferons remarquer d'abord que ce système est inconciliable avec les faits que nous avons établis jusqu'ici, et qui démontrent qu'on trouve jusque dans les plus anciens livres des Juifs des allusions incontestables au dogme de la Trinité. D'un autre côté, il nous est impossible de considérer comme sérieuses les raisons présentées par M. Vacherot. Le caractère mystique des œuvres de Salomon lui fait conjecturer que ce prince célèbre a dû faire de nombreux emprunts aux doctrines des nations étrangères. Mais dans de si graves matières, il ne faut pas résoudre les difficultés par des suppositions si arbitraires. M. Bonnetty, à propos

(1) VACHEROT, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie,* I, Introduction, livre II. — Nous parlerons plus loin des opinions de M. Guizot sur cette question.

(2) Nous verrons plus tard que c'est M. Guizot qui a le premier inventé ce système dans la France contemporaine.

de la création telle qu'elle est présentée dans le Pentateuque, a déjà prouvé au directeur de l'École normale que, dans de tels sujets, la témérité rationaliste ne tenait pas lieu de la science théologique et exégétique (1).

Si M. Vacherot trouve que la doctrine du livre des *Proverbes* sur le Verbe divin manque sous certains rapports de précision et de clarté, il ne fait pas le même reproche au livre de la *Sagesse*. Il reconnaît de la manière la plus nette et la plus positive que ce dernier ouvrage contient la théologie du Verbe proprement dit, et il fait sans embarras des concessions qui devraient effrayer le théologien de la montagne.

« J'ai appris, dit le sage, tout ce qui était caché et qui n'avait point été encore découvert, parce que la Sagesse même, *qui a tout créé* (2), me l'a enseigné.

« Car il y a en elle un esprit d'intelligence qui est saint, unique, varié, subtil, disert, agile, sans tache, clair, doux, ami du bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant,

(1) Cfr. Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, IIIe série, dans une note très-importante ajoutée à l'article de notre savant ami M. l'abbé Hébert-Duperron sur le livre de M. Vacherot.

(2) « Sine ipso, dit S. Jean en parlant du Verbe, factum nihil quod factum est. »

« Amateur des hommes, bon, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui voit tout, qui renferme en soi tous les esprits, qui est intelligible, pur et subtil.

« Car la sagesse est plus active que toutes les choses les plus agissantes, et elle atteint partout à cause de sa pureté.

« Elle est la vapeur de la vertu de Dieu et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant ; c'est pourquoi elle ne peut être susceptible de la moindre impureté ;

« Parce qu'elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté.

« N'étant qu'une, elle peut tout ; et, toujours immuable en elle-même, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle forme les amis de Dieu et les prophètes (1). »

Ailleurs on lit dans le même ouvrage :

« La Sagesse a tout fait.... Dieu de mes pères, qui avez tout fait par votre parole, qui avez formé l'homme par votre sagesse..... Avec vous est la Sagesse, qui connaît vos ouvrages, qui était présente lorsque vous formiez le monde (2). »

(1) *Sagesse*, VII, 21-28.
(2) *Sagesse*, chap. IX. Nous nous servons ici de la traduction de M. Vacherot.

« Dans ces passages, dit loyalement le théologien de l'École normale (1), apparaît clairement la doctrine d'un second principe distinct, mais inséparable de Dieu, dont il émane. Dans Jésus de Sirach (2), la doctrine du Verbe est encore plus précise (3). »

« Toute sagesse, dit-il, vient de Dieu, le Seigneur, et *elle a toujours été avec lui* (et elle y est avant tous les siècles).

« Qui a compté le sable de la mer, les gouttes de la pluie et les jours de la durée du monde? Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'étendue de la terre et la profondeur de l'abîme?

« Qui a pénétré aussi la sagesse de Dieu (laquelle possède toutes choses)?

« La Sagesse a été créée (4) avant tout, et la lumière est dès le commencement.

(1) Longtemps les lauriers théologiques de M. Saisset, également professeur à l'École normale, ont empêché M. Vacherot de dormir.

(2) Lisez fils de Sirach.

(3) VACHEROT, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, Introduction, livre II.

(4) Pour l'intelligence de ce texte cfr. EMMANUEL SA, *Commentarium in Ecclesiasticum.* — BOSSUET, *In Ecclesiasticum.* — Bossuet traduit 'Εκτίσται non par *creata est,* mais par *genita est.* « Creare, dit le savant Estius, in Scripturâ sacrâ nonnunquam etiam pro gignere ponitur, ut ibi : Psal. CI, etc. Igitur sapientia patris ante secula genita est. — Ex ore Altissimi prodivi, nempe, ut ex ore corporis procedit verbum sensibile,

« Le *Verbe de Dieu au plus haut des cieux est la source de la sagesse*(1), et ses voies sont les commandements éternels (2). »

Nous lisons encore dans l'*Ecclésiastique* ce passage remarquable qui a échappé aux recherches de M. Vacherot, quoique sa signification soit incontestablement de la plus haute importance :

« La Sagesse se louera elle-même (et elle s'honorera en Dieu), et elle se glorifiera au milieu de son peuple.

« Elle ouvrira sa bouche dans les assemblées du Très-Haut, et elle se glorifiera devant les armées du Seigneur.

« (Elle sera élevée au milieu de son peuple, et elle sera admirée dans l'assemblée de tous les saints.

« Elle recevra des louanges parmi la multitude des élus, et elle sera bénie de ceux qui seront bénis de Dieu. Elle dira :)

« *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut ; (je suis née avant toute créature.)*

ita et ex substantiâ patris, velut ex ore, ab æterno procedit Verbum increatum, qui est Filius Dei. Alibi dicitur et ex utero procedere ut Psal. CIX : Ex utero ante Luciferum genui te. » (Estius, *In Ecclesiasticum Commentarium*, c. XXIV.)

(1) Cfr. sur ce texte Estius, *In Ecclesiasticum Commentarium.*

(2) *Ecclésiastique*, I, 1-6. Les passages entre parenthèses ne sont pas dans le grec de l'édition romaine.

« C'est moi (qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et) qui ai couvert (toute) la terre comme d'un nuage.

« J'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuée.

« J'ai fait seule tout le tour du ciel; (j'ai pénétré) la profondeur des abîmes; j'ai marché sur les flots de la mer.

« Et (j'ai parcouru) toute la terre. J'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations... (1).

« ***J'ai été créée*** (2) ***dès le commencement et avant les siècles;*** je ne cesserai d'être dans la suite de tous les âges... (3). »

Il nous reste à parler, en terminant cette question, de l'importance extraordinaire que les Juifs attachèrent au Tétragrammaton, et des rapports que le mystère de ce nom avait avec la tradition de la Trinité.

« Jéhova, dit M. Drach, est le nom réservé,

(1) *Ecclésiastique*, XXIV, 1-11 et 14.

(2) « Creavit, scilicet quantùm ad humanitatem vel positum progenuit. » (EMMANUEL SA, *In Ecclesiasticum Commentarium.*) — « Qui creavit, id est produxit vel genuit me. » (TIRINUS, *In Ecclesiasticum Commentarium.*) — Cfr. BOSSUET, *Commentarium in librum Proverbiorum*, cap. VIII, 22.

(3) *Ecclésiastique*, XXIV, 1-11 et 14. — Nous nous sommes servi pour tous ces passages de la traduction de Sacy.

incommunicable, parce qu'il ne convient qu'à Dieu seul, dont il exprime l'éternité et la manière d'être. C'est par la même raison qu'il est le nom de substance, qui exprime la substance divine; le nom de l'être, parce que Dieu seul possède l'être et le donne à tout ce qui subsiste, le nom vénéré et terrible, le grand nom, etc.

« Dans le livre des Nombres, VI, 22-26, le Seigneur prescrit lui-même la formule de la bénédiction que les sacerdotes doivent donner aux enfants d'Israël dans les cérémonies publiques. Cette bénédiction est triple. Le nom adorable de Jéhova est répété trois fois, c'est-à-dire dans chacune des trois bénédictions particulières, qui se rapportent visiblement, la première au Père, la seconde au Fils, la troisième au Saint-Esprit (1). »

Le nom de Jéhova est *ineffable*. En effet, il est dit dans le Lévitique, XXIV, 16 : « Et celui qui profère distinctement le nom de Jéhova sera puni de mort. »

Dans les livres autres que la Bible, à la place du mot Jéhova, les Juifs mettent le nom de quatre lettres. C'est de là qu'est venue l'expression de Tétragrammaton.

« Le plus souvent, et surtout dans les livres de prières, on indique le nom ineffable par deux yod

(1) Drach, *Harmonie*, 335, 336.

souscrits d'un cametz, ײַ. Mais il est certain qu'anciennement la Synagogue avait l'habitude de mettre dans ce cas trois yod disposés en triangle, et souvent renfermés dans un cercle. Outre qu'on les a vus dans d'anciens manuscrits, particulièrement dans les manuscrits de paraphrases chaldaïques, le Zohar mentionne souvent les trois yod du nom sacré. Dorhout possédait un *Yosiphon-ben-Gorion*, qui était un manuscrit du douzième siècle, où le nom divin était figuré par trois yod placés horizontalement : ייי (1). »

« Dans les anciens manuscrits des paraphrases chaldaïques, le nom ineffable Jéhova est remplacé par trois points, ou trois yod souscrits de cette même voyelle, ייָי. Quelquefois, cette figure déjà si significative est renfermée dans un cercle pour mieux marquer l'unité des trois.

« L'ancienne Synagogue indiquait la divinité par la lettre schin, ש, qui n'est autre chose que trois points ou yod י unis par une ligature ; cet usage s'est conservé parmi les cabalistes (2). »

Après des faits si frappants, on ne sera pas surpris de lire dans le *Galè-Razaïya* : « Considère que le nom Tétragrammaton dénote, d'après son orthographe, un Dieu procréateur ; or, il n'est pas

(1) Drach, *Harmonie*, 367.
(2) *Idem, ibid.*, 309, 310.

de procréateur sans procréé, et il faut qu'il procède un amour du procréateur vers le procréé, de même que du procréé vers le procréateur ; autrement, ils seraient séparés l'un de l'autre, et formeraient deux essences distinctes, tandis qu'à la vérité, le procréateur et le procréé et l'amour procédant de tous deux sont une seule essence. C'est pour cette raison que dans ce nom (Tétragrammaton) est renfermé le nom des douze lettres qui forment les mots : Père, Fils et Saint-Esprit, et sache que ce mystère est un des secrets du Très-Haut. Il convient de le dérober aux yeux des hommes, jusqu'à la venue du Messie notre Juste. Je te l'ai révélé ; mais le secret de Jéhova est réservé pour ceux qui le craignent (1). »

Si l'on examine avec une certaine attention la conduite du Christ pendant sa prédication, on s'apercevra facilement que, quand il parle du mystère de la très-sainte Trinité, il suppose constamment que ce mystère était connu des Juifs depuis longtemps, et qu'il faisait partie de la tradition sacrée. Il ne faut donc pas s'étonner si, toutes les fois qu'il parle de cette importante question, il se borne pour ainsi dire à l'indiquer sans y ajouter les dévelop-

(1) M. Drach, qui traduit ce fragment, ajoute : « Les Israélites hébraïsants, nous en sommes sûr, reconnaîtront l'ouvrage d'un rabbin des premiers siècles après la première dispersion. » — Le *Galé-Razaïya* a pour auteur le célèbre rabbi Juda, rédacteur de la Mischna.



pements qui auraient été certainement indispensables, s'il se fût agi de la révélation d'un dogme nouveau. En effet, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, par un dessein secret de la Providence, les traditions de la Synagogue s'étaient divulguées progressivement, et quand le Rédempteur commença sa prédication, elles avaient acquis une publicité si grande, qu'il en supposa toujours la connaissance dans ses auditeurs.

Conçoit-on, après de pareils faits, que M. Pierre Leroux, qui trouve, dans la naissance de Minerve, la divinité du Verbe; qui, toujours avec la même naïveté, présente le Kneph des Égyptiens comme le fils éternel du Père (1), conçoit-on qu'il ose se demander avec le plus grand sérieux, si les Juifs avaient quelque notion d'une croyance répandue, suivant lui, dans tout le monde ancien (2)? C'est avec une si étrange logique qu'on attaque sans cesse les preuves de la révélation divine! C'est avec une si prodigieuse ignorance qu'on juge des questions d'où dépend tout l'avenir de la société moderne! Bizarres théologiens, qui s'improvisent tous les jours sous nos yeux, et qui ne soupçonnent même pas les éléments de la tradition chrétienne! Si nous parlions avec une telle légèreté des philosophes et

(1) Pierre Leroux, *Du Christianisme*, 169 et 194.

(2) « Toute l'antiquité a connu cette métaphysique. » (P. Leroux, *Du Christianisme*, 165.)

de la philosophie, on n'aurait pas assez de colères et d'anathèmes contre notre imprudence. Mais tout est juste, tout est vrai, tout est bon, quand il s'agit d'éteindre dans notre France, avec les dernières traditions catholiques, les dernières lueurs du sens commun. Au reste, ces reproches doivent-ils seulement s'adresser à M. Pierre Leroux ? Nous voudrions bien pouvoir le dire ; mais l'hypothèse que nous avons combattue dans cet article se trouve dans une si grande multitude d'écrits rationalistes, que nous avons cru devoir l'examiner avec tout le soin qu'exige l'étonnante popularité qu'on a réussi à lui donner.

ARTICLE III.

La Trinité chrétienne vient-elle du paganisme oriental?

Appuyée sur la Bible, la doctrine chrétienne
explique le mieux les traditions du monde.

(NAPOLÉON.)

Dès qu'on a supposé que la Trinité chrétienne n'a pas son origine dans la révélation patriarcale, il semblerait assez raisonnable d'admettre que c'est le Christ et les Apôtres qui l'ont, pour la première fois, prêchée dans l'univers. Mais, quand on a décidé *à priori* que le Christianisme *ne pouvait être* qu'un développement naturel des religions de l'ancien monde, on est bien obligé de trouver, avec plus ou moins d'embarras et d'efforts, ses antécédents au sein des systèmes théologiques ou philosophiques du paganisme gréco-oriental. Nos adversaires s'entendent sur le principe ; mais ils éprouvent, dans l'application, de si grandes difficultés, qu'on peut affirmer dès à présent qu'ils ne pourront jamais les résoudre. Si le dogme chrétien ne vient pas du ciel, d'où vient-il? Est-ce l'œuvre d'un homme isolé? Est-ce le travail d'un siècle,

ou celui de longues générations? Quelle terre fortunée l'a vu naître? D'où vient cette pensée féconde, qui a fait sortir du sol la société moderne? Questions capitales dont nous avons droit de demander une solution claire et positive. Les plus habiles antagonistes du Catholicisme, pour fuir, s'il était possible, les conséquences de ces problèmes embarrassants, se sont tenus, sur ce point, dans des généralités vagues et sonores (1). D'autres, plus téméraires et plus francs, comprenant qu'après tout nous pouvions exiger *quelques preuves*, ont essayé de découvrir les origines du Christianisme, comme on a cherché si longtemps la source cachée du Nil. Mais, ce qui frappe au premier coup d'œil dans ces prétendues histoires de la révélation chrétienne, c'est la confusion et la contradiction perpétuelles qu'on y rencontre. On vous dira souvent : Toutes les religions sont nées dans la presqu'île indienne (2). Quelquefois c'est à l'influence de Zoroastre qu'on attribuera certains dogmes révélés (3). D'autres ont vu, dans la mystérieuse religion de l'Égypte, les origines du Christianisme,

(1) MM. Cousin, Damiron, Jouffroy et le nouveau *Dictionnaire des sciences philosophiques.*

(2) Cfr. le chapitre sur M. Clavel.

(3) Je citerai, entre autres, Schmidt, *Manuel d'histoire de l'Église chrétienne.* — Rhode partage aussi cette opinion.

et les prédicateurs évangéliques n'auraient fait, suivant eux, que populariser dans le monde les opinions si longtemps dissimulées du sacerdoce égyptien (1). Enfin, l'idée la plus répandue parmi les faiseurs d'utopies, c'est que le Christianisme ne serait qu'une nouvelle forme du Platonisme (2). « Le Christianisme, dit un audacieux socinien du XVIIe siècle, n'est qu'un mélange de la doctrine de Jésus-Christ et de la philosophie de Platon, dont les Pères avaient adopté les sentiments, par suite de la conformité qu'ils croyaient trouver avec l'Écriture et de l'estime prodigieuse qu'ils faisaient de ce philosophe (3). » M. P. Leroux, lui, combine ensemble les deux derniers systèmes : « Je vous dis, MOI, s'écrie-t-il, que c'est par l'Égypte et Platon que la doctrine du Verbe est devenue le Christianisme ! » Examinons successivement ces assertions contradictoires.

Est-il permis de supposer que le dogme de la Trinité est d'origine chinoise? Il est vrai que le

(1) WUNSCHIUS et M. P. LEROUX.
(2) Cfr. LE CLERC, *Biblioth. univ.*, X, 400.
(3) C'est ainsi que parle le socinien Le Clerc. — M. MATTER, dans son *Histoire du Gnosticisme*, et M. DE POTTER, dans son *Histoire de l'Église*, ont formulé de nouveau les assertions des sociniens en ce qui concerne le prétendu Platonisme des SS. Pères. Ils avaient été précédés dans cette voie par l'auteur du *Platonisme dévoilé* et par Mosheim, dans sa dissertation *De Turbatâ per Platonicos Ecclesiâ*. — MM. Guizot, Vacherot et Saisset ont reproduit les mêmes assertions.

savant jésuite Prémare, si versé dans l'étude des antiquités chinoises, ainsi que les Pères Bouvet et Fouquet, et l'un des plus habiles sinologues de notre temps, M. Abel Rémusat, avaient cru voir ce dogme dans le *Tao-te-king* du philosophe chinois Lao-tseu (1), et M. Pierre Leroux s'empare de ces opinions pour en tirer les conclusions les plus arbitraires qu'on puisse imaginer.

Nous serions assez disposé à croire que M. Pierre Leroux, qui fait de si beaux raisonnements sur le *Tao-te-king*, n'en a jamais vu un seul exemplaire. En effet, cette hypothèse ne peut paraître chimérique, quand on vient à remarquer que les prétendus fragments qu'il cite du livre de Lao-tseu, avec un accent triomphal, ne se trouvent nulle part dans le livre du philosophe chinois. Ce qui explique ces erreurs, en apparence si grossières, c'est que le théologien montagnard, qui est crédule toutes les fois qu'il s'agit d'accepter les objections contre la révélation, a confondu la légende de Lao-tseu avec les écrits de ce philosophe, ce qui n'est pas précisément la même chose. Dans la deuxième partie de cet ouvrage, en réfutant le Dr Strauss, nous parlons assez longuement de cette légende, et nous prouvons qu'il est impossible d'en tirer aucun argument contre le Christianisme. M. Pierre

(1) Cfr. ABEL RÉMUSAT, *Mélang. asiat.*, 1re série, I.

Leroux a copié avec trop de naïveté les renseignements que lui a fournis M. Pauthier ; mais M. Pauthier, jeune encore quand il écrivit le *Mémoire sur le Tao*, était-il alors une autorité qu'on pût suivre avec une confiance aveugle, comme il l'a fait? Les juges les plus compétents qui existent en France sur cette grave matière ne partagent pas la crédulité de M. Pierre Leroux.

« Nous devons à M. Abel Rémusat, dit le *Journal asiatique*, un mémoire fort curieux sur la vie et les opinions de Lao-tseu, mémoire dans lequel il compare les opinions de ce philosophe chinois avec celles qui sont communément attribuées à Pythagore, à Platon et à leurs disciples. Notre savant président y observe que la doctrine de Lao-tseu a été, dans les temps postérieurs, mêlée de traditions bouddhiques, et qu'on a même fait, du dernier Bouddha, une incarnation de l'âme de Lao-tseu. « Cet amas de fables, dit M. Abel Rémusat, peut cependant fournir matière à quelques observations importantes ; comme il n'y en a aucune qui ne soit d'une époque moderne, comparativement au temps où vivait Lao-tseu, elles ne représentent pas les opinions de ce dernier, qu'il faut puiser exclusivement dans son livre (1), mais celles de ses sectateurs qu'il ne s'agit pas de faire

(1) C'est précisément ce que nous avons conseillé à M. Pierre Leroux.

connaître en ce moment. Seulement, on conçoit que, depuis l'introduction du Bouddhisme à la Chine, les idées indiennes sur les avatars ou incarnations ont pu être adoptées par les Tao-sse, et, qu'après avoir fait cet emprunt aux bouddhistes, il ne restait aux premiers, pour relever l'excellence de leur religion, qu'à faire de Bouddha lui-même une des incarnations de Lao-tseu. Je ne m'arrête pas à l'idée que les bouddhistes n'aient à cet égard rien reçu des Tao-sse, parce que, outre l'antiquité bien connue des opinions indiennes sur les avénements de la Divinité, ces opinions ne tiennent pas, chez les Tao-sse, à un système suivi et bien lié, comme chez les bouddhistes, où elles sont la conséquence du dogme fondamental de l'émanation. Ce n'est pas qu'on ne puisse, sans invraisemblance, faire remonter l'origine de l'influence indienne sur la philosophie chinoise au temps de Lao-tseu, et même à une époque bien antérieure. Peut-être en reconnaîtrons-nous des traces en examinant le livre de ce philosophe. Mais il y a encore loin de cette influence imparfaite, et qui peut-être ne s'est pas exercée immédiatement dans les premiers temps, à l'imitation grossière des fables, des dogmes et des opinions de l'Hindoustan, telle qu'on la remarque dans les livres des Tao-sse modernes. »

« Nous pensons que, dans l'état actuel de nos connaissances sur la doctrine de Lao-tseu, c'était à

peu près tout ce qu'on pouvait dire sur les rapports qui peuvent exister entre cette doctrine et les dogmes de l'Inde; et, si un homme consommé dans l'étude de la littérature chinoise et de la philosophie des peuples de l'Asie orientale a jugé à propos de se borner aux réflexions qu'on vient de lire, on a quelque droit d'être étonné qu'un de ses élèves, qui n'a peut-être pas encore bien approfondi les règles de la grammaire chinoise, entreprenne, en se fondant sur des traductions erronées d'un texte incorrect et rempli de fautes d'impression, de pousser plus loin des recherches que le maître a cru devoir abandonner ou toucher seulement dans son enseignement oral, parce que les matériaux nécessaires lui manquaient pour leur donner plus de développement et de précision dans ses écrits.

« C'est avec regret que nous nous voyons forcé de dire une vérité sévère à un jeune littérateur, estimable par son zèle et par les connaissances qu'il a déjà acquises. Mais comme son livre, rempli de citations chinoises et sanscrites, pourrait porter les personnes qui s'occupent de l'étude de la philosophie asiatique à prendre comme autant de vérités les hypothèses que l'auteur base sur des méprises et sur des explications fautives de mots dont il n'a pu saisir le sens, nous avons cru rendre un service à la littérature, en montrant ce qu'il y a de faible dans son travail, et en même temps dans

les conséquences qu'il a cru en pouvoir tirer.

« Outre cet ancien *Seou-chin-ki*, nous connaissons encore deux autres livres qui portent le même titre, et qu'on attribue également à Yu-pao, quoiqu'ils soient entièrement différents l'un de l'autre. Le premier, en huit sections, contient l'histoire de trente-six génies et hommes déifiés, et forme un petit volume de cinquante pages. On n'y trouve pas non plus la vie de Lao-tseu. L'autre porte le titre de San-kiao yuan lieou Chingti, Foe, Szu, Seou Chinky ; il est plus considérable que le précédent, et traite de toutes les divinités des trois religions qui ont cours en Chine. Il a été rédigé sous sa forme actuelle dans les années appelées Wan ly, vers la fin du XVIe siècle. Nous en avons à Paris trois éditions ; elles diffèrent plus ou moins entre elles, et sont toutes fort mal exécutées et remplies de fautes d'impression.

« C'est dans ce dernier ouvrage *sans autorité* que se trouve une vie de Lao-tseu, fondateur de la secte des Tao-sse, que M. Pauthier a prise pour base de sa dissertation. Une traduction anglaise du même morceau, faite par M. R. Morrisson, a déjà été publiée en 1812, dans les *Horæ sinicæ*. Elle est très-fautive, comme la plupart des travaux de ce missionnaire. Cependant il faut avouer qu'il a encore mieux compris le sens de l'original que M. Pauthier. Pour démontrer l'inexactitude de la version

de l'un et de l'autre, le meilleur moyen nous paraît être de donner une nouvelle traduction du texte, et de relever dans les notes les erreurs dans lesquelles sont tombés et l'interprète de Canton et celui de Paris (1). »

Mais M. Pierre Leroux ne pourrait-il pas répondre pour sa défense que si *La sainte légende* composée sur Lao-tseu au XVI[e] siècle n'a nulle autorité dans la question dont il s'agit, nous ne pourrons du moins contester le témoignage du *Tao-te-king* lui-même, composé par le célèbre philosophe chinois plusieurs siècles avant notre ère? Or, si l'on consulte ce monument important de la philosophie des temps anciens, n'y trouve-t-on pas la doctrine de la Trinité exprimée de la manière la plus formelle et la plus positive?

« Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas, dit Lao-Tseu, se nomme I; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme Hi; celui que votre main cherche, et qu'elle ne peut saisir, se nomme Weï. Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre et qui, confondus, n'en font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant, celui qui est au-

(1) *Nouveau journal asiatique*, VII, année 1831. — Nous prouvons dans la deuxième partie que quand même on donnerait une haute antiquité à la légende de Lao-tseu, on pourrait encore répondre facilement aux objections de M. Pauthier. (Cfr. *L'Allemagne*, II, Témoignage des païens.)

dessous n'est pas plus obscur. C'est une chaîne sans interruption, qu'on ne peut nommer. C'est ce qu'on appelle forme sans forme, image sans image, être indéfinissable. En allant au-devant, on ne lui voit pas de principe; en le suivant, on ne voit rien au-delà (1). »

Mais cette traduction est maintenant généralement considérée comme hypothétique. On en pourra juger en la comparant avec la version que M. Stanislas Julien a donnée du même passage :

« Le Tao est éternel, et il n'a pas de nom. Vous le regardez, et ne le voyez pas : on le dit incolore. Vous l'écoutez, et vous ne l'entendez pas : on le dit aphône. Vous voulez le toucher, et vous ne l'atteignez pas : on le dit incorporel. Si vous allez au-devant de lui, vous ne voyez point sa face; si vous le suivez, vous ne voyez point son dos (2). »

La traduction de M. Pauthier, comme celle de M. Stanislas Julien, diffère singulièrement de celle d'Abel Rémusat, et le savant qui a si sévèrement critiqué le mémoire de M. Pauthier sur le Tao paraît abandonner en grande partie l'hypothèse d'Abel Rémusat.

« Nous devons observer, dit-il, que M. Pauthier n'approuve pas l'interprétation que mon savant ami, M. Abel Rémusat, a proposée pour les

(1) Cfr. Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-tseu*, 40

(2) Stanislas Julien, *Tao-te-king*, XIV, 47.

trois mots I-Hi-Weï, qu'il regarde comme la transcription chinoise du nom de Jéhova, et ce n'est pas en cela le sentiment de M. Pauthier que je veux combattre; car, que le nom de Jéhova ait été porté à la Chine, et adopté par Lao-tseu, je n'y vois pas d'impossibilité; *mais je n'y vois pas beaucoup d'apparence* (1). »

Le texte que nous allons citer paraît, au premier coup d'œil, plus favorable aux prétentions de nos adversaires :

« Le Tao, dit Lao-tseu, a produit un, un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit tous les êtres (2). »

Ce texte, qui paraît d'abord favoriser les prétentions de M. Pierre Leroux, renverse, au contraire, toute son interprétation de Lao-tseu. En effet, dans son hypothèse, le Tao est le Verbe; or, ici, dans cette trinité, ou pour mieux dire, dans cette quaternité, le Tao, loin de pouvoir être considéré comme le Fils de Dieu, devrait bien plutôt être regardé comme le Père. Ainsi donc M. Pierre Leroux, soit qu'il ait connu ce texte, soit qu'il l'ait ignoré, ce qui nous paraît plus probable (3), n'aurait pas le droit d'en faire une

(1) *Nouveau journal asiatique*, 1831, VII, 491.

(2) Stanislas Julien, *Tao-te-king*, ch. XLIII, p. 158. — Abel Rémusat traduit de la même manière.

(3) Nous demandons pardon de cette supposition

arme contre nous. Mais, comme d'autres rationalistes s'empareront peut-être un jour, il n'est peut-être pas inutile de prévenir les difficultés qu'on pourrait faire à l'aide de ce passage, et d'essayer d'en déterminer la signification. Malheureusement ce n'est pas une chose facile, que de préciser le sens d'une formule aussi vague. Pour en avoir une intelligence un peu satisfaisante, il faudrait que l'ensemble du système fût enveloppé de ténèbres moins profondes. Or, le *Tao-te-king*, qui est écrit en caractères hiéroglyphiques, est un de ces ouvrages qui exerceront encore, et peut-être toujours, l'attention des savants (1). Ce qui nous paraît certain, c'est qu'on ne trouve dans l'ouvrage de Lao-tseu aucune idée dogmatique qui puisse avoir produit la Trinité chrétienne. La formule que nous venons de citer est assez semblable à plusieurs autres qu'on trouve dans l'école pythagoricienne, surtout au fameux quaternaire des vers dorés (2).

à *La Révolution démocratique et sociale* qui disait récemment : « Montrez-nous dans vos rangs des savants comme Pierre Leroux ! »

(1) « *Le Tao-te-king*, dit M. Stanislas Julien, est regardé avec raison comme le livre le plus abstrait et le plus difficile de la littérature chinoise. » — Cette opinion est celle de tous les savants. — Cfr. ABEL RÉMUSAT, *Mémoire sur Lao-tseu*, 21, 35. — PAUTHIER, *La Chine*, 111. — STANISLAS JULIEN, *Le livre de la Voie et de la Vertu* (*Tao-te-king*), Introduction.

(2) « Par le quaternaire qui a donné la source dans

En effet, il y a un principe antérieur à l'unité elle-même, auquel Lao-tseu donne le nom de Tao. Mais quelle est la nature du Tao? c'est là ce qui paraît difficile à déterminer. Voici en quels termes en parle le *Tao-te-king*, dans la traduction de M. Stanislas Julien :

« Il est un être confus qui existait avant le ciel et la terre. Oh! qu'il est calme! Oh! qu'il est immatériel! Il subsiste seul et ne change point! Il circule partout et ne périclite point! Il peut être regardé comme la mère de l'univers. Moi, je ne sais pas son nom. Pour lui donner un titre, je l'appelle Voie (Tao); en m'efforçant de lui faire un nom, je l'appelle Grand; de Grand, je l'appelle Fugace, je l'appelle Éloigné; d'Éloigné je l'appelle l'Être qui revient (1). »

Ailleurs Lao-tseu s'écrie : « Le Tao est vide; si l'on en fait usage, il paraît inépuisable. Oh! qu'il est profond! il semble le patriarche de tous les êtres (2). »

Et il ajoute : « Le Tao est répandu dans l'univers..... Je suis vague comme la mer; je flotte comme si je ne savais où m'arrêter (3). »

notre âme, en qui sont les racines de l'éternelle nature. »

(1) Stanislas Julien, *Le Tao-te-king*, ch. XXV, p. 92.
(2) *Idem, ibid.*, chap. IV, 16.
(3) *Idem, ibid.*, ch. XX, 70.

Loin de contenir le point de départ du monothéisme chrétien et la doctrine de la Trinité, le *Tao-te-king*, comme l'a prouvé M. Pauthier, dans son livre intitulé *La Chine*, paraît renfermer bien plutôt une théorie assez semblable au panthéisme de plusieurs systèmes hindous. C'est là la seule interprétation raisonnable qu'on puisse donner de cette étrange philosophie qui ne présente pas la moindre analogie sérieuse avec les idées que le Christianisme a popularisées dans l'univers. D'ailleurs, qui pensera que les rudes pêcheurs de Galilée ont puisé leur prédication dans un ouvrage qui épuise toute la sagacité de la science contemporaine, qu'ils se sont emparés de ces inextricables formules pour en composer l'Évangile ? Ce sont là de ces suppositions que les savants peuvent faire, mais que la foule n'acceptera ni ne comprendra jamais. Le bon sens suffira pour faire justice des suppositions hasardées de nos adversaires, et quand même elles parviendraient à se faire accepter par quelques érudits, elles n'acquerront jamais qu'une popularité très-restreinte, quand elles ne seront pas plus plausibles que celles que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

La Trimourti indienne a paru plutôt à un grand nombre d'écrivains la première conception de la Trinité chrétienne. On a supposé que les Apôtres n'avaient fait que perfectionner et populariser la

théologie des Brahmanes. Le dogme de la Trimourti fut donc naturellement considéré comme le point de départ de la théodicée chrétienne ; et l'Évangile même, dans ses principales circonstances historiques, devait être présenté comme un reflet des légendes sacrées du Brahmanisme et du Bouddhisme (1). Mais tout cet échafaudage des systèmes rationalistes doit tomber en éclats devant les premiers coups d'une science impartiale et véritablement sérieuse. Nous nous proposons de montrer plus tard, dans la suite de ce travail, la source des analogies qu'on remarque entre le Catholicisme et les grandes religions de la presqu'île indienne. Nous aurons alors l'occasion de discuter avec étendue la question de la Trimourti.

Nous ne nous arrêterons pas ici à parler des analogies qu'on pourrait trouver entre la théodicée de la Perse et la doctrine de la révélation. Il est vrai qu'on a supposé plus d'une fois que les opinions religieuses de l'Iran avaient exercé une assez grande influence sur les Juifs et sur les Chrétiens (2) ; cependant ce n'est pas des Mages que M. Pierre Leroux paraît faire venir le dogme de la Trinité catholique (3), mais bien plutôt de l'Inde par l'in-

(1) Cfr. VOLNEY, *Les Ruines.*

(2) Cfr. VOLNEY, *ibid.* — DUPUIS, *Origine de tous les cultes.*

(3) Cette opinion diffère de celle de M. Jean

termédiaire du Platonisme et de l'Égypte. Nous devons donc concentrer d'abord notre attention sur les points où nos adversaires ont porté toutes leurs ressources et toutes leurs objections. Nous parlerons plus tard de l'Inde ; nous devons maintenant traiter la question des Trinités égyptienne et platonique.

M. Pierre Leroux aborde la question des doctrines égyptiennes avec une pétulance pleine de candeur. Il admet naïvement les contes les plus insipides et les légendes les plus apocryphes, qu'il donne pour de l'histoire à l'honnête chrétien qui lui sert d'interlocuteur. Savez-vous quelle est sa grande autorité? Ce sont les livres d'Hermès Trismégiste ; c'est-à-dire que le directenr de l'*Encyclopédie* va chercher les origines du Christianisme dans des ouvrages « composés avec des lambeaux de la Bible et de Platon (1) ! » Je conçois bien qu'en raisonnant ainsi, on fasse dire à l'histoire à peu près tout ce qu'on veut. Une science sans méthode, sans critique, sans chronologie, est un instrument complaisant et flexible dans les mains des passions. On sait par expérience qu'à l'égard des faits, les préventions antichrétiennes sont assez commodes à satisfaire. Mais c'est compter beaucoup sur notre

Reynaud. Nous discuterons plus tard son hypothèse.

(1) Franck, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Égyptiens.*

ignorance que de croire que nous laisserons passer, sans réclamation et sans contrôle, une si bizarre manière de défigurer l'histoire pour la faire servir aux caprices d'une imagination sans règle.

M. Pierre Leroux accepte encore, sans la moindre discussion, les rêveries des Alexandrins sur l'ancienne religion de l'Égypte sacerdotale. Il copie Jamblique (1) sans le comprendre, et il défigure encore, par ses singuliers commentaires, un écrivain déjà si peu exact. Il ne sait donc pas que, s'il y a au monde une source contestable et fautive, ce sont les livres des Néoplatoniciens d'Alexandrie (2) ! Après avoir mêlé, dans un syncrétisme compliqué, l'Évangile et Platon, ils arrangèrent à leur manière toute la science de l'antiquité pour donner à leur théologie une antiquité vénérable qu'ils pussent opposer sans cesse à la tradition divine conservée dès l'origine des temps par les Patriarches et les Prophètes (3). Ce sont ces faiseurs de légendes que le philosophe français prend constamment pour guides et pour modèles ! Pourquoi donc ce vain étalage d'érudition, quand on foule

(1) Cfr. Jamblique, *De mysteriis Ægyptiorum.*

(2) C'est ce que M. Franck appelle avec énergie « les falsifications de l'école d'Alexandrie. » Cfr. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Égyptiens.*

(3) Cfr. Duperron, *Examen critique de l'histoire de l'école d'Alexandrie*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, XII, XIII.

aux pieds la critique la plus vulgaire et les données de l'histoire les plus incontestables ? En y réfléchissant, cela s'explique assez. L'esprit de système est toujours impérieux et violent. Il saisit, avec une impétuosité vive et brutale, les premières armes qu'il rencontre sous ses mains. Une pareille tactique, qui pourrait compromettre la meilleure cause, n'est pas capable de faire accepter par les gens instruits les prodigieux paradoxes de l'*Encyclopédie nouvelle.*

En réalité et au point de vue d'une science impartiale, l'histoire religieuse de l'Égypte présente la confusion la plus étrange. Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens et les modernes ont imaginé sur ce point les hypothèses les plus contradictoires. Plusieurs n'ont guère vu dans la religion égyptienne que le culte des héros déifiés ; d'autres ont cru reconnaître dans toutes ses superstitions l'adoration des phénomènes de la nature. Plutarque y a retrouvé le dualisme persan (1). Les Néoplatoniciens d'Alexandrie n'y voyaient que leur propre système. Diodore de Sicile concevait la théologie égyptienne sous une forme beaucoup plus élémentaire. Suivant lui, Osiris et Isis sont les dieux suprêmes ; Osiris, le soleil, donne aux êtres l'esprit (Jupiter, source de vie) et le feu (Vulcain) ;

(1) Cfr. Plutarque, *De Iside et de Osiride.*

Isis (la lune) engendre la Terre, mère des hommes, et l'Eau (le dieu Océan, le Nil); tous les deux ensemble produisent l'air (Minerve). Suivant Horapollon, Kneph créa un œuf, d'où sortit un autre dieu nommé Phtha. D'après Jamblique, à la tête des dieux égyptiens on doit placer une intelligence suprême (Kneph) (1); puis vient l'intelligence ordonnatrice (Phtha), enfin l'âme du monde, ou l'esprit vivificateur (Hermès) (2). Personne ne croit que cet Hermès soit l'auteur de l'ouvrage apocryphe qui porte son nom. Quoi qu'il en soit, c'est dans cet ouvrage, plein d'idées extravagantes, *et postérieur au Christianisme* (3), que M. P. Leroux puise tous ses renseignements !

Les modernes sont aussi profondément divisés que les anciens. Suivant Jablonski (4), les Égyptiens adoraient des dieux intelligibles et des dieux sensibles. M. Franck a soutenu à peu près la même opinion dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Pour Creuzer, le culte d'Osiris représente la symbolisation de l'année égyptienne ; Osiris lui-même est le caractère typique du prêtre égyptien,

(1) Remarquez que le Verbe de M. Pierre Leroux est ici la première personne !

(2) Cfr. Jamblique, *De mysteriis Ægyptiorum.*

(3) Cfr. Bouillet, *Dictionnaire universel*, article *Jamblique.*

(4) Cfr. Jablonski, *Pantheon Ægyptiorum.*

de la caste sacerdotale (1). Champollion dit, dans ses *Lettres* (2), qu'il ne voyait, au fond de cette religion, qu'une série de *Triades* qui se développent depuis Ammon, le dieu caché, jusqu'à Horus, le dernier anneau de la chaîne divine et le plus rapproché de l'humanité. Mais M. de Bunsen remarque fort justement qu'il ne s'agit pas d'une *Trinité-une*, ni de trois personnages semblables (3). Enfin Léland (4), Guérin du Rocher (5), Schmitt (6), Brunet (7), M. Ott (8), le P. Pianciani (9), M. Quinet (10), M. Clavel (11), ont soutenu tour à tour des opinions plus ou moins fondées et plus ou moins contradictoires.

Nous pourrions donc répondre nettement à

(1) Cfr. CREUZER, *Les Religions de l'antiquité*, l'Égypte.

(2) Cfr. CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie.*

(3) Cfr. DE BUNSEN, *l'Égypte dans le rôle de l'humanité.*

(4) Cfr. LÉLAND, *Démonstration évangélique.*

(5) Cfr. GUÉRIN DU ROCHER, *Histoire véritable des temps fabuleux.*

(6) Cfr. SCHMITT, *De la rédemption du genre humain,* dans les *Démonstrations* de M. Migne.

(7) Cfr. BRUNET, *Parallèle des religions*, l'Égypte.

(8) Cfr. OTT, *Manuel d'histoire ancienne,* l'Égypte.

(9) Cfr. PIANCIANI, la *Cosmogonie de Manéthon*, dans les *Annales de philosophie chrétienne,* XX.

(10) Cfr. E. QUINET, *Génie des religions*, l'Égypte.

(11) Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions.*

M. Pierre Leroux qu'il ne sait rien de positif sur l'histoire religieuse de l'Égypte, et que, s'il lui plaît de bâtir sur ce terrain les hypothèses les plus fantastiques et les plus vaines, nous ne sommes pas obligés de le suivre dans ses aberrations, qu'il donne aux ignorants pour de la science. Cependant, pour démontrer plus complétement la fragilité des méthodes qu'il emploie, nous allons rétablir la notion de Kneph, d'après des autorités que les rationalistes n'ont pas l'habitude de contester comme suspectes de préventions ultramontaines.

Notre surprise a été grande, en consultant Creuzer, de trouver, dans son ouvrage, une histoire du dieu Kneph, qui ne ressemble guère à celle que M. Pierre Leroux a tracée dans son livre *Du Christianisme*. Pour ce dernier, Kneph était le Verbe divin, la splendeur éternelle du Père, le créateur des mondes, l'image prophétique du Christ rédempteur. Dans les *Religions de l'antiquité*, Kneph est tout simplement un des Kaméphis protecteurs de l'Égypte. En première ligne figure Athor, qui représente les ténèbres irrévélées et immenses; puis vient Bouto, principe double et formé de deux puissances; enfin Kneph, Phtha, Phré, dont il est difficile, dit Creuzer de déterminer le caractère (1).

(1) Ces trois derniers sont les Kaméphis.

M. Guigniaut (1) compare Athor à Bhavani, et les trois Kaméphis à Brahma, Vichnou et Siva. Il élimine ainsi par distraction le second principe, dont le rôle devient alors complétement inexplicable. Il aurait dû, ce semble, pour être plus conséquent, assimiler Athor, le principe inconnu, au Brahm indéfini de l'Inde, Bouto à Bhavani et les Kaméphis aux dieux de la Trimourti.

Quoi qu'il en soit de toutes ces hypothèses, que nous ne prétendons ni justifier, ni défendre, nous demandons à tout lecteur impartial si c'est cette théologie ténébreuse qui a révélé à saint Jean le sublime préambule du quatrième Évangile?

(1) Cfr. CREUZER, *Religions de l'antiquité*, note de M. Guigniaut sur le chap. X du 3e livre.

ARTICLE IV.

La Trinité platonicienne.

> Les uns se sont efforcés de transformer la foi chrétienne en une sorte de plagiat de la doctrine des Alexandrins ; thèse désespérée qu'on ne peut soutenir de bonne foi, pour peu qu'on ait l'esprit juste et une légère teinture de l'histoire.
>
> (J. Simon.)

Les paroles que nous venons de citer tombent de tout leur poids sur la tête du directeur de *l'Encyclopédie nouvelle*. M. Pierre Leroux suppose, en effet, que le Christianisme s'est formé à Alexandrie, sous la double influence du paganisme égyptien et de la philosophie platonicienne. Cette étrange hypothèse a été répétée tant de fois, qu'elle a acquis une certaine importance dans ce qu'on appelle aujourd'hui le monde savant. On l'a reproduite dans un si grand nombre de livres, de revues et de brochures, qu'elle paraît mériter une discussion véritablement approfondie. Nous ne sommes pas cependant embarrassé de la multitude et de l'audace de nos adversaires. L'opinion

16

que nous allons combattre repose en dernière analyse sur des raisons si faibles, sur des interprétations si hasardées, sur une ignorance des faits si absolue, qu'il n'y a qu'une chose qui doive surprendre : c'est sa popularité et son succès. Au reste, cet étonnement cessera bientôt, si l'on veut y songer ; comme nous avons fait remarquer plus d'une fois, le parti rationaliste, qui se prétend si indépendant dans ses convictions et dans sa manière d'agir, accepte sans examen les utopies les plus vaines et les plus creuses, dès qu'elles s'accordent avec ses préventions secrètes.

Il semble qu'avant de s'enquérir si la Trinité chrétienne était prise dans Platon (1), il eût été assez simple de rechercher d'abord si l'illustre fondateur de l'Académie avait jamais professé cette doctrine. Un célèbre apologiste du dernier siècle avait donné, en faveur de la négative, les raisons

(1) « Il n'y a *aucune raison historique*, dit M. Vacherot, de croire que saint Jean ait connu Platon ou même les livres postérieurs de la philosophie platonicienne. Il est d'ailleurs tout à fait inutile de le supposer ; car la doctrine du Verbe proprement dit, *qu'il ne faut pas confondre avec le* Λόγος θεῖος *de Platon*, est étrangère à la philosophie grecque. » — (VACHEROT, *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, I, 200.) — M. Vacherot a reproduit ici les opinions émises par M. Guizot dans ses notes sur Gibbon. Nous y reviendrons plus tard en discutant la christologie de l'illustre auteur de l'*Histoire de la Civilisation*.

les plus fortes (1); mais la légèreté rationaliste n'avait pas même pesé quelques instants les preuves fournies par ce théologien distingué. Aujourd'hui que l'histoire de la philosophie a fait d'incontestables progrès, la solution du problème devient certainement plus facile qu'elle ne l'était au XVIII[e] siècle. Or, on se demande naturellement si quelque fait nouveau est venu contredire, sur quelque point fondamental, l'opinion de l'auteur du *Dictionnaire de Théologie*. Écoutons le plus savant interprète de Platon que possède la science contemporaine : « Il m'a été impossible, dit le traducteur du *Timée*, de découvrir aucune trace du dogme de la Trinité, soit dans le *Timée*, soit dans aucun autre ouvrage de Platon (2). »

On objectera peut-être qu'un très-grand nombre d'auteurs, païens ou chrétiens (3), ont cru voir la Trinité dans une infinité de passages des œuvres du philosophe grec. Il est vrai; mais ce qui prouve, de la manière la plus évidente, le caractère tout à fait arbitraire de ces commentaires, c'est que ces trinités, toutes platoniciennes qu'elles se préten-

(1) Cfr. BERGIER, *Dictionnaire de Théologie*, art. *Trinité*.

(2) Cfr. H. MARTIN, *Études sur le Timée*, II, 50, 63.

(3) Cfr. PROCLUS, *Sur le Timée*; — PLOTIN, *Ennéades*, III; — EUSÈBE, *Préparation évangélique*, XI; — MOURGUES, *Plan théologique du Pythagorisme*; — J. DE MAISTRE, *Éclaircissements sur les sacrifices*.

dent, diffèrent complétement entre elles, soit pour le fond, soit pour la forme. Que l'on consulte en effet Alcinoüs, Numénius, Plotin et Proclus (1), on n'en verra pas deux qui s'accordent sur la manière de concevoir la Trinité divine, si même on a le droit d'appeler Trinité un bizarre assemblage de folle métaphysique et d'abstractions insaisissables (2). Cette singulière méthode d'interpréter Platon, l'a-t-on quelquefois rencontrée chez les académiciens des anciennes écoles? en trouve-t-on la moindre trace chez les païens, avant l'apparition du Christianisme? Non. Par qui donc a-t-elle été imaginée et propagée? C'est en partie par des juifs et par des chrétiens qui cherchaient à montrer, dans les livres du philosophe, des emprunts faits aux traditions hébraïques; en partie par des Platoniciens, qui voulaient revendiquer, au profit de leur école, les dogmes du Judaïsme et du Christianisme. « La première trace, dit M. Martin, que je connaisse de cette fusion de la théologie de

(1) Cfr. H. Martin, II, 51-54.

(2) Cfr. Cauvigny (Duperron), *Trinité de Plotin*, dans les *Annales*, 3[e] série, XIII; — J. Simon, *Histoire de l'École d'Alexandrie*, II, 67-73, pour la Trinité d'Amélius; — pour celle de Porphyre, *ibid.*, 110-123; — pour celle de Jamblique, *ibid.*, 196-206; enfin pour celle de Proclus, 429-435; — et Vacherot, *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, I; Plotin, *Théologie*, II; Proclus, *Théologie*.

ces deux religions se trouve dans Philon le Juif, antérieur d'un siècle à Alcinoüs. Philon confond le *monde idéal* de Platon avec la *raison divine*, θεῖος Λόγος, dont Platon parle souvent. Il considère cette raison divine, ce *Verbe*, Λόγος, comme fils de Dieu et comme une personne distincte du Père; il affecte, en en parlant, d'emprunter tour à tour les expressions de Moïse et celles de Platon, auxquelles il prête ainsi un sens qu'elles n'ont pas (1). »

Philon n'avait vu dans Platon que la doctrine du Verbe. Au IIe siècle de l'ère chrétienne, un philosophe païen, un des fondateurs du syncrétisme, crut qu'il y avait dans Platon une Trinité complète, l'intellect suprême, l'intellect de l'âme du monde, enfin l'âme du monde elle-même. L'exemple de Philon et d'Alcinoüs trouva de nombreux imitateurs. Les éclectiques de l'école d'Alexandrie imaginèrent aussi des trinités discordantes qui ont toutes cela de commun, qu'aucune d'elles n'est la Trinité chrétienne. Le P. Pétau l'a victorieusement démontré (2).

M. Henri Martin signale, avec beaucoup de justesse et de solidité, la cause de ces hypothèses sin-

(1) Cfr. PHILON, *De la formation du monde*, 4-5; — *Allégorie de la loi*, II, 79; — *De l'agriculture*, II; — *Noé*, 217; — *De l'ivresse*, 244 (Paris, 1640, in-folio).

(2) Cfr. PÉTAU, *De Trinitate*, lib. I, c. I et II.

gulières. « A l'appui de leurs interprétations contradictoires de la théologie de Platon, ils allèguent une foule de phrases détachées de ses œuvres. Il serait fort long de discuter une à une toutes ces preuves prétendues ; mais voici des remarques qui m'en dispensent : 1° chaque attribut, ou chaque opération du Dieu suprême que Platon signale, et chacune des distinctions que les Alexandrins établissent dans chacun de ces attributs, ou dans chacune de ces opérations, leur donne un Dieu, ou bien une hypostase, ou tout au moins une subdivision de l'hypostase. Ainsi, quand Platon dit que l'intelligence divine, ὁ θεῖος Νοῦς, ou bien la pensée de Dieu, ἡ διάνοια Θεοῦ, ou bien la raison divine, ὁ θεῖος λόγος, ou bien le calcul de Dieu, du céleste géomètre, ὁ λογισμὸς Θεοῦ (1), a ordonné le monde, voilà pour eux une ou plusieurs hypostases distinctes de Dieu cause première. Quand Platon dit que Dieu est l'auteur et le père du monde, ποιητὴς καὶ πατὴρ τοῦ κοσμοῦ, voilà encore deux hypostases. 2° Une autre source de confusion, c'est le mélange de la théorie des idées avec la théologie. Les Néoplatoniciens veulent que tout ce qui est au-dessus du monde sensible, comme les idées, comme le modèle du monde, soit compris dans la hiérarchie

(1) Cfr. Platon, *Timée*, 29, et une foule de passages des autres dialogues.

des hypostases divines. Suivant Platon, au contraire, les espèces intelligibles ne sont pas plus en Dieu que la matière première, qui est éternelle comme elles et comme Dieu même (1). »

Abordant de plus près nos adversaires, M. Martin examine les principaux textes qu'ils nous opposent : « Ὡς δὲ κινηθὲν αὐτὸ καὶ ζῶν ἐνόησεν τῶν ἀϊδίων θεῶν γεγονὸς ἄγαλμα ὁ γεννήσας πατὴρ, ἠγάσθη τε καὶ εὐφρανθεὶς ἔτι δὴ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐπενόησεν ἀπεργάσασθαι (2). Telles sont les paroles de Platon que M. Martin traduit ainsi : « Quand le mouvement et la vie de cette image produite des dieux éternels (3) parut aux yeux du père qui l'avait engendrée, il admira son œuvre, et, plein de joie, il conçut le dessein de la rendre plus semblable encore à son modèle (4). »

Ce passage est un de ceux où l'on a cru voir quelque chose d'analogue au dogme chrétien de la Trinité. En effet, il y a là, dit-on, trois hypostases, savoir : Dieu le père, l'intelligence divine, qui contient les Idées et le monde fils de Dieu, et Dieu lui-même. Mais, 1° il est évident qu'ici Pla-

(1) Cfr. H. Martin, *Études sur le Timée*, I, argument, § 2 et 4.

(2) Cfr. Platon, *Timée*, trad. Martin, 100.

(3) Ces dieux éternels dont le monde est l'image sont évidemment les Idées. Voir *Études sur le Timée*, argument, § 3.

(4) Cfr. Platon, *Timée*, 101, traduction Martin.

ton donne à l'Être suprême le nom de Père du monde, comme nous lui donnons celui de Père des hommes, parce que le monde et les hommes sont son ouvrage ; 2° *les Idées*, ces espèces intelligibles que Platon appelle des *dieux éternels*, ne résident point, suivant lui, dans le Dieu suprême (1) ; 3° il considère le monde comme un dieu subalterne produit, non éternel (2) ; 4° il n'admet pas que Dieu, père du monde, les Idées et le monde, soient un seul Dieu.

On lit encore, dans le Timée, une phrase qu'on a voulu traduire ainsi : « Le Verbe, ou la pensée divine, voulant créer le temps, etc. : Ἐξ οὖν λόγου καὶ διανοίας Θεοῦ τοιαύτης πρὸς χρόνου γένεσιν, ἵνα γεννέθῃ χρόνος, κ. τ. λ. (3). Mais voici la traduction complète de cette phrase, où il n'est nullement question du Verbe : « C'est donc d'après ce raisonnement et cette pensée de Dieu touchant la production du temps, auquel il voulait donner naissance, que le soleil, la lune et les cinq autres

(1) La preuve de ce fait ne peut être développée ici à cause de son étendue; nous sommes obligé de renvoyer aux § 2 et 3 de l'argument du *Timée*, I. Voyez encore la note XXIXe, t. II, 50, surtout le 2e renvoi de cette page.

(2) La preuve de cette assertion se trouve dans H. Martin, II, note LXIV, sur l'origine du monde.

(3) Cfr. Platon, *Timée*, 38.

astres nommés errants, sont nés pour fixer et maintenir les nombres qui le mesurent (1). »

Nous lisons au commencement du VIIe livre de la République un passage que le célèbre auteur de la *Préparation évangélique* (2) interprète ainsi : « — N'est-ce pas le soleil qui est le principe de la lumière, et n'est-il pas aperçu à la faveur de cette lumière qu'il répand? — Oui sans doute, répondit-il. Eh bien, repris-je, qu'il me soit donc permis d'appeler *Fils* de l'être bon, l'être qu'il a créé *semblable* à lui ; car l'être bon est, par rapport à l'esprit, dans l'ordre des intelligences, ce qu'est le soleil par rapport à la vue dans l'ordre des objets visibles. »

Ce texte fameux paraît susceptible de deux inprétations légèrement différentes. Si l'on suppose que Platon y considère Dieu comme un être souverainement puissant, intelligent et bon, parfaitement conforme à l'idée absolue du bien, mais distinct de cette idée, alors, quand Platon nous représente l'idée du bien comme ayant engendré, τεκοῦσα, dans le monde visible la lumière, et celui

(1) Cfr. H. Martin, II, note XXIX.
(2) Cfr. *Démonstrations évangéliques* de Migne, Eusèbe. — Nous regrettons que M. Martin n'ait pas traduit ce texte. — La traduction de M. Cousin diffère beaucoup de l'interprétation d'Eusèbe. — Cfr. Cousin, *Œuvres complètes de Platon*, X.

qui la dispense, c'est-à-dire le soleil (1), et fournissant, παρεχομένη, dans le monde invisible la vérité et l'intelligence, il faudrait comprendre que l'idée du bien est la cause exemplaire de la lumière et du soleil, comme aussi de la lumière de l'âme et de l'intelligence, source de cette lumière. Mais si, avec plus de vraisemblance peut-être, on admet que, dans ce passage, Platon considère l'idée du bien comme n'étant autre chose que Dieu même (2), alors, cette espèce intelligible est un être souverainement puissant, intelligent et bon, cause efficiente de ce qu'il y a de bon dans tous les objets : cette idée, c'est-à-dire Dieu, a produit le soleil et la lumière, en les tirant du chaos, comme il est raconté dans le Timée; ce même Dieu fournit l'intelligence, νοῦς, cette émanation de lui-même, que, d'après le Timée (3), il a mise dans l'âme de l'univers

(1) Proclus, *Commentaire sur la République*, p. 430-433.

(2) Cette interprétation a été adoptée par Plutarque, Apulée, et presque tous les néoplatoniciens; — Tiedeman, *Arg. Plat. dial.*, p. 210; — Morgenstern, *Comm. de Platon. Rep.*, p. 154; — Richter, *De ideis Plat.*, p. 78 et suiv.; — Tennemann, *Hist. de la Phil.*, t. II, p. 282 et suiv.; — Schleiermacher, *Introd. ad phil.*, part. II, vol. III, p. 134; — et Ritter, *Histoire de la phil.*, liv. VIII, c. 4. Mais ces auteurs ont-ils eu raison d'en conclure que la même doctrine doit se retrouver dans toutes les œuvres de Platon?

(3) Cfr. Henri Martin, note 22, § 3.

pour organiser le monde; il fournit la vérité, cette lumière que l'intelligence répand dans l'âme, de même que le soleil répand la lumière physique (1). Il n'y a point là de Trinité; s'il y en avait une, la troisième hypostase serait le soleil.

Le second passage à discuter se trouve dans la seconde Lettre, dont je veux bien supposer l'authenticité (2). L'auteur lui-même déclare qu'ici ses paroles ne sont intelligibles que pour ceux qui sont initiés à tous les mystères de sa doctrine. Les voici (3) : Περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστὶ, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκεῖνο αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν· δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα. Évidemment, dans la dernière petite phrase, le mot αἴτιον est le seul qu'on puisse sous-entendre avec les adjectifs δεύτερον et τρίτον. Cela posé, voici la traduction : « Toutes choses sont autour du roi de toutes choses, et tout est à cause de lui; et il est cause de tout ce qui est bon. Mais cette cause n'existe qu'au second degré dans les choses qui tiennent le second rang, et au troisième, dans celles qui tiennent le troisième. » Maintenant voici, je pense, l'interprétation que doivent recevoir ces li-

(1) Cfr. Julien, *Hymne au soleil*, p. 25-27. (Juliani opera, Paris, 1583.)

(2) Sur cette question cfr. H. Martin, la *Notice bibliographique*, à la fin de son ouvrage.

(3) *Lettre* II, p. 312. Cfr. Plotin, dans Eusèbe, *Prép. ev.*, XI, 17, p. 355, 356.

gnes mystérieuses. La seule divinité suprême reconnue par Platon, c'est-à-dire la souveraine intelligence (1), est au centre de tout, est le principe et la fin de toutes choses; elle est la cause efficiente du bien; elle pénètre partout pour le produire; mais, semblable à la lumière et à l'action bienveillante du soleil, elle ne pénètre pas partout également. La perfection suprême de l'intelligence ne se rencontre que dans celui qui est l'intelligence même, c'est-à-dire en Dieu. Une vive émanation de l'intellect divin pénètre dans l'âme du monde et dans l'âme des astres, de ces dieux produits, mais immortels. Une émanation moins vive pénètre dans les âmes des animaux mortels et intelligents, c'est-à-dire des hommes, en qui il y a encore quelque chose de la divinité (2). Tel me paraît être le sens de ce passage, qui devient plus clair quand on le rapproche d'une phrase du Timée, où les adjectifs δεύτερον et τρίτον sont employés d'une manière analogue. Je veux parler de cette phrase où Platon dit que les éléments de l'âme humaine ne sont pas aussi purs que ceux de l'âme du monde, ἀλλὰ δεύτερα καὶ τρίτα, mais inférieurs d'un ou de deux degrés. Nous trouvons donc, dans la doctrine de Platon, le germe du système des émanations;

(1) Comme Plutarque le dit fort bien du destin, c. 9.

(2) Cfr. H. Martin, note 38.

et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il avait mal défini la notion de substance (1).

Nous y trouvons aussi une sorte de dualisme, ou plutôt, entre les deux extrêmes, savoir, l'intellect principe de l'ordre et la matière principe de l'indétermination et du mal, il y a un intermédiaire par le moyen duquel le bon principe domine sur le mauvais : cet intermédiaire, c'est l'âme. Platon n'est pas panthéiste ; car, suivant lui, la matière et l'âme sont bien distinctes de Dieu. Cependant il admet quelque chose d'analogue au panthéisme, mais dans le monde des intelligences seulement ; car, suivant lui, tout ce qu'il y a d'intelligence dans toutes les âmes ne constitue qu'un seul Dieu, supérieur à toutes les âmes, et se manifestant en elles à divers degrés.

Nous laissons de côté quelques textes de Platon qui n'ont pas une grande importance. Tel est l'extrait du livre VI de la *République*, que M. Pierre Leroux a interprété d'une manière si grotesque (2). Ce qui est plaisant, c'est que le naïf théologien n'a pas su saisir les plus fortes objections, et que nous avons été obligé de lui fournir les plus spécieuses

(1) Cfr. H. MARTIN, note 22, § 3, 6.

(2) Cfr. PIERRE LEROUX, *Du Christianisme et de son origine démocratique,* 173-178. — On peut lire toute la traduction de ce passage dans COUSIN, *Œuvres complètes de Platon,* X.

difficultés. On voit que nous y mettons de la bienveillance.

Répétons, en finissant cette discussion bien longue, mais pourtant nécessaire, les paroles du savant interprète de Platon, bien plus compétent sur de pareilles questions que le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle* :

« La prétendue trinité platonique est le résultat d'une fausse interprétation, hasardée d'abord par des Juifs et des Chrétiens, qui voulaient considérer Platon comme un disciple de Moïse, adoptée ensuite par toute l'école néoplatonicienne, et bientôt développée de la manière la plus étrange et la plus diverse par ces philosophes syncrétistes, qui, avec leur érudition confuse et leur imagination désordonnée, ont amalgamé toutes les doctrines philosophiques et toutes les religions sans les comprendre (1). »

Quoique la théodicée de Platon soit bien différente de la théodicée chrétienne (2), il est impos-

(1) H. Martin, I, 16. — M. Pierre Leroux dit lui-même avec une naïveté qui n'est pas sans charme : « Quant à citer des passages où l'Idéal (*sic*) soit positivement considéré comme étant à la fois Dieu et une hypostase de Dieu, la chose est plus embarrassante. » — Quel langage théologique !

(2) Mgr. Affre, *Introduction à l'étude du Christianisme ;* — Maret, *Théodicée chrétienne ;* — Martin, *Études sur le Timée ;* — André, *Moïse révélateur.*

sible de ne pas reconnaître, entre la doctrine platonicienne et la révélation, plus d'une analogie dans les formules. Mais ces similitudes n'ont rien de surprenant pour ceux qui ont étudié tant soit peu l'origine des opinions du disciple de Socrate. Sans doute nous n'allons pas jusqu'à supposer, comme M. Saisset nous le fait dire (1), que Platon a copié la Bible et les Prophètes; mais nous avançons, sans crainte d'être démenti, que l'influence des traditions se fait partout sentir dans l'enseignement du philosophe de l'Académie.

« La religion, dit M. Cousin, se laissait *exploiter* par la raison et par la science, qui *mettaient à contribution ses traditions* et y *puisaient* avec respect et indépendance. Platon est un philosophe qui, selon l'école de Pythagore, au lieu de *s'asservir à la tradition*, s'en sert comme d'une forme pour ses propres idées. Il lui a *emprunté* la démonstration de l'immortalité de l'âme par son activité essentielle. Le mépris marqué pour les livres et l'écriture, l'*appel à une tradition des anciens, des anciens qui seuls savent la vérité*, à l'*Égypte*, aux *prêtres* de Dodone, la comparaison de la simplicité antique avec la frivolité moderne, prouvent incontestablement un retour vers le *passé*, et attestent dans le *Phèdre* une teinte pythagoricienne, mys-

(1) Cfr. Saisset, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1845.

tique et *orientale.* L'esprit attique s'y développe originalement sur la base du Pythagorisme et des *traditions étrangères*..... Encore une fois, les traditions de l'*Orient*, celles des Pythagoriciens, par leur antiquité, leur renommée de sagesse, leur caractère religieux et les vérités profondes qu'elles renfermaient.... *servaient de base aux conceptions de Platon;* c'est pour ainsi dire l'étoffe de sa pensée (1). »

« Enfin Platon, dit M. Bonnetty dans une savante réponse à M. Saisset, Platon vient encore chercher la sagesse en Orient; il demeure treize ans, ou au moins trois ans en Égypte, il y a pour maître l'Égyptien Sechnuphis d'Héliopolis, désire visiter la Chaldée et la Perse, en est empêché par les guerres actuelles, et revient dans sa patrie, où il compose ses Dialogues, qui sont, dit M. Saisset, l'*Évangile de la Philosophie.*»

Or, voici ce qui s'était passé au sein du peuple juif. Salmanazar avait enlevé les dix tribus et les avait dispersées dans les provinces de son vaste empire (2) (715 ans avant Jésus-Christ). Nabuchodonosor aussi emmène à trois reprises (602, 594,

(1) Platon, traduction Cousin, VI, notes sur le *Phèdre.*

(2) Pythagore ne naquit que 584 ans ou 608 ans avant Jésus-Christ, et il visita la Chaldée. Or, qui ne sait que Platon avait reçu d'Archytas toute la tradition pythagoricienne?

584 ans avant Jésus-Christ), en Babylonie, une partie du peuple juif. Jérémie prophétise à Jérusalem, en Chaldée, à Babylone, *en Égypte;* Daniel, Saraias, Baruch, Ézéchiel, apparaissent tour à tour. Leurs prophéties sont écrites et répandues parmi les Juifs. Les Juifs, malgré le conseil de leurs prophètes, font alliance avec les Égyptiens, qui envoient une armée à leur secours (1). Après leur défaite, *une partie du peuple juif passe en Égypte* (583 ans avant Jésus-Christ). Daniel est nommé gouverneur de la province de Babylone et chef des Mages ; ses amis partagent sa fortune et prennent part à l'administration de l'empire sous trois rois (2); il est nommé un des trois chefs de l'État sous Darius le Mède, qui reconnaît le Dieu des Juifs, et défend, par une ordonnance publiée dans tout l'empire, de s'adresser à une autre divinité

(1) On voit donc que les Juifs ont pu dans plus d'une occasion communiquer aux Égyptiens plusieurs de leurs idées. Les rapports de ces deux peuples remontent à la plus haute antiquité : Abraham, le père de la nation juive, visite l'Égypte ; Moïse est élevé à la cour des Pharaons ; Joseph, avant lui, avait été ministre tout-puissant sur les bords du Nil. Nous avons donc le droit de supposer que les Égyptiens n'ont pas pu ignorer les doctrines de la nation juive.

(2) Nous prions les lecteurs de remarquer ces faits, qui prouvent l'influence que les doctrines juives ont dû exercer sur le Mazdéisme. Nous y reviendrons en parlant de M. Jean Reynaud.

qu'à ce Dieu (550 ans avant Jésus-Christ). Cyrus met les Juifs en liberté et leur permet de rebâtir Jérusalem (545 ans avant Jésus-Christ) (1). L'Égypte est conquise par les Perses (522). Assuérus épouse une Juive; il abandonne à son favori Aman le sort des Juifs, puis révoque cet ordre, permet aux Juifs de se venger de tous leurs ennemis, et ordonne de respecter leur Dieu (504 ans avant Jésus-Christ). Artaxercès avait permis de relever les portes et les murs de Jérusalem ; le temple avait été rebâti et inauguré. Néhémie et Zacharie publient leurs prophéties (455 ans avant Jésus-Christ), qui ont cours non-seulement parmi les Juifs de Palestine, mais encore parmi ceux qui en grand nombre habitaient l'Égypte. Tous les Juifs étaient obligés de posséder le livre de la loi et de la mettre en pratique.

Or, cela étant ainsi, nous demandons maintenant si c'est une chose absurde de supposer que Solon, Pythagore, Platon, ont eu connaissance des livres juifs, ou du moins ont conversé avec quelques Juifs instruits et connaissant leur loi, comme l'a dit Mgr de Paris ? Et les Pères qui ont avancé que Platon avait connu les doctrines bibliques sont-ils donc si coupables? Tout le monde avouera que M. Saisset a été ici un peu trop tran-

(1) Ces faits, comme nous le démontrerons plus tard, sont antérieurs à la prédication de Zoroastre.

chant. Il aurait dû prendre exemple sur son maître, M. Cousin, qui dit avec plus de circonspection, tout en refusant de croire que Platon *a lu*, en Égypte, Moïse et les Prophètes :

« Il ne faut pas non plus nier un *rapport réel*, au milieu des plus profondes différences...... C'est nier les *traditions antiques* (1) qui ont *servi de fondement*, en Grèce, à l'art comme à la *philosophie*, à l'imagination comme à la *raison*..... Plus, en effet, on approfondira les Dialogues de Platon, et plus on y trouvera d'*éléments réels et historiques* librement employés (2). Ajoutons en outre que Platon reconnaît lui-même, dans l'*Epinomis* (3), qu'une grande partie de sa science sur les dieux, il la doit à un *barbare*, à un *Chaldéen* (4). »

Mais l'influence des Juifs s'étendit bien au-delà des limites de l'Asie occidentale (5) et de la Grèce.

(1) Nous dirions primitives.
(2) Cfr. Platon, trad. Cousin, *Notes sur le Banquet.*
(3) L'*Epinomis* est un ouvrage que M. Martin regarde comme apocryphe, et qu'il attribue à Philippe d'Oponte; mais le savant traducteur de Platon pense que l'Epinomis reproduit les leçons orales de Platon.
(4) Cfr. *Annales*, 3e série, II et XI. — Qu'on n'oublie pas que les Juifs étaient alors répandus dans toute l'Asie occidentale. — Cfr. Brunati, *Démonstrations* de Migne, XIV.
(5) Cfr. Brunati, *La révélation parmi les gentils*, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, XIV, 490.

Nous les voyons, bien avant Jésus-Christ, établis dans l'Abyssinie (1). Ils pénétrèrent en Chine et s'y maintinrent dans un état florissant, peut-être trois siècles avant le Christianisme (2). Nous les voyons dans l'Inde fonder des établissements solides aussitôt après la captivité de Babylone (3). W. Jones (4), Hamilton et Forster (5) ont admis l'origine hébraïque des Afghans. Après des faits aussi nombreux et aussi concluants, on ne peut pas s'empêcher de supposer que ce peuple missionnaire n'ait contribué à entretenir, ou à réveiller partout les traditions sacrées de la révélation primitive (6).

(1) Cfr. Bonnetty, *Annales de Philosophie chrétienne*, 1re série, VI, 268.

(2) Cfr. Eichhorn, *Introduction à l'Ancien Testament*.

(3) Cfr. Buchanan, dans l'*Annual-Register* de 1817.

(4) Cfr. W. Jones, *Recherches asiatiques*, II, 123.

(5) Cfr. Hamilton et Forster, *Histoire des Afghans-Rohyllahs*.

(6) Cfr. Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, I, lettre 5.

CHAPITRE III.

Christologie du livre de l'Humanité.

ARTICLE IER.

L'Origine des Évangiles.

> L'Allemagne reste, sans doute, quoique avec quelques modifications, le foyer de la guerre contre J. C. C'est là que nos incroyants vont demander les armes que le génie de la France leur refuse de plus en plus ; mais la chute est grande, et la foudre qui sort du nuage du Rhin n'est pas destinée à faire les mêmes blessures que cette double langue de l'Angleterre et de la France, dont le grand comte de Maistre prédisait il y a déjà près d'un siècle la future alliance au profit de l'Église et de Jésus-Christ.
>
> (Le P. LACORDAIRE.)

M. Pierre Leroux n'avait pas dit son dernier mot dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Son esprit inquiet et actif poursuivait toujours avec la même ardeur l'étrange utopie d'un système religieux qui devait remplacer tout à la fois l'Église et l'Évangile (1). La révolution de Juillet n'avait pas réalisé

(1) « Ce n'est plus de la modestie de M. P. Leroux

les espérances de l'ancien directeur du *Globe* (1). Le scepticisme glacé avec lequel la bourgeoisie avait combattu le Christianisme, pendant la longue guerre de la Restauration, s'était rapidement discrédité par les applications que quelques penseurs téméraires en avaient voulu faire aux masses après le triomphe de Juillet (2). La chute éclatante de l'école saint-simonienne, à laquelle n'avaient manqué ni le dévouement, ni les circonstances, ni les talents, éclaira bien des yeux. Tous les hommes pratiques comprirent qu'il fallait se résigner à laisser l'Église exercer sur les peuples son heureuse influence (3). Seul avec quelques amis, M. Pierre Leroux conservait la fièvre qui dévora pendant plusieurs années toutes les âmes ardentes et rêveuses. Il continua donc, dans le livre *De l'Huma-*

qu'il semblerait à propos de venir parler aujourd'hui. Lui aussi, il est entré à pleines voiles, comme tant d'autres, dans cet océan pacifique de l'orgueil, et il a franchi son détroit de Magellan. Nous l'avions connu et aimé homme *distingué*, nous l'abandonnons révélateur et prophète. » — SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, Jouffroy.

(1) Cfr. LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans*, I; — et P. LEROUX, *De l'Éclectisme.*

(2) Cfr. L. REYBAUD, *Les réformateurs modernes;* BONNETTY, *Histoire du Saint-Simonisme* dans les *Annales;* — RIAMBOURG, *l'École de Paris;* — L. BLANC, *Histoire de dix ans*, III, c. 3; — ALZOG, *Histoire universelle de l'Église*, III.

(3) Cfr. THIERS, *Histoire du Consulat*, le Concordat.

nité, la lutte commencée par MM. Bazard et Enfantin contre la vieille société catholique.

On éprouve, en lisant son ouvrage, un sentiment involontaire de tristesse et de surprise. Il est impossible de ne pas s'étonner en voyant M. Pierre Leroux aborder, avec une légèreté impardonnable, les plus difficiles problèmes de la science historique, et un esprit *distingué* se satisfaire des chimères les plus vaines et les plus misérables, quand elles caressent tant soit peu les songes d'une imagination sans frein. Donner à l'humanité régénérée son symbole et son Dieu; terminer l'inguérissable anarchie du rationalisme; remplacer le dogme chrétien par une croyance plus pure et par une morale plus élevée, c'est à ce mince résultat que se bornent les prétentions naïves du confiant auteur du livre *De l'Humanité*. Les hommes de cette école ont une audace crédule qui fait sourire bien plus qu'elle ne fait peur (1). Pendant qu'ils ont sur les lèvres l'ironie dédaigneuse du scepticisme, ils conservent dans leur langage et au fond de leur cœur toutes les illusions et toutes les témérités de la jeunesse. Malheureusement pour de pareils esprits, l'erreur est enfermée en quelque sorte dans un cercle vicieux éternel, comme les damnés du

(1) Nous avions cru jusqu'à ce jour au bon sens de la France. Nous n'avions pas prévu les succès du socialisme dans la patrie de Bossuet et de Napoléon.

Dante. Il n'est pas facile d'inventer après tant de siècles d'agitation et de combats. Le rationalisme semble avoir épuisé sa fécondité primitive; il s'affaisse maintenant sous le poids de ses discordes et de sa stérilité.

Les réflexions que nous venons de faire trouvent une application pleine d'évidence et de lumière dans la question qui nous occupe. M. Pierre Leroux se vante, avec emphase, d'avoir enfin découvert cette explication *définitive* des origines du Christianisme, que nous sollicitons en vain sur tous les tons (1). Pour mettre en avant une pareille prétention, il faut une étrange ignorance de la controverse chrétienne. L'auteur du livre *De l'Humanité* n'a inventé que quelques bévues qui défigurent et affaiblissent les systèmes qu'il a bien voulu traduire en français. M. Pierre Leroux a pris aux Allemands, non-seulement leurs idées chimériques et creuses (2), mais encore l'immense ennui qu'ils savent répandre sur les discussions scientifiques. Quand on se résigne à parcourir les deux volumes de son ouvrage, quand il faut tra-

(1) Cfr. Franz de Champagny, *Les Césars*, IV; Du paganisme moderne.

(2) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, II. Le parallèle du Christ et de Socrate (932) est pris à Hégel; un peu plus loin (933), il renouvelle quelques idées de Strauss; et ailleurs (936), il rappelle Bretschneider et son livre des *Probabilia*.

verser ces accablantes dissertations, ces épisodes interminables (1), cette philologie chimérique qu'il met presque toujours à la place des preuves (2), on a peine à garder sa patience et son calme. On a besoin de toute sa résignation pour aller jusqu'au bout, tant on éprouve de dégoût et d'ennui.

Quelle est l'origine de nos quatre Évangiles? Les rationalistes n'ont jamais pu s'entendre pour donner à cette question sérieuse une solution qui pût satisfaire les esprits graves. Les hommes qu'on veut nous montrer comme les maîtres de l'exégèse nouvelle, diffèrent plus ou moins quand il s'agit de résoudre ce problème capital. Eichhorn, Herder, Schleiermacher, Paulus, de Wette et Strauss (3) se contredisent et se réfutent les uns les autres. M. Pierre Leroux, afin de ne pas paraître trop novateur, a choisi une des hypothèses les plus usées, les plus décriées au delà du Rhin (4), celle de l'évangile primitif (5), qui, après avoir été imaginée par Semler et par Eichhorn, fut plus tard modifiée, sans devenir meilleure, par Herder et

(1) Pour juger M. P. Leroux, sa méthode et son style, il serait très-curieux de lire *De l'Humanité*, II, 916, 918, 927 et 931.

(2) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, II, 840-853.

(3) Cfr. L'exposé des systèmes de Schleiermacher, de De Wette, de Strauss, etc., dans notre IIe partie.

(4) Au moins telle qu'il l'a présentée.

(5) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, 785-791.

par Gratz. Seulement, l'impartialitié nous oblige de dire que le système d'Eichhorn était plus habilement présenté et surtout plus fortement soutenu que celui de son imitateur. Le célèbre orientaliste prétendait, en effet, que les Évangélistes s'étaient servis d'un texte primitif, composé dans la langue aramique et que leurs témoignages étaient la reproduction d'un document inconnu, dont rien n'assurait la valeur historique (1). M. Pierre Leroux suppose qu'au lieu d'un texte aramique et sans autorité, c'est l'Évangile hébreu de saint Matthieu qui a été le fond des autres Évangiles. L'Essénien saint Marc, le Pharisien saint Luc et le Platonicien saint Jean ont dénaturé les opinions et les idées du Saducéen saint Matthieu, d'après leur point de vue individuel (2). C'est ainsi que l'auteur du livre *De l'Humanité* explique les analogies frappantes qui se font remarquer surtout dans les trois premiers Évangiles. Il croit pouvoir constater en outre, dans chacun des écrivains sacrés, des traces suffisamment claires des théories particulières qu'il leur attribue sur la personne et sur l'enseignement de leur maître. Il est surtout frappé des ressemblances qu'il trouve entre saint Marc et saint

(1) C'est l'hypothèse d'Eichhorn. — Cfr. pour la réfutation, NORTON, analysé par Stuart dans le *Biblical repository*, avril 1838.

(2) Cfr. P. LEROUX, *De l'Humanité*, II, 785-787.

Matthieu, et il est amené à penser comme Griesbach, Paulus, Owen, Saunier et Theile, que le secrétaire de saint Pierre n'est qu'un abréviateur du premier des quatre Évangélistes. Mais ces conjectures, fondées exclusivement sur les *critères internes*, sont tout à fait contraires à la tradition perpétuelle de toutes les Églises chrétiennes qui sont sous le ciel (1). Un pareil système de critique prête si complétement à l'arbitraire, que les auteurs qui l'ont pris pour point de départ sont arrivés presque tous aux résultats les plus opposés. Herder et Storr ont supposé que c'était l'Évangile de saint Marc qui avait servi de thème primitif aux deux autres Évangiles synoptiques, c'est-à-dire à saint Matthieu et à saint Luc. D'après Vogel, saint Luc est la source de saint Marc, et des deux réunis est sorti saint Matthieu. Busching prétend que saint Matthieu s'est servi de saint Luc et que saint Marc est formé des deux autres. Enfin, un homme dont le jugement est du plus grand poids dans ces sortes de matières, le docteur Tholuck, s'exprimait ainsi, il y a quelques années, dans un ouvrage célèbre : « Toutes les tentatives faites pour déduire un Évangile d'un autre sont abandonnées (en Allemagne) *comme surannées.* » Voilà ce que pense des *découvertes* de M. Pierre Leroux un homme que tous les

(1) Nous le démontrerons plus tard, en prouvant l'authenticité de l'Évangile selon saint Marc.

partis s'accordent à regarder comme une des plus grandes autorités de l'exégèse moderne !

Le savant exégète ajoute : « Un examen approfondi de l'hypothèse qui fait de l'Évangile de Marc une simple mosaïque composée avec le premier et le troisième Évangile, démontre jusqu'à l'évidence la fausseté de cette opinion. Il faut remarquer qu'elle n'a pas même pu satisfaire complétement ceux qui s'étaient portés ses défenseurs. Le docteur Credner, qui a traité ce sujet le dernier, abandonne l'opinion de Griesbach (1). »

Il ne juge pas avec moins de sévérité la supposition qui ne ferait de saint Luc qu'un copiste de saint Matthieu, que M. Pierre Leroux a pourtant présentée avec tant d'assurance.

« Quoi ! s'écrie-t-il, un disciple des Apôtres, jouissant d'une autorité égale à celle de Luc, se serait attaché à l'ouvrage de son compagnon Marc et à celui de Matthieu, pour en faire une compilation et des extraits si serviles, qu'on ne pût trouver dans son ouvrage que deux chapitres qui lui fussent propres ; et il ne se serait permis d'ailleurs que d'ajouter çà et là quelques petits renseigne-

(1) Tholuck, *Crédibilité de l'histoire évangélique*, 257-259-260 de la traduction française. — De Wette lui-même a été obligé d'avouer qu'il est impossible que Marc ait eu sous les yeux les écrits de ses deux prédécesseurs supposés.

ments!... Voilà ce qu'on voudrait nous faire croire (1)! »

Giesler, dans son livre sur l'origine des Évangiles, ne s'exprime pas avec moins de vigueur :

« Combien, dit-il, le travail qu'on est obligé d'admettre dans ce cas ne diffère-t-il point de la manière de procéder qui convient à une pareille époque? Ici l'Évangéliste le plus récent assigne à des narrations entières et à des sentences isolées une place toute différente de celle qu'elles occupent dans l'ouvrage de son prédécesseur ; il faut donc qu'il ait feuilleté cet ouvrage, tantôt à une place, tantôt à l'autre, pour y prendre ces passages! Il commence par copier mot à mot, puis il se fait un jeu de changer l'ordre des mots et des pensées; ensuite il omet des pensées et finit par changer les expressions et les synonymes, sans altérer complétement la pensée! Or, au milieu de tant d'apprêts, ces écrits portent si clairement l'empreinte de la simplicité, et il y a une telle absence de prétentions, que leurs ennemis eux-mêmes sont forcés de le reconnaître (2)! »

M. Pierre Leroux ne suppose pas seulement que les trois derniers Évangélistes ont copié saint Matthieu plus ou moins servilement; il affirme encore

(1) Tholuck, *Crédibilité de l'histoire évangélique*, 260-261.
(2) Gieseler, 635.

qu'ils ont altéré la doctrine de leur maître, pour l'accommoder à leurs préjugés favoris. C'est ainsi qu'on trouverait dans les quatre Évangélistes, s'il faut l'en croire, des idées complétement différentes sur le ciel et sur l'enfer, et même sur la divinité du Christ. Le grossier Kiliasme (1) de saint Matthieu se modifie et se transforme dans les écrivains postérieurs. La fougueuse démagogie de l'ancien publicain se change en théorie conservatrice et modérée dans le disciple de saint Paul. Le prophète thaumaturge de saint Matthieu devient, dans le quatrième Évangile, le Verbe fait chair descendu dans les ténèbres et dans les agitations de ce monde. — Il ne serait pas difficile de démontrer, par les faits les plus concluants et les plus multipliés, l'admirable et profonde unité de nos quatre Évangiles (2). Mais, sans nous lancer dans une discussion exégétique qui doit trouver sa place dans la suite de cet ouvrage, nous nous bornerons à faire sur la théorie de M. Pierre Leroux quelques observations de sens commun, qui suffiront pour en faire bonne et rapide justice.

Quel caractère donne aux premiers Apôtres du

(1) Le règne temporel du Christ sur la terre, qui doit durer 1000 ans. — Cfr. DOELLINGER, *Origines du Christianisme*, Kiliasme.

(2) Cfr. E. QUINET, *Allemagne et Italie*, II, 382-384.

Christianisme l'auteur du livre *De l'Humanité?* Comment! ils considéraient le Christ comme le sauveur des hommes et l'envoyé du Ciel, et ils lui prêtaient sans remords et sans crainte tous les caprices de leur imagination et tous les rêves de leur philosophie! Ils altéraient, sans balancer, des dogmes pour lesquels ils ont tant souffert et versé tout leur sang! Cela n'est pas dans la nature humaine, et c'est le cas de s'écrier avec J. J. Rousseau : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente. » Voudrait-on supposer qu'il n'y avait chez les prédicateurs apostoliques ni convictions véritables, ni doctrines arrêtées? On l'a fait au dix-huitième siècle; mais c'est là une de ces inventions odieuses qu'aucun écrivain qui se respecte n'oserait produire aujourd'hui (1). D'ailleurs, les anciens défenseurs du Christianisme l'ont si bien renversée (2), qu'il serait difficile de la relever avec succès. Au lieu de s'expliquer sur tous ces points avec franchise, M. Pierre Leroux préfère rester dans des généralités tout à fait vagues. Il disserte longuement pour faire de saint Marc un Essénien, et de saint Luc un Pharisien conserva-

(1) *La Liberté de penser* en convient, n° de mai 1849.

(2) Cfr. Leclerc, *Lettre sur la sincérité des Apôtres;* — La Luzerne, *Dissertations sur la religion;* Duvoisin, *Démonstration évangélique;* — Bergier, *Traité de la vraie religion.*

teur. Mais, comme nous le démontrerons plus tard, toute la tradition de l'Église primitive est contraire à ces présuppositions historiques, qui n'ont d'autre base que l'imagination de l'auteur (1). Les raisons qu'il oppose à la conviction unanime de toutes les Églises chrétiennes ne nous ont pas paru mériter une discussion sérieuse : ce sont de pures conjectures *à priori*, et ce n'est pas par des hypothèses plus ou moins vraisemblables qu'on doit trancher des questions de cette nature. Le Christianisme est une chose trop importante pour qu'on ait droit de le traiter avec une pareille légèreté. Quand il s'agit de tout l'avenir moral de l'humanité, de toutes les destinées de la société moderne, la gravité n'est pas seulement de convenance, c'est un devoir impérieux.

(1) Cfr. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, articles *S. Marc* et *S. Luc*.

ARTICLE II.

Le Christ était-il Essénien ?

> Quelques incrédules de notre siècle ont avancé fort sérieusement que Jésus-Christ était de la secte des Esséniens, qu'il avait été élevé parmi eux, et qu'il n'a fait, dans l'Évangile, que rectifier quelques articles de leur doctrine : l'un d'entre eux a fait un gros livre pour le prouver ; on comprend bien comment il y a réussi. Mais le mépris que les savants ont fait de cet ouvrage n'a pas empêché d'autres imprudents de répéter le même paradoxe.
>
> (Bergier.)

L'auteur du livre *De l'Humanité* ne se contente pas de prétendre que l'évangéliste saint Marc avait profondément subi l'influence des Thérapeutes d'Alexandrie. Poursuivant sa pensée favorite de montrer toujours le Christianisme comme un syncrétisme hardi de toutes les doctrines religieuses de l'ancien monde (1), il ose présenter le Christ lui-même comme un initié des communautés essé-

(1) Cfr. de Valroger, *Études sur le rationalisme contemporain :* syncrétisme païen. L'auteur examine avec soin l'origine et les principes de cette théorie.

niennes (1), qui s'étaient alors établies sur le sol de la Judée. Nous ferons remarquer que M. Salvador, dans son livre sur Jésus-Christ, avait jeté en avant la même supposition, sans paraître, il est vrai, y attacher une bien grande importance (2). M. Pierre Leroux en fait au contraire un des points fondamentaux de toute sa christologie. Il a développé cette hypothèse aventureuse, dans son livre *De l'Humanité*, avec une attention et une complaisance toutes particulières. Malheureusement elle n'est ni plus solide, ni plus nouvelle que celle de l'Évangile primitif, que nous avons discutée dans l'article précédent.

On concevrait qu'on pût faire, sur la vie du Sauveur, bien des théories arbitraires, si nous n'avions pas, sur toutes les circonstances de cette vie, les documents les plus dignes de foi. Comment le récit des Apôtres et des Évangélistes, en ce qui touche l'éducation et la jeunesse du Rédempteur, pourrait-il être raisonnablement contesté, quand il est confirmé par toute la tradition judaïque (3)? Or, nous demandons à M. Pierre Leroux de nous citer un

(1) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, II, 940-941.

(2) Cfr. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, I, 215; — et notre travail sur M. Salvador, dans les *Démonstrations évangéliques* de M. Migne, t. XVIII.

(3) Cfr. Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*; — Bullet, *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des auteurs juifs et païens.*

seul trait des premières années de la vie du Sauveur, à l'aide duquel on puisse constater ces prétendues relations avec les Esséniens? Ne voyons-nous pas au contraire Jésus passer presque toute son existence, jusqu'à son baptême, dans les humbles travaux de la maison de Nazareth? Et il se trouve précisément qu'il n'y avait pas, dans toute la Galilée, où Jésus demeura pendant une si grande partie de sa vie, une seule communauté d'Esséniens (1). D'ailleurs, comme les habitudes de cette secte étaient pleines de mystère, il était très-difficile de se mettre en relation avec ses membres (2). Ils fuyaient les cités, vivaient dans la retraite, professaient un grand éloignement pour tout ce qui n'appartenait pas à leur communauté; ce n'était donc pas par quelques rapports passagers qu'on pouvait pénétrer les secrets de leur doctrine. Il fallait s'y préparer par des initiations longues et compliquées (3). Il est donc évident que Jésus-Christ, pendant sa jeunesse, ne leur a dû, ni son éducation, ni les idées qu'il a prêchées plus tard, comme M. Pierre Leroux l'avance contre l'évidence des faits (4).

(1) Cfr. Abbadie, *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 2e section, ch. XIV.

(2) Cfr. Doellinger, I, 13; — Bergier, *Dictionnaire de Théologie*, article *Esséniens*.

(3) Cfr. Doellinger, I, 13; — Bergier, art. *Esséniens*.

(4) Cfr. Philon, *De la vie contemplative*; — Stol-

Si l'on considère avec quelque attention la vie publique et toutes les circonstances de la prédication du Sauveur, on s'apercevra facilement qu'il a été dirigé par des idées bien différentes de celles des Esséniens. Au lieu de manifester pour la foule la hautaine antipathie que ces sectaires lui montraient dans toutes les occasions (1), c'est à elle qu'il s'adresse constamment, et c'est vers elle que paraissent toujours se tourner ses affections et ses préférences. Loin de manifester, comme les Esséniens, une invincible répugnance pour les pécheurs (2), il s'assied à leur table et converse avec eux (3). Les Esséniens laissaient mourir de faim tous ceux qui avaient commis quelque faute grave. Cela ressemble-t-il beaucoup au pardon de la femme adultère, à l'indulgence pour Madeleine repentante, à la sublime histoire du publicain pénitent? Le Sauveur

berg, *Histoire de la religion de Jésus*, IV, 499-524 ; — Beer, *Hist. des sectes religieuses du Judaïsme* ; — Josèphe, *Antiq.*, l. XVIII, c. 2 ; — Sauer, *De Essenis disquisitio* ; — Bellermann, *Renseignements historiques sur les Esséniens* ; — Pline, l. V, ch. 17. — Pareau, *De mythicâ sacrorum codicum interpretatione*, etc., 284.

(1) Bergier, art. *Esséniens*.

(2) Cfr. Doellinger, I, 14 ; — Bergier, art. *Esséniens*.

(3) Aussi l'on disait aux Apôtres : « Est-ce que votre maître ne mange pas avec les publicains et avec les pécheurs ? » Il disait lui-même : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

ne se contentait pas de montrer aux pécheurs une miséricorde infinie : pendant que les Esséniens s'enfermaient loin des villes, il allait jusqu'au sein des cités populeuses porter à tous la bonne nouvelle de l'Évangile. Il choisissait des hommes du peuple pour les apôtres et les prédicateurs de sa doctrine, condamnant ainsi par sa conduite ces initiations mystérieuses qui faisaient le principe essentiel des communautés esséniennes.

Il n'y avait pas moins de différence dans la manière de concevoir la religion qu'il y en avait dans la manière de l'enseigner. On trouve en effet, dans les habitudes de la secte juive, ce formalisme étroit, ce goût des petites observances et des superstitions, qui donnent une physionomie si étrange aux Stoïciens de l'école pharisaïque.

« Cette secte, dit Dœllinger, poussait en quelque sorte plus loin que les Pharisiens la minûtie dans les cérémonies religieuses. Selon eux, il était mal de cracher dans un cercle ou du côté droit, de remuer un vase le jour du sabbat, et même de céder aux exigences de la nature (1). »

« Ils se soumettaient, dit Alzog, à une multitude de formalités et de pratiques extérieures, qu'ils observaient avec une inquiète exactitude, telles que les lustrations, l'abstinence des choses impures, et les

(1) Doellinger, *Origines du Christianisme*, I, 14.

quatre degrés de leur hiérarchie. Ainsi leur piété avait à la fois un caractère mystique et légal, contemplatif et servile (1). »

« C'étaient, ajoute Bergier, des Juifs très-superstitieux ; peu contents des purifications ordinaires, ils en avaient de particulières. Il y avait parmi eux des devins, qui prétendaient découvrir l'avenir par l'étude des Livres saints faite avec certaines préparations ; ils voulaient même y trouver la médecine, les propriétés des plantes et des métaux. Ils attribuaient tout au destin, rien au libre arbitre. » Il y a des auteurs qui vont beaucoup plus loin : ils contestent l'antiquité des Esséniens et repoussent toute espèce de conformité entre leurs principes et ceux de l'Évangile. Or, en cela, ils ont évidemment raison, s'il est vrai que ces sectaires, comme on les en accuse, adressassent leurs prières au soleil, qu'ils s'abandonnassent, dans leurs exercices de piété, à un enthousiasme convulsif, qu'ils condamnassent le mariage et que, parmi eux, tous ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque faute grave fussent impitoyablement chassés de leur société, quand ils n'étaient point punis de mort (2).

Si M. Pierre Leroux connaissait mieux l'histoire

(1) Alzog, *Histoire de l'Église*, I, 107.

(2) Cfr. Prideaux, *Histoire des Juifs*, VI, 81 et suiv.; — et le continuateur de Josèphe, liv. III, ch. 7, t. I, page 473.

de la révélation, il n'aurait pas été embarrassé pour trouver le modèle tout à la fois véritable et pur de la perfection dont l'Église primitive présentait le spectacle. Cet idéal, que les Esséniens avaient reproduit d'une manière imparfaite et grossière (1), cet idéal que l'Église chrétienne, de son côté, essayait de réaliser, d'après l'avis des Apôtres (2), n'existait-il pas dans les exemples de fraternité et d'abnégation complète que les colléges des Prophètes avaient naguère donnés à la société juive? Ce que la tradition hébraïque avait de plus noble et de plus saint offrait un encouragement et une excitation perpétuelle aux fondateurs du Christianisme. Il ne leur était donc nullement nécessaire de copier les habitudes de vie des Esséniens, si étrangement mêlées d'erreur et de superstition. M. Pierre Leroux a beau dire que l'Eucharistie des premiers Chrétiens rappelle évidemment les repas fraternels et mystiques des communautés esséniennes (3); il a beau remarquer qu'on rencontre, dans toutes les religions de l'antiquité, quelque chose d'analogue à ce sacrement auguste (4), où il affecte de ne voir que les ténébreux mystères du

(1) Cfr. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, III, 523.
(2) Cfr. S. Jacques, *Épître catholique*, V, 10.
(3) Cfr. Pierre Leroux, *De l'Humanité*, II, 940.
(4) Cfr. Pierre Leroux, *De l'Humanité*, II, 941.

panthéisme (1) ; que nous importent ces rapprochements insidieux? Tous les théologiens catholiques n'enseignent-ils pas, avec une unanimité parfaite, que le sacrifice de la nouvelle alliance, ce miracle de l'amour infini que M. Leroux dénature et blasphème, était prédit par les Prophètes (2), figuré par tous les sacrifices de la religion patriarcale et mosaïque? M. Leroux ignore-t-il que Jésus-Christ trouva, dans la tradition religieuse du genre humain, comme une attente universelle du sacrifice annoncé par Malachie (3), et qui devait être offert au Dieu vivant, du couchant à l'aurore?

« Il n'est pas douteux parmi nous, dit Pélisson, que toutes les fausses religions ne soient venues de la véritable, et les sacrifices du paganisme, des sacrifices ordonnés aux premiers hommes, dont Abel et Caïn nous font voir l'exemple ; sacrifices qui n'étaient que la figure et que l'ombre d'un grand sacrifice, où Dieu se devait lui-même immoler pour nous. Par toute la terre, on mangeait la chair des victimes ; dans toutes les nations, le sacrifice qui finissait par là était regardé comme un festin solennel

(1) Cfr. PIERRE LEROUX, *De l'Humanité*, II, 945.

(2) « Notre sacrifice est démontré, dit saint Augustin, non-seulement par les livres évangéliques, mais encore par les livres prophétiques. » — Cfr. S. AUGUSTIN, *De doctrinâ Christ.*, cap. 21 ; — LIEBERMANN, *De Eucharistiâ*, cap. 3.

(3) Cfr. MALACHIE, I, 10 et 11.

de l'homme avec Dieu ; d'où vient que l'on trouve si souvent, dans les poëtes anciens païens, le festin de Jupiter, les viandes de Neptune, pour signifier les victimes dont on mangeait, après les avoir immolées à ces fausses divinités. Et, s'il y avait parmi les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices où la victime était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu, on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, afin qu'en ces sacrifices mêmes il y eût à manger pour l'homme (1). »

« Quoique la religion primitive, dit un des plus profonds penseurs de ce siècle, formât une société réelle entre Dieu et l'homme, le genre humain aspirait néanmoins à une plus grande union. Il avait conservé le souvenir d'une société originelle plus parfaite, et la même tradition avait perpétué l'espérance que des communications plus intimes seraient rétablies par le réparateur qui était l'espérance des nations. Aussi la croyance d'un Dieu présent seulement par sa protection n'a jamais pu satisfaire ce besoin immense que l'homme a de s'unir étroitement avec lui. L'idolâtrie tenait en partie à l'énergie de ce sentiment; car toute pratique vicieuse est fondée sur un sentiment droit, détourné de son véritable objet, comme toute erreur, suivant la remarque de Bossuet, est fondée sur une

(1) Pélisson, *Traité de l'Eucharistie*, p. 182.

vérité dont on abuse. De là la consécration des statues, pour y faire habiter corporellement la Divinité ; de là aussi ce penchant à la théurgie, si violent chez toutes les nations païennes..... Cet instinct divin s'agitait en tous sens dans l'univers, et le culte tout entier..... était en quelque sorte l'élan prophétique du genre humain cherchant de toutes parts la présence personnelle de la Divinité (1). »

« C'est pour n'avoir pas compris la liaison de ces idées que M. Pierre Leroux s'abandonne à des hypothèses si étranges et si contraires aux faits, quand il veut expliquer d'une manière naturelle l'origine et la signification d'un mystère qui dépasse, de toute la hauteur de l'infini, les conceptions étroites du rationalisme contemporain (2). »

(1) GERBET, *Considérations sur le dogme générateur*, etc., c. III, 44-45. — Mgr. Wiseman explique de la même manière les pratiques du paganisme dont il est ici question. — Cfr. WISEMAN, *Conférences sur le Protestantisme*, trad. Furon, Conf. XVI, dans les *Démonstrations* de Migne, XV.

(2) Cfr. GERBET, *Considérations sur le dogme générateur*, etc., depuis le chap. III jusqu'au chap. IX.

ARTICLE III.

La Théodicée de l'Évangile.

> Le panthéisme tente aujourd'hui de se substituer en Allemagne à l'esprit de l'Évangile... Le Dieu tout personnel du crucifix peut-il devenir le Dieu-substance, sans que les peuples s'aperçoivent de ce changement ? Tout est contenu dans ces paroles... Le Dieu de saint Paul deviendra-t-il le Dieu de Parménide ?... Nous vivons tous, à notre insu, dans l'attente de cette grande, de cette unique affaire.
>
> (E. QUINET.)

Le but clair, avoué, positif du livre *De l'Humanité*, c'est de substituer à la théologie chrétienne toutes les rêveries de l'ancien paganisme. Après plus de dix-huit siècles de Christianisme, M. Pierre Leroux a l'incroyable audace de prêcher à la société moderne, sous le nom d'Évangile éternel, les folies étranges du Brahmanisme et du Pythagorisme (1)! Il essaie, sous prétexte de progrès, de replacer sur les autels ces vieilles idoles renversées par la parole des Apôtres et par l'héroïsme des

(1) Cfr. G. SAND, *Consuelo*, dans A. DE MILLY, *Revue des romans*, I.

martyrs. Il se croit novateur, parce qu'il retourne avec enthousiasme vers un passé souillé de fange. Le XVIII[e] siècle a eu aussi la pensée de faire oublier, dans une conspiration d'orgie, tant de luttes et de combats soutenus par la civilisation chrétienne contre les passions soulevées. L'auteur du livre *De l'Humanité* relève ce drapeau déshonoré, mais il le relève sans courage et sans gloire. Ne valait-il pas mieux, comme Voltaire et Diderot, déchirer l'Évangile, que d'en faire, par une sacrilége parodie, le complice involontaire des erreurs qu'il condamne et qu'il flétrit? Si le sensualisme païen a toutes vos convictions et toutes vos sympathies, arborez sans rougir, devant la France catholique, les odieux symboles du matérialisme populaire. Jetez, comme la Convention nationale, l'insulte et la boue au visage du Sauveur. Voilà ce qui est loyal et franc. Au moins, les Hébert et les Clootz (1) ne citaient pas l'Évangile au club des Jacobins! Ils ne collaient pas leurs lèvres grimaçantes sur les pages du livre sacré; ils n'inclinaient pas devant la Croix leurs têtes couvertes d'un bonnet rouge! Ils se faisaient bravement Grecs et Romains; c'était des Épicuriens qu'ils voulaient descendre, et non pas des Apôtres. S'ils invoquaient comme vous, en faveur de leur théologie improvisée au pied de la guil-

(1) Cfr. Gabourd, *Histoire de la Convention nationale.*

lotine, les sages de la philosophie païenne, ils ne plaçaient pas, dans leur Panthéon détesté, l'auguste image du Verbe fait chair à côté de la déesse Raison (1)!

Mais, répondrait sans doute le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle*, qu'ai-je fait sinon ce que font tous les jours les docteurs des églises protestantes? J'ai lu dans Moïse et dans l'Évangile toute la philosophie de Spinosa voilée sous des symboles mystiques. Est-ce que Schelling (2) et Hégel (3), que M. Cousin nommait, il y a quelques années, *les maîtres et les chefs de la philosophie contemporaine*, ne l'avaient pas essayé avant moi (4)? C'étaient pourtant, vous le savez, des esprits pai-

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, la théorie de M. Pierre Leroux a bien fait son chemin, et l'Évangile a été mêlé, comme on sait, à une multitude de sacriléges parodies.

(2) Cfr. DE VALROGER, art. *Schelling*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, VII; — AMAND SAINTES, *Histoire de Spinosa*, XXI, 272. — On sait que Schelling a changé son ancien système pour un bizarre mélange de principes extravagants et contradictoires. — Cfr. MOELLER, *Philosophie allemande*.

(3) Cfr. DE VALROGER, art. *Hégel*, dans les *Annales de philos. chr.*, 3e série, VII; — AMAND SAINTES, *Spinosa*, XXII, XXIII, 290-308; — et notre chapitre sur les *Théologiens spéculatifs*, dans *Le Dr Strauss et ses adversaires*.

(4) « *Amicis et magistris, philosophiæ præsentis ducibus.* »

sibles et conservateurs, entourés de la faveur du pouvoir et de la protection de tous les ministères! Schleiermacher, ce grand théologien des écoles luthériennes, cet homme dont M. Cousin vantait la puissante dialectique et le génie (1), que M. Edgar Quinet a représenté comme une des plus hautes intelligences du siècle (2), Schleiermacher que M. Lerminier admirait autrefois (3), n'a-t-il pas concilié, dans une savante union, l'*Éthique* et l'Évangile? Strauss, dont l'ouvrage a trouvé chez nous tant de sympathies, dans un livre que M. Saisset appelle une œuvre *originale* et *hardie* (4), ne remplace-t-il pas le Christ de l'Église par l'humanité divinisée? Le célèbre Marheinecke (5) n'a-t-il

(1) Cfr. Cousin, *Revue française,* VI.

(2) Cfr. Edgar Quinet, *Allemagne et Italie,* II, 329.

(3) Cfr. Lerminier, *Au delà du Rhin,* II, 176.

(4) Cfr. Saisset, *Essais sur la Religion et la Philosophie;* Renaissance du Voltairianisme. — Cfr. surtout *La liberté de penser,* III, 365, les historiens critiques de Jésus. — Le professeur universitaire auteur de cet article n'a pas osé le signer. Nous le comprenons très-bien! « La critique, dit-il en commençant, *ne connaît pas le respect!* » Le reste est digne de cet exorde.

(5) Cfr. Marheinecke, *Doctrine fondamentale de la dogmatique chrétienne;* — et aussi Strauss, *Dogmatique chrétienne en lutte avec la science.* Il serait facile de multiplier les faits de ce genre. Pour s'en convaincre, on peut consulter Amand Saintes, *Histoire de Spinosa,* XXV, XXVI et XXVII.

pas publié un cours de théologie où la philosophie de l'Évangile disparaît devant celle de Hégel, et où le professeur de Berlin devient le commentateur de saint Paul?

M. Pierre Leroux l'oublie dans cette circonstance : nous avons le bonheur de vivre, lui et moi, non pas dans la patrie de Luther et de Kant, mais sur cette terre classique du sens commun, qui a donné au monde Pascal et Bossuet. Pourquoi ne conserve-t-il pas ici toute sa franchise et toute sa liberté? Pourquoi ne parle-t-il pas de la dogmatique du Christianisme, comme il parlait naguère de ses preuves et de sa divinité? C'est que l'esprit humain n'a qu'une certaine puissance de destruction. Quand il a touché l'extrême limite de sa haine, il s'arrête avec hésitation, avant de porter le dernier coup qui devrait renverser son ennemi. Aussi voyons-nous M. Pierre Leroux interrompre soudainement sa marche. Avant de proposer au monde l'étrange théologie rêvée par son imagination, il semble vouloir abriter son audace en mettant, pour ainsi dire, à sa place le Christ et les Apôtres. Il les fait sortir de la tombe dans laquelle il voulait les enfermer pour toujours, afin de leur dicter les oracles de sa philosophie. Cette parole, qui a vaincu le panthéisme des religions et le rationalisme antiques, il lui fait répéter sans honte les blasphèmes de Spinosa et de Hégel. La prière du

Christ au Père qui est dans les cieux n'est plus qu'un hymne à l'absolu (1), à cette divinité sans oreilles et sans entrailles, dont la stupide végétation remplace si heureusement la Providence des Évangiles ! Le Dieu qui revêt de leur splendeur les lis des champs, qui donne la pâture aux petits des oiseaux ; le Dieu de la crèche et du Calvaire n'est plus qu'une incarnation de l'infini dans le fini, qu'une fugitive apparition du monde idéal dans les misères et les agitations de la vie réelle (2). Il ne suffisait pas à M. Leroux de s'abriter derrière Pythagore et Platon ; il voudrait, comme M. Cousin en 1828, confondre dans un syncrétisme sacrilége l'*Éthique* et l'Évangile, le Dieu de Parménide et le Dieu de saint Paul (3). Mais si le Christianisme n'est qu'une forme du panthéisme humanitaire, que vous présentez comme le dernier résultat de la raison et de la science, pourquoi a-t-il, depuis les premiers moments de sa durée, renversé tant de fois de ses autels la vaine divinité que vous prêchez à l'univers ! Cette lutte, qui retentit à travers les siècles, perd, dans votre hypothèse, toute valeur

(1) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité,* II, 840-853.
(2) Cfr. P. Leroux, *De l'Humanité*, II, 895, 896, 929, 933, 938, 939, 943, 946 ; Strauss, *Vie de Jésus.*
(3) Cfr. Gatien-Arnoult, analyse du cours de 1828, dans sa *Doctrine philosophique;* — et Gioberti, trad. Tourneur, *Considérations sur le système religieux de M. Cousin.*

et toute signification. Le genre humain n'a plus souffert que pour des mots; l'histoire n'est plus qu'une énigme, dont le mystère doit rester voilé pour toute intelligence.

M. Pierre Leroux se dit l'ami du peuple (1); il s'irrite bien souvent de la détresse des faibles et de l'égoïsme cupide des grands et des puissants du monde; mais il ne s'aperçoit pas que sa déplorable philosophie enferme à tout jamais, dans le cercle de fer de la fatalité, tous les membres souffrants de la grande famille humaine. Le Dieu de l'Évangile avait béni les pauvres; il avait aimé les humbles et les petits; il avait, dans le repas de l'égalité suprême, donné à tous sa chair avec son sang. Quand le pauvre, brisé sous le poids de toutes les tyrannies et de toutes les douleurs, levait vers la Croix ses yeux baignés de larmes, l'espérance et la force rentraient aussitôt dans son âme. Enfant de Dieu et de l'Église, on avait beau courber son front, il le relevait toujours vers ce ciel que le Christ lui montrait. Mais, si vous lui dites qu'il n'y a d'autre Dieu qu'un je ne sais quoi, qui fait germer les fleurs et végéter les hommes; si vous lui dites qu'un pouvoir fatal préside seul aux destinées de tous, que la vie éternelle est un rêve, et qu'il n'y a

(1) Cfr. Pierre Leroux, *De l'Égalité*; — *De la Ploutocratie*; — *Le carosse de M. Aguado*; — *Malthus et les économistes*; — *Revue sociale*, etc.

d'autre ciel que cet enfer terrestre du matérialisme et de la corruption, vous aurez fait, pour le malheur du peuple, plus que toutes les oppressions et que tous les despotismes. Vous lui laisserez la misère sans consolation, la faim et les rigueurs du froid, la servitude éternelle, sans qu'il puisse même penser à cette glorieuse liberté des enfants du ciel, promise surtout aux pauvres et aux petits! Oh! si l'on savait pourtant combien est triste l'indigence, quand le doux soleil de l'espérance ne luit jamais sur son grabat! Qu'il est douloureux d'être abandonné dans ce monde, sans un frère et sans un ami, de ne voir autour de soi que des cœurs durs et des visages glacés! Vivre sans repos, sans amitié et sans bonheur! N'avoir, des jouissances de la terre, qu'une pensée désolée et qu'un désir amer! Si vous enlevez à des hommes qui vivent ainsi l'amour de Dieu et le repos du ciel, conseillez-leur bien vite la mort, pour les délivrer de ce désespoir éternel que vous appelez la vie. Le néant, quand on est pauvre et qu'on n'a plus la Providence, c'est là le plus solide et le plus légitime espoir! Ou bien encore, mettez dans les mains de ces déshérités de la fortune un glaive impitoyable; dites-leur qu'ils se fassent, avec l'épée, une place au foyer de la grande famille! Dites-leur qu'il n'y a pas de Dieu personnel qui soit l'invisible témoin de nos actions et qui les récompense ou les punisse, que

la force est leur droit et que le succès peut tout justifier! Armez contre cette société chrétienne, que vous avez tant de fois maudite, tous ceux qui souffrent sans espérance et sans consolation (1). Mais vous aurez beau faire, vous aurez beau bouleverser le monde jusque dans ses entrailles, si vous ne voulez pas de la foi, vous verrez toujours et partout le règne de la violence et l'oppression du faible; il faudra choisir tôt ou tard entre le despotisme et l'Évangile.

Nous n'avons pas cru devoir discuter avec beaucoup d'étendue les preuves que M. Pierre Leroux essaie de donner du panthéisme de Jésus-Christ. Chaque mot de l'Évangile pourrait servir au besoin à réfuter l'auteur du livre *De l'Humanité* (2). Laissons un écrivain qu'on n'accusera pas de fanatisme (3) juger ces conciliations étranges entre le panthéisme et le Catholicisme.

« Au milieu du silence des écoles stupéfaites, il est assurément facile de s'écrier : « Le scepticisme « et le dogme, le raisonnement et la foi vivront à « l'avenir dans une paix profonde.... » Je n'ignore pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconcilie so-

(1) Cfr. L. Veuillot, *L'esclave Vindex*.
(2) Cfr. Marceil, *Theologia Scripturæ sacræ*.
(3) On sait que M. E. Quinet est auteur des pamphlets qui ont pour titres : *l'Ultramontanisme, les Jésuites, le Christianisme et la Révolution française*.

lennellement avec le Christianisme, en ce sens qu'elle veut l'absorber dans son sein, le convertir en sa propre substance, ou plutôt l'envahir comme une partie légitime de son empire. Elle ne le nie plus, elle ne le combat plus, elle fait pis : elle le protége, elle s'empare de chacun de ses dogmes pour en faire un théorème. Mais, véritablement, qui sera la dupe de l'embûche? Si le Christianisme consent à se laisser transformer, changer, agrandir, atténuer, comme une argile ductile, au gré de la spéculation, nul doute que l'alliance puisse durer. La philosophie n'a qu'à gagner à ce traité de paix. Hier, elle prenait la terre par le droit du plus fort; aujourd'hui, elle s'attribue le ciel, *quia nominor leo.* »

« La métaphysique de Hégel (1), de plus en plus maîtresse du siècle, est celle qui s'est aussi le plus vantée de cette conformité absolue de doctrine avec la religion positive. A la croire, elle n'était rien que le catéchisme transfiguré, l'identité même de la science et de la révélation évangélique, ou plutôt la Bible de l'absolu. Comme elle se donnait pour le dernier mot de la raison, il était naturel qu'elle regardât le Christianisme comme la dernière

(1) Le panthéisme. — Cfr. Ott, *Hégel et la philosophie allemande.* — Barchou de Penhoen, *Histoire de la philosophie allemande.*

expression de la foi. Après des explications si franches, si claires, si satisfaisantes, qu'a-t-on trouvé en allant au fond de cette orthodoxie? Une tradition sans Évangile, un Christianisme sans Christ. Est-ce bien là ce qu'attendait l'Église? »

L'auteur du *Génie des religions* donne ensuite à ceux qui partagent les opinions de M. Pierre Leroux un conseil pratique sur la folle tentative de substituer les rêves de leur imagination à la doctrine vivante de la révélation.

« Ceux qui veulent, dit-il, extirper le principe du Christianisme n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne (1)... Un jour les disciples, ayant vu leur maître descendre dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé, ils étaient tout près de ne plus croire à aucune chose. Ils se disaient les uns aux autres : Celui que nous avons connu n'était pas le Fils de de Dieu, car il est mort sur la croix. Ils disaient encore : Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre? Nous ne sommes point assez forts pour l'entreprendre. Mais quelques-uns d'eux s'étant

(1) E. Quinet, *Allemagne et Italie*, II, 397, 398, 399, 403. — Nous opposons volontiers M. Quinet à M. Leroux, parce que son autorité ne doit pas être suspecte aux hommes du *progrès*.

approchés du Calvaire, aperçurent leur maître dans toute la splendeur des cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à fin des temps (1). »

(1) E. Quinet, *Ibid.*, 440.

ARTICLE IV.

Le règne de mille ans.

> La pensée humaine a toujours prise sur les textes les plus précis !
>
> (VACHEROT.)

Ce n'était pas assez, pour M. Pierre Leroux, de faire prêcher au Fils de Dieu les systèmes impies de Parménide et de Spinosa. Pour compléter cette sacrilége parodie, il fallait mettre dans la bouche du Rédempteur les folles rêveries de l'école de Pythagore. On devait prêter l'étrange doctrine de la métempsycose progressive à celui qui consacra tous ses efforts à prédire le royaume de Dieu (1). Au point de vue de M. Pierre Leroux, le ciel et l'enfer éternels sont une pure invention de l'Église romaine, et l'auteur de *Spiridion* a popularisé cette bizarre calomnie (2). Il était impossible de faire subir à l'enseignement du Fils de Dieu un

(1) Cfr. PIERRE LEROUX, *De l'Humanité*, II, 957.

(2) Cfr. ALPHONSE DE MILLY, *Revue des Romans contemporains*, G. Sand.

plus sanglant outrage. Mais nous n'aurons pas beaucoup de peine à justifier la doctrine du Sauveur de complicité avec celle qu'a préconisée le philosophe humanitaire. M. Pierre Leroux a été obligé de torturer, de la manière la plus incroyable, les paroles du Christ, pour en faire sortir la déraison. Supposer qu'en annonçant la vie éternelle, le Fils de Dieu ne veut parler que d'un royaume terrestre, et que son règne n'est destiné à donner aux prédestinés sur la terre que les misérables satisfactions des sens, c'est là une opinion que personne jusqu'ici n'avait osé produire. Nous avons déjà montré bien des fois le peu d'originalité des doctrines de M. Pierre Leroux, mais nous sommes forcé de lui reconnaître la propriété du système que nous venons d'indiquer. Par antipathie pour les Pères de l'Église, des écrivains protestants leur avaient bien imputé quelqu'une de ces opinions grossières ; mais, parmi les adversaires les plus décidés de l'Évangile, aucun écrivain ne s'était avisé de voir, dans ses pages sacrées, les erreurs que M. Pierre Leroux a prétendu y découvrir.

Il est vrai qu'en usant de la méthode de cet écrivain, on trouverait dans les livres absolument tout ce qu'on y voudrait voir. Le Christ parle-t-il des anges, auxquels doivent ressembler un jour les élus de son Père? C'est là un mythe populaire,

sans valeur et sans signification (1). Saint Luc vient-il à raconter l'histoire du mauvais riche, cupide et sensuel, enseveli dans l'enfer? M. Pierre Leroux ne voit là-dedans qu'une parabole essénienne, suggérée à saint Luc par les préjugés de sa première éducation philosophique. Tout ce que dit saint Matthieu des tourments futurs réservés à la corruption des grands, à leurs convoitises et à leur orgueil, peut être regardé comme une menace révolutionnaire inspirée à l'ancien publicain par son fanatisme démocratique. Un pareil système paraîtra sans doute bien étonnant à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas les étranges habitudes des écoles luthériennes. Mais M. Pierre Leroux ne fait guère pourtant que tirer les dernières conséquences de cette nouvelle exégèse protestante que Semler a fondée au dernier siècle (2). C'est à l'aide d'une telle méthode qu'on a fait disparaître successivement de l'Évangile tout ce qui constitue l'essence du Christianisme prêché par Jésus-Christ et par les Apôtres. On a déchiré page à page les feuillets

(1) Cfr. PIERRE LEROUX, *De l'Humanité*, II, 853-869; — ALFRED MAURY, *Encyclopédie moderne*, article *Anges*. — Ce recueil essaie de populariser en France tous les résultats sceptiques du système mythique. Nous avons déjà réfuté ce système dans la 2e partie de cet ouvrage et dans le livre intitulé : *Le Dr Strauss et ses adversaires*, publié dans le tome XVIII des *Démonstrations évangéliques* de M. Migne.

(2) Cfr. 2e partie, le chapitre sur Semler.

du livre sacré, pour les jeter, les uns après les autres, dans le gouffre toujours béant du scepticisme. On a fait plus que Voltaire et Diderot : on a entrepris de mettre en pièces l'Évangile, qu'ils n'avaient qu'insulté.

Nous n'avons pas besoin d'un grand nombre de citations pour rétablir la vraie doctrine de Jésus-Christ sur la vie éternelle. Nous nous bornerons à livrer aux méditations de l'auteur *De l'Humanité* les textes suivants tirés des Évangiles, textes que nous ne jugeons pas même nécessaire de commenter et d'expliquer :

« Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle (1). »

« Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité, afin que, quand vous mourrez, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels (2). »

« Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais possède la vie éternelle (3). »

« Il vaut mieux pour toi entrer dans la vie mutilé ou boiteux, que d'être jeté, avec deux

(1) S. MATTHIEU, XXV, 46. — Nous avons cité de préférence cet évangéliste, que M. P. Leroux appelle audacieusement *saducéen !*

(2) S. LUC, XVI, 9.

(3) S. JEAN, III, 15.

pieds ou deux mains, dans le feu éternel (1). »

« Retirez-vous de moi, maudits, pour aller au feu éternel (2). »

« Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (3) ! »

« Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé depuis la création du monde (4). »

« Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis (5). »

« Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer (6). »

Après avoir parcouru ces textes, qu'on aurait pu multiplier encore, n'a-t-on pas droit de s'étonner en lisant ces étranges paroles dans un commentateur populaire du livre *De l'Humanité ?*

« Si l'Église catholique, dit G. Sand, avait pu conformer tous les points de sa doctrine à la sublime définition des trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, elle serait la vérité sur la terre ; elle serait la sagesse, la justice, la perfection.

(1) S. Matthieu, XVIII, 8.
(2) S. Matthieu, XXV, 41.
(3) S. Matthieu, V, 3.
(4) S. Matthieu, XXV, 34.
(5) S. Luc, XXIII, 43.
(6) S. Luc, XVI, 22. — Cfr. Henry Marceil, *Theologia Scripturæ sacræ*, lib. II ; — et James, *Dictionnaire de l'Écriture sainte.*

Mais l'Église romaine s'est porté le dernier coup, elle a consommé son suicide, le jour où elle a fait Dieu implacable et la damnation éternelle (1). »

Il est tout aussi impossible d'attribuer aux Apôtres qu'au divin fondateur du Christianisme la métempsycose de M. Pierre Leroux (2). Leurs lettres respirent, pour ainsi dire à chaque ligne, le sentiment de l'immortalité bienheureuse (3). On voit que cette espérance les soutenait dans leurs travaux, qu'elle les consolait dans leurs peines, et qu'elle leur faisait braver le monde soulevé et frémissant. M. Pierre Leroux a beau dire qu'ils prêchaient la fin prochaine du monde et qu'ils annonçaient la consommation du siècle (4); quand même il pourrait établir solidement cette opinion de Mosheim (5), qu'on a déjà bien des fois réfutée (6), cela n'avancerait nullement la démonstration de

(1) Cfr. A. du Valconseil, *Revue des Romans*, G. Sand, Spiridion.

(2) Cfr. Pierre Leroux, *De l'Humanité*, II, 958.

(3) Cfr. H. Marceil, *Theologia Scripturæ sacræ*, lib. II, pars 1.

(4) Cfr. Pierre Leroux, *De l'Humanité*, II, 824 et 957.

(5) Cfr. Mosheim, *Instit. hist. christ.*, 2 pars, c. 4, § 4.

(6) Cfr. Bergier, *Dictionnaire de Théologie*, article *Fin du monde*; — et Péquigny, Jean de Gorcum, Estius, Cornelius a Lapide, Wouters, Fromond, *Commentaires sur les Épîtres apostoliques*.

son hypothèse chimérique. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si les Apôtres et les premiers Chrétiens croyaient prochain l'avénement du Sauveur, mais s'ils entendaient son règne dans un sens matériel et grossier, qui dût bannir de leurs âmes les espérances de la vie éternelle.

M. Pierre Leroux affirme, sans hésitation, que telle était la doctrine des hommes apostoliques et de tous les plus anciens écrivains du Christianisme. C'est la partie la plus spécieuse de son livre, parce qu'il y mêle le vrai et le faux avec un soin et une habileté propres à produire des préventions sérieuses dans une foule d'esprits peu familiarisés avec ces matières. Peut-être l'auteur du livre *De l'Humanité* n'a-t-il pas vu lui-même les invincibles difficultés qu'on pouvait faire contre son système. Avec sa manière rapide et superficielle d'étudier les questions historiques, il devait facilement trouver, dans les ouvrages qu'il a consultés, une sorte d'apparence trompeuse qui suffisait pour faire illusion à son imagination.

Je veux bien admettre, pour un moment, que les plus anciens Pères aient adopté unanimement l'erreur du Kiliasme. En devrait-on conclure logiquement que, dans leur pensée, il n'y avait d'autre vie éternelle qu'une immortalité terrestre et toute charnelle, semblable à la métempsycose de M. Pierre Leroux? Peut-on les compter comme des adver-

saires de la doctrine que l'Église enseigne sur le ciel et l'enfer? Ont-ils abandonné la doctrine du Christ et des Apôtres, que nous venons d'exposer, pour prêcher le Pythagorisme bâtard du livre *De l'Humanité?* La mémoire de tous ces grands hommes ne peut rester, grâce à Dieu, chargée d'une pareille calomnie. Toutes les subtilités du monde n'en feront pas des apôtres de la religion préconisée par l'auteur de *Consuélo* avec un si fol enthousiasme (1).

Quand saint Justin (2), saint Papias (3), saint Irénée (4), Lactance (5), enseignaient que le Christ régnerait mille ans sur la terre pour y gouverner les élus, ils ne prétendaient pas borner là tout l'avenir de l'humanité. Cette domination temporelle du Sauveur sur l'univers régénéré devait être suivie d'une résurrection générale, et c'est alors que la vie éternelle devait commencer. Il n'y avait donc, dans cette opinion, rien qui touchât à l'essence du Christianisme, rien qui pût faire supposer que ces écrivains abandonnaient la doctrine du

(1) Cfr. A. de Milly, *Revue des Romans contemporains;* G. Sand, Consuélo.
(2) Cfr. Justin, *Dialogue,* pages 306-308.
(3) Cfr. Eusèbe, *Hist. ecclésiast.,* III, ch. XXXIX.
(4) Cfr. Irénée, *Contre les hérésies*, liv. V, chap. XXIX-XXXVI.
(5) Cfr. Lactance, *Institutions divines,* liv. VII, chap. XXIV-XXVI.

Christ et des Apôtres pour attacher à ce monde périssable toute leur espérance et tout leur amour. C'est donc en vain que M. Pierre Leroux les cite en faveur de sa métempsycose. L'interprétation trop littérale qu'ils donnaient de certains passages de l'Apocalypse et des Prophètes n'a pas la moindre analogie avec les erreurs grossières que le livre *De l'Humanité* soutient sur la destinée des âmes.

M. Pierre Leroux commet une autre erreur quand il prétend que c'était la doctrine unanime des Chrétiens de l'Église primitive. Il faut remarquer d'abord que les Apôtres n'avaient jamais recommandé une telle hypothèse dans les Églises fondées par leur parole. Saint Justin, partisan zélé du Kiliasme, atteste que, de son temps, une foule de Chrétiens très-purs dans leur foi ne partageaient pas sa manière de voir (1). Si cette opinion s'est répandue dans l'esprit d'un assez grand nombre d'écrivains chrétiens (2), cela doit être attribué au respect qu'inspirait saint Papias, évêque de Hiérapolis et disciple de saint Jean (3), qui le premier prêcha

(1) Cfr. Doellinger, *Origines du Christianisme*, traduction L. Boré, le Kiliasme.

(2) Cfr. Tillemont, *Mémoires, les Millénaires*; — Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, art. *Millénaires*; — Doellinger, *Origines du Christianisme*, le Kiliasme. — Bergier, *Dictionnaire de théologie*, art. *Millénaires*.

(3) Cfr. Tillemont, *Mémoires*, S. Papias; — et Moehler, *Patrologie*, I, Papias.

dans les Églises d'Asie une doctrine qui paraissait n'être qu'un commentaire du chapitre XXI de l'Apocalypse, dont son maître était l'auteur. Mais, quand on pèse avec attention les paroles d'Eusèbe, on s'aperçoit bien vite qu'on attacha une importance exagérée à l'autorité de cet écrivain. « Pour moi, dit Eusèbe, je m'imagine qu'il est tombé dans ces pensées, pour avoir mal pris les discours des Apôtres et n'avoir pas compris le sens mystérieux de leurs paraboles ; car, autant que l'on en peut juger par ses écrits, il paraît un esprit fort médiocre (1). »

(1) Cfr. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chapitre XXXIX.

ARTICLE V.

Christianisme et Stoïcisme.

> Cette religion du devoir, ce mépris de la douleur, tout cela rappelle le Christianisme. Mais où a-t-on vu qu'une morale puisse être chrétienne en proscrivant la charité ?
>
> (J. Simon.)

Il n'y a pas, dans l'antiquité, de philosophie qui ait donné lieu à plus de discussions que la philosophie stoïcienne, et cela se comprend. Le Stoïcisme se montre dans l'histoire du paganisme occidental avec une physionomie tout à fait exceptionnelle. Au milieu des désordres d'un sensualisme effréné, qui corrompt toutes les classes de la société (1), apparaissent tout à coup des hommes durs et sévères, contempteurs de leur siècle, censeurs impitoyables de leurs contemporains. On conçoit qu'au premier coup d'œil on ait été porté à confondre le

(1) Cfr. Gougenot des Mousseaux, *Le monde avant le Christ*; — Léland, *Démonstration évangélique*; — Cantu, *Histoire universelle*; — Michelet, *Histoire romaine*.

caractère du Stoïcisme avec celui de l'Église primitive. Les Chrétiens aussi se mirent en opposition avec le siècle qui les vit naître (1). Comme les Stoïciens, ils bravaient la mort (2) ; on les traitait *d'hommes de roue et de bûcher*. Ils fuyaient les plaisirs et ne voulaient pas se souiller dans la corruption du siècle. Il est donc certain que le Christianisme et le Stoïcisme présentent quelques analogies extérieures. On en a conclu, comme M. Pierre Leroux, que le Christianisme avait emprunté au Stoïcisme sa morale rigoureuse et son dédain des satisfactions de la vie. M. Leroux devait d'autant plus facilement se laisser entraîner à cette idée, que, pour mieux faire passer des rapprochements de ce genre, on avait embelli avant lui, par l'imagination, la philosophie du Portique. M. Cousin, en 1829, avait tracé un remarquable portrait de l'école stoïcienne (3), qui devait assez naturellement suggérer à l'auteur du livre *De l'Humanité* l'hypothèse qu'il affirme avec une si grande assurance dans l'introduction de son ouvrage.

(1) Cfr. Doellinger, *Origines du Christianisme*, I ; — Fleury, *Mœurs des Chrétiens* ; — et Ott, *Manuel d'histoire moderne*, les trois premiers siècles.

(2) On se rappelle ce mot célèbre que prononça la stoïcienne Arria, en donnant à son mari le poignard dont elle venait de se frapper : *Pœte, non dolet.*

(3) Cfr. Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie du* XVIIIe siècle, 8e leçon.

« Le Christianisme, dit M. Pierre Leroux, fut un mélange du Platonisme et du Stoïcisme : il adopta la métaphysique de Platon et l'éthique de Zénon. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment se fit ce mélange, comment cette alliance fut nécessaire, utile, providentielle; il nous suffit que le fait soit incontestable. Comme les Stoïciens, les Chrétiens repoussèrent la nature et la vie; comme eux, ils se crurent jetés dans le monde pour *supporter* et *s'abstenir* (1). »

« Bien croire est le fondement de bien vivre. » Cette admirable parole est de Bossuet. Toute la morale chrétienne puise en effet sa force et sa grandeur dans les doctrines de la révélation qui paraissent au premier coup d'œil les plus spéculatives. Mais, si cette réflexion a quelque solidité, quand il s'agit de la philosophie pratique de l'Évangile, ne doit-elle pas recevoir aussi son application aux théories qu'on veut lui comparer? Peut-on penser, en effet, qu'un système de philosophie qui contredirait toutes les idées dogmatiques contenues dans l'Évangile, pourrait arriver à professer une morale complétement identique avec celle que les Apôtres ont prêchée dans le monde? Pourtant, c'est à une conséquence aussi contraire au sens commun que mènent nécessairement toutes les

(1) P. Leroux, *De l'Humanité*, Introduction, 63 et 64.

comparaisons qu'on voudrait faire de l'Évangile avec les opinions de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe. Or, il n'est pas difficile de prouver, par l'autorité presque unanime des historiens de la philosophie, même de ceux qui sont le moins favorables à nos croyances, que les idées des Stoïciens, non-seulement renversaient tous les principes de la métaphysique chrétienne, mais encore rendaient toute vraie morale complétement impossible.

La doctrine des Stoïciens présente en effet bien des erreurs grossières. Au hasard des Épicuriens ils substituèrent le destin, ou la nécessité, puissance suprême, force universelle à laquelle Jupiter lui-même est soumis (1). D'après Chrysippe, l'âme obéit aux lois de sa nature, comme la pierre qui continue à tomber, une fois lancée du haut de la montagne (2). La providence de Dieu, loin d'assurer à l'homme la liberté nécessaire pour faire le bien, n'est qu'une fatalité irrésistible (3). Même après la prédication du Christianisme dans le

(1) Cfr. Guillon, *Histoire générale de la philosophie*, I, c. VII; — Mgr. Bouvier, *Histoire abrégée de la philosophie*, I, 174.

(2) Cfr. Henne, art. *Chrysippe*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

(3) Cfr. Saisset, art. *Carnéades*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. — Comment M. Cousin a-t-il donc pu dire : « Le vrai Stoïcisme est providentiel et non fataliste! » (*Cours de* 1829, 8e leçon, 301.) — C'est ainsi qu'on écrit l'histoire!

monde, Épictète s'écriait : « O Dieu, mène-moi où tu voudras, je m'y porte de moi-même. Si je cherchais à résister, mes efforts me rendraient coupable, et *je n'en obéirais pas moins* (1). »

Les Stoïciens ne sont pas moins positifs, ni moins décidés, sur la négation absolue des substances spirituelles. La théorie de la sensation, qui faisait le point de départ de leur psychologie expérimentale (2), devait les précipiter rapidement dans les derniers excès du matérialisme le plus grossier. Pour ne pas multiplier les citations, laissons parler un homme que l'antiquité regardait comme le plus puissant logicien de l'école du Portique. « Il n'y a que des corps, disait Chrysippe ; deux choses existent : l'homme et le monde (3). — L'âme, ajoutait-il, n'est qu'un corps plus parfait (4). »

La pensée des Stoïciens n'est pas tout à fait aussi facile à saisir sur la question de la destinée des âmes. Toutes leurs idées portent à croire qu'ils devaient considérer la mort comme un retour dans la substance universelle. Leur morale restait donc

(1) ÉPICTÈTE, *Manuel*, dans J. Simon, art. *Épictète*.

(2) Cfr. J. SIMON, art. *Épictète*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* ; — et *Manuel de philosophie*, 575 et 676 ; — STOBÉE, *Eclog. phys.*, lib. I, cap. 14.

(3) Cfr. PLUTARQUE, *Adv. Stoïcos*, cap. 97 et 99.

(4) Cfr. J. SIMON, *Manuel de philosophie*, 376.

privée de toute espèce de sanction véritable (1). « Dans leurs principes, dit Tennemann, la vie ne saurait s'étendre au-delà de ce monde (2). » Tous les faits confirment cette interprétation de la philosophie stoïcienne. Cléanthe seul pourrait faire exception (3). C'est une inconséquence dans les théories du Stoïcisme. « Aussi, selon Chrysippe, l'âme ne peut espérer d'être immortelle. Elle est destinée, lors de la future combustion du monde, à se réunir au principe divin dont elle émane. L'âme des sages a seule une certaine survivance au corps (4). » Épictète ne parle jamais d'une vie à venir (5). Sénèque est, sur ce point, plein d'incertitudes et de contradictions (6). Marc-Aurèle s'exprime d'une manière qui prouve qu'il admettait les théories de Chrysippe (7).

Dans le Christianisme, Dieu est regardé comme

(1) Cfr. DE SCORBIAC et Mgr. DE SALINIS, *Précis de l'histoire de la philosophie*, 153.

(2) Cfr. TENNEMANN, *Manuel de l'histoire de la philosophie*, I, 224, traduction Cousin.

(3) Cfr. CHARMA, art. *Cléanthe*; — et RITTER, *Histoire de la philosophie*, traduction Tissot, III, 509.

(4) Cfr. HENNE, art. *Chrysippe*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

(5) Cfr. LÉLAND, *Démonstration évangélique*, 3e partie, ch. 3.

(6) Cfr. SÉNÈQUE, *Epistolæ*, ep. 55, 63 et 102.

(7) Cfr. MARC-ANTONIN, livre IV, § 22; livre V, § 13; l. VII, § 11; l. VIII, § 27.

le législateur et le conservateur de l'ordre moral. La notion du Dieu personnel, présentée dans l'Évangile avec tant de sublimité et de grandeur, donne à cette théorie une grande force de logique et de bon sens. Mais, dans la philosophie stoïcienne, il ne peut exister de pouvoir supérieur pour punir le vice et couronner la vertu après ses jours de combats et d'épreuves.

« Les Stoïciens, dit Ritter, considéraient la substance corporelle de l'univers comme le principe de toute contingence, comme la force vivante qui domine tous les changements, c'est-à-dire comme Dieu. Ils considéraient le Tout comme une chose animée, qui fait tout naître d'elle-même, suivant des lois éternelles, et qui, à la fin réglée de sa vie, fait rentrer dans son sein toutes ses productions; et s'efforçant de rendre sensible cette idée suprême, ils représentaient le monde divin comme un feu animé, comme une âme raisonnable tirant tout de sa matière, formant tout et disposant tout avec un art et une harmonie parfaits, sans se reposer jamais dans l'immense variété de ses productions (1). » « Y a-t-il un Dieu? Oui certes. Mais où est-il, sinon dans le monde, puisqu'il est la cause du monde, et que d'ailleurs rien

(1) Cfr. Ritter, *Histoire de la philosophie*, 1re partie, I, III. — Cfr. Mgr. de Salinis, 153; — Guillon, 233.

n'existe et ne peut exister en dehors du monde..... Ils prononcent le nom de Dieu ; mais ce Dieu, c'est le monde lui-même (1). » « Le monde, disait Chrysippe, a son âme vivifiante, qu'on appelle Dieu. L'unité du monde dépend de la liaison des parties entre elles et avec le tout (2). » « Les Stoïciens pensent que le monde est gouverné par un grand Esprit... que cet Esprit pénètre toutes les parties du monde qu'il habite, comme l'âme habite dans le corps. Le monde entier est un grand animal vivant et raisonnable (3). » « La substance dans laquelle résident les attributs divins est, pour Cléanthe, tantôt le monde lui-même, tantôt l'âme qui meut ce grand corps ; tantôt l'éther, ce fluide enflammé dans lequel nagent tous les astres ; tantôt enfin la raison (4). » Pour Chrysippe, Dieu est à la fois le principe de vie, le feu *artistique*, d'où le monde est sorti comme d'une semence, et enfin l'intelligence divine, qui l'a organisé et le conserve (5). Plutarque représente à peu près de la même ma-

(1) Cfr. J. Simon, art. *Épictète,* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques ;* — et Stobée, *Eclog. phys.*, lib. I, c. 24.

(2) Cfr. Henne, art. *Chrysippe.*

(3) Cfr. Diogène Laerce, *in Zenone,* lib. VII ; — et Cicéron, *Quæstiones academicæ*, lib. II, cap. 21.

(4) Cfr. Charma, art. *Cléanthe ;* — et Cicéron, *De natura Deorum,* lib. I, cap. 14.

(5) Cfr. Henne, art. *Chrysippe.*

nière l'opinion des Stoïciens, ainsi que Balbus, dans Cicéron (1). Aussi M. Jules Simon a-t-il cru devoir résumer ainsi toutes les idées des Stoïciens sur la Divinité : « Dieu, en un mot, c'est la séve vitale (2). » De toutes les définitions du Dieu des Stoïciens, il ressort évidemment que leur théologie est entièrement panthéistique. Ils le disent eux-mêmes. Les philosophes du Portique postérieurs à l'apparition du Christianisme n'ont pas modifié sur ce point les opinions de leurs prédécesseurs (3).

Il faut que M. Cousin ait étudié la question bien superficiellement, pour avoir nié, avec une si étonnante obstination, le panthéisme de l'école stoïcienne. Nous n'admirons donc guère l'enthousiasme avec lequel il s'écrie : « *La prédominance du théisme* l'a conduit à un optimisme insuffisant encore, mais déjà remarquable (4). » Nous avons opposé au fondateur de l'école éclectique, avec le témoignage de toute l'antiquité, l'autorité de ses propres disciples.

(1) Cfr. Plutarque, *De placitis philosophorum*, lib. I, cap. 6 ; — et Cicéron, *De natura deorum*, lib. II, cap. 8, 13, 15, 16, 21.

(2) Cfr. J. Simon, *Manuel de philosophie*, 576.

(3) Cfr. Sénèque, *Quæst. nat.* ; — Épictète, *Dissert.*, lib. II, cap. 7, § 2 ; — Marc-Antonin, lib. V, § 10 et 27.

(4) Cfr. Cousin, *Cours de l'histoire de la philosophie*, xviiie siècle, 8e leçon, 301 et 302.

Quand on a bien compris toutes les imperfections de la métaphysique des Stoïciens, on ne s'étonne plus des principes étranges et révoltants que renferme leur morale. La théologie du panthéisme et de la fatalité était incapable de réformer les abus de l'ancien paganisme (1); aussi nous allons voir la philosophie pratique des Stoïciens, malgré la magnificence sonore de ses formules, tomber rapidement dans les derniers excès. Le développement extérieur de toute cette école paraît vérifier une profonde parole du grand évêque d'Hippone : « *Occultam superbiam punis apertâ luxuriâ* (I). » Il semblait, au premier coup d'œil, qu'une philosophie qui se séparait si profondément de la doctrine du plaisir ne dût jamais rappeler les honteux excès des écoles d'Aristippe et d'Épicure. Pourtant, si on le considère dans ses applications les plus directes, l'enseignement du Portique produisit des abus qui dépassèrent peut-être, à certains égards, les plus abjectes folies des sectes hédoniques. Il est vrai que les disciples de Zénon affectaient toujours pour le plaisir le mépris le plus complet et le plus dédaigneux; mais l'antipathie pour tout ce qu'ils appelaient les préjugés sociaux, antipathie qu'ils avaient puisée dans l'école des Cyniques, leur faisait fouler presque constamment aux

(1) Cfr. *Bhagavat-Gita ;* Le discours de Krichna, dans Daniélo, *Histoire et tableau de l'univers,* III.

pieds les lois éternelles de la morale et de la pudeur.

Si le sage, quand il s'agit de la direction spirituelle de sa vie, doit s'élever constamment au-dessus des préventions qui gouvernent le vulgaire, quelle règle doit-il adopter, qui n'ait pas les inconvénients des convictions communes? On sait que l'éloquent auteur d'*Émile*, pour flétrir la société corrompue du XVIIIe siècle, dont il partageait pourtant toutes les passions, osa vanter à ses contemporains la vie douce et pure qu'on mène au sein des bois, loin du tumulte et des intrigues des cités turbulentes (1). C'est là, déguisée sous des formes oratoires, la pensée d'Antisthène, remise en vigueur par l'école du Portique. Réduire l'homme aux tendances d'une nature qu'on supposait toujours essentiellement droite et portée vers le bien, tel est le dernier mot des continuateurs de Zénon. Dans son indépendance hautaine et sauvage, *le sage* se croyait obligé par devoir, par conscience, et pour obéir à la voix impérieuse qui parlait dans son âme, de se rapprocher le plus possible des instincts de l'animalité! Et qu'on ne pense pas que cette expression ait rien d'exagéré. Si l'on osait en douter, qu'on écoute parler à notre place les historiens de la philosophie.

(1) Cfr. DE BARANTE, *Tableau de la littérature du* XVIIIe siècle.

« A l'exemple d'Aristote, dit Ritter, ils considèrent toutes les vertus comme fondées sur l'instinct. L'instinct de l'homme diffère de l'instinct de l'animal, en ce qu'il doit se développer d'une manière conforme à la raison (II). C'est pour accomplir le précepte de vivre d'une manière conforme à la nature, qu'ils recommandaient la vie cynique et donnaient à l'homme l'animal pour modèle (1). »

« Cette morale, dit M. Jules Simon, fût-elle sanctionnée et légitime, fût-elle intelligible dans son principe, est impossible dans sa pratique et fausse dans ses prescriptions (2). »

« Vis conformément à la nature ! A la nature universelle, entendait Cléanthe ; à la nature humaine, abrégé de la nature universelle, dit Chrysippe..... Le principe reste le même, mais le sens en est plus précis et l'interprétation moins périlleuse. Et pourtant, c'est dans l'interprétation de ce précepte que ce ferme esprit se trahit lui-même et s'égare en un cynisme extravagant. On trouve dans Chrysippe une justification de l'inceste, une exhortation à prendre pour nourriture des cadavres humains, une apologie de la prostitution, etc., etc.

(1) Cfr. Ritter, *Histoire de la philosophie ancienne*, III, 520.

(2) Cfr. J. Simon, *Manuel de philosophie*, 557. — Cfr. aussi art. *Épictète* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques.*

Considérez les animaux, disait le hardi logicien, et vous apprendrez par leur exemple que rien de tout cela n'est immoral, ou contre nature (1). »

« Le Stoïcisme, ajoute Ritter, permet au sage presque tout, pourvu qu'il ne soit poussé à l'action, ni par le plaisir, ni par l'intérêt. Pour ne pas parler de leur apologie du mensonge intéressé, du suicide, de la prostitution, de leur mépris pour la sépulture et de beaucoup d'autres choses semblables, ils permettent au sage des actions qui révoltent la nature et qu'il est à peine permis de nommer (2). Ils ne trouvent point contre nature l'usage de la chair humaine comme aliment; les unions comme celles d'OEdipe et de Jocaste sont pour eux choses indifférentes (III)! »

C'est pourtant d'une pareille théorie que M. Pierre Leroux veut faire sortir la morale de l'Église primitive!

Il est vrai qu'on trouve, entre la philosophie du Portique et celle de l'Évangile, quelques-unes de ces analogies verbales, qui frappent toujours les esprits superficiels et dominés par la passion des systèmes (3). On voit, par exemple, les disciples

(1) Cfr. Henne, art. *Chrysippe*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

(2) J'ai moi-même abrégé Ritter, malgré la prudence de ses réserves.

(3) Sénèque n'a-t-il pas dit lui-même : *Philosophi gens credula ?*

de Zénon recommander souvent la résignation aux malheurs de la vie, le détachement des choses visibles, l'indépendance du cœur, et plusieurs autres maximes analogues, qui paraîtraient, au premier coup d'œil, avoir deviné les sublimes préceptes prêchés dans le sermon sur la montagne. Mais, si nous pénétrons au fond des doctrines de cette école, il ne nous sera pas difficile de démêler la véritable tendance des principes enveloppés sous ces formules séduisantes.

On sait ce qu'est la résignation d'après l'Évangile. Elle est fondée sur une souveraine confiance dans la bonté du Dieu, qui communique à toute créature le mouvement et la vie. Elle ressemble à l'abandon des petits enfants sur le sein de leur mère, qui se reposent dans son amour et s'endorment dans sa vigilance. Le Chrétien ne sait-il pas qu'un passereau ne tombe point sur la terre sans la permission du Seigneur? N'est-ce pas notre Dieu qui revêt les fleurs des champs de leur magnificence, et qui donne aux petits oiseaux leur pâture? Mais le Dieu de l'Évangile n'est pas le Dieu du Portique. Comment voulez-vous qu'un Stoïcien se confiât à la providence de son Dieu, dont la vie n'était qu'une végétation stupide (1)? Sa résignation ne pouvait

(1) « Ils prononcent le nom de Dieu, dit M. J. Simon, et ce Dieu c'est le monde lui-même. Plus tard, ils démontreront la providence, mais cette provi-

donc être qu'un sombre désespoir, comme celui de Brutus dans les derniers moments de la république mourante (1), ou celui de Sénèque, qui fit, avec le sang qui coulait de ses veines, une libation à Jupiter libérateur (2).

« Le Stoïcisme, dit M. Cousin, a poussé cette maxime (ἀπέχου) jusqu'à l'apathie. Ce n'est pas la lutte contre les passions, c'est leur entière destruction qu'il recommande, oubliant qu'en éteignant la flamme on consume aussi le foyer, c'est-à-dire le principe d'action, le principe de toute énergie morale, le principe qui seul peut mettre l'homme en conformité avec la raison et en rapport avec Dieu. La morale stoïcienne, à parler rigoureusement, n'est au fond qu'une morale d'esclave, excellente dans Épictète, inutile au monde dans Marc-Aurèle. Le Stoïcisme est essentiellement solitaire..... Cette philosophie n'est qu'un apprentissage de la mort et non de la vie; elle tend à la mort par son image, l'apathie et l'ataraxie, ἀπαθεία καὶ ἀταραξία, et se résout définitivement en un égoïsme *sublime* (3). »

dence n'est que le destin. » (J. Simon, art. *Épictète.*)

(1) Cfr. Michelet, *Histoire romaine*, II.

(2) Cfr. le beau livre de M. de Champagny, intitulé *Les Césars :* Néron.

(3) Cfr. Cousin, *Cours de l'Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, 8e leçon.

Voudrait-on aussi comparer l'indépendance que l'école stoïcienne commande au sage avec le détachement que les Chrétiens professent pour les biens de la terre et les folles opinions de ce monde? Il est vrai, nous devons nous rendre indépendants des satisfactions matérielles, qui nous sont inutiles pour accomplir notre destinée. Nous devons être insensibles aux vains jugements d'un siècle corrompu et régler nos actions d'après les lois éternelles de l'ordre et de la justice. Mais ce n'est pas ainsi que les Stoïciens entendaient la liberté du sage. Être libre, au point de vue stoïcien, c'est étouffer en nous la sympathie pour tout ce qui nous environne, c'est l'inverse de la maxime de l'Apôtre : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus*. Le Stoïcien qui a trempé son âme au feu de la sagesse sait la rendre inaccessible à tous les sentiments humains. Il peut dire, lui : « Je ne suis pas homme, et tout ce qui touche l'humanité m'est étranger. » On sent, sous de pareils principes, le sauvage égoïsme de la philosophie cynique. L'indépendance du sage n'aboutit qu'à fermer le cœur de l'homme aux affections les plus nobles, les plus pures, les plus saintes, à la compassion et au dévouement. Le Stoïcisme supprime la sensibilité pour en éviter les inconvénients ; mais supprimer la sensibilité, c'est détruire l'amour ; c'est anéantir, avec la charité, toutes les racines du bien, toutes

les grandeurs du sacrifice. La philosophie des Yoguis nous présente seule peut-être le spectacle d'une telle extravagance (1); leur quiétisme, en effet, a aussi pour but l'indépendance du sage, telle qu'elle est comprise par les fanatiques sectateurs de l'école de Patandjali. Si le Christianisme était ainsi fait, il mériterait la haine du genre humain bien plus que son admiration. Mais le Christ de l'Évangile, plein de grâce et de vérité, comme parle l'Apôtre, n'a guère de ressemblance avec les rudes successeurs des doctrines de Zénon. Il pleure la mort de Lazare, et l'on admire sa charité pour lui; il prononce sur Jérusalem infidèle les plus touchantes paroles qui soient sorties d'une âme vraiment sensible : à la pensée de sa future désolation, il ne peut retenir les larmes qui s'échappent de ses yeux. Ses ennemis lui reprochent de manger avec les pécheurs. Il se compare au pasteur qui court après la brebis égarée, au père qui ouvre les bras au fils ingrat, plein de confiance en sa miséricorde. Il dit qu'il ne veut pas marcher sur le roseau brisé, ni éteindre la lampe qui fume encore. Le type de la perfection suprême n'est donc pas l'idéal de l'école du Portique. Aussi, dans un cœur chrétien, insensible aux illusions du plaisir et du monde, vi-

(1) Cfr. Colebrooke, *Ess. sur la phil. des Hindous*, trad. Pauthier; — et Daniélo, *Hist. et tableau de l'univers*, III.

vront, éternellement sacrées, purifiées par la religion, les affections de l'homme unies aux sentiments du citoyen.

On pourrait peut-être dire encore que la philosophie stoïcienne a, comme le Christianisme, consolé la douleur, et qu'elle sut, avant l'Évangile, sécher bien des larmes et calmer bien des maux. Il est vrai, si la liberté n'est qu'un mot, si l'homme n'est pas plus libre que la pierre qui roule de la montagne, pourquoi s'inquiéter et pourquoi s'agiter? Laissez s'écouler ces flots, laissez gronder tous ces orages, laissez mugir ces vents de la tempête : les soucis et la vie passent, en effet, comme un drame sinistre dans lequel se meuvent des fantômes qu'une main supérieure fait mouvoir sur le théâtre de l'histoire. Et quel est donc le remède que le Stoïcisme a trouvé à cette tristesse qui doit nécessairement dominer toutes les âmes? L'invention est sublime, et mérite assurément d'être méditée. C'est de nier la souffrance. Ainsi, votre vie se consume, s'épuise goutte à goutte dans une lente torture qui la dévore? Vous croyez souffrir? vous avez besoin qu'on vous soulage et qu'on vous plaigne? Vous avez tort, la douleur n'est qu'un mot, et le poignard *ne fait pas de mal!* Est-ce ainsi que parle la morale chrétienne? Jamais le Christianisme, pour consoler l'humanité dans ses tristesses, n'a imaginé ces futilités dérisoires. A-t-il dit au pauvre sur son grabat : La

douleur n'est pas un mal (IV) ! A-t-il été dire à ceux qui ont faim et soif, à ceux qui combattent pour la justice : La douleur n'est pas un mal ! Lisez le sermon sur la montagne, et vous verrez comment le Christianisme ranime les affligés ; vous verrez quelles récompenses il promet aux déshérités de ce monde ; vous verrez ce qu'il réserve à ceux qui pleurent, à ceux qui souffrent, à ceux qui sont dans le froid et la nudité. Comment d'ailleurs un Chrétien se plaindrait-il, quand le Christ lui-même a souffert pour notre amour les angoisses de Gethsémani et l'amère agonie du Calvaire ! Il y a dans les idées de l'Évangile une telle simplicité, une telle grandeur, qu'on rougit de les comparer avec les vaines utopies de la philosophie païenne.

De toutes les théories stoïciennes, celle qui ressemble le plus aux préceptes sublimes de l'Évangile, c'est la doctrine du pardon des injures. Il est vrai qu'on ne la trouve exposée que par Épictète et par Marc-Aurèle, et qu'ils écrivaient dans un temps où l'Évangile était connu de tout le monde romain, et dans un moment où l'Église primitive donnait au siècle un spectacle de fraternité si touchant, que ses adversaires eux-mêmes en étaient vivement frappés (V). Mais, malgré ces immenses ressources qui avaient manqué à leurs prédécesseurs, le césar et l'esclave ne purent faire disparaître, de la philosophie de leurs maîtres, cette tendance irrésistible au

fatalisme, qui paraît être le patrimoine de l'école du Portique. Écoutez plutôt Épictète :

« Pourquoi ne pardonnez-vous pas? Le crime n'est qu'une pure ignorance. Si celui qui vous insulte n'agit qu'en vertu d'une illusion invincible qui trouble son esprit et domine ses actions, comment se révolter contre cet instrument aveugle de la fatalité? On ne peut pas plus le détester que les forces de la nature, qui peuvent, sans le vouloir et le savoir, causer quelque dommage (1). » Ce principe, que Socrate et Platon avaient fait entrer dans la philosophie grecque, Marc-Aurèle l'adopte avec la même décision qu'Épictète (2).

Les Stoïciens disent encore que, la douleur n'étant pas un mal (3), c'est une véritable chimère d'imagination, de regarder comme une insulte les mauvais traitements que les méchants pourraient faire tomber sur nous. Nous avons montré tout ce que cette maxime a d'insensé, nous n'y reviendrons pas.

(1) Cfr. Épictète, *Dissert.*, liv. I, c. 8, § 1.

(2) Cfr. Marc-Antonin, *Réflexions morales*, l. XI, § 18, et liv. XII, § 12. — « C'est une folie, dit-il encore, que de vouloir des choses impossibles. Or, il est impossible que les méchants n'agissent pas comme ils font. » — (Cfr. Épictète, *Dissert.*, liv. IV, ch. 5, § 4.)

(3) Cfr. Marc-Antonin, liv. V, § 22; liv. VIII, § 55-59, et liv. IX, § 45.

Marc-Aurèle ajoute enfin, pour encourager au pardon des injures, que rien n'étant mal par rapport au tout, ne l'est point non plus relativement à aucune de ses parties; tout est bien, nul individu n'est jamais offensé; donc, personne ne doit jamais se plaindre. Si, dans un coin du monde, fonctionne une machine qui fait la fortune de la province, il importe peu qu'elle écrase quelques insectes imperceptibles. Ainsi dans le développement fatal de l'univers, si vous êtes blessé par quelqu'un, opprimé dans votre honneur et dans vos biens, cela ne dérange pas l'harmonie de la nature, le ciel n'en est pas moins serein. Si vous êtes brisé par les passions des hommes, l'ordre général persévère et dure, cela suffit pour vous rassurer. Une pareille morale peut avoir la prétention de consoler les malheureux, et saurait au besoin justifier les oppresseurs. Robespierre n'aurait-il pas pu se dire que le mouvement régulier de la guillotine ne troublait en rien l'harmonie universelle? Carrier n'aurait-il pas pu répondre à ses accusateurs, que les cadavres des *blancs* jetés par milliers dans la Loire n'empêchaient pas le fleuve de poursuivre jusqu'à l'Océan son cours paisible et majestueux? Quant à la morale chrétienne, elle nous présente, sur l'arbre sanglant du Calvaire, le Fils de Dieu priant pour ses bourreaux; elle nous enseigne que la vengeance n'appartient qu'au Seigneur, et que nous ne devons ja-

mais empiéter sur ses droits ; elle nous apprend que si nous pardonnons miséricordieux, nous attirons sur notre tête une indulgence proportionnée à celle que nous montrons pour nos frères. Mais telle n'est pas la morale du Portique. « Le Stoïcien, dit Stanley, n'est point miséricordieux ni prompt à pardonner. Il ne remet rien des châtiments ordonnés par la loi (1). » « La miséricorde, ajoute Sénèque, est la faiblesse d'une âme trop compatissante pour la misère humaine. Si l'on exige cette compassion du sage, on doit aussi exiger de lui qu'il pleure et qu'il se lamente à la mort de ses amis (2). »

Nous devons faire remarquer, en finissant cette longue discussion, qu'il faut distinguer, dans l'école stoïcienne, deux développements dont l'un est antérieur au Christianisme, et l'autre commence après Jésus-Christ et se continue sous les empereurs. M. Pierre Leroux et M. Saisset lui-même (3) ne se sont pas aperçus que les plus belles maximes de la philosophie du Portique se trouvaient toutes

(1) Cfr. Stanley, *Histoire de la philosophie*, 468. — Cfr. pour les preuves Diogène-Laerce, lib. VII, § 123; — Stobée, *Eclog. Ethic.* 78.

(2) Cfr. Sénèque, *De clementiâ*, lib. II, c. 6.

(3) M. Saisset a attribué aux Stoïciens l'invention de la fraternité humaine. Depuis, les sages observations de M. Bonnetty lui ont fait sacrifier cette théorie.

dans les écrits des Stoïciens romains; et il est impossible que cette doctrine n'ait pas subi profondément l'influence du Christianisme. Si nos adversaires connaissaient mieux les origines de la révélation chrétienne, et l'histoire même de la philosophie, ils ne tomberaient pas à chaque instant dans des bévues impardonnables, qui nous font sourire nous autres *ultramontains*.

Parmi les disciples de l'école stoïcienne postérieure au Christianisme, il n'en est aucun dont la doctrine présente plus d'analogies avec certaines idées popularisées par l'Évangile que celle de Sénèque (1). Or, il n'y a, dans ce fait, qui paraît étrange aux observateurs superficiels, rien qui doive nous surprendre.

« La philosophie, dit M. de Champagny, n'a jamais eu de chaire à Génésareth, pour y instruire les Galiléens; mais le Christianisme a été prêché dans Rome, avant même que la philosophie néo-stoïcienne osât y lever la tête. Les Apôtres ne sont pas allés chercher les leçons des philosophes, mais les philosophes ont pu, ils ont dû entendre les Apôtres.

« Voyez, en effet, sous Tibère et sous Caligula;

(1) Cfr. J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 9e entretien; — de Champagny, *Les Césars*, IV; Le Christianisme; — et Greppo, *Les chrétiens de la maison de Néron*.

la philosophie est morte, silencieuse du moins ; le néostoïcisme, nous l'avons vu, retrouve avec peine sous des noms obscurs sa douteuse origine ; Sénèque ne fait guère alors que de la rhétorique. — Mais sous Claude (an 43), saint Pierre vient à Rome ; le Christianisme commence à être connu par les discussions qu'il excite entre les Juifs et par les premières rigueurs du pouvoir impérial (1). — Et bientôt après, dès le commencement de Néron, la philosophie se développe comme par contre-coup : elle parle haut, elle a ses représentants à la cour ; elle enfante Thraséa, Musonius, Sénèque.

« Suivons toujours l'ordre des dates. — En 52, saint Paul comparaît en Achaïe devant le proconsul Gallion, le frère même de Sénèque (2). En 61, amené prisonnier à Rome, il est remis au préfet du prétoire Burrhus, le collègue et l'ami de Sénèque (3). — Bientôt libre dans Rome, « avec un soldat qui le garde, il reçoit pendant deux années entières tous ceux qui viennent à lui, annonçant le royaume de Dieu et prêchant Notre-Seigneur Jésus-Christ en toute confiance et sans empêchement (4). » — En 65, il comparaît deux fois devant

(1) Cfr. de Champagny, *Les Césars*, II, 255.
(2) Cfr. *Act.*, XXVIII, 12 et suiv.
(3) Cfr. *Act.*, XXVIII, 16. — Le texte grec, parce qu'il y a une omission dans la Vulgate.
(4) Cfr. *Act.*, XXVIII, 16, 30-31.

Néron, à l'époque où Sénèque était en faveur à la cour. Il gagne des prosélytes dans le palais même de Néron (1), et, comme lui-même le dit, il rend ses chaînes glorieuses en Jésus-Christ dans tout le prétoire (2). Sénèque, curieux, et à même de bien connaître ; Sénèque, qui était allé frapper à la porte de tous les maîtres, qui, à la fin de sa vie, fréquentait comme un simple disciple l'école du Stoïcien Métronacte ; Sénèque aurait-il dédaigné la parole de ce docteur juif? Ou saint Paul aurait-il repoussé Sénèque, lui qui se croyait « débiteur envers les Grecs et envers les Barbares, envers les ignorants et envers les sages (3)? »

« Cela ne se peut : les traces des notions chrétiennnes sont trop évidentes chez le philosophe. Sans doute, il n'a ni tout compris, ni tout accepté ; et c'est une pieuse, mais grossière erreur, qui a voulu faire de lui un vrai chrétien. Sans doute, le Christianisme se distingue toujours de cette philosophie plagiaire, comme le soleil, du miroir qui lui a dérobé quelques-uns de ses rayons ; comme le fleuve, du canal qui a été détourné de son sein ; comme l'arbre riche et fécond, de l'arbre stérile et pauvre sur lequel une de ses branches a été greffée. Mais les traces de l'emprunt n'en sont pas

(1) Cfr. *Philipp.*, IX, 22.
(2) *Philipp.*, I, 12, 13, 14.
(3) Cfr. *Rom.*, I, 14.

moins évidentes. Non-seulement Sénèque connaît les saintes Écritures et semble plus d'une fois traduire la Bible, que l'interprétation des Septante avait mise aux mains de tous les hommes instruits; non-seulement il nomme les Juifs, il connaît leur doctrine, il rend même hommage à la foi sérieuse de ce peuple (1), qui, « lui du moins, possède la raison de ses pratiques mystérieuses (2); » mais encore, nous pouvons le dire avec Tertullien, Sénèque est souvent chrétien, *Seneca sæpe noster* (3). Les traces de la prédication chrétienne sont, plus d'une fois, demeurées dans sa pensée, on vient de le voir; elles sont parfois dans son expression, je dirai même dans sa langue. Sénèque a vu l'éclatant supplice des premiers martyrs; c'est même après ces horreurs qu'il a tâché de s'éloigner de Néron et de la cour (4). Il a vu, comme l'a vu tout le peuple de Rome, le Christianisme vivre, prêcher et souffrir; et lui, qui loue et admire tant de fois la fermeté au milieu des tortures, n'a pu effacer ce souvenir de son esprit. S'il ne nomme pas les Chrétiens, ne faut-il pas dire avec saint Au-

(1) Cfr. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 9e entretien, note 7.

(2) Cfr. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, VI; — et SÉNÈQUE, *Ep.* 95.

(3) Cfr. TERTULLIEN, *De Animâ*, 20. — Saint Jérôme va plus loin et dit : *Noster Seneca.*

(4) Cfr. TACITE, *Annales*, XV, 45.

gustin, qu'il a craint de les louer contre l'opinion de son temps ou de les blâmer contre sa propre conscience (1)? »

Nous ne suivrons pas davantage M. Pierre Leroux au milieu de ce dédale de difficultés, dans lequel il essaie d'égarer les défenseurs de la révélation chrétienne. Nous avons discuté avec une certaine longueur toutes celles qui nous paraissent mériter une attention sérieuse. Les livres de M. Pierre Leroux résument, en effet, toute la christologie de l'école du progrès, et nous ne pouvions, à cause de cela, passer légèrement sur les nombreuses objections dont il voudrait accabler le Christianisme historique. Quant à celles qui ne sont qu'une reproduction des subtilités hérétiques bien des fois renversées, le loisir nous manque pour nous y arrêter. Le temps nous emporte et nous presse; les adversaires se multiplient autour de nous, à mesure que nous avançons dans l'arène. Si rapide que soit notre marche, nous avons peine à suivre l'essor impétueux de tous ceux que la haine commune de la vérité entraîne à la guerre contre nous. Notre tâche est donc bien loin d'être accomplie. Au reste, si

(1) Cfr. Franz de Champagny, *Les Césars,* IV; Le Christianisme. — Les observations du spirituel et savant auteur auraient encore bien plus de force, si on les appliquait aux écrits d'Épictète ou de Marc-Aurèle.

nous osions nous appliquer le mot d'un orateur célèbre (1), nous dirions qu'*on épuisera nos forces bien avant notre courage.*

(1) M. Guizot.

CHAPITRE IV (1).

M. Jean Reynaud.

ARTICLE Ier.

Mazdéisme et Christianisme.

D'autres, comme M. Jean Reynaud, étaient pleins du génie révolutionnaire.

(L. Blanc.)

M. Jean Reynaud est un des hommes qui, avec M. Pierre Leroux, ont combattu les idées chrétiennes, depuis 1830, avec le plus de persévérance et d'énergie. Dans la première ferveur de l'école saint-simonienne, ils furent envoyés l'un et l'autre annoncer le nouvel Évangile, que de nombreuses folies devaient bientôt déshonorer, dans cette grande et tumultueuse ville de Lyon, où s'agitaient déjà tant de ferments de guerre et d'anarchie. Leur

(1) Tout ce qui suit ne faisait pas partie de la première édition.

parole, pleine de jeunesse et d'énergie, remua profondément la grande cité manufacturière. Après la mort de Bazard, qui divisa si vite les saint-simoniens, M. Jean Reynaud, ainsi que M. Pierre Leroux, refusa de reconnaître M. Enfantin pour le père suprême de la religion naissante (1). « Ces deux puissants philosophes, dit un de leurs admirateurs, M. Louis Blanc, ont continué à poursuivre, dans leurs travaux, le double but de leurs anciennes études : la religion et l'humanité. » Ce fut donc à la suite des déceptions cruelles que leur fit subir la désorganisation du parti saint-simonien, que ces deux écrivains, qui conservaient toute la vigueur de leurs antipathies pour la tradition catholique, formèrent le projet de l'*Encyclopédie nouvelle*, œuvre immense, qui devait, dans l'intention de ces auteurs, continuer avec un certain éclat la pensée révolutionnaire de l'école saint-simonienne.

Depuis la révolution de février, les deux directeurs de l'*Encyclopédie nouvelle* ont cessé de marcher sous les mêmes étendards. Emporté par l'exaltation naturelle de son caractère, M. Pierre Leroux s'est élevé d'un seul bond jusqu'aux sommets les plus ardus de la Montagne. L'exagération de ses opinions démagogiques était tellement connue, que,

(1) Cfr. Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, III, ch. 3.

ni le gouvernement provisoire, ni la commission exécutive, ne jugèrent convenable de le revêtir d'aucune fonction publique (I). Il fallut tous les efforts du parti socialiste pour lui ouvrir les portes de l'Assemblée nationale. Esprit plus souple et plus prudent, M. Jean Reynaud trouva le moyen d'entrer aux affaires dès les premiers jours qui suivirent la révolution de février, et il devint secrétaire général du ministère de l'instruction publique *et des cultes*, sous la direction de M. Carnot (1). Dans cette haute position, l'ancien collaborateur de l'*Encyclopédie nouvelle* acquit bien vite une sorte de célébrité. Toute la France sait que c'est à son imagination bucolique qu'on dut l'organisation de ces fêtes païennes qui coûtèrent tant d'argent au trésor, tandis que les ouvriers mouraient de faim dans les ateliers déserts. Au moment où se firent les élections pour l'Assemblée constituante, M. Jean Reynaud fut élu représentant du peuple dans le département de la Moselle (II).

Il parvint à se maintenir au pouvoir même après que les événements de juin eurent renversé la commission exécutive. Malheureusement l'Assemblée

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire dans le dernier ouvrage de M. Louis Reybaud l'histoire d'une curieuse audience donnée par M. Carnot et par M. Jean Reynaud, *son bras droit.* (Cfr. L. Reybaud, *Jerôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques,* II.)

nationale ne partagea pas la bienveillance de M. Cavaignac pour M. Carnot. Le vote mémorable qui le fit tomber du ministère entraîna aussi la retraite de l'honorable représentant de la Moselle.

Il est vrai que presque toute la partie théologique de l'*Encyclopédie nouvelle* est due à la plume active de M. Pierre Leroux. Mais M. Jean Reynaud est un esprit trop indépendant pour asservir complétement ses opinions à celles de ses amis. Dans l'école saint-simonienne, il fut un des premiers à tenir tête à M. Enfantin et à résister aux innovations qu'il voulait introduire dans la morale sociale : « Reynaud, disait alors le chef saint-simonien, Reynaud lui seul conçoit la mission du haut protestantisme (1)! » Avec une telle tournure d'esprit, le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle* ne pouvait accepter docilement et sans restriction toutes les idées de son collègue. Il voulut donc aussi donner son explication du Christianisme et de ses origines; il composa son article *Zoroastre*, article immense, plein de faits et d'allégations, qui contient, sous un titre très-modeste, toute une philosophie de l'histoire et de la révélation. On voit que ce travail est le résultat d'une pensée très-longtemps méditée. L'auteur s'est plu à concentrer, dans cette dissertation si longue et si compliquée, tout le ré-

(1) Cfr. Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, III, 133.

sultat de ses études historiques et théologiques. Il y affecte à chaque instant, non-seulement une érudition vaste et complète, mais une apparence de calme, de modération et de réserve, qui fait contraste avec l'excessive pétulance de M. Pierre Leroux. Pourtant, sous ces formes modestes, se dissimule une pensée religieuse profondément révolutionnaire. Il n'est pas seulement question de dénaturer, ou d'éliminer de l'histoire quelques faits isolés de la révélation chrétienne; M. Jean Reynaud prétend expliquer *naturellement* tout à la fois, par une théorie qui comprenne tous les faits particuliers, le Pentateuque et l'Évangile, Moïse et Jésus-Christ. Sa méthode présente, au premier coup d'œil, une certaine grandeur qui devra satisfaire bien des esprits superficiels. Cependant M. Jean Reynaud aurait pu donner à ses théories plus d'unité en n'admettant, comme MM. Pauthier et Clavel, qu'une source commune pour toutes les idées du genre humain (1). Quand on a commencé à faire violence aux faits, pourquoi s'arrêter devant quelques scrupules historiques? Pourquoi ne pas pousser sa méthode jusqu'à ses extrêmes conséquences? Pourquoi couper les ailes de la muse quand on quitte une fois le terrain prosaïque de

(1) Cfr. Pauthier, *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao*, 49-52. — Clavel, *Histoire des religions*. — Un savant distingué m'a dit que M. Pauthier avait changé d'avis.

l'histoire? Comme romancier et comme logicien, nous préférons donc M. Clavel à M. Jean Reynaud.

L'ancien monde oriental se divise en deux grandes zones, partagées par la frontière de l'Indus. Depuis les bords de ce fleuve jusqu'au Japon, et depuis les rivages de Ceylan jusqu'aux steppes de la Sibérie, une seule pensée, celle de la société hindoue, a suffi pour éclairer et gouverner toute cette immense partie de l'univers. N'est-ce pas en effet la doctrine des Védas, complétée et développée par le Bouddhisme, qui a fait toute la vie intellectuelle et morale des nations de la haute Asie? N'est-ce pas elle qui a jeté les peuples dans un moule de bronze que n'a pas pu briser encore le glaive victorieux de la civilisation européenne? Mais il n'était pas dans les destinées de la société brahmanique de gouverner la terre, et la parole des Védas ne devait pas, comme celle de l'Évangile, retentir jusqu'aux extrémités du monde. Sur le versant occidental du plateau asiatique, dans la nuit profonde et mystérieuse de la haute antiquité, un législateur fameux donna aux peuples zends une révélation qui plus tard, en se modifiant, gouverna l'Occident tout entier. Cette révélation, c'étaient les Naçkas (1); cet homme était Zoroastre.

(1) M. Jean Reynaud, qui suit M. Eugène Burnouf, écrit Naçkas. M. Joachim Ménant écrit Nosks. — Cfr.

Un fait qu'il est très-curieux et très-important de constater, c'est qu'un étrange désaccord règne entre les théories des deux directeurs de l'*Encyclopédie nouvelle*. M. Pierre Leroux, fidèle disciple de M. Cousin, peut-être sans s'en apercevoir, attribue l'origine des religions à cette inspiration perpétuelle de l'humanité, qui lui révèle partout les mêmes symboles et les mêmes théories (1). C'est là le point de départ de Lessing, de Schelling, de Schleiermacher et de Hégel. Les hommes sont peu dans un pareil système, l'humanité n'a guère plus besoin de messies et de prophètes. M. Jean Reynaud est loin de penser ainsi: le genre humain est une race routinière, qui s'attache, par une impulsion irrésistible, à la trace de quelques grands esprits qui l'éblouissent et la dominent. Deux hommes peut-être, Vyasa et Zoroastre, ont imprimé à l'humanité ce mouvement religieux que quelques génies supérieurs ont continué de siècle en siècle. Zoroastre, Moïse et Jésus-Christ sont les brillants anneaux d'une chaîne d'or, qui se continue à travers les siècles, et qui descend du ciel. Mais le Christ et le prophète du Sinaï n'ont pourtant pas modifié profondément la tradition du maître. Ils n'ont

Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*. — Ménant, *Notice sur les livres sacrés de la Perse*.

(1) Cfr. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*.

fait que la continuer et l'approprier aux besoins de leur temps. L'idée de Dieu ne vient plus, comme M. Edgar Quinet l'enseignait récemment, des vents et du soleil. Ce n'est plus l'immensité majestueuse des océans, les arides et mornes solitudes des déserts, les savanes aux larges horizons qui révèlent à l'homme tous les mystères de l'infini (1). La nature, comme l'humanité, s'efface devant la puissance du génie. La voix des révélateurs s'est fait entendre sur les sommets des montagnes sacrées, et les peuples se sont inclinés dans la poussière, tremblants et respectueux.

Malheureusement toute cette brillante philosophie de l'histoire repose sur la plus vaine et la plus fragile de toutes les suppositions. Reculer la vie et les institutions de Zoroastre jusque dans les profondeurs ténébreuses de la plus haute antiquité, c'est là une opinion contraire à toutes les données de la science la plus sérieuse et la plus positive. Je ne m'étonne donc pas si les preuves mises en avant par M. Jean Reynaud sont d'une si mince valeur. Aristote est, de son aveu, très-obscur sur ce point. Quant à Pline et à Plutarque, ce sont deux écrivains si crédules et si amis du merveilleux, qu'on est surpris de les voir mis en avant dans une question si grave. Il ne cite qu'un seul nom véritablement

(1) Cfr. Edgar Quinet, *Le Génie des religions*.

imposant; c'est celui de Platon (1). Mais qu'est-ce qu'une autorité, quand il s'agit d'établir un système aussi opposé à toutes les traditions de l'Asie occidentale? Rhode est l'inventeur de cette théorie *nouvelle à tous égards*, et qui paraît d'abord séduisante, *mais qui ne résiste pas à un examen impartial* (2). M. Guigniaut, après avoir si durement caractérisé l'hypothèse que nous allons combattre, complète ainsi sa pensée sur ce sujet: « En se prenant de passion pour les antiques écrits qui portent le nom de Zoroastre, *et leur sacrifiant*

(1) Il cite bien encore quelques écrivains, mais dont il est impossible d'apprécier l'autorité, comme Hermodore, Hermippe, Xanthus, etc. Il est étonnant que M. Jean Reynaud ait suivi avec une si aveugle confiance les renseignements des Grecs sur l'histoire religieuse de la Perse. «Les sources grecques en tout ce qu'elles offrent de contemporain, dit M. Ott, méritent le plus de confiance; mais souvent les auteurs grecs rapportent des traditions sur les périodes antérieures, et à celles-ci, *sans doute*, on doit préférer les sources originales. On sait quel accord règne entre Xénophon et Hérodote sur l'histoire de Ke-Kurous (Cyrus). L'histoire de ses successeurs, qui nous a été donnée par des historiens grecs, est souvent contredite par la tradition orientale.» Mais on comprend pourquoi M. Jean Reynaud a laissé constamment dans l'ombre la tradition des Perses, c'est qu'elle renverse complétement toutes ses présuppositions.

(2) Ce sont les propres expressions de M. Guigniaut, Note IV du livre II, *Les Religions de l'antiquité*, de Creuzer.

toute autre source d'instruction, alors même que par une critique des livres zends, plus sévère qu'on ne l'avait faite jusqu'ici, ils y reconnaissent, sauf le Vendidad, un certain nombre de fragments d'époques très-différentes, on a essayé de retracer, d'après le Zendavesta seulement, tout le système religieux et liturgique des Perses que, par une bizarre inconséquence ou combinaison, si l'on veut, on reporte ensuite aux âges primitifs (1). »

Le traducteur de Creuzer dit encore ailleurs : « Rhode a émis une hypothèse *tout à fait extraordinaire* en rejetant non-seulement Hom, mais Zoroastre au delà des limites de l'histoire *et bien avant Moïse* (III). »

Si M. Jean Reynaud n'avait pas suivi, avec une aveugle docilité, les théories de Rhode, il se serait bien vite aperçu qu'il était impossible de prendre les traditions persanes pour point de départ des opinions religieuses de l'Asie occidentale ; il était plus simple de chercher dans la religion mosaïque et primitive les véritables origines du dogme chrétien. En effet, qu'y a-t-il de plus confus que l'histoire

(1) Cfr. Guigniaut, *ibid.* — Les remarques que fait ensuite M. Guigniaut sur les opinions de Rhode complètent l'analogie de ce système et de celui de M. J. Reynaud, puisque ce dernier admet comme l'écrivain allemand une certaine identité primitive entre la doctrine des mages et celle de l'Inde.

religieuse de la Perse? Y a-t-il un point sur lequel on ait plus discuté que sur la date précise de la prédication de Zoroastre? L'abbé Foucher, Tychsen et Heeren le font vivre avant Cyrus. Quelques-uns, comme Zoëga, le confondent avec Hom, qui joue un si grand rôle dans les livres zends. Volney le recule jusqu'au temps de Ninus. D'autres savants, afin de concilier avec l'opinion de quelques écrivains grecs la tradition des Orientaux, supposent qu'il y a eu plusieurs Zoroastre, dont le dernier, qui a écrit les livres zends, vivait sous le règne de Ke-Kustasp, ou Darius, fils d'Hystaspe, de la dynastie des Achéménides. M. Guigniaut fait remarquer qu'il pourrait y avoir en effet, chez les anciens Perses, une série de révélateurs, comme il y a plusieurs Bouddha dans l'Inde (1). Enfin, l'hypothèse la plus commune, et qui compte en sa faveur les hommes qui ont le plus étudié les traditions persanes, place Zoroastre à la fin du sixième siècle avant l'ère vulgaire. C'est ce qu'ont enseigné Hyde, Anquetil-Duperron, Kleuker, Herder, Parisot, de Muller, Malcolm et de Hammer (IV).

Ainsi tout le système de M. Jean Reynaud tombe en poussière. Zoroastre, au lieu d'avoir servi de modèle à Moïse, aura dû trouver, avant de commencer ses prédications, des disciples du législa-

(1) Cfr. Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*.

teur hébreu répandus dans toute l'Asie occidentale. M. Guigniaut ne nie pas la possibilité de ces rapports avec les tribus d'Israël. « On parle, dit-il, de ses communications avec les Chaldéens de Babylone et avec les docteurs hébreux répandus alors dans toutes les grandes villes de l'empire (1). » « On le voit, dit encore M. Parisot, au sein de la populeuse et savante Babylone, observatoire perpétuel des Chaldéens, *asile des sages de la Judée* et des pèlerinages scientifiques de Pythagore (2). » Il se trouve donc, en dernière analyse, qu'un système qu'on prétend avoir établi le Christianisme par l'intermédiaire des Hébreux (3), a reçu très-probablement, des docteurs captifs de la synagogue, les inspirations qui lui ont assuré une incontestable supériorité sur les religions de l'Asie occidentale.

Cependant il resterait encore une ressource à

(1) Cfr. Guigniaut, Note III, liv. II de Creuzer. — M. Charma, *Essai sur la philosophie orientale*, n'accepte pas cette opinion. — Cfr. Charma, *Essai*, 518. — Cependant ce savant s'accorde avec nous sur le temps de la prédication de Zoroastre. — Cfr. Charma, *Ibid.*, 427.

(2) Cfr. Parisot, art. *Zoroastre*, dans la *Biographie universelle*. — J. Reynaud, art. *Zoroastre*, *Encycl. nouv.*, 796.

(3) Ce sont surtout les Pharisiens qui ont ainsi préparé l'Évangile. M. P. Leroux faisait jouer le même rôle aux Esséniens. Il est curieux de voir comme nos adversaires sont d'accord !

nos adversaires. La publication des livres zends étant certainement antérieure à la rédaction de nos saints Évangiles, ils pourraient supposer, puisque nous refusons d'admettre l'influence des doctrines mazdéennes sur la religion des Juifs, que le Christ et les apôtres auraient puisé directement dans les croyances du Mazdéisme leurs inspirations les plus pures et les plus élevées. M. Jean Reynaud a en effet suivi cette marche dans la seconde partie de son immense dissertation. Il ne se contente pas d'établir que plusieurs opinions des mages sont entrées dans le Christianisme par l'influence de la synagogue, il admet encore que le Christ lui-même s'est inspiré de la doctrine révélée naguère sur les sommets de l'Albordj (1). Le directeur de l'*Encyclopédie nouvelle* n'en reste pas à des assertions générales; les dogmes du Verbe et du Saint-Esprit lui paraissent des emprunts évidents faits par le Christianisme aux idées mazdéennes (2). Ainsi, pendant que M. Pierre Leroux, directeur de l'*Encyclopédie nouvelle*, envoie les Chrétiens chercher leurs doctrines dans les écoles de l'Égypte et de la Grèce, son collègue émet dans le même ouvrage, mais, il est vrai, dans un autre volume, une hypothèse tout à fait opposée à la sienne !

Il n'est pas clair, tant s'en faut, que la théolo-

(1) Cfr. J. Reynaud, art. *Zoroastre*, 817 et 799.
(2) Cfr. J. Reynaud, art. *Zoroastre*, 805, 809.

gie du Verbe existe dans les livres zends. Nous souhaiterions à M. Jean Reynaud plus d'originalité. Il n'a fait que répéter quelques insinuations cachées obscurément dans les notes de la traduction des *Religions de l'antiquité*, par M. Guigniaut (1).

Quelques-uns ont cru voir la doctrine du Verbe dans le Ferver d'Ormuzd (2); mais cette opinion est véritablement inadmissible, si l'on se fait une idée bien exacte du rôle que jouent les Fervers dans la mythologie mazdéenne. « Ce sont, dit M. Ott, des êtres spirituels et particuliers, qui se présentent tantôt comme prototypes de tous les êtres, tantôt comme génies protecteurs et bienfaisants, tantôt comme faisant partie de l'âme humaine elle-même et comme formant la base des êtres spirituels (3). »

(1) Cfr. Creuzer-Guigniaut, Notes du liv. II.

(2) M. Eugène Burnouf appelle Ormuzd Ahura-Mazda. Nous suivons généralement, comme M. Ménant, l'orthographe d'Anquetil, qui est universellement reçue. (Cfr. Bertrand, *Dictionnaire des religions*, art. Ahura-Mazda. — Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*.)

(3) Cfr. Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, *la Perse*. — Creuzer ne dément pas cette interprétation. « Les Fervers, dit-il, sont les idées, les prototypes, les modèles de tous les êtres formés de l'essence d'Ormuzd et les plus pures émanations de cette substance. Ils existent par la parole vivante du Créateur, aussi sont-ils immortels, et par eux tout vit dans la nature. Ils sont placés au ciel comme des sentinelles vigilantes contre Ahriman, et portent à Ormuzd les prières des

Avec quelle surprise n'avons-nous pas vu Creuzer reconnaître dans un de ces êtres, qui ressemblent vaguement aux anges gardiens du Catholicisme, le Verbe éternel consubstantiel au Père! « Ormuzd, dit-il, a son Ferver, parce que l'Éternel se contemple dans le Verbe tout-puissant, et cette image de l'Être ineffable est le Ferver d'Ormuzd (1). » Ailleurs le professeur allemand, oubliant tout d'un coup cette insoutenable théorie, transforme l'Honover, ou la prière primitive, révélée par Ormuzd à l'origine des temps, en Verbe divin, comme il l'avait fait pour le Ferver du principe lumineux (2) !

On conçoit que la doctrine de l'Honover ait donné lieu aux suppositions les plus arbitraires, parce qu'il n'y a pas peut-être, dans les livres zends, une théorie plus contradictoire et plus remplie d'embarras. Dans Creuzer, c'est tantôt la définition de Dieu, le *fiat* créateur, la volonté éternelle et pure. Le monde est encore présenté lui-même

hommes pieux qu'ils protégent et purifient de tout mal. Sur la terre, unis à des corps, ils combattent sans cesse les mauvais esprits. Ils sont aussi nombreux et aussi diversifiés dans leurs espèces que les êtres eux-mêmes.» — CREUZER, *Religions de l'Antiquité*, Ire partie, liv. II, ch. 11.

(1) CREUZER, *Religions de l'Antiquité*, *Ibid.*

(2) « L'Honover, dit M. Ott, est une prière qui naquit d'Ormuzd avant toutes choses, et qui n'est autre chose que le résumé des droits et des devoirs. » (OTT, *Manuel d'histoire ancienne*, *La Perse*.)

comme le Verbe d'Ormuzd (1). Dans un autre passage, c'est la loi qui est le Verbe (2). Il le considère encore comme un esprit de lumière et de vie qui anime toute chose. Dans un second degré, il devient un végétal, appelé Hom (V), arbre salutaire, qui donne une vie merveilleuse; enfin, dans un troisième degré, il devient le premier fondateur du Mazdéisme, le grand Hôm, qui prêcha la parole céleste sous le règne de Djemschid. En résumé, le Verbe de la religion mazdéenne est tour à tour, d'après Creuzer, une définition, une volition divine, le monde, la loi, l'esprit vital, un végétal, enfin un homme et un prophète. Du reste, l'auteur des *Religions de l'antiquité* ne tire de ces faits aucune conclusion sur l'origine de la dogmatique de l'Évangile. C'est son traducteur, M. Guigniaut, qui s'est chargé, dans ses notes, de faire les applications des faits contradictoires accumulés par le célèbre professeur allemand. Toutefois, après avoir cité plusieurs passages des livres zends, dans lesquels il retrouve la doctrine du Verbe, il affirme que c'est là pourtant

(1) Toutes ces définitions contradictoires se trouvent dans la même page de Creuzer. — *Religions de l'Antiquité*, I[re] part., I, ch. III. M. E. Quinet adopte la dernière définition : « L'univers, dit-il, l'univers est Verbe! » E. Quinet, *Génie des Religions*, liv. IV, § 1.

(2) Cfr. Creuzer, liv. II, ch. 11. — « La loi (le Verbe) a son ferver. »

une métaphysique naturaliste, « quelque chose qui respire le *panthéisme*, *l'émanation*, et une intuition féconde de la philosophie des Hindous (1). » Mais le Christianisme n'avait-il pas, dans la tradition hébraïque, une idée bien plus parfaite et bien plus pure du Verbe divin coéternel à Dieu ?

M. Jean Reynaud affirme, au contraire, que le Christ a cherché, dans la doctrine du Mazdéisme, des inspirations de la plus grande élévation. Sans doute le fils de Marie, dominé comme il l'était par la conviction de sa mission surnaturelle, ne croyait pas simplement reproduire les opinions des sectateurs de Zoroastre. Mais, à son insu, la pensée de l'Asie trouvait dans son âme un écho sublime et d'irrésistibles sympathies. L'influence qui domina l'admirable fondateur du Christianisme, ne pouvait manquer d'agir aussi sur les apôtres. Il est évident, en effet, quand on examine de près les deux théologies, qu'il existe entre elles des analo-

(1) Cfr. Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, liv. II, note IV. — En effet si Ormuzd se définit comme Jéhova, celui qui est, il ajoute dans le même passage: *qui est tout.* Anquetil, *Le Zend-Avesta*, II, 145. — Aussi M. Guigniaut exprime-t-il ainsi la théologie du Verbe telle qu'il croit la trouver dans le Zend-Avesta : « Cette eau primitive, ce feu primitif, *tous deux identiques à la primitive lumière, identique elle-même au Verbe* qui se confond avec Ormuzd, etc. » Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, liv. II, note IV.

gies tellement profondes, qu'on ne peut les attribuer à de pures coïncidences, produites par le hasard.

Il est impossible, par exemple, dit M. Jean Reynaud, de se faire du Féroüer d'Ormuzd une autre idée que celle du Verbe (1). Nous avons déjà montré combien cette supposition était peu d'accord avec les faits ; et M. Jean Reynaud paraît si bien l'avoir compris lui-même qu'il cite aussitôt après un fragment de l'Yaçna (2), où il est question de l'Honover (3), et qu'il trouve dans ce célèbre passage

(1) Cfr. J. Reynaud, art. *Zoroastre*, 805.—M. Charma n'en donne pas cette idée. Cfr. *Essai sur la philosophie orientale*, 440. — « Les Féroüers, dit M. Ménant, *innombrables divinités du troisième ordre, sont toutes femelles*, à ce qu'il paraît... Ce sont eux qui forment la nombreuse milice du bataillon céleste.... Dans les prières on invoque les Féroüers du soleil, de la lumière, du bœuf, de la main sainte, du poignard de la pure parole... Ce sont des intermédiaires placés entre l'homme et la divinité ; ce sont eux qui portent la prière au pied du trône d'Ormuzd ; ce sont eux qui viennent au-devant des âmes des justes et les initient à leurs nouvelles destinées. » (Ménant, *Zoroastre*, 118, 119, 120.)

(2) Cfr. E. Burnouf, *Yaçna*, 4, 19.

(3) D'après l'exposé que M. Ménant donne de la création du monde au point de vue du Zend-Avesta, il semblerait que l'Honover est la parole forte et puissante par laquelle Dieu a ordonné aux créatures de naître. Cfr. Ménant, *Zoroastre*, Dogme. — Mais M. E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, a contesté l'existence de la création proprement dite dans

des livres zends, comme l'avait déjà fait M. Guigniaut, la doctrine du Fils de Dieu (1). Cet embarras de nos adversaires, quand il s'agit d'appliquer leurs principes, établit d'une manière incontestable, en même temps que la confusion de leurs théories, la faiblesse de leurs preuves. Ailleurs, M. Jean Reynaud, oubliant sa double supposition contradictoire, présente Hom comme le type véritable du Dieu fait chair pour le salut du monde (2). M. E. Quinet, qui voit, lui aussi, le Fils de Dieu dans la théologie mazdéenne (VI), se contredit d'abord lui-même (3), ce qui est assez or-

la doctrine de Zoroastre. — MM. J. Reynaud et E. Quinet eux-mêmes ont adopté cette interprétation. — (Cfr. DANIÉLO, *Histoire et tableau de l'Univers,* IV.)

(1) On n'a pas oublié que M. Guigniaut, tout en y trouvant une formule de la Trinité, reconnaît pourtant qu'il ne s'agit que d'une idée panthéistique analogue aux opinions hindoues.

(2) Cfr. J. REYNAUD, art. *Zoroastre,* 816, 17, 18.

(3) Il parle de Mithra comme du Christ de la religion mazdéenne. « Ce dieu Mithra aux yeux d'or, ce laboureur du désert, ce fils de la parole, lequel ferme la scène des révolutions religieuses de la Perse et clôt son Ancien Testament, apparaît comme le purificateur de la nature et le rédempteur de la création. Mithra transfigurait les lois de Zoroastre et le Christ la loi de Moïse. » (E. QUINET, 318-19.) — Ce qui n'empêche pas le professeur du collége de France de mettre dans la page précédente Mithra à la place du Saint-Esprit. « Le médiateur viendra, et c'est le nom qu'il faut donner à *la troisième*

dinaire, et conteste ensuite, probablement sans s'en apercevoir, quelques-unes des allégations de M. Jean Reynaud sur la théologie des Mages (VII). Chez lui, c'est tantôt l'univers qui est Verbe, tantôt c'est Mithra. Il est vrai que, pour éviter la monotonie, il présente encore ce même Mithra, qui est tout simplement un Ized, comme le modèle du Saint-Esprit (1)!

M. Jean Reynaud lui rend, comme cela devait être, contradiction pour contradiction. « Je regarde volontiers, dit-il, l'archange Bahman comme le *substitut* du Saint-Esprit dans le mazdéisme. » Ce n'est pas assez de trouver dans la théologie de Zoroastre la doctrine des trois personnes divines; le directeur de l'*Encyclopédie*, comme M. E. Quinet, y découvre toutes les formules mêmes du prologue de saint Jean. Le Verbe de Dieu, identifié avec la lumière, ne rappelle-t-il pas l'essence lumineuse d'Ormuzd qui répand sur toute la nature le mou-

personne de la Trinité persane, Mithra. Investi d'une double nature, ce dieu mystique, Hermaphrodite, arrive pour illuminer de sa splendeur interne le dieu des ténèbres. »

(1) M. Ménant regarde avec raison les Izeds comme des divinités du second ordre. — Hérodote croit que Mithra était Vénus-Uranie, d'autres pensaient que c'était le Soleil. Sous les Césars, on donna à Mithra un rôle bien différent de celui qu'il jouait dans le Zend-Avesta.

vement et la vie ? Les ténèbres, que gouverne Ahriman, ne sont-elles pas présentées aussi comme empêchant, par leur résistance, la propagation du règne de la vérité. Le jour de la Pentecôte, n'est-ce pas le feu divin brûlant dans les Atech-gâhs (1) qui resplendit sur la tête des apôtres ? Il est clair qu'en abusant de pareilles analogies on démontrerait facilement que le Christianisme vient aussi bien du Mexique ou du Pérou. Sur les bords du Potose, les prêtres du Soleil n'adoraient-ils pas cette lumière vivifiante que vénéraient les mobeds de l'Iran ? D'ailleurs dans le préambule du quatrième évangile, le Christ n'est-il pas considéré comme la lumière de l'âme, et bien plutôt comme le soleil des intelligences que comme un astre du monde matériel ? Il est d'ailleurs dans la nature de l'esprit humain de comparer l'erreur et les ténèbres, et il faut abuser singulièrement de l'imagination pour trouver dans cette simple métaphore instinctive une tradition de la lutte éternelle d'Ormuzd et d'Ahriman.

Nous avons mis jusqu'ici en relief tout ce que les hypothèses de nos adversaires renferment de contradictions et d'inexactitudes. Faut-il en conclure que nous contestions toute espèce de similitude

(1) Les savants varient sur l'orthographe de ce mot. Nous l'écrivons comme M. Parisot, sans prétendre le moins du monde prendre un parti sur les questions de ce genre.

entre la doctrine des Mages et la religion révélée? Assurément telle n'est pas notre pensée ; et nous sommes tout au contraire convaincu que, parmi les peuples de l'ancien monde, aucun n'a conservé de souvenir plus frappant de la tradition première du genre humain (VIII). L'empire de l'Iran touchait, pour ainsi dire, au berceau même du genre humain. Zoroastre n'avait-il pas soin de dire à chaque instant qu'il s'appuyait sur les croyances des ancêtres (1)? En outre, la nation des Mèdes et des Perses puisa dans ses rapports fréquents avec les Juifs des lumières qui lui servirent à maintenir en bien des points la tradition primitive. Avant la prédication de Zoroastre, nous voyons un prédécesseur de Ke-Kurous (2) écrire ainsi à tous les peuples soumis à son autorité :

« Que la paix se multiplie par vous ! J'ordonne par cet édit que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le dieu de Daniel ; car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans tous les siècles ; indestructible est son empire, et sa puissance n'aura point de fin (3). »

(1) « Il paraît qu'au temps de Zoroastre, dit M. Ott, tous les dogmes principaux qu'on trouve dans le Zen-Avesta étaient reçus dans la Perse et constitués en anciennes traditions nationales. » (Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, La Perse.)

(2) Cyrus.

(3) *Daniel*, VI. — Quelques rationalistes ont bien

Or, qu'on n'oublie pas qu'après la mort de son prédécesseur, Ke-Kurous régna sur presque toute l'Asie.

Daniel, qui avait été en si grand honneur sous l'oncle, ne le fut pas moins sous le neveu. On ne doute point qu'il n'ait eu grande part à l'édit que publia Ke-Kurous pour le rétablissement du temple de Jérusalem, qui termina les soixante-dix ans de la captivité, comme l'avait annoncé Jérémie. L'historien Josèphe assure positivement, et la teneur même du décret le fait entendre, que Ke-Kurous vit et lut les prophéties d'Isaïe, qui l'appelait par son nom deux siècles d'avance, le signalait comme le conquérant de l'univers et le restaurateur du peuple de Dieu.

Ainsi parle le roi de Perse :

« Jéhova, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui est parmi vous de tout son peuple ? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte à Jérusalem qui est en Judée, et qu'il édifie la maison de Jéhova, Dieu

contesté l'authenticité de ce livre, mais Daniel a été défendu par J. D. Michaelis, *Introduction à l'Ancien Testament;* — Jahn, *Introductio in libros Veteris Fœderis;* — Luderwald, *Commentaire sur Daniel;* — Dereser, *Commentaire sur Daniel;* — Hævernik, *Commentaire sur Daniel;* — et Hengstenberg, *Authenticité dœ Daniel.*

d'Israël ; il est Dieu celui qui est à Jérusalem (1). »

« Tobie, Daniel, Mardochée, Esdras, dit M. Rohrbacher, brillèrent au milieu des Mages comme des astres. Ils savaient ce qu'était la sagesse véritable ; ils savaient où trouver la pure doctrine. Ceux d'entre eux qui vinrent à Bethléem adorer le Christ, les prêchèrent sans doute de parole comme d'exemple (2). »

M. Salvador pense, comme nous, que les Mages ont dû subir inévitablement l'influence des Juifs. Cet écrivain est trop rarement de notre avis pour que nous résistions à l'envie de le citer :

« Tous ceux qui ont parlé de Zoroastre commencent par reconnaître l'absence ou l'incertitude des documents nécessaires pour tracer l'histoire de sa vie et de ses dogmes (3). Était-il né dans la Médie, dans l'Assyrie, dans la Chaldée, la Perse, la Bactriane? On a soutenu ces diverses opinions. Quant à l'époque de son existence, *on ne compte plus quelques dates fondées sur des*

(1) Cfr. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, III, 71 ; — et Esdras, ch. I, v. 1-4.

(2) Rohrbacher, *Ibidem*, 205.

(3) Il ne faut pas oublier que c'est sur une telle incertitude que M. J. Reynaud appuie tout un système destiné à renverser de fond en comble la révélation chrétienne ! Il nous semble que le Christianisme est une chose assez grave pour qu'on le traite moins légèrement.

légendes purement théologiques : tels les six mille ans d'antiquité que Platon lui accorde (1), ou les cinq cents ans avant la guerre de Troie, auxquels Plutarque se contente de le renvoyer. Mais les plus savants des modernes qui se sont occupés de ce législateur, après avoir émis le doute s'il n'y avait eu qu'un Zoroastre, ou s'il en fallait compter deux, ont concentré le débat dans la question de savoir s'il a vécu sous le règne de Cyaxare Ier, chef de l'empire médo-bactrien, 620 ans environ avant J. C., ou bien, ce qui est le plus probable et le plus généralement adopté, s'il a vécu avant la naissance et pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe.

« Or, quelle que soit celle de ces opinions qu'on adopte, ou l'existence de Zoroastre sous le roi des Mèdes Cyaxare, ou son existence sous le roi des Perses Darius, ou même l'existence des deux Zoroastres sous chacun de ces rois, la transplantation des dix tribus israélites dans la Médie et au delà par Salmanazar devance de près de cent années Cyaxare I et la transplantation des dix tribus de Juda et de Benjamin dans la Babylonie par Nabuchodonosor, précède de quatre-vingts ans environ le règne du fils d'Hystaspe. En même temps si

(1) Cette hypothèse que M. Salvador traite avec tant de dédain est celle cependant que M. J. Reynaud nous donne comme le dernier mot de la science.

une partie de ces tribus reste fidèle au souvenir de Jérusalem, au point que la première colonie qui retourna dans ses foyers, après le décret de Cyrus, se composa de quarante-deux mille individus, une autre partie, cédant aux circonstances et à de nouveaux intérêts, se confondit de toutes parts avec les peuples indigènes. Bien plus, les rapports des exilés temporaires avec les peuples étrangers acquirent un degré d'intensité assez grand pour habituer exclusivement les Juifs à la langue de ces derniers, et pour donner lieu à un fait assez digne d'attention : on ne connaît plus rien aujourd'hui du langage parlé de l'empire chaldéo-babylonien, si ce n'est ce qui en a été conservé dans les écrits de la Judée.

« Dès que la nation juive, qu'on se représente comme si résistante aux idées des autres peuples, emporte, des pays où elle avait été transplantée de vive force, une langue et des dogmes qui jusqu'alors lui étaient en partie inconnus (1), comment supposer que ses propres principes, doués de tant de vigueur, et dont chacun de ses membres, par le seul fait de son éducation populaire, était un écho naturel, n'aient pas sillonné à une grande profondeur les terres étrangères (2) ? »

(1) Il va sans dire que nous n'acceptons nullement cette hypothèse. Nous ne croyons pas que la captivité ait introduit dans l'enseignement de la Synagogue les doctrines païennes.

(2) SALVADOR, *Jésus-Christ et sa doctrine*, I, note E.

ARTICLE II.

Le Baptême et l'Eucharistie.

> Je conçois qu'à la vue de ces cérémonies universelles et non pas nationales, la science se déconcerte; mais, au sommet de la famille humaine, nous croyons que nos premiers pères, appelés dans le Védah les *grands précédents*, léguèrent à leurs fils les idées générales que nous retrouvons sur la terre ; il n'y a que le Christianisme qui explique cette étrange coïncidence.
>
> (ROSSIGNOL.)

« C'est sur son enseignement d'une manne de nouvelle espèce, dit M. Jean Reynaud, que Dieu fait descendre du ciel, qui est une personne, qui a l'efficace de conférer la vie éternelle à ceux qui s'en nourrissent, que les Juifs, prenant Jésus pour un insensé, se retirent de lui : des Mages l'auraient pris pour un blasphémateur et lui auraient dit : Tu te prétends donc le Dieu Hom? Jésus venait en effet de donner à ses disciples en ce peu de paroles, en la rattachant à lui-même, toute la substance de la théologie mazdéenne touchant la nourriture céleste. Longtemps, je l'avoue, il y a eu pour moi,

dans cette institution de J. C. une source de perplexité qui ne s'est calmée que lorsque j'ai commencé à découvrir l'antique filiation du mystère. Je me demande comment il était possible qu'une idée aussi complétement étrangère au sens commun, tel qu'il avait existé jusqu'alors, fût entrée dans l'intelligence d'un homme par une voie naturelle ; ou, en la supposant vaine et sans aucune convenance réelle à la condition du genre humain, comment il se pouvait qu'une *si étrange folie* (1) eût séduit les hommes et servi pendant tant de siècles à la glorification de son auteur. Il me semblait donc que, si elle avait de la valeur, il fallait nécessairement la rapporter à une révélation surnaturelle, c'est-à-dire, accuser d'une certaine manière la vertu du genre humain, et que, si elle n'en avait pas, il fallait revenir encore à condamner le genre humain, et d'autant plus sévèrement. Mais mon incertitude s'est résolue en *une satisfaction parfaite* quand je suis arrivé à voir que le dogme eucharistique, loin d'être né, indépendamment de toute tradition, dans un esprit isolé, correspondant par sa racine au principe même des choses humaines, émanait directement de la période sacrée des origines, sans autre nom d'auteur que Dieu et l'homme, et recommandé depuis lors au respect de la théologie par l'autorité d'une croyance constante ; j'ai compris que, consommant effectivement

sa destinée, Jésus, par l'établissement de ce sacrement capital, n'avait fait qu'engager, sous une forme particulière, le monde romain dans l'alliance théologique que lui préparaient à son insu, depuis le commencement des temps, les lois des nations, et qui, lui communiquant une nouvelle vie, a décidé sa véritable grandeur ; et de cette manière, ce que j'avais estimé anomalie n'a plus été pour moi qu'un progrès régulier, et, si je puis ainsi dire, qu'une nouvelle pousse du tronc oriental (1). »

M. E. Quinet ne pense pas différemment : « Il faut que l'homme goûte la parole sacrée, qu'il en fasse sa pâture, son breuvage, qu'il communie avec l'univers tout entier en buvant le suc mystique de l'arbre de vie dans le vase de Djemschid, qui figure la coupe du monde. Il faut qu'il mange la chair divine, le pain d'Ormuzd, sur les tables de la liturgie. Voilà le principe de la Cène et de l'Eucharistie païenne au fond du rituel persan (2). »

Nos adversaires s'entendent merveilleusement. Pendant que MM. P. Leroux et Salvador (3) font

(1) J. Reynaud, art. *Zoroastre*, 818.
(2) E. Quinet, *Génie des religions*, 311.
(3) Cfr. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, II, 155. — Benjamin Constant, qui tient à produire aussi son utopie, insinue que les brahmanes ont inventé les premiers l'idée de la présence réelle. (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion considérée dans sa source*

naître le mystère de l'Eucharistie dans les communautés esséniennes, MM. J. Reynaud et E. Quinet n'y voient qu'une transformation du sacrifice du Hom, dont l'origine se perd, selon eux, dans les profondeurs de la haute antiquité ! Si l'on s'était bien rendu compte de la signification et du culte du hom, on ne serait pas surpris de voir les sectateurs de Zoroastre attribuer au jus de cet arbrisseau des vertus presque divines. MM. J. Reynaud et E. Quinet ne me paraissent avoir saisi ni l'un ni l'autre le véritable sens de cette partie des croyances mazdéennes. On ne doit pas oublier que les Perses avaient gardé le souvenir de l'arbre de vie planté par la main de l'Éternel dans les jardins d'Éden. Ils se figuraient que le Hom, végétal des montagnes, était cet arbre merveilleux qui se trouve dans tant de traditions du vieux monde asiatique. Il était tout naturel, à ce point de vue, qu'on s'imaginât que cette plante avait des propriétés admirables ; qu'elle développait les forces de l'âme, comprimait les penchants mauvais, assurait à l'immortalité future les droits les plus sacrés. Il ne faut donc pas s'étonner si la liturgie des Mages en parle avec tant d'enthousiasme, si elle le célèbre comme un breuvage divin, comme une émanation du Dieu même de la vie.

ses formes et ses développements, II, 93.) — Quand donc nos adversaires parviendront-ils à s'entendre ?

« Le grand Ormuzd, dit un célèbre théologien de notre époque, a créé à l'origine l'arbre de vie; cet arbre symbolique, appelé *Hom*, croît dans les eaux de la source pure et vivifiante qui sort du trône d'Ormuzd même. Il éloigne la mort, il opère la résurrection, et fera vivre les bienheureux.... Après en avoir extrait le jus, qu'on reçoit dans la coupe sacrée, on le boit; car il est dit que *celui qui boira ce jus ne mourra pas* (1). »

Cette croyance remarquable n'est pas particulière aux sectateurs de Zoroastre; nous la rencontrons, avec toute son énergie, dans les chants du Soma-Véda.

« Le jus de la plante *Soma*, dit M. Nève, offert

(1) GERBET, *Considérations sur le dogme générateur*, 31. — L'interprétation que nous avons donnée du sacrifice du Hom, se trouve confirmée par plusieurs passages très-remarquables du Zend-Avesta. — Cfr. ANQUETIL DUPERRON, *Zend-Avesta*, *Vispéred*, XIV[e] Cardé. — *Vendidad*, Fargar XX. — *Boundehesch*, I, XVIII, XXVII. Peut-être pour concilier entre eux les différents passages des livres zends, qui paraissent au premier coup d'œil si contradictoires, faut-il admettre qu'un esprit céleste résidait dans l'arbre du Hom, dont on distinguait deux espèces. C'est là ce qui paraît résulter du IX[e] Ha de l'*Izeschné*. — Cfr. aussi, *ibid.*, X[e] Ha et XI[e] Ha. — On pourrait trouver, même dans l'histoire du paganisme occidental, des exemples de ce genre, puisque l'esprit des dieux résidait souvent dans des choses inanimées, par exemple dans les statues.

aux dieux en libation, est aussi devenu une personnification divine que les adorateurs de la lumière veulent se rendre propice par leurs chants; le pouvoir surnaturel de sa liqueur purifiée est tel, qu'il écarte les mauvais génies ou Rakschasas, ennemis des hommes et des dieux, perturbateurs jaloux des sacrifices, et qu'il assure à ceux qui l'ont préparée la richesse, la force et la félicité (1). »

« Veux-tu, ô Soma, dit encore un des livres sacrés de l'Inde, nous donner la vie, nous ne mourrons plus (2). » Ce n'est pas dans cette doctrine qu'il faut chercher l'origine de l'Eucharistie catholique; les idées que nous venons d'exposer ont évidemment leurs racines dans ce besoin impérieux de la théurgie qui semble être, dans la société païenne, une véritable maladie des âmes désespérées (3). C'est de là que naissaient la consécration des statues pour y faire habiter les dieux immortels, la pratique continuelle des incanta-

(1) Cfr. Nève, *Observations sur les chants du Sama-Véda*, dans les *Annal. de philosoph. chr.*, IIIe sér., XII.
(2) *Rig-Véda*, liv. I, ch. XCI, str. VI.
(3) Le même phénomène moral se montre avec éclat dans l'histoire de la société gréco-romaine. — Cfr. Benjamin Constant, *De la religion, considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, II, 93, 94. — Prat, *Histoire de l'éclectisme alexandrin.* — Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.* — Franz de Champagny, *Les Césars.*

tions, toutes ces habitudes étranges et mystérieuses qui se développèrent avec tant d'énergie dans les mystères de Mithra (1). D'ailleurs il ne faut pas oublier que le paganisme n'était la plupart du temps qu'une altération criminelle des traditions et des espérances les plus anciennes du monde (2). Au milieu de ces pratiques sacriléges, inventées par les terreurs ou par les passions des hommes, on aperçoit presque toujours la trace des souvenirs primitifs du genre humain. Nous pouvons donc accorder volontiers à M. Jean Reynaud qu'on rencontre, même dans des cultes païens très-corrompus, des imitations de ce sacrifice prophétique offert par les patriarches dès l'origine du monde, qui n'était qu'une figure de l'oblation éternelle instituée par celui que David appelle prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il ne faut donc pas être surpris de trouver chez les Mages ce sacrifice du pain, dont

(1) Tertullien dit que le démon, dont les fonctions consistent à intervertir la vérité, imite, dans les mystères des idoles, les rits, des sacrements. — TERTULLIEN, *De præscriptionibus*, XL. — Saint Justin, après avoir raconté l'institution du mystère de l'Eucharistie, ajoute : « Les démons ont enseigné dans les mystères et les initiations de Mithra une pratique qui est une imitation de ce sacrement. » — SAINT JUSTIN, *Apologie*, II.

(2) Cfr. RIAMBOURG, *Rationalisme et tradition*. — LÉLAND, *Nouvelle démonstration évangélique*, dans les *Démonstrations* de Migne. — MAUPIED, *Prodrome*.

la trace est visible dans presque tous les cultes du vieux monde. On faisait en effet dans leurs cérémonies des offrandes de pain et de fruits, auxquelles les assistants participaient après le sacrifice. Rien de plus solennel que les prières qui, dans la liturgie mazdéenne, accompagnaient ce rite imposant (1). Tertullien nous affirme qu'une oblation du pain existait aussi dans les initiations de Mithra (2). Dans l'Inde, la nourriture du corps était considérée comme le symbole de la vertu divine qui fortifiait les âmes (3). Au Mexique et au Pérou (4), ainsi qu'en Chine, on trouve l'oblation du pain (5). Reuchlin (6) nous atteste que les sacrifices des

(1) Cfr. ANQUETIL DUPERRON, *Zend-Avesta*, II. Affrin des sept Amschaspands; Affrin du Gahanbar, et Affrin de Zoroastre. — Nous craindrions d'être trop long en expliquant ici le sens des divisions du *Zend-Avesta* que nous avons indiquées. On trouvera ces détails dans MÉNANT, *Notice sur les livres sacrés de la Perse*, 13.

(2) « *Expositionem delictorum de lavacro repromittit Mithra, celebrat et panis oblationem.* » — TERTULLIEN, *De præscriptionibus*, XL.

(3) Cfr. D'ECKSTEIN, *Le catholique*, IV, 219.

(4) On trouve des sacrifices faits avec le pain de maïs auxquels le peuple participait. — Cfr. CARLI, *Lettres américaines*, I, 154-155.

(5) Cfr. BRUNET, *Parallèle des religions*, I, 420, 1re part.

(6) Cfr. ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ*, II, 184.

Pythagoriciens se faisaient avec le pain et le vin. Le même usage se rencontre chez les anciens Celtes (1). Tout le monde sait qu'il se passait, chez les Grecs et chez les Romains, des cérémonies analogues (2).

Quelle conclusion faut-il tirer de tous ces faits?

« Le rit fondamental du sacrifice, dit M. Gerbet, complète l'unité du culte primitif, dont le plan se découvre alors tout entier. Suivant la foi antique, Dieu, qui, à l'origine, se rendait personnellement présent à l'homme, a continué d'être présent à l'homme dégénéré. Par quel moyen pouvait-on participer à ce secours divin ? Par le moyen de la prière, *accompagnée de l'offrande*, et en vertu d'une expiation *figurée par le sacrifice*. Mais cette union elle-même *avait une forme extérieure* dans la participation *aux aliments consacrés par l'offrande* et à la chair des victimes. Ainsi, une communion à la fois spirituelle et corporelle, invisible dans son essence et visiblement manifestée, tel était le centre auquel aboutissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples ; tel était le foyer vital

(1) Cfr. Brunet, *Parallèle des religions*, I, 80, 2e partie.

(2) Cfr. Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur*, 33 ; — Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, II, 183.

du culte quel que fût son état d'altération (1). »

« Outre les efforts à la poursuite d'une lumière supérieure, dit un des plus profonds théologiens de ce siècle, on a toujours soupiré après la découverte d'un principe qui pût régénérer le cœur humain et le rétablir dans une *communion plus étroite avec la Divinité*, comme autrefois, dans l'état normal où il avait été créé. De quel autre sentiment, en effet, aurait pu naître la coutume de participer aux sacrifices offerts aux dieux du paganisme? Cet acte même n'expliquait-il pas que la victime était devenue la propriété du dieu, et pour ainsi dire, sa nourriture? Les hommes entraient en société avec lui ou devenaient ses hôtes; et ainsi associés avec lui, acquéraient des droits à sa protection et à son amitié. Dans certains lieux, il y avait encore une ressemblance plus marquée avec la pâque de la loi nouvelle... L'esprit du philosophe, sans entrer dans des examens subtils, se contente de voir, dans toutes ces institutions, le besoin qu'éprouve l'âme humaine d'un principe régénérateur et fortifiant, d'une nourriture vivifiante et solide, chargée de la grâce d'en haut, qui puisse la mettre en communion avec le Dieu qui la lui donne.

(1) Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique,* 38.

« Si notre divin Sauveur est venu sur la terre pour rétablir, autant que pouvait le permettre la dégradation de nos facultés intellectuelles et morales, l'homme malheureux dans l'état de bonheur dont il est déchu ; s'il est venu pour satisfaire tous les justes désirs de l'humanité pour ce qui est bon et saint, nous devons nous attendre à trouver dans sa religion sainte et dans l'Église, son paradis terrestre, des institutions parfaitement en rapport avec ces grands objets. Or, le catholique croit qu'il en est ainsi (1). »

Après avoir vu l'origine de l'Eucharistie dans la liturgie mazdéenne, M. Jean Reynaud veut aussi faire dériver le baptême institué par Jésus-Christ de la religion prêchée par Zoroastre (2). Mais il est étrange que les écrivains que nous combattons oublient, comme Voltaire et Kant l'ont avoué, que tous les cultes étaient fondés sur la conviction de la chute originelle (3). Voilà ce

(1) Cfr. WISEMAN, *Conférences sur les doctrines de l'Eglise catholique*, conférence XVI, trad. Furon, dans les *Démonstrations* de Migne, XV.

(2) Voyez ce qu'il dit de l'eau Zòur, 815, 816. — M. E. Quinet fait aussi dériver le baptême du Mazdéisme. (Cfr. E. QUINET, *Génie des religions*, 319.)

(3) Cfr. VOLTAIRE, *Questions sur l'Encyclopédie*. — Il est curieux d'entendre Kant là-dessus : « Les hommes ont prétendu, *d'un commun accord, que le monde a commencé par le bien*, mais que la chute rapide dans

qui explique pourquoi l'on avait environné d'expiations solennelles tout ce qui regardait les cérémonies du mariage et de la naissance. Cette pratique (1), qu'on retrouve à Rome, au Mexique, en Égypte, au Thibet, dans l'Inde, en Grèce et aux Canaries, ne peut pas être considérée comme une habitude locale. Quant aux emprunts prétendus que le Christ aurait faits aux rites du Mazdéisme, un célèbre théologien du siècle dernier a résolu depuis longtemps cette difficulté qui paraît, très à tort, formidable (2).

« D'autres incrédules plus entêtés, dit Bergier,

le mal s'est bientôt manifestée. » (Kant, *De la religion dans les limites de la raison*, trad. Lortet.) — Pour les preuves du péché originel traditionnelles, cfr. notre ouvrage sur *La pureté du cœur*, Introduction, et nos *Lettres sur la chute primitive*, dans l'*Université catholique*, IIe série, V et VI.

(1) Cfr. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*; — Bertrand, *Dictionn. des religions*, art. *Baptême*; — Roselly, *De la mort avant l'homme*.

(2) Voyez ce que M. J. Reynaud dit de l'eau bénite, du feu du samedi saint, etc., 814, 815. Cfr. E. Quinet, 320. — Le protestant Poynder avait fait déjà les mêmes difficultés. — Cfr. Poynder, *Le papisme en alliance avec le paganisme*. Pour la réfutation, cfr. Wiseman, *Lettres à M. J. Poynder*, trad. Furon, IIIe lettre, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne. Les traductions de Moore, de Lingard, de Chalmers, de Keith, de Milner, insérées dans cette importante collection, sont aussi de ce laborieux ecclésiastique qui fait honneur au diocèse de Bayeux.

ont soutenu que nos cérémonies sont un reste du paganisme, qu'il n'y a aucune différence entre les rites du christianisme et la théurgie des païens. C'est une vieille objection des Manichéens (1). Nous soutenons, au contraire, que l'emploi des cérémonies au culte du vrai Dieu est la restitution d'un vol fait par les païens. La vraie religion est plus ancienne que les fausses; elle a droit de revendiquer les rites que ses rivales ont profanés. Faut-il nous abstenir de prier Dieu parce que les païens ont prié Jupiter et Vénus, et ne plus nous mettre à genoux parce qu'ils se sont prosternés devant les idoles (2)? »

Nous avons donc le droit de répondre aux incrédules: Plus vous examinerez les origines du Christianisme, plus vous verrez qu'il a de profondes racines dans les traditions universelles du genre humain. Une intelligence sérieuse de son histoire fait disparaître toutes les difficultés que soulève perpétuellement contre elle l'érudition superficielle du rationalisme contemporain. Nous croyons en avoir jusqu'ici fourni bien des preuves, et les occasions ne nous manqueront pas dans la suite pour démontrer d'une manière plus complète et plus étendue la vérité

(1) Cfr. Augustin, *Contra Faustum*, lib. XX, c. 4 et 21.

(2) Bergier, *Dictionnaire de théologie*, article *Cérémonies*.

que nous énoncions tout à l'heure. On peut donc dire de la révélation chrétienne ce que Bacon disait de Dieu : *Leviores haustus avocant a Deo, pleniores ad Deum revocant.*

CHAPITRE V.

M. Clavel.

ARTICLE I[er].

L'origine indienne du Christianisme.

Quelle folie de dire désormais de l'Orient idolâtre : *Lux ab Oriente* !

(Guérin.)

Un jour, — je ne sais ni comment ni pourquoi, — les ancêtres de l'humanité naquirent dans une de ces chaudes vallées qu'abritent les gigantesques sommets de l'Himalaya, éternellement couverts de neige. Les cieux, d'un azur profond et pur, versaient sur la terre la lumière immaculée ; les fleurs, à peine écloses, répandaient des parfums enivrants ; la brise, qui soufflait de la mer du Bengale, jetait dans les âmes une douce et molle langueur. Les

hommes alors crurent entrevoir, au sein de cette création voluptueuse et parée, le sourire d'une divinité qui se cachait derrière les voiles brillants de la nature. Cette idée, qui n'était qu'un germe imperceptible, se développa comme un arbre immense destiné à protéger de son ombre la multitude des peuples. Ce fantôme, qui s'était montré dans les rêves des hommes primitifs, grandit au milieu des Hindous avec la civilisation. Cette nation privilégiée, véritable peuple de Dieu, douée d'une si riche imagination, d'une si ardente poésie, d'une si grande activité philosophique, était chargée par la Providence de révéler à l'univers tout ce que l'humanité devait savoir des mystères du monde invisible et des secrets du ciel. Prophète de l'idéal, l'Inde a vu dans ses songes dorés les horizons merveilleux des célestes parvis, et les dieux que l'univers devait adopter plus tard, avant de parcourir le monde comme de miraculeux pèlerins, descendirent pour la première fois dans les pagodes de Bénarès et dans les temples d'Ellora et de Salsette (1) pour recevoir les adorations des pieux brahmanes et des Sannyasis.

En quittant les bords de l'Indus et du Gange, les migrations primitives n'emportèrent-elles pas, comme Énée, sur leurs épaules courbées leurs dieux

(1) Ou Djahlta.

voyageurs? Ahura-Mazda (1), Jupiter, Jéhova, le divin Chang-ti, l'éternel Tao, ne sont-ils pas, au premier coup d'œil, faciles à retrouver dans le panthéon brahmanique? Les temples, les sacrifices, les rites symboliques, les vêtements des pontifes, les chants sacrés, les livres révélés n'ont-ils pas dans l'Inde leurs types immortels et leurs premiers modèles? Comment la plus vieille nation du monde, qui possède la plus antique astronomie, les premiers livres sacrés, la langue primitive, l'architecture des temps anciens, n'aurait-elle pas transmis aux derniers venus de l'humanité ses traditions philosophiques et religieuses (2)? Il ne faut donc pas s'étonner si toutes les religions, *sans aucune exception*, portent dans leurs dogmes, dans leur morale, et même dans leur liturgie, l'empreinte éclatante de leur origine, et si le Christianisme lui-même n'est qu'une évolution de cette prodigieuse théologie de brahmanes qui a civilisé les peuples et jeté dans tout l'univers ses branches éternelles et vigoureuses. N'est-ce pas dans les Védas que le Christ a pris une partie des doctrines qu'il a révélées à l'Occident? La Trinité n'est-elle pas une pure reproduction de la Trimourti des Hindous? L'incarnation ne vient-elle pas des divins

(1) Ou Ormuzd.
(2) Nous ne répondrons à ces objections que dans le volume suivant.

avatars? Le mythe de Vichnou ne figure-t-il pas la rédemption du monde? Le mysticisme chrétien n'était-il pas dans les Oupanichads, dans le Mânava-Dharma-Sâstra, dans les Pouranas, dans les prédications de Sakia-mouni (1)? N'est-ce pas ce prophète divin qui le premier a proclamé, bien des siècles avant le Christ, l'égalité, la liberté, la fraternité? Le Catholicisme n'a-t-il pas emprunté au Lamaïsme la hiérarchie sacerdotale? Les moines, les couvents, les chapelets, les litanies, les règles des couvents ne sont-ils pas un véritable plagiat des institutions du Bouddhisme (2)? Le Christ va donc descendre de son trône usurpé; il va, au milieu de la foule des révélateurs, dépouillé de sa glorieuse auréole, entre Orphée et Sakia-mouni, prendre, au signal de la science, sa place définitive dans le panthéon humanitaire!

Telle est la thèse que M. Clavel développe dans deux immenses volumes dont il est difficile de faire comprendre la prodigieuse aridité. Pas un mouvement du cœur, pas un trait d'éloquence, pas une expression chaleureuse ne viennent, dans l'*Histoire des religions*, délasser l'âme affligée par

(1) Nous avons été obligé de renvoyer la solution de ces difficultés au volume dont nous préparons la publication.

(2) L'espace nous a manqué pour réfuter, dans le tome premier de cet ouvrage, toutes les objections que nous analysons ici.

cette interminable narration des erreurs et des folies de la triste et déplorable humanité! C'est un désert sans verdure et sans eau. L'œil contemple avec mélancolie ces plaines arides de sable, où la mort semble régner silencieusement sur un trône environné de fantômes pâlissants. Volney me plaît mieux, pour ainsi dire, avec sa colère sauvage, que l'insensible écrivain dont j'essaye d'exposer les idées. On sent au moins vibrer sous sa parole ardente quelques-uns de ces mots sympathiques qui font une sorte d'illusion sur les sentiments du fougueux révolutionnaire. Ici, rien! Une galerie de momies, une histoire de spectres qui s'effacent aux rayons du jour, un pamphlet sans vigueur et sans âme! Rien! Ni colère contre tant d'égarements qui ont souillé et perverti l'esprit humain, ni indignation courageuse contre tant de despotismes odieux colorés par les complaisances d'une crédulité fanatique! M. Clavel croit être impartial quand il raisonne en sceptique, quand il parle avec un sang-froid glacial du bœuf Apis et du Libérateur du monde, du Lingam et de la Croix! C'est cette indifférence mortelle qu'on appelle maintenant de la *raison* et de la *philosophie!* C'est en confondant dans le même chaos l'erreur et la vérité, la sainteté de l'Évangile et les saletés du paganisme, qu'on imagine se montrer un esprit supé-

rieur ! Non, l'historien, quelles que soient ses idées, n'est pas un spectateur insensible qui, placé sur le siége d'airain de la fatalité, voit passer avec un sourire ironique devant son tribunal les lamentables générations des hommes ! Pour moi, j'avoue que toutes les aberrations et les crimes de mes frères me blessent au cœur comme un poignard. Je ne puis, sans une irrésistible mélancolie, contempler tant de vices effrayants et voir couler tant de pleurs sans me sentir remué jusqu'au fond de l'âme. Les douleurs de ceux qui souffrent persécution pour la justice et pour l'humanité, trouveront toujours dans ma conscience un écho sympathique. Certaines personnes qui, comme M. Clavel, se croient bien supérieures à moi parce qu'elles n'éprouvent rien de pareil, mépriseront ma sensibilité vulgaire ; mais j'espère que dans ce monde, tout souillé qu'il est par l'égoïsme, plus d'une âme encore comprendra mes tristesses et mes larmes !

Après avoir fait la part du blâme, faisons celle de la justice. Le livre de M. Clavel est habile et savant autant qu'il a pu l'être. Il n'a pas inventé sa théorie. Lichtenstein (1), J. F. Winzer (2), Wuns-

(1) Cfr. Lichtenstein, *De l'Inde comme source de la mythologie.*

(2) Cfr. Winzer, *De dæmonologia in sacris Novi Testamenti libris proposita.*

chius (1), Plessing (2), J. A. S. Richter (3), Rhode (4), J. E. C. Schmidt (5), ont soutenu depuis longtemps en Allemagne l'origine hindoue du Christianisme, et le docteur Creuzer a résumé sur ce point les opinions de la plupart des rationalistes d'au delà du Rhin.

« S'il est, dit-il avec une emphase toute germanique, une contrée sur la terre qui puisse réclamer à juste titre l'honneur d'avoir été le *berceau de l'espèce humaine*, ou au moins le théâtre d'une civilisation primitive *dont les développements successifs auraient porté dans tout l'ancien monde et peut-être au delà* (6) *le bienfait des lumières*, cette seconde vie de l'humanité ; s'il est une religion qui *s'explique comme d'elle-même* (7) *par les impressions puissantes de la nature* et *par les li-*

(1) Cfr. Wunschius, *Horus ou l'observateur des astres.*

(2) Cfr. Plessing, *Recherches historiques et philosophiques sur les opinions, la théologie et la philosophie des anciens peuples.*

(3) Cfr. Richter, *Le Christianisme et les anciens cultes de l'Orient.*

(4) Rhode, *Les dogmes et tout le système religieux des anciens Bactriens, Mèdes et Perses, ou des peuples zends.*

(5) Cfr. Schmidt, *Manuel d'histoire ecclésiastique.*

(6) Ce modeste *peut-être* n'est là que pour la forme.

(7) Singulier éloge d'une religion que de dire qu'elle ne vient pas de Dieu !

bres inspirations de l'esprit, et dont les formes *naïves* et *sublimes* (1), les conceptions simples (2) et profondes en même temps, le système vaste et hardi, *expliquent à leur tour* avec quelque succès (3) *les dogmes* et les *symboles religieux de la plupart des autres peuples* : cette contrée, c'est assurément l'Inde ; cette religion est celle qui nous apparaît vivante encore sur les rives du Gange avec ses prêtres, ses temples, ses autels, ses livres sacrés, ses poésies, ses pratiques et ses doctrines. Toujours ancienne et toujours nouvelle, l'Inde est debout sur ses propres ruines, comme un foyer *éternellement lumineux*, où viennent se concentrer les rayons épars qui ont longtemps éclairé ou fasciné le monde (4). »

En France, on n'a pas été moins tranchant.

(1) Nous mettrons nos lecteurs à même de juger de cette *naïveté* et de cette *sublimité* du paganisme hindou, et de la majesté du culte du Lingam !

(2) *Simple* est charmant. Rien n'est compliqué et confus comme la théologie des Hindous. Nous le ferons bien voir en recourant aux sources.

(3) Ce *quelque succès* est d'une ravissante modestie.

(4) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. I. — M. Guigniaut ajoute naïvement en note : « Voyez dans notre discours préliminaire un résumé des faits principaux sur lesquels se fonde CETTE HYPOTHÈSE, *que nous donnons au reste pour ce qu'elle est.* » Grand merci !

MM. Jacquemont (1), Guigniaut, Balbi (2), Lamartine, Pauthier, ont propagé chez nous l'hypothèse que nous allons combattre dans le livre de M. Clavel.

« Au milieu de ce monde oriental presque tout nouveau pour nous, s'écrie l'auteur de *la Chine*, l'Inde avec sa langue sanskrite si savante et si métaphysique, avec sa pensée religieuse si *profonde* et si *sublime* (3), sa pensée philosophique si abstraite et si hardie, son imagination si poétique et si gigantesque, sa nature si merveilleuse et si féconde, nous apparait comme *le grand et antique foyer de la pensée humaine, comme le point central et rayonnant de ce vaste cercle d'idées philosophiques et religieuses, d'idiomes frappants de consanguinité* (4) *qui a enveloppé la haute Asie et qui a fini par embrasser presque* (5) *tout l'ancien monde.* C'est, en effet, sur les hauts plateaux de l'Asie qu'a été jetée primitivement l'*énigme du genre hu-*

(1) Cfr. Jacquemont, *Voyage dans l'Inde.*

(2) Cfr. Balbi, *Abrégé de géographie.*

(3) On veut bien tout admirer, pourvu qu'on réserve pour l'Évangile toutes les âpretés de la critique sceptique.

(4) Qui nie l'unité primitive des langues ? Cfr. Wiseman, *Discours sur la science de la religion révélée,* traduction de Valroger, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, XV.

(5) Ce *presque* est, comme dans le Dr Creuzer, une pure concession verbale.

main (1). C'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sable. L'humanité ne peut être bien comprise partiellement ; il faut la voir dans son ensemble ; il faut assister à sa naissance (2), à son âge viril, à sa décadence ; il faut renouer les anneaux de cette grande chaîne qui, comme le Nil, dérobe *encore* (3) son commencement aux regards du monde. Cette chaîne *pour nous* (4) a son anneau le plus reculé dans l'Inde (5). »

« Si jamais, dit-il ailleurs, la pensée humaine *vécut des inspirations de la Divinité,* assurément les Védas ou écritures sacrées de l'Inde portent plus que tout autre monument religieux l'empreinte de cette inspiration (6). »

M. de Lamartine, avec cette légèreté qui caractérise l'auteur des *Girondins* (7), répète sans hési-

(1) Le genre humain n'est une énigme que pour les aveugles volontaires, qui ferment les yeux à la lumière de l'Évangile.

(2) C'est précisément ce que fait Moïse dans la Genèse.

(3) M. Pauthier n'est donc pas bien sûr de la solidité de son hypothèse.

(4) Nous prenons acte de cette réserve.

(5) Pauthier, *Préface des Essais* de Colebrooke.

(6) Pauthier, *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao.*

(7) Cfr. les éloquents articles de M. Foisset, sur les *Girondins*, dans le *Correspondant*, 1847.

tation ces étranges assertions : « *La clef de tout est dans les Indes*, dit-il, *la génération des pensées et des arts me semble* (1) *remonter là*. Elles ont enfanté l'Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, les grandes villes du désert, comme Balbeck, puis l'Égypte, puis les îles, comme la Crète et Chypre, puis l'Étrurie (2), puis Rome, puis *la nuit est venue*, et le Christianisme, couvé d'abord par la philosophie platonicienne (1), ensuite par la barbare ignorance du moyen âge (3), a enfanté notre civilisation et nos arts modernes (4) ! »

Continuons de laisser parler les poëtes ; ils ne déraisonnent pas sur ce point beaucoup plus que les savants.

Dans *le Génie des religions*, M. Edgar Quinet appelle les Hindous « le premier peuple qui soit

(1) Vous n'êtes pas bien sûr ? Il ne vous faut donc qu'un simple doute pour sacrifier la tradition biblique.

(2) Cette généalogie des idées hindoues paraîtra curieuse aux personnes qui ont quelque teinture de la question.

(3) Pour juger cette *barbare ignorance*, Cfr. Hurter, *Tableau des institutions et des mœurs au moyen âge* ; — Ozanam, *Dante et la philosophie catholique* ; — *Les excellents articles du savant* P. Cahier, Si le Christianisme, etc...., dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Ils sont signés Achery.

(4) A. de Lamartine, *Voyage en Orient*. — M. Bonnetty en a fait une juste et sévère critique dans les *Annales*.

sorti de son sommeil, » et, pour compléter sa pensée, il ajoute ces paroles plaisantes : « L'histoire des religions étant la généalogie de l'Éternel dans les bornes du temps (1), il serait impossible d'en saisir les commencements si cette difficulté ne rentrait dans celle de savoir quel monument contient l'expression de la société la plus ancienne. Ramenée à ces formes, *la question est résolue* (2), puisque nulle part, ni dans les hymnes des Grecs, ni dans le Zend-Avesta des Persans (3), *ni même dans les livres de Moïse*, l'homme et la nature *ne paraissent* (4) *si nouveaux que dans les Védas des Indiens.* Ces chantres, dont les critiques les plus exigeantes bornent l'antiquité à 1400 ans avant le Christ (5), font revivre l'époque patriarcale, qui dans la Bible est plutôt indiquée que remplie par les noms et les vestiges des tribus d'Abraham (6). »

Dans *Ahasvérus*, mystère humanitaire, l'œuvre

(1) Étrange éternité que celle de ce singulier Éternel ! Que M. Quinet est admirable dans ses formules et qu'il manie bien la langue de Bossuet, de Pascal et de Napoléon !

(2) Quelle vivacité !

(3) M. Jean Reynaud admettrait-il cette supposition ?

(4) Pourquoi donc hésiter, si la question est résolue ?

(5) Cette assertion est, comme nous le montrerons dans le volume suivant, une véritable plaisanterie.

(6) Edgar Quinet, *Génie des religions*, 137.

la plus récréative qui soit sortie d'une tête humaine, le célèbre pourfendeur des jésuites exprime à peu près les mêmes idées sous une forme symbolique. Dans la première journée du *poëme*, on voit les tribus primitives rassemblées sur les coteaux de l'Hymalaya.

PREMIÈRE TRIBU.

Je suis pour me conduire le grand fleuve du Gange : c'est lui qui a les bords les plus larges et des flots profonds comme le ciel. — Fleuve du Gange, tu cours plus vite que la gazelle. Arrête un moment tes flots, que nous y étanchions notre soif.

LE FLEUVE.

Pas encore, pas encore ; nous sommes encore loin du bord où vous vous reposerez. Avec mon onde qui me suit je roule un lis blanc comme un vase ; dans le lis blanc est le breuvage de l'Ammirëeta (1) qui donne l'immortalité. Vous en approcherez vos lèvres quand nous serons arrivés.

PREMIÈRE TRIBU.

Dis-nous du moins avec tes îles murmurantes, dis-nous avec ta blanche écume comment sera le bord où nous nous arrêterons.

(1) Ceci est de la *couleur locale* un peu maladroite. Il s'agit probablement de l'*Amrita*. Benjamin Constant, quoique vieux déjà, est plus exact. (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion*, I, 159.)

LE FLEUVE.

Sous des figuiers d'Inde et des pamplemousses, j'ai déjà creusé ma vallée pour que vous y répandiez vos flots. Comme je la remplissais chaque jour de l'eau de ma source, vous la remplirez, vous, à votre tour, de larmes, de vœux, d'hymnes et de tombeaux. Votre nom germera dans les siècles comme le lotus germait dans mon limon. Vos dieux s'amasseront autour de vous, semblables aux coquillages de mes bords. Dans *vos songes ils s'épanouiront* (1) comme le fruit de l'asmlaka par une nuit d'automne. »

Si M. Clavel n'a pas inventé l'hypothèse de l'origine hindoue du Christianisme, il a, le premier chez nous, présenté cette théorie dans toute sa force et dans toute son étendue en mettant en œuvre avec habileté les faits nombreux accumulés par les travaux de ses laborieux devanciers. Les preuves sont exposées avec une clarté et une franchise qui laissent pénétrer jusqu'au fond de son âme. Sans chercher l'ironie voltairienne, il jette aux convictions chrétiennes les plus rudes épithètes et les qualifications les plus dédaigneuses. Ce n'est pas chez lui le goût de l'injure, mais la nécessité d'un système impérieux, qui met sur la même ligne

(1) Un dieu qui *s'épanouit.* O Molière, qu'eussent dit les *précieuses* de cette éblouissante idée!

les idées les moins propres à produire ces étranges parallèles. Mais cette franchise d'exposition rendra notre tâche plus facile et notre réfutation plus nette et plus solide. Nous ne nous contenterons pas d'attaquer seulement l'*Histoire des religions ;* nous ajouterons aux preuves de ce livre de nouveaux arguments qui nous seront fournis par les nombreux partisans des mêmes théories. Nous pourrons ainsi d'un seul coup en finir avec un sophisme bien des fois répété et dont nous espérons faire une complète justice. Que nos lecteurs ne croient pas que nous nous plaisions dans ces questions arides et hérissées d'immenses difficultés. Ce travail est pour nous une fatigue qui dévore nos loisirs et nos forces. Mais ce n'est pas à nous à choisir le terrain de la bataille. Nos adversaires nous tracent eux-mêmes avec la pointe de leur épée le champ clos du combat, et ils nous obligent à nous y emprisonner, sous peine de subir des accusations qui couvriraient le Catholicisme d'une honte ineffaçable. C'est donc eux qu'il faut rendre responsables des ennuis que la plupart des lecteurs éprouveront dans des controverses si peu susceptibles de charmer les imaginations. Pense-t-on que nous n'éprouvions pas nous-même la fatigue qui s'attache à des travaux accablants, à d'arides recherches, à cette science sans mouvement et sans vie dans laquelle nous enferme la nécessité de défendre l'Église et notre foi ?

On trouve, dit-on, dans les religions hindoues toutes les idées dogmatiques du Christianisme, l'unité de Dieu, la Trinité, la Rédemption et l'Incarnation.

Mais, M. Pauthier l'a lui-même aperçu, le Christianisme n'est pas né d'hier, il a ses profondes racines dans les plus antiques traditions du monde (1). Considérer nos croyances comme une doctrine prêchée pour la première fois sous Tibère, c'est renouveler une objection du paganisme, renversée depuis longtemps par les Pères de l'Église (2). Ils faisaient, en effet, remarquer aux adversaires de l'Église primitive que les dogmes chrétiens n'étaient pas une chose nouvelle (3), parce que le Christianisme était aussi ancien que le monde, aussi ancien que la vérité (4), qu'il n'était que la restauration de la religion primitive (5); que le Verbe avait opéré et enseigné dans l'univers dès le commencement (6) ; que la loi et la prophétie étaient

(1) Cfr. Pauthier, *La Chine*, 114, 115.

(2) Cfr. Riffels, *Exposition des rapports entre l'Église et l'État*.

(3) Cfr. Théophile *à Autolycus*, III, 16 ; — Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, I, 4.

(4) Cfr. Justin, I *Apologie*, n° XLVI, et II *Apologie*, n° VII et suiv.

(5) Cfr. Justin, *Exhortation aux Grecs*, n° XXXVIII, — et Eusèbe, *Démonstration évangélique*, I, 5 et 7.

(6) Cfr. Justin, *Exhortation aux Grecs*.

son œuvre (1); que le judaïsme n'était qu'une première phase du Christianisme; que celui-ci avait dans le judaïsme son fondement et son origine (2); que c'était, au contraire, le paganisme qui était nouveau (3); que le Christianisme n'avait point été puisé aux sources païennes, commme on le supposait déjà (4).

Nous ne faisions donc que continuer la pensée des plus anciens apologistes quand nous disions, en 1847, à M. Pierre Leroux: « Le Christianisme commence avec le monde. Le jour où l'Éternel promit dans sa miséricorde qu'un rédempteur devait venir sauver et consoler la terre, ce jour-là le Christianisme naquit. L'espérance et le désir de voir paraître le Sauveur des nations se conserva toujours dans l'esprit de l'humanité. Les chefs des premières tribus qui, dans leurs émigrations lointaines, allèrent peupler le monde, gardèrent la promesse divine sous la tente des pasteurs. La société païenne, dans sa dégradation la plus profonde, n'abandonna jamais cette espérance, senti-

(1) Cfr. JUSTIN, *Exhortation aux Grecs*, — et TERTULLIEN, *Apologétique*, XXXI.

(2) Cfr. TERTULLIEN, *Apologétique*, XIX et XLVII, — et JUSTIN, *Exhortation aux Grecs*.

(3) Cfr. THÉOPHILE *à Autolycus*, III; AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, XVIII, 36 et 37.

(4) Cfr. ORIGÈNE *contre Celse*, VI, 23 et 24.

ment impérissable qui survécut à la chute de presque toutes les croyances primitives (1). »

M. l'abbé Gerbet, dont on admire la rare pénétration, exprime à peu près la même manière de voir :

« La vraie religion nécessaire au salut, dit ce penseur éminent, a dû commencer avec le genre humain, et, puisqu'elle est nécessairement une comme la vérité, comme Dieu, *la religion primitive était déjà le Christianisme*, de même que le Christianisme depuis l'Évangile *est la religion primitive pleinement développée* ». « La chose même qu'on appelle aujourd'hui *religion chrétienne*, dit saint Augustin, *existait chez les anciens* et n'a jamais cessé d'exister depuis le genre humain, jusqu'à ce que, le Christ lui-même étant venu, on a commencé à appeler chrétienne *la vraie religion qui existait auparavant* (2). » « Le Christianisme ayant été à toutes les époques la religion traditionnelle, la notion de l'Église dans tous les temps s'explique d'elle-même. L'Église *avant* Jésus-Christ était la société des fidèles professant la croyance des vérités révélées primitivement, comme l'Église *depuis* Jésus-Christ est la société des fidèles professant de plus les vérités enseignées par Jésus-Christ,

(1) Voyez plus haut, ch. II, art. II.

(2) Gerbet, *Des doctrines philosophiques sur la certitude*, 97.

qui ne sont pas des vérités différentes, mais les mêmes vérités développées. »

M. l'abbé de Valroger, envisage tout à fait au même point de vue cette question fondamentale, et il ajoute de nouvelles considérations capitales à celles que nous faisions valoir nous-même contre l'auteur du livre *De l'humanité*.

« Sans doute, dit l'auteur des *Études sur le rationalisme*, les religions et les philosophies païennes nous offrent de grossiers vestiges des dogmes de la Trinité et de l'incarnation du Verbe : nous n'avons nul intérêt à le dissimuler : nous serions même surpris s'il en était autrement. Mais à quelle cause faut-il attribuer ces vestiges? Sont-ce des débris plus ou moins informes d'une révélation *surnaturelle*, ou bien, au contraire, des produits *naturels* de l'esprit humain que le temps a développés par un progrès nécessaire? Voilà tout le sujet du débat. Or, parmi nos adversaires, quel est celui qui a tenté de résoudre ces questions d'une manière impartiale et vraiment scientifique? On le chercherait en vain.

« Si nous ne trouvions des traces du mystère de la Trinité ni dans les livres de l'Ancien Testament, ni dans les traditions de la Synagogue ; si les religions ou les philosophies païennes nous offraient, au contraire, des traces certaines de ce même dogme, on pourrait, avec vraisemblance, présenter la doc-

trine catholique comme une synthèse naturelle d'idées juives et païennes..... Quand on refuse de voir les origines de la théologie catholique là où elles sont, c'est-à-dire dans la révélation primitive, dans les livres de l'Ancien Testament et dans les traditions de la Synagogue, il reste à dire où la science doit les placer; question difficile sur laquelle les écoles rationalistes ne peuvent s'accorder. Sera-ce dans les Kings de Confucius ou dans le Tao-te-king de Lao-tseu (1) qu'il faudra chercher la source des dogmes chrétiens? Sera-ce dans le Brahmanisme (2)? dans le Bouddhisme (3)? dans le Mazdéisme (4)? dans les ténèbres de la théologie égyptienne, ou, enfin, dans le Platonisme (5)?

(1) M. Pauthier, dans son *Mémoire sur l'origine et la propagation du Tao*, a prétendu faire dériver l'incarnation chrétienne de la légende de Lao-tseu. Nous l'avons réfuté dans *Le Christ et l'Évangile*, 2e partie, t. II, ch. V, art. 5.

(2) C'est l'hypothèse de MM. Guigniaut et Clavel que nous discutons dans ce travail.

(3) M. Clavel attribue aussi au Bouddhisme une large part dans la formation du dogme chrétien et surtout de la morale. Nous réfuterons ces difficultés dans le volume suivant.

(4) C'est le système de M. Jean Reynaud, comme nous l'avons vu.

(5) M. Pierre Leroux, comme nous l'avons vu, fait naître le dogme chrétien de la double influence des doctrines égyptiennes et de la philosophie platonicienne. Nous avons réfuté cette supposition plus haut.

Toutes ces hypothèses ont aujourd'hui des partisans plus ou moins célèbres... »

« Supposons toutefois que l'histoire de nos dogmes chez les peuples anciens demeurât enveloppée d'incertitude, les adversaires du Christianisme auraient-ils pour cela gagné leur cause? Nullement; car l'obscurité de certaines vérités ne peut nuire à la certitude de vérités d'ailleurs incontestables.

« L'histoire de Jésus-Christ et des Apôtres suffit pour établir l'autorité infaillible de leurs enseignements (1). L'établissement du Catholicisme, sa conservation et ses caractères surnaturels nous offrent aussi des preuves surabondantes de sa crédibilité (2). Quand certaines parties de la *préparation évangélique* seraient cachées dans des ténèbres impénétrables (3), quand tout l'ensemble de la *pré-*

(1) Voyez ce que nous avons dit sur l'histoire des Apôtres dans *Le Christ et l'Évangile,* IIe partie, ch. V, article 2. — Nous ferons un jour un travail analogue sur la vie de Jésus-Christ, qui complétera cette démonstration.

(2) Nous établirons nécessairement ces différents points quand nous ferons la réfutation de M. Salvador, qui les a contestés dans son livre de *Jésus-Christ et sa doctrine.*

(3) Nous avons annoncé une préparation évangélique, nous en avons déjà même publié une partie dans nos *Lettres sur la chute primitive.* Nous nous proposons de dégager cette importante question des ténèbres dont l'ont enveloppée les historiens rationa-

paration évangélique nous semblerait une énigme insoluble, les portions essentielles de la *démonstration évangélique* demeureraient encore inébranlables. Le Nouveau Testament nous explique l'Ancien en nous garantissant sa divinité, et la tradition catholique est comme un phare dont les rayons se projettent aux extrémités les plus lointaines de l'horizon historique (1). »

Mais admettons pour un moment, comme le fait M. Clavel, qu'on ne doive pas chercher dans la révélation primitive et dans les traditions hébraïques les véritables origines du dogme chrétien, pourra-t-on prouver d'une manière vraisemblable que la théologie catholique est sortie du monstrueux mélange de vérités et d'erreurs que présentent aux regards attristés les livres sacrés du Brahmanisme !

Pour démontrer l'impossibilité d'une pareille hypothèse, nous trouverons dans les écrits des savants les plus illustres une multitude de preuves incontestables contre la théorie qu'on nous oppose. Mais, par suite d'une habitude d'esprit vers laquelle nous inclinons sans cesse, nous nous servirons très-souvent aussi des matériaux accumulés par notre adversaire, et nous raisonnerons sur ses propres aveux. Cette besogne nous sera d'autant plus facile

listes. Ce travail formera le préambule de *La vie du Christ,* dont nous préparons la publication.

(1) *L'Ère nouvelle,* 19 octobre 1848.

que l'ouvrage de M. Clavel renferme une multitude de faits et de détails curieux. Malheureusement, et c'est là le défaut fondamental de son *Histoire des religions*, ce livre ne contient aucune indication positive, de sorte qu'il est impossible au plus grand nombre des lecteurs de confronter les assertions et les preuves de M. Clavel. Nous pousserons l'obligeance jusqu'à faire à sa place le travail que la critique avait droit d'exiger de lui, et, tout en réfutant son livre, nous aurons soin de le compléter.

ARTICLE II.

Le Dieu du Brahmanisme et la théodicée de l'Évangile.

> Quelle misère ! Le plus petit des prophètes d'Israël vaut mille fois mieux que tous les philosophes panthéistes, enfants de Brommo !
>
> (GUÉRIN.)

Commençons cette étude par la notion de Dieu, afin de juger si véritablement le Dieu de l'Évangile n'est qu'un reflet de la prétendue révélation des Védas.

« Dès le commencement, dit M. Clavel, était un Dieu suprême, unique, éternel, impérissable, infini, tout-puissant, excellent et parfait, incorporel, indivisible, présent partout, cause de tous les phénomènes. Les hommes le désignent sous les noms de Brahma, Parabrahma ou d'Atmâ (1). »

C'est là sans doute un brillant souvenir de la révélation primitive et un écho sonore de l'enseignement

(1) CLAVEL, *Histoire des religions*, liv. I. — M. Pauthier dit, avec plus de raison, Paramatma. — Cfr. PAUTHIER, *Essais* de COLEBROOKE, 310. C'est aussi l'expression employée dans ce cas par M. Loiseleur-Deslongchamps. (Cfr. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS, *Mânava-dharma-sâstra*, Préface, IV.)

divin qui retentit jusque dans les lointaines vallées de l'Himalaya. On pourrait citer une multitude de textes puisés dans les livres sacrés de l'Hindoustan qui viendraient confirmer la certitude de ces assertions. Nous ne recommencerons pas ce travail, parce que M. l'abbé André, notre ami et notre ancien collègue, l'a fait avec une grande érudition et une très-rare pénétration d'esprit dans son Apologie du Pentateuque (1).

Mais faut-il conclure de ces comparaisons que le Dieu des Védas est le même que le Dieu de l'Évangile ? Ce serait une erreur étrange dans laquelle sont tombés une multitude d'écrivains rationalistes et que nous allons facilement réfuter par les aveux de nos plus habiles adversaires.

« Dieu est, dit M. Clavel, la substance universelle, l'âme du monde, l'âme de chaque être en particulier, la forme des mondes sans fin qui ne font qu'un avec lui (2). »

M. Clavel cite encore un passage du *Bagavad-Gita* (3), dans lequel Krichna, qui joue dans ce célèbre épisode du *Mahabharata* (4) le rôle d'un Dieu suprême, s'exprime ainsi :

(1) Cfr. André, *Moïse révélateur*, liv. III.
(2) Clavel, *Histoire des religions*, liv. I.
(3) C'est-à-dire chant de Bhagavad.
(4) Cet immense poëme qui a, dit-on, pour auteur Vyasa, est composé de 250,000 vers.

« Selon ma nature inférieure, dit-il, on distingue en moi huit objets : la terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther, l'esprit, l'entendement et la conscience de moi-même. Mais il faut de plus connaître ma nature supérieure et vitale qui soutient l'univers. De cette nature provient tout ce qui existe ; je suis la cause productrice de la création et de la destruction du monde. L'univers est en moi suspendu comme les perles dans le cordon qui les tient enfilées. Je suis la saveur dans l'eau, la lumière dans le soleil et dans la lune ; le triple nom de la divinité (Oum), dans tous les Védas, le son dans l'air, la virilité dans l'homme, le doux parfum qui sort de la terre, la clarté dans la flamme, la vie dans tous. Je suis la dévotion dans les richis (1) (les hommes pieux), je suis la semence éternelle de tout ce qui existe. Je suis l'intelligence de ceux qui comprennent, la splendeur de ceux qui brillent et la force des puissants. Je suis libre de désirs et de passions. Je suis chez les animaux la cupidité brutale et sans frein moral. En un mot, de moi dérivent tous les êtres qui obéissent à la bonté, à la passion ou à l'ignorance ; je ne suis pas en eux, mais ils sont en moi. Entraîné par l'impulsion des trois qualités, le monde ne sait pas que je suis au-dessus de lui ; car on pénètre difficilement l'illusion divine et magique

(1) Littéralement *saints*. (Cfr. Pauthier, traduction des *Essais* de Colebrooke, 313.)

(maya) que j'opère par l'action de ces qualités (1). »

M. Clavel ajoute à cette citation, déjà si accablante pour son système, un passage du Rig-Véda (2) qui n'est pas moins significatif.

« Dans le fait, il n'y a qu'une seule divinité, la grande âme (Mahan-âtma); elle est appelée le soleil et l'âme de tous les êtres, l'âme de ce qui se meut et de ce qui ne se meut pas. Les autres divinités sont des partitions ou fractions de sa personne. »

M. Edgar Quinet, qui, comme M. Clavel, fait naître dans l'Inde les premières pensées religieuses de l'humanité, trace du Dieu de la théologie hindoue un tableau qui ne ressemble guère à la théodicée des docteurs de l'Église.

« L'immense mer, dit-il, s'étend pour la première fois sous le regard de l'homme, il boit avidement des yeux l'espace sans bornes; et à la révélation par la lumière sur les hauts lieux (3) va s'ajouter,

(1) CLAVEL, *Histoire des religions*, liv. I. — Benjamin Constant cite aussi ce texte avec plus de détails encore. — Cfr. BENJAMIN CONSTANT, *De la religion*, III.

(2) C'est le Véda qui contient principalement les hymnes en vers.

(3) Cette révélation a, selon lui, Indra pour Dieu suprême. Il ne s'est pas aperçu qu'Indra usurpe *par accident* dans quelques légendes relativement récentes les attributs de la divinité, chose très-commune chez les Hindous. Benjamin Constant a bien saisi cette idée. (Cfr. BENJAMIN CONSTANT, *De la religion dans sa*

au bord des golfes, la révélation de l'infini par l'Océan. La mer primitive non encore profanée par la rame; un désert vivant qui rejette lui-même toute souillure, que jamais voyageur n'a parcouru; un ciel terrestre qui se confond par delà tout l'horizon avec l'incorruptible éther; un être incommensurable à l'haleine de géant, qui tour à tour gronde, murmure, se tait, se meut, s'inquiète, s'apaise, s'endort, et semble créer en rêvant. Quel mystère nouveau! quel étrange envoyé du Créateur! quelle source intarissable de formes, de signes, d'emblèmes divins! Comment cette immensité paresseuse, ciel et terre tout ensemble, moitié dormante, moitié veillante, toujours ancienne, toujours changeante, dont la forme n'est qu'illusion, ondes, vagues, écume, bulles d'eau, comment cette immensité ne révélerait-elle pas une figure de l'infini? En effet, le Dieu nouveau naît de son sein, et toutes les harmonies de Brahma sont avec l'Océan; lui-même s'appelle le premier-né des eaux, il flotte depuis l'éternité dans le calice humide d'un lotus; ses yeux sont tels que le nymphæa. Ame, parfum de l'Océan, sa parole,

source, dans ses formes et dans ses développements, IV, 116.) Le XXXVIIIe chapitre du Rig-Véda a été pris par M. Quinet très à tort pour la formule primitive et générale du paganisme brahmanique. (Cfr. Edgar Quinet, *Génie des religions*.)

exhalée du milieu de la mer sans rive, passe comme la brise ; elle est recueillie d'abord par trois solitaires, enfants des eaux. Sa pensée, illusion flottante, sirène éternelle, se balance sur les eaux éternellement pacifiques, et l'œuf du monde surnage comme la couvée d'un invisible alcyon (1). »

Il est difficile, ce me semble, après de tels faits, d'admettre, de considérer le Dieu de l'Évangile comme un misérable plagiat de ce panthéisme grossier. Mais si de l'essence de Dieu nous passons à ses attributs, c'est là qu'éclatera surtout dans toute son évidence la différence infranchissable qui sépare les deux théologies. Dans le Brahmanisme on trouve, il est vrai, souvent répété le mot sublime de Créateur ; mais ce grand nom n'est qu'une de ces vaines formules qui ne peuvent dissimuler qu'aux esprits superficiels les révoltantes absurdités de la théologie hindoue, toute remplie d'ailleurs, comme M. Clavel en convient lui-même, de contradictions choquantes (2).

Il faut remarquer d'abord que le monde est éternel, sinon dans sa forme, au moins dans son fond. Comment en serait-il autrement, puisqu'il n'est qu'un accident divin, qu'un mode de l'infini, qu'un rayonnement du soleil éternel ? Quand

(1) Edgar Quinet, *Génie des religions*. — *Les religions indiennes*.

(2) Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, I, 39.

Dieu s'éveille, quand il sort de ce rêve indolent dans lequel s'écoulent quelquefois des milliards de siècles, les astres commencent à briller au milieu des cieux, la terre se couvre de fleurs et de verdure, et l'Océan revient, en murmurant, frapper la rive de l'Hindoustan de sa vague écumante. Mais, si Brahma, fatigué un jour de végéter dans la plante, de ruminer dans l'animal et de penser dans l'homme, éprouve un irrésistible accès de torpeur, l'univers tout entier retombe aussitôt dans le chaos et l'inertie.

Ces accusations sont trop sérieuses pour n'avoir pas besoin d'être établies par les preuves les plus positives et les plus convaincantes.

Le Dr Creuzer, convient volontiers que, dans la doctrine des Hindous, le monde, forme éternelle et mobile de la Divinité, traverse une série de transformations prodigieuses, sans que jamais l'infini cesse de se révéler par des créations variées et sans cesse renaissantes. En effet, après avoir dit que les prophètes de l'Hindoustan annoncent que notre univers doit périr par le feu, il ajoute :

« Au milieu de cet embrasement général, les semences des choses seront recueillies dans le lotus, dans le sein fécond de Bhavani ; alors recommencera une nouvelle création, un monde nouveau ; alors s'ouvrira un nouvel âge de piété et d'innocence. Ainsi toujours le lotus, symbole, comme le lin-

gam, de l'éternelle génération; toujours Siva destructeur et générateur, Dieu de la vie et de la mort tout à la fois ! Rien ne peut être absolument anéanti, la substance demeure dans la variation perpétuelle des formes; tous les êtres retournent à la Divinité, dont l'essence est leur source commune, qui est le commencement, la fin et le milieu de toutes choses (1). »

M. Clavel est peut-être plus explicite encore :

« A une certaine époque, dit-il, tout ce qui existe était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, et semblait entièrement livré au sommeil: c'était un véritable chaos. Cet état de choses était le résultat de la dissolution ou *Pralaya* d'un univers antérieur; car, de toute éternité, les créations et les destructions se succèdent périodiquement. Ce Dieu souverain résolut de faire émaner de sa substance les êtres mobiles et immobiles, et, s'unissant à Maya ou à l'illusion, il commença son œuvre immense (2). »

Plus loin, il complète ainsi sa pensée :

« Après avoir produit l'univers, le Créateur dispa-

(1) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 3. — Nous prévenons, une fois pour toutes, que M. Guigniaut a tellement modifié le texte allemand que plusieurs des opinions mises en avant par la traduction française ne doivent peut-être pas être imputées à l'écrivain allemand.

(2) Clavel, *Histoire des religions*, liv. I, ch. 2.

rait de nouveau, absorbé dans l'âme suprême, et remplaçant le temps de la création par celui de la dissolution. Lorsque le dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, le monde se dissout. C'est ainsi que par un réveil et un repos alternatifs, l'être immuable fait revivre ou mourir successivement cet assemblage de créatures mobiles ou immobiles. Le sommeil de Brahma ou la dissolution, le Pralaya, a une durée de mille âges divins, c'est-à-dire de quatre milliards trois cent vingt millions d'années humaines de trois cent soixante jours chacune (1). »

Laissons parler encore M. Edgar Quinet, qui partage les opinions de M. Clavel :

« Brahma, encore humide des flots, a pour ainsi dire le naturel indolent de l'Océan de Golconde. Ce caractère *original* (2) achève de se montrer dans le tableau de la création qui naît d'*une rêverie de l'infini*, au murmure des ondes éternelles; les pensées de cette grande âme de l'Océan intelligible se soulèvent, se déroulent, s'affaissent l'une dans l'autre; sans volonté, accablé d'une langueur infinie, l'esprit des eaux se réveille à demi; ces doux yeux de lotus s'ouvrent à la lumière; et dans ce premier regard jeté sur lui-même, il produit tous

(1) Clavel, *Histoire des religions*, L. I, ch. 2.
(2) Très-original en effet.

les types de l'univers visible ; puis il s'assoupit de nouveau, il défaille, et l'univers retombe dans le néant. C'est ainsi, par une contemplation intime, à la manière d'un prêtre dans son ermitage, et au milieu des ablutions, que le grand cénobite, l'ancêtre des esprits, produit du dedans au dehors le monde des corps sur le moule de l'âme. Qu'il y a loin de là au Dieu de la Bible appelant la création du néant, comme un émir dans le désert appelle son serviteur à l'entrée de sa tente ! »

Je supprime le récit comique des terreurs, des tristesses et des désirs qu'éprouva l'Éternel avant de créer l'univers ; on en trouve la pittoresque histoire dans le livre de M. Edgar Quinet, qui ne fait que développer les sources originales que nous avons vérifiées et qu'il indique avec un soin et une attention dignes des plus grands éloges.

« Le Dieu se fait homme sous la figure du monde, ajoute M. Quinet ; le soleil est son regard, les vents son souffle, les rayons sa chevelure, la terre ses pieds, les saints livres ouverts sa parole...

« Il remplit ainsi lui-même le non-être pour combler sa propre solitude, il parcourt tous les degrés de l'existence, depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit. Toujours se poursuivant, toujours se dérobant à ses propres étreintes, il forme de sa propre substance chaque couple de créatures, depuis l'éléphant jusqu'aux fourmis et

aux plus petits insectes ; tombant toujours plus bas, plus il s'efforce de s'atteindre, de se retrouver, de se ressaisir lui-même tout entier dans l'unité de l'esprit incréé...

« De plus, pour se produire dans le monde visible, il a dû se diviser, se limiter. Cet Océan sans bords s'est donné un rivage ; ce coursier céleste s'est imposé un frein ; cette âme sans parties s'est partagée entre les diverses formes de créatures, comme les membres de la vache consacrée sur l'autel des pasteurs ; d'où l'idée que le monde est un sacrifice permanent de l'Éternel. L'infini souffre dans les bornes du fini ; l'esprit a sa passion dans les liens du corps (1) ! »

On entrevoit déjà quelles sont les conséquences de cette étrange théodicée. Nos adversaires les dissimulent si peu, que nous aurons la satisfaction de nous servir sans cesse de leurs propres aveux.

« Une idée principale, dit le Dr Creuzer, domine dans toute la cosmogonie des Hindous : c'est que le Créateur, pour accomplir son œuvre, a dû s'émaner lui-même *en corps et en esprit dans toutes les créatures ;* s'il s'y est émané, il y réside, *le monde entier est la forme de Dieu*, comme Dieu est l'esprit qui anime le monde. Voilà pourquoi

(1) Edgar Quinet, *Génie des religions*, 169. — Nous avons nous-même cherché et retrouvé ces étranges tableaux dans la littérature hindoue.

l'existence et les destinées de Brahma *sont liées aux révolutions générales de l'univers*. Tous les êtres créés, les hommes, les animaux, sont les parties de ce corps gigantesque qui embrasse tout. Mais, esprit en même temps qu'il est corps, il puise à la source pure de la suprême intelligence d'où il dérive; de l'autre, *il participe aux souillures et à l'impureté de la matière dans laquelle il descend et s'incorpore.* »

« Toutes choses créées, ajoute-t-il plus loin, sont, par le vice même de leur origine, *entachées d'orgueil et de passion*. Le Créateur, identifié avec ses créatures, n'est pas plus qu'elles exempt de ces faiblesses, *et, comme elles, il en porte la peine* (1). »

Mais si, dans la théorie du panthéisme, Dieu devient responsable de tous les crimes des mortels, on doit aussi lui imputer toutes leurs erreurs; car la vérité comme la vertu s'évanouit dans ce rêve éternel qui s'appelle la création. M. Guigniaut, tout admirateur qu'il est des religions indiennes (I), a cependant bien entrevu cette fatale conséquence, car il résume ainsi la doctrine de l'*Oupnek'hat* (2).

« Avant toutes choses, dit le savant secrétaire gé-

(1) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 4.

(2) C'est le nom donné par Anquetil-Duperron aux Oupanichadas ou Oupanichads des Védas, qu'il a traduits du persan en latin en deux volumes in-4°.

néral du conseil de l'Université, était l'être des êtres, Brahm, l'unique, l'incomparable, le pur, l'infini, forme de toutes choses, et supérieur à toutes choses, exempt de toute dualité. Cet être pur est sans fin. Le monde aussi avec son nom et sa figure est sans fin; ***mais Brahm seul subsiste réellement***, sans nom, sans figure : le reste ***n'a qu'un vain semblant d'existence.*** »

« Le fondement de cette apparente existence est en Mayâ, Mayâ qui donne la vie à toutes les créatures, est le désir de Brahm, la volonté éternelle et divine; elle s'appelle encore l'Amour éternel, parce que l'amour n'a pas de commencement, mais a une fin; et en effet, quand vient la connaissance, l'amour s'en va : ***Mayâ ne produit que des illusions*** (1). »

Vous l'entendez, l'illusion est la source et le point de départ de toutes les existences!

Mais faut-il s'étonner si le panthéisme a produit dans l'Inde son inévitable conséquence, l'adoration de toutes les forces de la nature? Cette adoration a été poussée si loin dans la presqu'île indienne, elle a fait naître des grossièretés si révoltantes pour la raison humaine, qu'on comprend difficilement comment quelques savants ont osé comparer les sublimités de la théologie catholique avec les folles

(1) Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, liv. I, note 13.

rêveries du paganisme hindou. Mais nous éprouvons le besoin de laisser parler un homme qui a vécu pendant douze années au milieu des Hindous, et qui a étudié leurs idées religieuses et leurs systèmes scientifiques avec une rare pénétration d'esprit.

« **Le panthéisme philosophique, dit M. l'abbé** Guérin, est la religion des brahmes, s'ils en ont une (II). Qui ne rougirait de demander sa guérison, de la pluie, un bon voyage, une bonne récolte à un serpent, à un galet semblable aux vieux poids romains que l'on suspendait aux pieds des martyrs; à un taureau, à un aigle, à un faucon, à un singe, à un pied de basilic dit Touloshi, à une poignée de boue pétrie en forme de lingam, à mille et mille statues, qui sont d'autant plus vénérées qu'elles sont grossièrement faites et ridicules? On n'a pas d'idée en Europe de l'idolâtrie pratique et générale des Indiens; je ne sais si les Grecs et les Romains étaient aussi superstitieux et aussi avilis par des pratiques quotidiennes de prétendue religion quand la lumière de l'Évangile les éclaira pour la première fois; mais il est certain qu'on ne peut rien imaginer d'absurde et de ridicule en fait de religion qui ne soit déjà tout trouvé depuis bien longtemps dans l'Inde. Là, plus l'homme grandit, plus il devient bête par son éducation. Enfant, il foule aux pieds le Touloshi, il frappe le serpent et le

taureau. Mais son père et sa mère lui apprennent bientôt à ne plus faire cela, à voir dans ces créatures des êtres divins, et enfin à craindre, à vénérer et à adorer le Touloshi, le serpent et le taureau. Chaque village a ses divinités de localité, chaque maison a ses pénates; c'est à ces dieux de pierre, de bois ou de terre cuite, à qui l'on s'adresse soir et matin en famille. Si l'on craint ces dieux, on tâche aussi de s'en faire craindre, on les menace de les chasser du village ou de la maison dans le cas que les choses qu'on leur demande ne soient pas accordées (III). Mais il y a toujours quelque bon voisin ou quelque brahme qui prend leur défense et les maintient en place (1). »

Un homme qui, comme M. l'abbé Guérin, a vécu longtemps parmi les Hindous, montre avec une véritable énergie et une chaleureuse indignation les étranges ravages d'une théologie dont on voudrait faire sortir toute la civilisation chrétienne :

« L'Inde actuelle, dit sir Arnott, est plongée dans une apathie profonde et dans une grande ignorance pour tout ce qui n'est pas habitude et usage ; ses habitants vivent accroupis, pour ainsi dire, dans la position où leurs ancêtres ont vécu : esclaves de cette nature, inféodés à cette posture, n'ayant de respect que pour elle et ne faisant dépendre leur

(1) Guérin, *Astronomie indienne*, ch. XVII.

bonheur que de l'immortalité séculaire de leurs maximes, grâce à leur vénération pour les pratiques matérielles, ils ont oublié ce qui devrait être la base de toute religion et de tout code, la loi morale.

« Il s'agit seulement pour eux de faire tel ou tel geste, d'accomplir tel ou tel rite, de se lever en tournant la tête vers l'orient et en prononçant une prière rigoureusement formulée. Avec ces observances, le dévot hindou peut tout se permettre, il n'a rien à craindre de la colère céleste ; il interprétera les préceptes des Védas selon la métaphysique de Kapila ou du Védanta ; il pourra nier Dieu, si tel est son bon plaisir (1), adorer Siva le destructeur, ou la déesse Pouroucha, célébrer leurs fêtes dans ces abominables orgies, mêlées de sang et de débauche, que certains brahmanes conservent : tout sera innocent, pourvu que le formulaire soit respecté.

(1) C'est-à-dire que l'orthodoxie des brahmanes tolère toutes les erreurs, même l'athéisme, dès qu'il s'enveloppe de formules théologiques. Ainsi l'athée Kapila est regardé comme une incarnation. — Cfr. Colebrooke, *Essais sur la philosophie des Hindous*, traduction Pauthier, doctrine Sankyas, 34-36 ; — Ritter, traduction Tissot, *Histoire de la philosophie ancienne*, liv. XII, ch. V, Sankya ; — et Lassen, *Isvara-Chrishnæ Sankya*. — Pauthier, *Karika*, à la suite des *Essais* de Colebrooke. — Barthélemy-Saint-Hilaire, *Philosophie des Indiens*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

« C'est l'apothéose de tout, depuis Dieu jusqu'au cadavre, depuis l'astre rayonnant jusqu'au grain de poussière; c'est la plus immense, la plus magnifique, la plus dépravée, la plus sublime de toutes les religions fausses (IV); une religion où tout entre, où tout est admis, le monde visible et le monde insensible, les élans de l'âme et les frénésies du corps. Les sectes hindoues sont innombrables comme les fantaisies humaines. Ascétisme sévère, fanatisme violent, quiétisme paisible, abnégation, culte du meurtre, de l'inceste et du vol, tout s'y trouve depuis les plus hautes vertus jusqu'aux vices les plus infâmes. Le phansegar n'étrangle le voyageur qu'en vertu d'une loi religieuse et d'après un code de piété reconnu et respecté. Le paria ne se réfugie dans les forêts, poursuivi par la haine de ses compatriotes, et ne vit de cadavres et de produits immondes que d'après la loi : tout est réglé, jusqu'à la barbarie, jusqu'au meurtre, jusqu'au crime : c'est bien pire que le fatalisme (1).

« Parmi les belles gravures que les Anglais ont publiées sur l'Inde et ses monuments, il en est plusieurs qui représentent les temples du pays : c'est une architecture bizarre, gigantesque, imposante, immense. Le génie primitif de tous les siècles semble se trouver là. Tous les types de la laideur

(1) On a accusé d'exagération quelques détails de ce triste tableau.

y sont déifiés; on brûle de l'encens, on suspend des chapelets de fleurs devant un monstre hideux accroupi sur un autel. Ailleurs sont des figures dont la beauté rappelle l'idéale beauté de la Grèce. Plus loin, des têtes de buffles et d'énormes lézards de bronze reçoivent les mêmes hommages. Un dieu aussi beau que l'Apollon hellénique est orné de quinze bras et repose sur un triple corps: c'est la perfection des formes unie à la monstruosité horrible. Le soleil brille et éclate dans de vastes cours découvertes et resplendissantes de marbre. Une porte basse que soutiennent deux lions, sentinelles immobiles et éternelles, vous introduit dans une caverne obscure où vous apercevez une longue avenue de colonnes basses et écrasées, travaillées merveilleusement et riches de toutes les imitations du ciseau le plus délicat et le plus capricieux. Au fond est une source qui jaillit dans le temple, qui alimente un grand lac intérieur et qu'environnent des figures épouvantables à voir. C'est là, dans ces profondeurs, dans ce sanctuaire, sous ces portiques, symboles à la fois de terreur et de beauté, que les bayadères ont formé leurs danses; que les sacrifices humains se sont accomplis; que les sages ont rêvé; que les brahmanes, les premiers métaphysiciens du globe, les maîtres de la Grèce, ont médité sur le divin Pourousha, sur l'être et le non-être; que les folies sanglantes des Sivaïtes ont eu lieu à la

lueur des flambeaux. Volupté, sagesse, philosophie, barbarie, tout était consacré, tout était divin. Le peuple, attaché par sa naissance et les lois de sa caste à telle ou telle doctrine héréditaire, s'y croyait éternellement enchaîné ; il accomplissait le meurtre ou versait son propre sang sur l'autel sans regret, sans scrupule (1). »

Mais la théologie des brahmanes s'est-elle contentée d'anéantir la vérité et la vertu? La liberté n'est-elle pas une fleur de ces deux plantes sacrées? Pendant que l'Évangile faisait sortir l'univers des lourdes servitudes du paganisme (2), le joug qui pesait sur l'Hindoustan devenait de jour en jour plus dur et plus intolérable. Le savant William Jones, connu par sa partialité pour les choses indiennes que Benjamin Constant appelle une *superstition*, nous a tracé de la situation sociale des peuples de la presqu'île indienne un tableau qui fait sentir quelle différence il y a entre la politique du panthéisme et la politique de l'Évangile :

« Le code de Menou (3), dit-il, forme un système

(1) Arnott cité dans Daniélo, *Histoire et tableau de l'Univers.*

(2) Cfr. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, le tome troisième presque entier. — On lira avec un grand intérêt, même après ce bel et savant ouvrage, Martin-Doisy, *De l'origine de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes.*

(3) C'est le *Mânava-dharma-sâstra*, traduit en

où le despotisme et la prêtrise, restreints par l'apparence des lois, conspirent en réalité pour se prêter un appui mutuel. Ce système est rempli de notions absurdes en physique et en métaphysique, de superstitions puériles et de dogmes dangereux pour leur obscurité qui favorise les plus étranges interprétations. Les cérémonies sont ridicules, les châtiments capricieux, souvent atroces, d'autres fois d'une répréhensible indulgence ; et la morale même, bien que généralement *rigide* (1), est, sur plusieurs points, par exemple sur les serments violés et le parjure qu'excusent des motifs pieux, inconcevablement relâchée (2). »

Un autre orientaliste anglais, Buchanan, n'est pas moins sévère pour le despotisme brahmanique.

« Les brames, dit Buchanan, n'ont répandu aucune science utile ; ils ont détruit l'histoire, perverti la morale, élevé la puissance de l'autel sur les ruines du trône et de la liberté. Sous leurs mains, les lois attribuées à Menou, lois qui pouvaient con-

français par Loiseleur-Deslongchamps sous le titre des *Lois de Manou*.

(1) Cette rigidité s'applique aux pénitences qu'on trouve dans la religion brahmanique, et qui se concilient très-bien avec toutes les impuretés, ainsi que nous nous proposons de le démontrer plus tard.

(2) W. Jones, dans les *Recherches asiatiques*, IX, discours préliminaire.

venir à une monarchie absolue, sont devenues le système d'oppression le plus abominable et le plus dégradant qu'aient jamais inventé l'artifice et l'ambition (1). »

Pour mettre en comparaison un tel système avec la théodicée chrétienne, qu'on voudrait présenter comme une dérivation de la doctrine brahmanique (2), on a été obligé de recourir à de prodigieux efforts d'imagination; mais personne n'a déployé plus d'adresse que le célèbre et savant brahmane Ram-mohun-roy, qui a consumé toute sa vie à justifier aux yeux des Européens la théologie des Védas. Nous allons citer le passage le plus curieux de son apologie afin que le lecteur lui-même puisse juger par les embarras de l'habile avocat

(1) Buchanan, dans les *Recherches asiatiques*, V, 166.

(2) Il ne faut jamais en effet perdre de vue ces paroles de M. Clavel : « Il n'y a *pas un dogme*, une fiction, une pratique, un usage religieux admis par *un peuple quelconque*, sauvage ou civilisé, *sur quelque point de la terre, à quelque époque que ce soit, qui n'ait sa source originelle dans le Brahmaïsme*. Voilà ce que nous avons voulu principalement constater, afin que cette parenté, nous dirons presque cette identité de toutes les religions, vînt donner l'appui et la sanction *des faits* à ce principe si éminemment social proclamé par la philosophie moderne : *la tolérance religieuse !* » (Clavel, *Histoire des religions*, II, liv. VIII, conclusion.)

combien est peu soutenable la cause qu'il prétendait défendre contre les objections de la science chrétienne (V).

« L'Être suprême, dit-il, est regardé dans les Védas comme un animal quadrupède, comme le soleil, comme le feu, comme l'air, etc. ***Tout cela est en figures*** (1).

« Ainsi l'esprit est l'Être suprême, et on doit l'adorer, Dieu est Ko et Kho (2), sous la forme de toutes les parties de l'univers. ***Tout ce qui existe véritablement est une extension de Dieu, est Dieu même.*** Cet être, qui est distinct de la matière, n'est point double ou multiple, au contraire, il est déclaré un par les Védas. Les Védas disent qu'il est ***une pure intelligence*** sans figure et sans forme. Dieu était avant tout : il n'a point de pieds, et il s'étend partout ; point d'yeux, et il voit tout ; point d'oreilles, et il entend tout ; point de mains, et il atteint tout. Son existence n'a pas de cause. Il est le plus petit des petits, le plus grand des grands, et dans le fait il n'est ni petit ni grand.

« Celui qui adore un autre Dieu que l'Être suprême...... ne comprend rien...... ; car l'Être suprême seul doit être adoré, et rien autre que lui ne doit être adoré par les sages. Les dieux

(1) Figures sans doute, mais figures qui font très-nettement saisir la doctrine du panthéisme.

(2) Alpha et oméga.

du ciel eux-mêmes doivent l'adorer, et ils l'adorent.

« Les dieux du ciel (l'air, le soleil, les étoiles) adorent l'homme qui adore l'Être suprême ; l'homme ne doit adorer les dieux du ciel que quand il ne peut adorer l'Être suprême, mais aussi il sera leur pâture, comme le déclarent les Védas.

« Tout vient de Dieu, tout est en Dieu, tout retourne à Dieu ; c'est de lui que chaque élément, que chaque graine de l'univers, que chaque intelligence particulière, que chaque sensation, que le vide, l'air, la lumière, l'eau, et que tout ce qui est sur la terre, procède.

« *Le ciel est sa tête, le soleil et la lune sont ses yeux, l'espace est son oreille, les Védas sont sa parole, l'air est son haleine, le monde est son intelligence, la terre est ses pieds; pour lui, il est l'âme de l'univers*, il produit les images et les phénomènes du ciel, les moissons et tous les phénomènes de la terre.

« *Toute matière doit être regardée comme vêtement de l'esprit de Dieu*, qui gouverne tout. Ceux qui négligent de méditer sur l'Être suprême deviennent, après leur mort, comme des démons qui sont enveloppés des ténèbres de l'ignorance ; mais celui qui l'adore sincèrement est exempt de toute transmigration, il est absorbé en lui après sa mort,

sans être sujet à renaître et à mourir de nouveau, à augmenter et à diminuer dans son existence.

« Celui qui voit tout l'univers dans l'Être suprême, et l'Être suprême dans tout l'univers, ne méprise rien, ne s'enorgueillit de rien, ne craint rien et ne s'afflige de rien. Dieu s'étend à toutes les créatures et les enveloppe. C'est un pur esprit sous une forme quelconque : il est parfait, omniscient, le régulateur de l'intelligence; omniprésent et existant par lui-même, il a de toute éternité assigné à toutes les créatures leurs devoirs respectifs.

« L'Être suprême est la cause efficiente de tout l'univers, il l'a créé par sa seule intention (1). »

Est-ce là une apologie, ou n'est-ce pas plutôt, comme l'a fait remarquer M. Guérin, une impitoyable accusation? Ram-mohun-roy ne prouve-t-il pas lui-même que le panthéisme est tout le fond de la théologie védique (2)? Pour justifier ses livres

(1) Ram-mohun-roy, pages 12, 13, 16, 17, 18, 32, 33, 19, 22, 101, 102, 115. — Nous nous sommes servi de la traduction de M. l'abbé Guérin, qui a suivi l'édition anglaise de 1832. — Cfr. encore *Abrégé du Védanta*, de Vyasa, par Ram-mohun-roy, traduit de l'anglais par G. Pauthier, dans les *Essais* de Colebrooke. M. Pauthier a lui-même publié une notice sur Ram-mohun-roy dans la *Revue encyclopédique*, décembre 1832.

(2) Encore cette opinion paraît-elle trop bienveillante aux savants qui ne veulent voir dans les Védas qu'une sorte de fétichisme vague et confus, encore

sacrés de l'accusation de polythéisme, ne montre-t-il pas avec une naïve maladresse le côté le plus faible et le plus vulnérable de la théologie brahmanique? Nous sommes cependant loin d'admettre que le panthéisme soit le seul système qui représente la doctrine des Védas; ce serait donner de ces livres une idée beaucoup trop flatteuse, puisqu'ils sont en effet, comme tous les monuments pseudo-sacrés de l'antiquité (1), pleins des variations et des contradictions les plus grossières. Ce point de vue n'a pas échappé à Benjamin Constant, qui relève avec beaucoup de sagacité, dans la personne de MM. Creuzer et Guigniaut, l'erreur commise par le savant brahmane.

« S'obstiner, dit-il, à voir dans le panthéisme la doctrine définitive de l'Inde, c'est prendre une fraction pour l'ensemble. »

Le célèbre publiciste fait observer ensuite (2) que si l'on rencontre vraiment dans les livres sacrés

bien plus éloigné que le panthéisme de la théodicée chrétienne. C'est là, par exemple, l'opinion de H. Ritter. (Cfr. Ritter, *Histoire de la philosophie ancienne*, liv. II, ch. 2.) — M. Nève ne paraît pas non plus éloigné de cette opinion. (Cfr. Nève, *Observations sur les chants du Sama Véda*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série.)

(1) Cfr. André, *Moïse révélateur*, liv. III.

(2) Cfr. Benjamin Constant, *De la religion dans sa source, dans ses formes et dans ses développements*, III, 166-72.

de l'Hindoustan une multitude de théories panthéistiques, on y trouve en même temps le dualisme et le fétichisme confondus dans un chaos inexplicable, et dont aucune pénétration humaine ne pourrait démêler les éléments confus. Il fait remarquer encore avec une très-grande finesse que le panthéisme, loin d'exclure les excès du polythéisme, comme Ram-mohun-roy a voulu le faire croire, sert facilement dans l'Inde à justifier la plus grossière idolâtrie (1). « D'ailleurs, dit-il encore, quand le culte tout entier prêche aux populations le paganisme le plus révoltant, ne peut-on pas dire que la religion travaille elle-même à ruiner dans les masses la doctrine du théisme (2)? » Nous ne pouvons donc trouver trop sévère le jugement rigoureux que Benjamin Constant porte sur une théologie qu'on a essayé tant de fois d'opposer à celle de l'Évangile.

« L'habileté funeste des Brahmes, dit-il, leur invincible ténacité, ont triomphé, en dernier ressort, et des bienfaits de la nature et des progrès de l'intelligence. Cruelle au milieu d'un peuple doux, stationnaire malgré le germe de perfectionnement

(1) Cfr. Benjamin Constant, *Ibidem*, III, 162. — C'est à tort qu'il a cru ce phénomène intellectuel exclusivement propre à l'Inde. Il suffit de citer l'exemple des Stoïciens et des Néoplatoniciens, ces zélés conservateurs du paganisme.

(2) Cfr. Benjamin Constant, *Ibidem*, 146.

qu'elle contenait, absurde dans ses récits populaires, sanguinaire et obscène dans ses actes, minutieuse dans les devoirs qu'elle impose, monstrueuse dans ses cosmogonies, livrée dans ses hypothèses métaphysiques à toutes les aberrations auxquelles est condamné notre esprit, en dépit et peut-être à cause des formes qu'il se crée pour se diriger, telle est la religion qui pèse sur l'Inde. »

« Elle compose, ajoute-t-il après avoir développé son tableau, le chaos le plus étrange, et le résultat de ce chaos est pour les esclaves des Brahmes une sorte de perpétuel délire, la corruption de toute notion du juste et de l'injuste et l'abdication volontaire de toute faculté (1). »

Il ne sera pas inutile, en terminant cet article, de dire un mot de l'hypothèse particulière proposée par M. Pauthier pour expliquer naturellement les origines de la théodicée chrétienne. Le traducteur du *Tao-te-king* pose en principe que la doctrine du Tao est née dans la presqu'île indienne, et qu'après avoir exercé une profonde influence sur toutes les théories spiritualistes de l'Orient, elle passa dans les régions occidentales par l'intermédiaire des Juifs et des Grecs. Chez les Juifs, ce fut cette philosophie qui inspira les Théra-

(1) BENJAMIN CONSTANT, *De la religion considérée dans sa source, dans ses formes et dans ses développements*; III, 227-28, liv. VI, ch. 6.

peutes et les Esséniens, et « ***Jésus, le fils de l'homme,*** *en fut le révélateur et le représentant* (1). » Cette théorie paraît spécieuse au premier coup d'œil ; mais elle repose cependant sur une série d'hypothèses qui ne peuvent soutenir une discussion véritablement sérieuse. Qui prouve, en effet, que la philosophie de Lao-tseu est d'origine hindoue (2), ou, comme le dit ailleurs M. Pauthier, d'origine hindo-bactrienne (3)? M. Pauthier est convenu, depuis la publication de son livre de la Chine, qu'on pouvait faire là-dessus trois hypothèses (4); il n'est pas éloigné d'admettre, avec M. Abel Rémusat (5), que le célèbre auteur du *Tao-te-king*

(1) Cfr. Pauthier, *La Chine*, 114-115.

(2) Cfr. Pauthier, *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao.*

(3) Cfr. Pauthier, article *Lao-tseu*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques.* — On voit par cette expression que M. Pauthier fait maintenant jouer à l'Asie occidentale un rôle considérable.

(4) « Ou cette pensée, cette doctrine fondamentale de Lao-tseu a été le résultat de ses propres méditations, de son seul génie, ou il l'a puisée dans l'étude d'écrits antérieurs, ou, enfin, elle lui a été inspirée par les voyages qu'on lui attribue. » (Pauthier, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Lao-tseu.*)

(5) Cfr. Abel Rémusat, *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-tseu.* — Nous ne parlons pas ici de la théorie de ce savant sur la Trinité de Lao-tsèu, ni des opinions de M. Pauthier sur ce sujet. Nous en avons

en visitant « les vieux empires de l'Asie occidentale et les grands foyers de civilisation, » aurait dû prendre connaissance des doctrines qui régnaient alors à Persépolis, à Babylone, à Ecbatane et à Bactres (1).

Nous avouerons franchement qu'au point de vue de la controverse chrétienne il nous importe assez peu de déterminer la véritable source de la théodicée du *Tao-te-king*. En effet, si l'on jette un regard même rapide sur cette théorie, on s'apercevra bien vite, comme nous l'avons dit, qu'on ne peut la considérer comme le type primitif de celle qu'on trouve dans l'Évangile. Il est bien vrai qu'on pourrait saisir entre les deux doctrines bien des analogies, si l'on adoptait la version que le P. Prémare a donnée de quelques passages du *Tao-te-king* dans ses *Selecta Vestigia* (2); mais les deux nouveaux in-

déjà parlé, et nous traitons dans notre II[e] partie la question de l'incarnation de Lao-tseu.

(1) Qui sait? pourquoi pas à Jérusalem? D'ailleurs, à cette époque, il y avait des Juifs dans toute l'Asie occidentale. Nous ne pensons pas pourtant, comme Abel Rémusat, que le *Tao-te-king* contienne le nom de Jéhova. — Cfr. contre cette dernière hypothèse LAO-TSEU, *Le livre de la Voie et de la Vertu*, traduction Stanislas Julien; — et LAO-TSEU, *Tao-te-king* ou *Le livre révéré de la Raison suprême et de la Vertu*, traduction Pauthier avec le texte chinois.

(2) Cfr. PRÉMARE, *Selecta Vestigia*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

terprètes du *Tao-te-king*, MM. Stanislas Julien et Pauthier, ont abandonné comme insoutenable l'interprétation du P. Prémare et d'Abel Rémusât. Ils ne voient l'un et l'autre dans la doctrine du célèbre philosophe chinois qu'un panthéisme qui ne présente aucune analogie avec la théodicée de l'Évangile (1). M. Pauthier va même beaucoup plus loin dans le dernier écrit qu'il a publié sur cette matière. Il suppose en effet que la théologie de Lao-tseu ne diffère pas de celle de Sakia-mouni (2), qu'il considère avec raison comme un véritable athéisme (3). M. Pauthier a donc été amené, par ses propres études sur ce point, à modifier d'une manière significative ses premières opinions. Nous croyons que tous ceux qui de même approfondiront sérieusement ces grandes questions seront obligés de renoncer à leurs théories aventureuses sur les origines historiques du Christianisme, qui deviennent de jour en jour plus difficiles à soutenir en présence des progrès constants de la science positive que nous

(1) Cfr. Pauthier, *Le Tao-te-king*; — Stanislas Julien, traduction de Lao-tseu. — M. Clavel est aussi de cet avis. (Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, liv. II, ch. IV.)

(2) Cfr. Pauthier, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Lao-tseu*.

(3) Cfr. Pauthier, *Ibidem*, article *Bouddhisme*. — C'est aussi l'avis de Benjamin Constant. (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion considérée dans sa source, dans ses formes et dans ses développements*, III, 170.)

encourageons, pour notre compte, de nos espérances et de nos vœux, bien convaincu qu'ils exerceront une heureuse influence sur tous les esprits qui cherchent la vérité dans la simplicité de leur cœur et dans la droiture d'une âme qui comprend tous les sacrifices qu'on doit faire en présence des intérêts éternels.

ARTICLE III.

La Trimourti brahmanique et la Trinité de l'Évangile.

> Pour moi, j'ai fait discourir les pandits sur cette matière : mais ils s'expliquent si pauvrement que je n'ai jamais pu comprendre nettement leur sentiment.
>
> (BERNIER.)

A mesure que nous avancerons dans l'examen de la théologie hindoue, nous trouverons des comparaisons plus choquantes encore que celles que nous avons placées jusqu'à présent sous les yeux du lecteur. S'il est déjà très-singulier de voir la monstrueuse divinité de l'Inde présentée comme le type primitif du Dieu des Évangiles, on ne sera pas moins surpris sans doute de voir cette bizarre conception théologique à laquelle on a donné le nom de Trimourti, mise en parallèle avec la Trinité catholique, qu'on voudrait faire passer pour un simple perfectionnement de la grossière triade du Brahmanisme. Quoique M. Clavel ne soit pas sur ce point aussi clair et aussi net qu'il l'est ordinairement, la logique générale de son système, et

les expressions même qu'il emploie, nous obligent à croire qu'il considère la Trimourti des Hindous comme la plus ancienne formule *révélée* (1) du dogme de la Trinité. Il paraît supposer en effet qu'avant d'entrer dans la théologie officielle du Brahmanisme, qu'il regarde comme la première révélation régulièrement organisée, ce dogme s'était montré d'une manière plus confuse à la raison humaine dans les lois de la nature et de l'intelligence. Nous ne nous arrêterons pas à signaler tout ce qu'il y a de véritablement étrange dans cette théorie, qui fait plus d'honneur à l'imagination de M. Clavel qu'à sa pénétration théologique. Il nous suffira, pour atteindre le but de ce travail, d'établir une comparaison sérieuse, basée sur les faits de l'histoire, entre la triade du système brahmanique et la Trinité catholique. Nous aurions pu déjà

(1) M. Clavel admet en effet une révélation, mais celle qui se fait par la conscience et par les mille voix de la nature. Il cite en faveur de cette étrange hypothèse un texte de Tertullien qu'il n'a pas compris. (Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, Introduction.) — — Benjamin Constant est, au fond, de cette opinion, et il admet la révélation dans ce sens. Quant à la Trinité, il la trouve partout, et il explique cette universalité en la considérant comme un résultat *naturel de la métaphysique des castes sacerdotales !* Oh! triste! oh! triste! comme dit Shakspeare. — (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion*, liv. X, ch. 8 entier.)

aborder cette question en réfutant la christologie de M. Pierre Leroux. Mais, comme c'est à l'Égypte et au Platonisme que cet écrivain attribue principalement l'origine de la Trinité chrétienne (1), nous avons dû renvoyer ici l'examen complet et approfondi de ce problème capital.

Au milieu de la prodigieuse confusion de la théologie hindoue, il est difficile de se faire une idée tant soit peu exacte du dogme de la Trimourti (I). Il est vrai que M. Clavel, soit pour faire disparaître les singulières contradictions de cette doctrine, soit, j'aime mieux le supposer, pour n'avoir pas étudié les sources originales, présente la théodicée de la Trimourti sous l'aspect le plus favorable à son hypothèse. « A la tête du Panthéon hindou, dit-il, se trouvent trois dieux suprêmes (2) : Brahmâ, qui préside à la création de l'univers; Vichnou, qui veille à sa conservation, et Siva, qui a pour mission de le détruire. Quoique distincts de leur personne, ils ne forment en

(1) M. Guizot a combattu cette idée avec une grande puissance de logique dans un de ses ouvrages (Cfr. Guizot, traduction de Gibbon, IV, notes de l'éditeur;) mais il est tombé, en évitant les erreurs de M. P. Leroux, dans plusieurs des opinions de M. Jean Reynaud. Nous consacrerons à la réfutation de la christologie de M. Guizot un des volumes suivants.

(2) Trois dieux suprêmes, le mot est plaisant et l'aveu naïf.

réalité qu'une divinité unique : *ce sont les trois aspects de l'Être éternel*, et inaccessible aux sens, qui les produisit, comme on l'a vu, *par son union avec Mâyâ, l'illusion* (1). Cette triade divine est la Trimourti ou *la triple forme* de Parabrahmâ. On la désigne communément par le mot Oûm (2), dont les trois lettres en expriment les trois membres, savoir : O Vichnou, U Siva, et M Brahmâ (3). »

En formulant cet exposé systématique, M. Clavel a imité tous les auteurs qui ont essayé de faire une histoire des mythologies. Comme les systèmes païens présentent une confusion dont il est impossible de donner même une faible idée, on a été amené, pour tracer un tableau intelligible à peu près, à ne faire entrer dans l'analyse des mythologies que les éléments les moins disparates et les plus homogènes. Mais cette méthode, inventée par les Néoplatoniciens, et introduite chez nous par

(1) M. Clavel, qui ne manque pas de franchise, n'oublie pas la mère de la Trinité, ni le singulier mariage qui l'a produite. Si l'on ne voulait regarder Brahmâ que comme Brahm manifesté, comment alors expliquer de telles noces ?

(2) M. Guigniaut, grave autorité aux yeux de M. Clavel, regarde Oûm comme le Verbe incréé. Quand donc ces messieurs voudront-ils mieux s'entendre ?

(3) Clavel, *Histoire des religions*, I, 46.

les nécessités de l'enseignement, s'est glissée malheureusement dans ce qu'on est convenu d'appeler la *philosophie de l'histoire*. Nous-mêmes, nous l'avouons, nous avons été longtemps dupe de ces exposés trompeurs, et ce n'est qu'après une longue et patiente étude des faits que nous sommes arrivé à nous faire des choses une notion plus exacte et plus complète (1). Nous aurons plus d'une fois occasion de montrer la solidité de ces réflexions dans la question qui nous occupe, si étrangement défigurée par la légèreté des uns et par l'ignorance des autres; car nous écartons toujours de notre esprit, tant que la chose n'est pas absolument impossible, la supposition qu'on pourrait porter dans ces graves sujets cette mauvaise foi calculée et réfléchie qui serait le déshonneur de la science.

On nous donne la Trimourti comme une expres-

(1) Les lecteurs qui auront la patience de nous suivre dans ce dédale de faits s'apercevront que nous avons comparé avec une multitude de matériaux les assertions de nos adversaires. Nous devons à l'obligeance de plusieurs savants la communication de plusieurs ouvrages rares et précieux. Nous éprouvons ici un impérieux besoin de témoigner spécialement toute notre reconnaissance à M. Charma, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Caen, à M. l'abbé Guérin, docteur en théologie, auteur de l'*Astronomie indienne*, et à M. Bonnetty, de l'académie de Rome et de la société asiatique de Paris.

sion incontestable de l'unité divine ; mais, au lieu de trouver en elle cette harmonie parfaite et profonde qui est le caractère essentiel de l'intelligence infinie (1), nous voyons plus d'une fois régner entre les personnes de cette monstrueuse triade, pour des questions d'intrigue ou de vanité puérile, une anarchie dégoûtante qui rappelle naturellement ce vers de Virgile :

...... Tantæne animis cœlestibus iræ !

Dans le Scanda Pourana (2), les trois dieux de la Trimourti se disputent la prééminence avec acharnement. Vichnou, d'une humeur plus paisible et plus douce, finit par accepter et subir d'assez bonne grâce la suprématie de Siva ; mais Brahmâ, dont l'orgueil et l'esprit indomptable remplissent toutes les légendes indiennes, pousse Siva à de telles extrémités, que ce dernier, dont les goûts sont belliqueux, se voit obligé, malgré leur prétendue fraternité, de lui couper une de ses têtes et d'abolir son culte (3).

(1) Cfr. Klee, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, traduction Mabire.

(2) C'est le Pourana du dieu de la guerre.

(3) Cfr. Paterson, *Recherches asiatiques*, VIII, 47. — Cette fraternité ne rappelle pas celle des boulangers et des pâtissiers, des crémiers et des laitières, dont a ri si spirituellement l'auteur de *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*. (Cfr. L. Reybaud, *Jérôme Paturot*, I, l'Hôtel de ville.)

M. Clavel lui-même ne dissimule pas le moins du monde les incroyables discordes de la trinité indienne, et je ne pourrais même citer aucun écrivain qui se soit occupé avec tant d'intérêt des querelles de cette famille agitée.

« Lorsqu'il eut construit les mondes, dit-il, Brahmâ, enorgueilli de son œuvre, oublia que le souverain Être (II) en avait partagé le gouvernement entre ses deux frères et lui, et prétendit accroître son domaine aux dépens du leur. A l'insu de Siva et de Vichnou, il s'empara d'une partie de l'espace, celle qui était destinée à recevoir les Narakas ou les enfers. Vichnou et Siva ne tardèrent pas à s'apercevoir de ce larcin, et, pour en punir l'auteur, ils réduisirent d'une étendue égale la mesure qui lui avait été assignée. Forcé de se soumettre, il ne se résigna qu'en frémissant. Père des Védas en même temps que du monde, il se croyait de beaucoup supérieur à ses frères pour l'intelligence et la capacité. L'orgueil n'était pas le seul sentiment mauvais dont il fût animé : son cœur était brûlé d'un amour incestueux ; Saraswatî, sa propre fille, était l'objet de cette coupable passion. Il l'obsédait de ses poursuites, dont elle avait horreur et auxquelles elle essayait vainement de se dérober. A chaque effort qu'elle faisait pour se soustraire aux regards de son père, il poussait à Brahmâ une nouvelle tête. Lorsque ces têtes furent au nombre

de quatre, tournées chacune vers un des points cardinaux, ne trouvant plus autour d'elle aucun lieu qui lui servît de refuge, elle tenta de s'envoler vers les cieux. Mais dans cet asile encore les regards de Brahmâ la suivirent; car une cinquième tête lui était venue. Indigné d'un tel excès de lubricité (1), Siva dépêcha près de Brahmâ, Veirava son fils, qui lui trancha cette cinquième tête. Là ne s'arrêta pas le courroux de Siva. La demeure du coupable, le Brahmâ-Loka, fut précipitée de la hauteur des cieux jusqu'au fond de l'abîme (2). »

Un fait qui n'est pas indigne de l'attention de ceux qui veulent juger la portée pratique de la théologie hindoue, c'est que les querelles de cette édifiante famille descendirent sur la terre jusque dans les rangs de leurs sectateurs. Les admirateurs de chacun de ces dieux en firent l'objet exclusif de leurs hommages et de leurs adorations, et lui attribuèrent toutes les prérogatives de la Divinité suprême (3). Cette concurrence entre les différents

(1) Il est difficile de concevoir ce scrupule de la part d'un dieu qui se personnifiait dans le révoltant symbole du Lingam. — Cfr. Guérin, *Astronomie indienne*, ch. XVII.

(2) Clavel, *Histoire des religions*, liv. I, ch. 3.

(3) Si M. Edgar Quinet avait mieux compris ce fait, qui est ordinaire dans la mythologie hindoue, il n'aurait pas accepté sur Indra les opinions fantastiques qu'on trouve dans son *Génie des religions*. La comparaison d'Indra et de Jéhovah, considérés l'un

cultes finit par l'anéantissement de celui de Brahmâ (1) et par le triomphe temporaire du Sivaïsme sur le Vichnouïsme. Mais ce succès ne fut pas de longue durée. Les Vairagis prirent la défense des droits de Vichnou contre les Sannyasis, et plus d'une fois ces hordes fanatiques ensanglantèrent la presqu'île par leurs combats (2).

S'il a régné dans tous les temps, non-seulement entre les adorateurs de la Trimourti, mais même entre les personnages qui la composent, des discordes si frappantes et si extraordinaires, il ne faut pas s'étonner que la théologie brahmanique, pour empêcher des excès trop scandaleux, se soit vue obligée d'assigner, dans la création, des habitations tout à fait distinctes à ces trois dieux turbulents dont on voudrait en vain faire une seule et indivisible divinité.

« Il n'y a que trois dieux, dit le Rig-Véda en

et l'autre comme types du Dieu de la révélation primitive, est une des choses les plus naïves que nous connaissions dans la science. Il faut rendre cette justice à M. Clavel, il ne tombe jamais dans de si rudes méprises, et il ne prend pas un dieu presque toujours secondaire pour l'expression la plus élevée d'un système religieux.

(1) Cfr. Benjamin Constant, *De la religion dans sa source, dans ses formes et dans ses développements*, IV, 116.

(2) Cfr. Paterson, dans les *Recherches asiatiques*, VIII, 44-45.

parlant de la Trimourti, dont les places sont la terre, la région mitoyenne et le ciel (1). »

M. Clavel ne confirme-t-il pas aussi l'opinion dont nous parlons en assignant à Brahmâ une habitation séparée de celle de ses frères (2)?

M. Edgar Quinet, qui n'est pas généralement disposé à nous fournir des arguments, loin de voir dans la Trimourti un symbole d'*unité*, est disposé à la regarder comme l'expression de la haineuse séparation des castes qu'on aurait transportée dans les cieux par une habitude favorite de la théologie brahmanique, afin d'en rendre la durée éternelle.

« Dans la trinité des Brahmanes, dit-il, les trois personnes composaient une sorte de polythéisme. Trois dieux, ou plutôt trois religions d'origine diverse, ennemies les unes des autres, éternisaient l'idée de la différence essentielle des castes dans l'État (3). »

Quand on ne se contente pas d'examiner les choses d'une manière vague et superficielle, et qu'on pé-

(1) Colebrooke, *Mémoire sur les Védas*, dans les *Recherches asiatiques*, VIII, 391.

(2) Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, I, 46.

(3) Edgar Quinet, *Génie des religions*, 270. — Le Dr Creuzer reconnaît aussi dans plusieurs endroits trois cultes divers dans l'Inde ; le Brahmaïsme, le Vichnouïsme et le Sivaïsme.

nètre, pour ainsi dire, jusqu'au fond des doctrines, on est involontairement frappé de la prodigieuse légèreté des adversaires du Christianisme. Les esprits les plus prévenus doivent comprendre facilement la majestueuse grandeur et la magnifique pureté de la dogmatique catholique. Quand on vient dire que la Trinité dérive de la Trimourti des Hindous, on s'attend naturellement à trouver entre ces deux dogmes une de ces profondes analogies morales qui frappent les regards les plus distraits. Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de cette théologie des Hindous dont on nous vante sans cesse la sublimité avec une complaisance incompréhensible. On a vu plus d'une fois les hommes qui déclament contre l'idolâtrie de la croix (1), essayer par d'ingénieuses et révoltantes apologies de faire saisir la mystérieuse signification du culte obscène du *Lingam* (III). Mais, quelques jugements qu'on doive porter sur ces singulières théories, on fera difficilement comprendre aux esprits droits et sincères que le fleuve limpide du Christianisme ait jamais pu sortir de la source empoisonnée d'une théologie si misérable et si dégradée. Ne serait-il pas plus facile de supposer que les perles divines de la vérité peuvent naître dans

(1) Cette odieuse expression est empruntée à *La Réforme*.

la fange, et que les ténèbres peuvent produire la lumière?

Mais nous n'aurions donné à nos lecteurs qu'une idée très-incomplète de la théodicée des Hindous, si nous nous bornions à consulter les livres des savants qui n'ont jamais vu l'Hindoustan ni conversé avec les théologiens du Brahmanisme. C'est dans les récits naïfs des plus anciens voyageurs qu'il faut chercher un tableau impartial et complet des bizarres mystères que cache sous ces symboles variés la déplorable fécondité du Brahmanisme. Or, si nous ouvrons les relations des explorateurs les plus consciencieux de la presqu'île indienne, nous y trouverons sur la question qui nous occupe les plus sérieuses révélations. La théologie brahmanique nous apparaîtra alors sous son véritable jour, c'est-à-dire, dans toute son étrange confusion, dans sa prodigieuse licence. Quelque bonne volonté que nous y mettions, nous ne pourrons jamais établir un ordre complet dans ce chaos inextricable; et si quelquefois on remarque quelque désordre dans notre exposition, il y aurait peut-être de l'injustice à nous en rendre responsable. En effet, autant il est facile d'exposer la logique et la marche des idées chrétiennes, autant il est difficile de donner une idée même très-imparfaite des folles aberrations du paganisme.

La première classe de Trimourtis se compose

de quatre personnages, sans qu'il apparaisse aucune intervention du sexe féminin. Le principal de ces personnages s'appelle tantôt Brahm (1), tantôt Brimha (2), tantôt Vastou (3), tantôt Carta (4), tantôt Para-Brahma (5).

Par compensation, dans d'autres systèmes, le pouvoir paternel est remplacé par une mère à la-

(1) Comme dans le P. Paulin de Saint-Barthélemy, *Systema brahmanicum*, 64. — Brahm ou Brahma sans accent.

(2) Comme dans la Trimourti d'Alexandre Dow, dans sa *Dissertation sur les Brahmanes*.

(3) Comme dans la deuxième Trimourti du père Fulgence, dans son *Paganisme indien*. — Ce précieux manuscrit, qui n'a jamais été imprimé en entier, a été révélé au public par fragments pour la première fois par M. Daniélo, dont les publications érudites renferment tant de recherches d'une si grande importance.

(4) Comme dans la troisième Trimourti du père Fulgence. Ce Carta paraît assez ressembler à Vastou, seulement, dans le système où on le rencontre, il y a des extravagances particulières. Carta se montre sous la forme d'une figure humaine qui a mille têtes, deux mille bras et deux mille jambes. Vichnou sort du nombril de ce monstre, Brahmâ sort du nombril de Vichnou, et Roudra du visage de Brahmâ. Dans la précédente, où le premier personnage porte le nom de Vastou, on trouve cinq dieux dans la Trimourti : 1° Vastou, 2° Chiven, 3° Brahmâ, 4° Vichnou, 5° Roudra.

(5) Comme dans une des trois Trimourtis du P. Paulin de Saint-Barthélemy, dans son *Voyage aux Indes orientales*.

quelle on prête souvent les aventures les plus extravagantes ou les passions les plus effrénées. Ainsi, on voit la Trimourti naître tantôt de Parachatti (1), tantôt d'une certaine Sacti, dévorée d'une passion incestueuse pour ses enfants (2), tantôt de la déesse Gantiganadi (3), tantôt de Parasacti, fille de Para-Brahma, qui métamorphose ses deux premiers fils, obstinés à repousser son amour incestueux, et qui est à la fin dupée par Siva de la manière la plus risible (4) ; tantôt de la prostituée Kondaki (5), avec des circonstances si révoltantes qu'on nous laissera volontiers renvoyer au récit du naïf et savant missionnaire qui remarque « que les Brahmes

(1) C'est la version du P. Boucher, dans les *Lettres édifiantes*, t. XI. — Il s'agit probablement de Parasacti.

(2) Comme dans la cinquième Trimourti du P. Fulgence. — Dans la septième et huitième Trimourti on voit aussi en tête une certaine Sacti ; mais il y a une telle complication de généalogies et de mariages que nous n'avons jamais pu démêler des contradictions si grossières.

(3) C'est le Gange, comme dans la neuvième Trimourti du P. Fulgence. Cette légende est des plus curieuses : en effet, les dieux s'étant conduits de la manière la plus indécente vis-à-vis de leur mère, elle les réduisit à l'état d'enfance, dont ils ne furent délivrés qu'à la prière des autres dieux.

(4) Comme dans la dixième Trimourti du P. Fulgence.

(5) Comme dans la douzième Trimourti du P. Fulgence.

se remettent devant les yeux et font entrer dans leurs prières cette sale histoire qu'il n'est permis de déclarer, que pour rendre ce paganisme aussi odieux qu'il le mérite (1). »

Dans d'autres traditions, Brahmâ, Vichnou et Siva, plus favorisés, sont tout à la fois pères et mères. Ainsi nous voyons le dieu Paramesouara créer avant eux la déesse Bhavani, qui devient à son tour leur mère (2). Ailleurs, dans des légendes plus curieuses encore, naissent avec les trois personnages de la Trimourti, leurs sœurs, qui deviennent leurs femmes ou celles de leurs frères. « On lit dans votre plus ancien code, disait le père Josèphe de Carignan, qu'au commencement Dieu créa une femme, et que celle-ci mit au monde trois enfants, Brahmâ, Vichnou, Mahadéva (Siva), qu'elle chargea du soin de créer, de conserver et de détruire ; qu'ensuite, cette même femme, qui était leur mère, se transforma en trois filles, et épousa chacun de ses enfants (3). » Dans un autre mythe, Parasacti fait sortir d'un œuf Brahmâ et Saraswati, Vichnou et Lachkmi.

(1) Fulgence, *Paganisme indien,* p. 158 du manuscrit de la bibliothèque nationale.

(2) Cette tradition est tirée du P. Paulin de Saint-Barthélemy, *Voyage dans les Indes orientales.*

(3) Ce passage est cité dans le P. Paulin de Saint-Barthélemy, *Voyage aux Indes orientales.*

Nos adversaires, ne pouvant pas dissimuler des faits aussi accablants pour leur théorie, s'écrieront-ils avec le Dr Creuzer : « Quoi de plus naïf et de plus profond en même temps que ces symboles, ces allégories, ces emblèmes de toute espèce qui, de bonne heure, personnifièrent et révélèrent aux yeux le principe de la nature et les forces qui en émanent, les grandes opérations accomplies par les puissances divines (1) ! » ou bien encore, avec M. Guigniaut, que c'est là « un panthéisme rationnel et philosophique combiné avec le monothéisme le plus pur, le plus idéal, le plus absolu qui se puisse concevoir (2)? »

Ici l'évidence des faits l'emporte, et nos maladroits apologistes des folies brahmaniques laissent échapper des aveux que nous nous empressons de recueillir de leur bouche.

« Le symbole de Brahmâ, dit le Dr Creuzer, c'est la terre, l'eau de Vichnou, le feu de Siva. Voilà les trois grands dieux des Hindous ; ils ont pour mère Bhavani (3). »

(1) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 2.

(2) Guigniaut, note sur la page 154 de Creuzer, t. Ier de Creuzer. — Dans une note de la page 150 il ose comparer, sans respect pour les choses les plus saintes, l'obscène Lingam avec l'arbre de vie!!! M. Guigniaut est pourtant un *modéré*, et son livre est dédié à M. Cousin.

(3) Creuzer, *Religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 2.

« Joyeuse d'être créée, dit M. Guigniaut, Bhavani exprime sa joie par des sauts et des bonds, et pendant qu'elle dansait ainsi avec beaucoup de mouvement, tout à coup s'échappèrent de son sein trois œufs, d'où sortirent les trois dieux (1). »

C'est là évidemment le monothéisme le plus pur, le plus absolu, le plus idéal que l'on puisse concevoir!

O vanas hominum mentes et pectora cæca!

M. Creuzer ne veut pas le céder en loyauté à M. Guigniaut ; il avoue que le symbole du Lingam et celui de la Trimourti se confondent ensemble. Il ne s'en étonne nullement, parce que, d'après la tradition des Hindous, les trois dieux sont nés du Lingam, auquel, ainsi que M. Guigniaut, il donne l'épithète sacrilége d'arbre de vie (2)!

Croira-t-on maintenant volontiers que Jésus-Christ et les Apôtres ont puisé le dogme de la Trinité dans ces fables grossières et révoltantes? Dira-

(1) Guigniaut, note sur la page 151 du tome I[er] de Creuzer. — On trouve la même légende dans Benjamin Constant. (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion*, III, 176.) Il y a de curieuses variantes.

(2) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 2.

t-on que le pontife immaculé de la nouvelle alliance s'est fait le plagiaire de cette misérable philosophie, écho vulgaire et confus des passions les plus viles et les plus dégradées?

ARTICLE IV.

Brahmâ et Dieu le Père.

> Αὐτόθεος — Ὁ ἐπὶ πάντων Θεὸς — Καθολὸς Θεὸς, — Ὑπὲρ ὃν ἄλλος οὐκ ἐστὶ — Θεὸς τῶν ὅλων — Ποιητὴς τῶν ὅλων — Παντοκράτωρ — Δεσπότης — Παμβασιλεύς.
>
> (Les Pères.)

> L'empire se transporte de l'un à l'autre. Chaque dieu paraît revêtu successivement des attributs de tous.
>
> (Benjamin Constant.)

Nous allons prendre, les unes après les autres, les trois personnes de la Trimourti brahmanique, afin d'examiner s'il est possible d'établir entre elles et les personnes divines de la Trinité catholique un rapport qui soit véritablement sérieux et raisonnable. En effet, tant qu'on reste sur le terrain des comparaisons vagues et superficielles, il est si facile d'embrouiller les questions, que les esprits les plus sagaces et les plus pénétrants perdent facilement de vue l'état de la question et se laissent im-

poser avec la plus grande facilité les préventions les plus bizarres.

J'admets pour un moment que la Trimourti hindoue puisse se réduire à trois membres (1), et qu'on puisse éliminer facilement de son sein les personnages qui jouent un si grand rôle dans sa formation. Brahmâ devra dans ce cas être considéré comme le Père, Vichnou comme le Fils, et Siva comme le Saint-Esprit (I).

Nous avons déjà, en parlant des discordes de la Trimourti, effleuré nécessairement quelques traits du portrait de Brahmâ; mais il s'en faut de beaucoup que nous ayons considéré sous toutes ses faces la physionomie de cet étrange personnage. Nous avons vu que, pour punir Brahmâ (2) de son amour incestueux (3), Siva l'avait précipité de sa

(1) Nous avons démontré dans l'article précédent que cette hypothèse était inadmissible.

(2) Siva, si l'on en croit le Dr Creuzer, très au courant de ces affaires de famille, finit par pardonner à Brahmâ, mais il ne voulut jamais lui rendre sa cinquième tête, dont il se fit un ornement plus singulier que gracieux. Les dieux de l'Inde ont en effet une coquetterie à leur usage. (Creuzer, *Ibidem*, liv. I, ch. IV.)

(3) D'après le Dr Creuzer et Benjamin Constant, l'amour de Brahmâ pour sa fille ne fut pas aussi malheureux que le croit M. Clavel. Leur autorité est très-grave en ce qui regarde ces anecdotes de ménage. Or, ils nous apprennent que Brahmâ, ne sachant comment peupler l'univers, épousa sa fille Saraswati

céleste demeure ; mais la justice nous oblige à ajouter qu'il sentit alors l'énormité de son crime, et qu'il résolut de faire une sérieuse et sincère pénitence. Tout le monde avouera que l'intention était bonne ; mais, ce qui ne paraîtra pas tout à fait aussi édifiant, c'est la manière dont Brahmâ s'y prit pour expier ses déréglements. Il résolut de s'incarner, et revêtit la forme d'un corbeau appelé Kaka-Bhousonda (1). Il profita du gosier *harmonieux* de cet oiseau pour chanter la guerre engagée entre Bhavani, l'épouse de Siva, et les Asouras commandés par Mahechâsoura (2).

Cependant cette incarnation n'avait pas calmé les passions et les convoitises ardentes qui dévoraient le

et qu'il en eut cent fils. (Cfr. Creuzer, *Ibidem* ; — et B. Constant, *De la religion,* III, 179.) — Comme tous ces contes ressemblent d'une manière frappante à la théologie de l'Évangile ! On oublie trop facilement le précepte d'Horace :

. . . . Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas :
Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim :
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Horace, *de Arte poetica.*

(1) C'est lui que le Dr Creuzer appelle Cagbossum, après Polier. M. Guigniaut lui donne comme nous le nom de Kaka-Bhousonda. (Cfr. Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité,* liv. I, ch. 4.)

(2) C'est le Mahasasoura de Holwell. (Cfr. Holwell, traduit dans Ott, *Histoire ancienne,* l'Inde.)

cœur de ce dieu. Quand il reparut dans le monde sous la forme d'un paria nommé Valmiki, il retrouva dans son âme les inclinations perverses qui l'avaient entraîné à tant de forfaits sur le trône éternel des cieux. Il construisit, au fond d'une ténébreuse forêt, une sorte d'auberge *des Adrets*, dans laquelle il attirait et égorgeait les voyageurs pour s'emparer de leurs richesses; heureusement que deux bonnes âmes eurent pitié du créateur des mondes. Deux richis ou saints pénétrèrent dans son coupe-gorge et le convertirent à force d'exhortations. L'incorrigible Brahmâ reconnut encore une fois l'énormité de sa conduite, et comme le diable qui, devenu vieux, se fit ermite, de coupe-jarrets il devint docteur. Il étudia les Védas, se rappela des goûts poétiques de sa vie de corbeau, devint un chantre inspiré, célébra dans ses vers les quatre avatars de Vichnou, et, enfin, composa le célèbre poëme du Ramayana (1), un des chefs-d'œuvre littéraires de l'Inde, dans lequel il

(1) Que M. l'abbé Guérin appelle Ramayone. (Cfr. Guérin, *Astronomie indienne*, Note sur le Ramayone, à la fin du volume.) — Sur les poëmes épiques de l'Inde, cfr. Edgar Quinet, *Génie des religions*; — Cantu, *Histoire universelle*, IV; — Frédéric de Schlegel, *Histoire de la littérature*, et *Langue et philosophie des Hindous*; — Daniélo, *Histoire et tableau de l'univers*, III; — Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, IIe partie, tome Ier; — B. Constant, III, 201 et 192.

raconta la septième incarnation de Vichnou (1).

Dans une nouvelle incarnation Brahmâ n'était pas encore corrigé des faiblesses de sa vie antérieure. Il naquit d'une famille pauvre sous le nom de Kalidasa, et se laissa aller à tous les désordres d'une jeunesse déréglée; mais, cette fois enfin, après avoir charmé la cour de Vicramaditya (2) par la magnificence et la douceur de ses chants, il fit une pénitence sincère et définitive (3).

« Enfin, la peine est épuisée (II); le pèlerinage achevé, Brahmâ remonte au ciel, où il reprend sa place et représente l'Éternel (4). »

(1) Sur une autre incarnation de Brahmâ, dans Vyasa, rédacteur des Védas, Cfr. PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY, *Voyage dans les Indes*, II, 85.

(2) Sur l'ère de Vicramaditya, qui est le siècle d'Auguste de l'Inde, cfr. CANTU, *Histoire universelle*, IV; — F. DE SCHLEGEL, *Essai sur la langue et la philosophie des Hindous*, traduction Mazure.

(3) On trouvera tous ces traits dans MM. Clavel et Guigniaut, qui ne sont pas suspects. (Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions*, liv. I, ch. 3; — GUIGNIAUT, *Les religions de l'antiquité*, I.) — Ils ont eux-mêmes suivi le savant ouvrage de POLIER, *Mythologie des Hindous*, I, 171 et suiv. — Benjamin Constant n'est pas moins explicite. (Cfr. BENJAMIN CONSTANT, *De la religion*, III, 179-210; IV, 31.) M. Charma présente aussi, mais plus en abrégé, les mêmes circonstances. (Cfr. CHARMA, *Essai sur la philosophie orientale*, publié par Joachim Ménant, 117-124.)

(4) CHARMA, *Philosophie orientale*, 123. — Est-ce pour toujours? Cela n'est pas assuré. Il doit en effet

un jour être remplacé par le dieu incarné Hanouman, ministre du roi des singes, Sougriva, singe lui-même, et qui joue un grand rôle dans le Ramayana. (Cfr. ABRAHAM MAYER, p. 174.) — M. Guigniaut a raison d'appeler cette tradition *singulière ;* singulière, je le crois bien !

ARTICLE V.

Vichnou et le Verbe divin.

Λόγος — Υἱὸς — Υἱὸς Θεοῦ — Θεὸς ὢν ἀληθινῶς — Αὐτονοῦς — Αὐτοάγαθος — Αὐτόθεος — Φῶς ἐκ φωτός. — Dei forma et imago — Solus ex Deo genitus — De Deo Deus — Lumen de lumine — Dominus et Deus — Perfectus Deus, factus simul homo perfectus.

(Les Pères.)

La figure divine dans l'Inde, c'est la figure humaine agrandie et multipliée.

(Charma.)

Si l'on interrogeait les Pères sur la nature de la seconde personne de la Trinité, ils répondraient avec Tertullien et saint Justin : « Dieu de Dieu, lumière de lumière. » Les savants vous diront bien aussi que Vichnou est chez les Hindous la personnification la plus élevée de la doctrine de l'incarnation et de la rédemption du monde.

« Vichnou, fils de l'Éternel, dit le Dr Creuzer, et sa seconde révélation, lien visible du monde avec son invisible auteur, porte dans ses incarnations le caractère d'un médiateur divin qui se dé-

voue pour le salut des créatures et répare incessamment les atteintes dont une cause destructive menace incessamment l'univers (1). »

Le savant et religieux Frédéric de Schlégel, emporté par son admiration superstitieuse pour les choses indiennes, partage un peu l'enthousiasme du Dr Creuzer (2).

« Comme roi, comme héros qui opère des merveilles, Vichnou apparaît souvent sur la terre ; il pénètre tous les mondes, mais toujours dans le but de dompter le crime, d'exterminer les géants et les puissances ennemies et de protéger les hommes vertueux et les esprits terrestres, de concert avec leur divin conducteur, le bienveillant Indra. Cette haute idée de l'incarnation démontre la profondeur d'esprit des Indiens et le degré où leur science était parvenue ; car ces transformations, malgré leur diversité, se ramènent à ce noble but, toujours le même, celui de prêter secours à ceux qui veulent le bien et celui de traverser, d'exterminer même ceux qui pensent et qui pratiquent le mal. Il est bien vrai que dans d'autres mythologies, surtout quand elles sont devenues plus morales, on trouve des modèles de héros qui s'approchent de

(1) Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, ch. 3.

(2) Benjamin Constant se moque avec raison de cette admiration assez mal placée.

l'idée d'une vertu divine, des héros qui, en suivant la loi et leur haute vocation, ne combattent que le mal et se lient d'amitié avec tout ce qui est bien. Mais jamais dans aucun héros, jamais dans l'Hercule des traditions poétiques vous ne verrez l'idée de l'incarnation d'un dieu si visiblement exprimée que dans l'Indien Rama, ce doux vainqueur dont le bannissement volontaire, la retraite dans la solitude et l'amour heureux et malheureux pour Sita sont décrits par le poëte avec un charme si vrai, une couleur poétique si belle et si touchante (I). »

Sans vous arrêter à ces expositions singulièrement systématiques et bienveillantes (1), interrogez les théologiens indiens ; et tentez, si la chose est possible, de vous faire une idée exacte de l'individualité de la seconde personne de la Trimourti. Un écrivain célèbre dans l'Inde a essayé de résoudre ce problème, et nous ne sommes pas fâché de mettre ce texte étrange sous les yeux du lecteur

(1) Benjamin Constant a poussé bien plus loin que le D[r] Creuzer l'admiration pour les avatars de Vichnou. Il déclare que non-seulement la théorie hindoue *n'a rien de déraisonnable*, mais il insinue clairement que cette doctrine large et tolérante lui convient beaucoup mieux que les idées *étroites* du Christianisme sur l'incarnation du Verbe. (Cfr. Benjamin Constant, *De la religion*, III, 207-208.)— Nous traduisons ses réticences en langage ordinaire.

impartial, afin de le rendre juge de la valeur de nos romans historiques.

« Je te dirai la nature des œuvres divines de Vichnou, dieu infini; il a mille yeux, mille bouches, mille pieds, mille bras, mille mains, mille langues. Seigneur généreux et resplendissant, ses mille têtes sont armées de mille diadèmes. Il possède toutes les perfections qui le *rendent le premier des êtres* (1).

« Il est l'ablution, l'offrande, l'holocauste et le sacrificateur, les vases consacrés, les purifications, l'autel, les rites préparatoires, l'oblation, la cuiller,

(1) Dans ce texte, Vichnou, au lieu de se montrer comme la seconde personne de la Trimourti, se place au premier rang. La chose est très-fréquente, et une chose plus singulière encore, c'est qu'il prend même quelquefois les attributs de Siva le destructeur, comme l'a remarqué très-judicieusement Paterson. Cfr. Paterson, *Origine de la religion hindoue,* dans les *Recherches asiatiques,* VIII. — Un passage du *Harivansa* peut donner une idée des usurpations de Vichnou. « Ni les grands Bramarchis, ni Bramâ lui-même ne voient Vichnou enseveli dans le sommeil et environné de ténèbres........................
Les anciens richis ont autrefois chanté dans les Pouranas ces mystères qui leur avaient été révélés. Ils y racontent les œuvres de Vichnou parmi les dieux : tous ces antiques récits s'accordent à reconnaître *sa divine prééminence.* Les traditions, qu'elles soient tirées des Védas ou transmises par les hommes, célèbrent la puissance de cet être suprême. » (Le *Harivansa,* traduction Langlois.)

le jus Soma (1), la corbeille, le pilon, la victime, le promenade autour du foyer sacré, le prêtre instruit de l'Yadjour (2), le lecteur du Sama (3), le brahmane, l'acolyte, le temple, l'assemblée.

« Voilà le portrait que donnent de Vichnu les brahmanes savants dans les Védas. Ils disent que le feu et le Sama composent ses deux bras, que le beurre en sacrifice compose ses rayons.

« Au bout d'un sommeil de mille ans, nous apparaît, pour accomplir son œuvre, le dieu des dieux, le père du monde, l'aïeul de la création, Brahmâ-Capila (4), le souverain dieu. Les gardiens de la terre, le soleil, la lune, le feu, les Védas, les sept archis, le glorieux Tryambaca (ou Siva), l'air, les mers, les montagnes, sont tous renfermés dans son corps, avec le puissant Sanatcoumora et le grand Manou, fondateurs de la race humaine. L'Ancien des dieux travaillait ainsi à la reproduction des mondes, et brillait comme le feu le plus éclatant. Toute la nature animée et inanimée avait péri ; les

(1) Nous avons expliqué plus haut la signification du culte du Soma. — Cfr. aussi Nève, *Observations sur les chants du Sama-Véda*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, IIIe série, XII.

(2) C'est l'Yadjour-Véda.

(3) C'est la Sama-Véda.

(4) Ce passage est très-obscur. M. Daniélo pense qu'il s'agit ici d'un avatar ou incarnation de Vichnou sous le nom de Brahmâ-Kapila.

dieux, les assouras, les hommes, les serpents n'existaient plus. Celui sur l'ombilic duquel s'éleva un lotus dormait au milieu des flots de la mer ; de ce lotus naquirent les dieux et les divers ordres de richis.

« Vient ensuite l'apparition de ce dieu, de Vichnu, le premier des Souras, sous la forme d'un sanglier ; être mystique qui a pour face l'Écriture sainte, pour pieds les Védas, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour dos les sacrifices eux-mêmes, pour bouche le bûcher sacré, pour langue le feu, pour soies le Dharba, pour tête la science divine.

« Il est habile dans les exercices de la pénitence ; le jour et la nuit sont ses yeux, les Védangas sont sa parure, le beurre est son nez, la cuiller son boutoir, les airs du Sama son grognement. Grand, terrible, vénérable, il est la loi et la vérité même. Les saintes pratiques sont sa démarche et son pas, les œuvres de pénitence sont ses ongles, les victimes ses genoux, le souffle des instruments est son âme, les prières sont ses reins, le Soma son sang, le Védi ses épaules (1). »

Dans le curieux monument de la littérature hindoue dont nous venons de citer quelques fragments, c'est Vichnou et non pas Brahmâ qui est chargé de

(1) *Le Harivansa*, traduction Langlois. — Le traducteur écrit Vichnu pour Vichnou.

la création du monde. Le passage qui contient l'histoire de cette merveille donne une idée trop frappante de la Trimourti pour que nous ne le rapportions pas ici.

« Quand le moment de la naissance des mondes est arrivé, celui qui est la source de la nature, le vainqueur de Madhou, s'éveille pour la perte des Danavas. Au fond de cet asile où les dieux ne peuvent l'apercevoir, il s'était endormi à la fin des chaleurs; il s'éveille à la fin des pluies ce dieu impérissable, ce Vichnu qui est à la fois les sacrifices, les védas, les cérémonies et la voie de sacrifice. Tandis qu'il dort, l'œuvre du prêtre, sanctifiée par la prière, doit cesser entièrement. Quand le règne de l'automne est fini, il sort de ce sommeil pendant lequel le roi des nuages, Indra, a supporté le cercle des saisons et rempli les fonctions de Vichnu (1). »

Quand Vichnou est retombé dans sa torpeur, si on en croit le *Harivansa*, il exerce alors sur la nature une action destructive assez analogue à celle de Siva, autre personne de la Trimourti hindoue.

« Dès que ce sommeil mystérieux commence,

(1) Pour donner une idée de ce suppléant de Vichnou, il suffit de rappeler cette phrase de Cantu : « Indra est lascif et voluptueux autant qu'est chaste Surya. » (CANTU, *Histoire universelle*, I, 315.)

cette magie intérieure et terrestre qui transforme le monde devient funeste et terrible..... Revêtue de terreur, elle vient détruire la nuit et le jour; elle enlève à tous les êtres qui respirent sur la terre la moitié de leur vie. On frémit à son approche, personne ne peut supporter sa mortelle influence. L'homme qu'elle accable ressemble à celui qui se sent submergé dans la mer. Ce sommeil n'est pas celui qui surprend les mortels à la suite d'un repas ou du travail; ce n'est pas celui que la nuit apporte au monde. Le *sommeil* dont nous parlons ici exténue les êtres affaiblis par les rigueurs du jeûne, et les livre sans défense à la mort. Parmi les dieux, c'est en Narayana que repose cette magie qui fait et défait la nature visible, amie du dieu qui détruit tout, et produite de son corps; c'est elle qui, brillante comme la beauté à l'œil de lotus, apparait sur la face de Vichnu, et, réduisant les êtres, consume en peu de temps les mondes (1). »

Faut-il s'étonner d'une transformation si bizarre, quand on voit Siva lui-même, le formidable Roudra-Mahâdéva, s'embellir dans l'admiration de ses stupides adorateurs de tous les traits gracieux que la mythologie des Hindous paraissait réserver au Dieu conservateur du monde ?

(1) *Le Harivansa,* traduction Langlois.

Mais si Vichnou semble quelquefois emprunter à Siva certains traits de son terrible caractère, le dieu rédempteur dans ses incarnations se laisse entraîner par les passions effrénées (1) qui forment avec la férocité la physionomie dominante du troisième personnage de la Trimourti hindoue. Il ne faut pas en effet accepter sans restriction tout ce que les rationalistes disent de la prétendue sublimité des avatars de l'Inde. Ces apparitions d'un dieu sous la forme d'un poisson, d'une tortue, d'un sanglier, d'un homme-lion, d'un nain (2), ne rappellent pas, ce me semble, d'une

(1) « Quelques-uns des noms de Vichnou, dit le P. Fulgence, sont pris de plusieurs faits extravagants, sales, vilains et honteux, mais honorés cependant à titre de merveilles, de miracles et de prodiges. » (Le P. Fulgence, *Le paganisme indien.*)

(2) Nous avons vu Brahmâ dans sa première incarnation revêtir la forme d'un corbeau. Vichnou prit la forme d'un sanglier pour retirer de l'abîme la terre submergée dans les eaux. (Cfr. *Le Harivansa*, trad. Langlois.) — On trouvera dans Creuzer une curieuse histoire de l'incarnation de Vichnou sous la forme de poisson. C'est cette incarnation qui est racontée dans le *Bhagavat-Pourana* que M. Eugène Burnouf appelle *Bagavata-Purâna*, et dont il nous a donné une traduction française. Quant aux incarnations de Vichnou sous la forme de tortue et d'homme-lion, on les trouvera aussi dans Creuzer. (Cfr. Creuzer-Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, liv. I, chap. 3 de la Ire partie.) — M. Clavel est bien plus complet et

manière bien frappante, la sublime théologie du quatrième évangile qu'on ose en donner comme un développement.

Il est bien vrai que les admirateurs obstinés de la dogmatique brahmanique ont essayé d'expliquer par d'ingénieuses interprétations ces rêves étranges de la raison humaine ; mais il nous suffira de mettre sous les yeux du lecteur ces apologies embarrassées pour faire juger de leur portée et de leur profondeur. Après avoir parlé des quatre avatars de Vichnou auxquels nous faisions allusion tout à l'heure, le Dr Creuzer ajoute :

« On dit que ces quatre premières incarnations arrivèrent dans le cours du Satya-youga (1) ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'elles nous offrent en quelque sorte les grands traits d'une histoire primitive *et toute mystique* (2) de la na-

plus curieux. (Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions*, liv. I, chap. 3.)

(1) Sur ces incarnations cfr. PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY, *Voyage aux Indes*, II, 279; — POLIER, *Mythologie des Indiens ;* — LANGLÈS, *Monuments de l'Inde ;* — MAURICE, *Histoire ancienne de l'Hindostan.*

(2) Je citerai un exemple remarquable de ce profond mysticisme. « Dans sa métamorphose en cochon, dit le P. Fulgence, Vichnou eut deux objets : 1° la destruction d'un terrible géant ; 2° l'ambition de voir les pieds de Chiven (Siva), qu'il découvrit en fouillant la terre ! » (Le P. FULGENCE, *Le paganisme indien.*) — Quelle profondeur ! — M. l'abbé Guérin est plus curieux encore, il nous montre Vichnou pro-

ture et du monde. On y entrevoit comme une gradation des actes du pouvoir conservateur dans le développement des choses. Ajoutez que cette gradation paraît par la succession même des formes que revêt dans chacune ce pouvoir bienfaisant, armé seulement contre le mal : d'abord poisson, puis amphibie, puis quadrupède, et, en dernier lieu, participant de ce qu'il y a de plus noble dans le règne animal et d'une portion de la nature humaine. Ce qui frappe, du reste, c'est une lutte constante, c'est un combat contre des principes destructeurs et malfaisants; en sorte que chaque nouvelle incarnation est une victoire nouvelle du bon principe (1). On peut remarquer aussi le rapport et la transition de l'eau à la terre, la fécondité des trois premiers animaux et les idées que toute l'antiquité attacha au dernier d'entre eux, au verrat, relativement à l'agriculture (2). »

fitant de son ingénieuse transformation pour se livrer à des satisfactions dignes de la métamorphose. (Cfr. GUÉRIN, *Astronomie indienne,* chap. XVIII.)

(1) Dans cette légende, par exemple, que le savant P. Fulgence nous a racontée : « Ce qui dégrade beaucoup Vichnou dans le rôle qu'il joue en qualité de Parasourama, c'est qu'il fit mourir ses frères et sa propre mère Renouka. » (Le P. FULGENCE, *Le paganisme indien.*)—Dans une autre circonstance il revêt deux formes à la fois, et Vichnou se bat contre Vichnou! Profonde métaphysique! (Cfr. le P. FULGENCE, *Ibid.*)

(2) CREUZER-GUIGNIAUT, *Les religions de l'antiquité,*

Mais sans insister longtemps sur ces folles inventions de la théologie hindoue, le Dr Creuzer s'empresse de passer rapidement aux incarnations de Vichnou, et il épuise, pour vanter leur sublimité, toutes les formules d'un enthousiasme dithyrambique. Avant de citer ses propres expressions, nous ne croyons pas inutile de reproduire sa théorie générale des incarnations brahmaniques (1), à laquelle nous allons toujours trouver la même tendance apologétique (2).

« Rien ne peut être absolument anéanti ; la substance demeure dans la variation perpétuelle des formes ; tous les êtres retournent à la Divinité dont l'essence est leur source commune, et qui est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Nous voilà donc ramenés à la doctrine de l'émanation, véritable base de la religion des Hin-

liv. I, ch. 3. — M. Clavel, moins aventureux, se borne au simple exposé des faits; il se réserve pour la légende de Krichna qu'il compare à l'Évangile!

(1) On trouvera le détail de ces diverses incarnations dans Guérin, *Astronomie indienne*, ch. XVIII, et dans Fulgence, *Le paganisme indien*.

(2) On ne comprend pas cette tendance quand on pense à l'effrayante obscénité du paganisme hindou. On en verra un spécimen dans Dubois, *Mœurs et cérémonies des peuples de l'Inde*, 147. L'excellent et savant missionnaire a été obligé d'employer le latin. M. l'abbé Guérin, moins explicite cependant, confirme les mêmes faits en parlant du culte de Siva. (Cfr. Guérin, *Astronomie indienne*, ch. XVII.)

dous. C'est encore par elle qu'il faut expliquer ces nombreuses descentes de la Divinité sur la terre, dont nous venons de parcourir les dix principales et les plus révérées. C'est elle qui seule peut rendre compte de cet accroissement progressif du mal, contre lequel elles sont suscitées dans une proportion analogue et de nombre et de vertu. A mesure que le monde et les hommes s'avancent dans la carrière du temps, s'éloignent de leur principe, ils dégénèrent par là même successivement, et tombent de plus en plus sous l'empire de la mort et du péché. Les formes se développent, la création s'étend, grandit et se perfectionne en apparence. Vaine illusion! le mal aussi grandit et se déploie, et le monde marche incessamment à sa ruine. La vie s'épuise, la substance défaille peu à peu, de nouveaux et plus puissants efforts du pouvoir conservateur deviennent nécessaires. Les incarnations seules suivent une progression constante de beauté et de grandeur véritables, pour rétablir s'il se peut cet équilibre toujours si troublé. « Bien que, de ma nature, je ne sois pas sujet à naître ou à mourir, bien que je domine la création, cependant je commande à ma propre nature, et me rends visible par mon pouvoir ; et autant de fois que dans le monde la vertu s'affaiblit, le vice et l'injustice s'insurgent, autant de fois je me fais voir : et j'apparais ainsi d'âge en âge pour sauver les justes,

détruire les méchants et raffermir la vertu ébranlée. » Ce sont les paroles de Vichnou lui-même dans sa plus brillante incarnation (1) ; « par où on voit, ajoute un des plus savants interprètes modernes de toute cette antique mythologie (2), que le but de ces manifestations de la Divinité sous des formes humaines est un but *essentiellement moral* (3), sans que toutefois l'on puisse méconnaître dans les trois premiers avatars une image du monde ou des hommes sauvés de la guerre des éléments, c'est-à-dire, des convulsions physiques du globe. »

Le Dr Creuzer arrive enfin aux dernières incarnations de Vichnou, et alors, ne pouvant plus

(1) Il s'agit de son incarnation sous la forme de Krichna ; et quand on vient à examiner les détails honteux et impurs de cette étrange manifestation du dieu, on s'aperçoit facilement que Vichnou se flatte autant que Jérôme Paturot quand il rédigeait le prospectus du bitume impérial de Maroc. — (Cfr. L. Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*.)

(2) Il s'agit ici de Niklas Müller.

(3) Les amours de Krichna avec les laitières, voilà une légende tout à fait morale. On ne revient jamais de sa surprise quand on réfléchit à la surprenante élasticité qu'a prise le mot *moral* depuis un certain temps. — Parlerai-je encore de la métamorphose de Vichnou en arbre, nommé Arajon, pour séduire une géante ? Ce mythe obscène rappelle Jupiter et Léda. (Cfr. le P. Fulgence, *Le paganisme indien*.)

contenir son ardeur poétique, il s'écrie avec une verve presque lyrique qui ferait sourire, nous n'en doutons pas, M. Clavel lui-même :

« Si dans l'immense variété de formes et d'images, de faits et de scènes, et de récits dont nous venons de tracer une esquisse légère, et qui composent l'ensemble extérieur, et pour ainsi dire le corps du système, nous cherchons à saisir l'idée fondamentale qui en est l'âme, il nous paraît que cette idée, pour lui donner un nom moderne, n'est autre que celle de la Providence divine se consacrant au salut, au maintien, au développement régulier et nécessaire de la création. Le monde, émanation de Dieu, forme passagère du grand tout, ne saurait être un instant abandonné de son auteur, que le mal ne s'y montre aussitôt et n'y déploie ses ravages. De là ces épouvantables catastrophes des premiers temps; de là ces attaques réitérées des géants, ministres du mauvais principe; de là ces luttes terribles où la terre et les hommes, et les dieux inférieurs eux-mêmes, sont tout près de succomber, quand, à l'époque marquée, le bon principe reparaît sous une figure appropriée à sa mission et décide la victoire en faveur des siens.

« Le système que nous venons de présenter est donc, *par son essence*, *une doctrine éminemment morale* (1); mais il revêt à l'extérieur les formes

(1) Il ne faut pas oublier que ce fond disparaît

les plus diverses et les plus extraordinaires (1). Ce n'est pas assez que Vichnou, le conservateur du monde, le dieu bon et miséricordieux, veille d'en haut sur l'ouvrage de Brahmâ, le dieu créateur, et répande ici-bas les bénédictions célestes que lui seul peut dispenser; il faut plus, il faut que dans ces grandes crises où la terre en péril demande un sauveur, Vichnou, pour combattre le *mal*, pour amener *le triomphe du bien* (2), pour intervenir dans la lutte et s'impliquer aux choses mortelles (3), devienne mortel lui-même, accepte un corps; en un mot, s'incarne sur la terre, naisse, agisse en personne et partage tous les accidents de cette périssable condition (4). Mais de quelque apparence

sous des formes singulièrement immorales; c'est le cas d'appliquer le proverbe : *La forme emporte le fond.*

(1) Extraordinaires! est bien modeste.

(2) Ne perdons pas de vue que ces deux mots n'ont pas la même signification dans les légendes hindoues, et dans la langue des sociétés chrétiennes. Cette remarque est essentielle, et nos lecteurs feront bien de ne pas la perdre de vue dans tout le courant de cette polémique.

(3) On verra par l'histoire de Rama que Vichnou s'incarne quelquefois pour des motifs bien moins sublimes, et le Dr Creuzer, beaucoup moins complet sur ce point que M. Clavel, a jugé à propos de garder le silence sur un singulier épisode d'une des plus remarquables légendes du vichnouïsme.

(4) Jusqu'au point de dégrader et d'avilir même

qu'il lui plaise de s'envelopper, quelque *bizarres* que semblent les moyens qu'il emploie, animal, monstre, héros ou berger; *se mêlant aux passions* comme aux affaires du monde; vivant dans le retraite ou *dans les plaisirs*, son but est toujours le même, son action invariable (1) et le succès assuré : *c'est à ses œuvres qu'on reconnaît le dieu.*

« Ainsi, Vichnou, fils de l'Éternel et sa seconde révélation (2), lien visible du monde avec son invisible auteur, porte dans ses incarnations le caractère d'un médiateur divin qui se dévoue pour le salut des créatures, et répare incessamment les atteintes dont une cause destructive mine incessamment

parmi les hommes l'idée de la divinité! C'est pousser un peu loin le zèle!

(1) Nous voudrions savoir comment les amours de Krichna avec *les seize mille vierges*, qu'il délivra des mains d'un géant, importaient à la libération du genre humain. (Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions*, liv. Ier, ch. 3,— et CREUZER-GUIGNIAUT, *Les religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 3.) — Après avoir raconté ces impures extravagances, il faut beaucoup de courage pour oser ajouter : « C'EST A SES OEUVRES QU'ON RECONNAÎT LE DIEU ! »

(2) Le Dr Creuzer veut dire par là que Brahmâ est le fils aîné ou la première révélation de Brahm ou de l'Éternel, ce qui nous ramène encore, en comptant Siva qu'on ne peut pas supprimer, à signaler au moins quatre personnes dans ce nouveau genre de Trinité.

l'univers. Cette cause destructive avec laquelle le dieu conservateur est dans un perpétuel combat, que peut-elle être, sinon le principe de toute corruption, du mal physique, et par une transition si naturelle, de tout mal moral (1)? »

Nous avouerons volontiers, pour être complétement juste, que quelques-uns des avatars de Vichnou, par exemple les légendes de Rama et de Krichna, présentent des inventions beaucoup moins stupides que celles que nous avons jusqu'ici exposées dans toute leur naïveté. Mais les admirateurs de ces mythes extravagants seront encore bien obligés de convenir que, comme le dit M. Guigniaut des incarnations de Brahmâ, « l'humain et le divin y sont dans un *singulier* mélange (2). » Sans nous arrêter ici à critiquer la légende de Krichna, dont nous avons signalé ailleurs toutes les grossières impuretés (3), nous nous contentons de rapporter, d'après M. Cla-

(1) Cette transition peut paraître naturelle au Dr Creuzer, mais elle ne l'est pas du tout pour les imaginations désordonnées des Hindous. On ne voit guère en effet que généralement, dans leurs incarnations, les dieux se préoccupent beaucoup du rétablissement des bonnes mœurs et de la vertu sur la terre. — CREUZER-GUIGNIAUT, *Les religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 3, p. 212 sq.

(2) GUIGNIAUT, note sur la page 235 du Ier vol. de CREUZER.

(3) Cfr. *Le Christ et l'Évangile*, IIe partie, tome II, art. 5.

vel lui-même, quelques fragments de cette célèbre légende de Rama dont on a tant vanté les beautés originales.

« Naréda, le dieu de la musique et fils de Brahmâ, éperdument épris d'une jeune fille d'une rare beauté, lui offrit sa main qu'elle rejeta avec mépris, lui déclarant qu'elle était résolue de n'épouser ni un homme ni un dieu qui ne l'égalât en attraits. Désolé de ce refus, Naréda confia ses chagrins à Vichnou. Le dieu, qui, en ce moment, était en belle humeur, lui promit de le rendre aussi beau que sa maîtresse; mais, au mépris de cet engagement, il plaça une tête de singe sur le corps du malheureux amant. Ignorant sa hideuse métamorphose, Naréda, désormais confiant dans le succès de sa recherche, vole avec empressemant vers la cruelle qui avait dédaigné ses vœux. Les autres dieux, avertis, assistèrent à l'entrevue, et ne purent retenir de bruyants éclats de rire lorsqu'ils furent témoins de la surprise mêlée d'horreur qu'éprouva la jeune fille à l'aspect de Naréda ainsi métamorphosé. Naréda ne s'expliquait point la cause de l'hilarité générale. Il court se regarder dans un miroir, et furieux alors d'avoir été joué de la sorte, il prononce une terrible imprécation qui contraint Vichnou à descendre sur la terre sous les traits d'un homme, et les dieux sous la forme de singes. Toute malédiction prononcée par

un brahmane ne peut manquer d'avoir son effet. Vichnou vint donc au monde sous le nom de Rama, dans la cité royale d'Ayodhya ou Aoude (1). »

Nous ne raconterons pas la vie et les exploits de Rama ; tout le monde connaît en effet le célèbre poëme de Valmiki, qui est consacré à ce héros. Nous n'insisterons pas davantage sur la légende de Krichna, pour les raisons que nous avons données plus haut. Nous nous bornerons à produire le certificat d'immoralité que lui délivre le Dr Creuzer, qui n'est pas suspect de partialité contre les lieux de l'Inde.

« Krichna, pasteur mélodieux, enchantait des sons de sa flûte les animaux les plus sauvages en même temps qu'il faisait les délices des aimables laitières rassemblées pour jouir de ses accords. Luimême, il trouvait son plaisir à les désoler par

(1) Pour compléter l'histoire des manifestations de Vichnou, il aurait fallu parler de son incarnation sous la forme de Mohany-Maya qu'il prit pour séduire les géants et leur enlever l'*amrita* (breuvage d'immortalité, de *a* privatif et *mrita*, mortel). Ce trait n'est pas un des plus édifiants de la vie de Vichnou. Du reste, les incarnations féminines ne sont pas rares chez les Hindous. Lackchmi, femme de Vichnou, compte aussi plusieurs avatars, et ces incarnations, dit M. Creuzer, ne sont pas moins pures, moins belles que celles de son divin époux ! (cfr. Creuzer, *Religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 3); le trait est assez naïf.

toute sorte de ruses et d'artifices *qui n'étaient pas toujours innocents*, et déjà annonçait les *passions violentes* qui devaient un jour enflammer sa jeunesse (1). »

Après avoir traduit ces édifiants détails, M. Guigniaut s'extasie devant « ce mythe de Krichna tour à tour *riant*, *auguste*, *aimable* et SUBLIME (2) ! » et c'est cette honteuse idole, rêve impur des passions humaines, qu'on oserait mettre en parallèle avec le Verbe plein de grâce et de vérité !

Battus sur ce terrain glissant, nos adversaires se tiendront-ils pour vaincus? N'iront-ils pas plutôt chercher dans le pêle-mêle prodigieux de la théologie brahmanique une autre théorie du Verbe, fils de Dieu? Nous croyons en effet que M. Guigniaut n'est pas très-éloigné d'une pareille idée, et que, tout en insinuant, entre le Krichna des Hindous et le Dieu des Évangiles, une odieuse comparaison (3) que M. Clavel devait, après lui, formuler avec plus de franchise, il n'a pas glissé sans dessein dans une note de son commentaire sur Creuzer un rapprochement entre la doctrine de la Vatch et le Verbe, dont le quatrième évangile raconte la génération éternelle.

(1) CREUZER, *Les religions*, liv. Ier, ch. 3.
(2) GUIGNIAUT, note sur la page 211 du tome Ier de Creuzer.
(3) Cfr. GUIGNIAUT, *Ibidem*.

« Dérivé d'un sabéisme pur, dit M. Guigniaut, le caractère philosophique de l'antique monothéisme des brahmanes est évidemment le panthéisme. Si maintenant l'on veut avoir une idée du haut degré d'abstraction où parvient cette théologie panthéistique, en développant ses formes premières, il faut entendre le langage que tient dans le Rig-Véda, Vatch, la parole, épouse ou énergie de Brahmâ (1), procédant de lui et fille d'Ambhrina, identique à Brahmi (2) ou Saraswati, à Sourya-Savitri, la lumière du divin soleil, fille de Pradjapati, à Oum, le *Verbe* (3), le premier-né du créateur (4), le corps

(1) Le Verbe est *épouse de Brahmâ*, celà paraît un peu singulier à ceux qui ne sont pas habitués à admirer comme des profondeurs toutes les niaiseries du paganisme hindou.

(2) M. Pauthier définit Brahmi, la puissance ou l'énergie de Brahmâ. (COLEBROOKE, *Essais sur la philosophie des Hindous*, traduction G. Pauthier, 302.)

(3) M. Pauthier ne paraît pas du tout soupçonner cette signification du célèbre monosyllabe. Il le définit en effet de cette manière : « Om ou Aum, syllabe mystique et sainte, composée de trois lettres, *a*, *u* et *m*, dont les deux premières se résolvent en *ó*; elle désigne ou exprime les trois grands dieux qui composent la Trinité brahmanique; Brahmâ par *a*, Vichn'ou par *u*, et S'iva par *m*. (COLEBROOKE, *Essais sur la philosophie des Hindous*, traduction Pauthier, 309.)

(4) M. Clavel accepte aussi cette traduction. (Cfr. CLAVEL, *Histoire des religions*, I, 39.)

de Brahm (1), en qui se révèle la création tout entière :

« J'erre avec les Roudras, avec les Vasous, avec les Adytyas et avec les Viswadevas (2). C'est moi qui soutiens le soleil et l'océan, le firmament et le feu et les deux Aswins. C'est moi qui supporte Soma (3), destructeur des ennemis, et Twachtri, Pouchan, ou Bhaga (4).

« J'accorde la richesse au dévot intègre qui accomplit les sacrifices, présente les offrandes et satisfait les dieux ; moi, qui suis la reine qui dispense la richesse, qui possède la science et tiens le premier rang parmi celles qui méritent l'adoration, et

(1) Il y a ici de singulières contradictions; 1° Oum, le Verbe, est identique à Vatch, qui est l'épouse de Brahmâ; 2° à Brahmi, qui est son énergie; 3° il est le corps de Brahm, père de Brahmâ! Encore n'est-il guère facile de comprendre un Verbe qui est le corps d'un dieu! Mais l'admiration pour la théologie hindoue fait passer sur toutes les difficultés.

(2) Noms des génies, des vents de l'année, et des différents points cardinaux.

(3) Le mot de Soma a bien des significations. M. Guigniaut prétend qu'ici il veut dire: lune mâle. Généralement parlant, ce mot signifie : « une plante, l'asclepias acida, dont le jus est bu par les dieux et offert dans les sacrifices. » (Colebrooke, *Essais sur la philosophie des Hindous*, traduction Pauthier, 315.) — Toutes les définitions que nous empruntons à cet ouvrage se trouvent à la fin du volume, et sont du traducteur.

(4) Noms du soleil.

que donnent les dieux, universelle, partout présente et pénétrant tous les êtres. Quiconque vit et se nourrit en moi, quiconque voit, respire, entend par moi et ne me connaît pas, est perdu. Écoutez donc la foi que je profère : c'est moi qui déclare ceci, moi qui suis adorée par les dieux et par les hommes ; celui que j'ai choisi, je le fais fort, je le fais brahmâ, saint et sage. C'est moi qui ai porté (enfanté) le père (le firmament) sur la tête de l'esprit suprême, et mon origine est au milieu de l'océan ; et voilà pourquoi je pénètre tous les êtres et touche le ciel avec ma forme. Créatrice première de tous les êtres, je passe comme une brise légère et suis au-dessus des cieux, par delà la terre, et l'infini, c'est moi (II). »

La plus grande partie de ce discours s'appliquerait parfaitement à tous les grands dieux de la mythologie hindoue. Ils ont en effet l'habitude de parler d'eux-mêmes d'une manière si emphatique et de s'attribuer des priviléges si extraordinaires, qu'ils ne laissent à leurs confrères que des prérogatives à peu près insignifiantes. Est-il donc étonnant de voir le personnage dont il s'agit ici s'attribuer les priviléges que Krichna revendique pour lui-même dans le Bhagavat-Gita ?

« Je suis, dit le dieu, il n'y a aucune chose plus grande que moi, et toutes dépendent de moi, comme les perles du cordon qui les retient... Je suis l'en-

tendement du sage, la gloire du superbe, la force du puissant. Dans les êtres vivants, je suis l'amour réglé par la raison.....

« O Ardjoun, je connais tous les êtres, tous ceux qui ont passé, tous ceux qui sont à présent, et tous ceux qui viendront plus tard..... Ceux qui ne tendent que vers moi et qui ont atteint la suprême perfection ne renaîtront plus dans cette vie mortelle, séjour permanent de la douleur.... (1) »

On ne peut donc évidemment chercher une doctrine originale et nouvelle que dans la fin du texte. Or, nous demandons ce que veulent dire ces étranges formules dans lesquelles une préoccupation singulière voudrait apercevoir toute la doctrine du Verbe : « *C'est moi qui ai porté le père sur la tête de l'esprit suprême, et mon origine est au milieu de l'océan;* et voilà pourquoi je pénètre tous les êtres et touche le ciel avec ma forme. »

Loin de rencontrer dans ce texte fameux la doctrine du Verbe divin engendré du Père dans la splendeur des saints, on y trouve bien plutôt un père que M. Guigniaut, d'après Colebrooke, croit être le firmament, et qui est en-

(1) *Bhagavat-Gita*, épisode du *Mahabharata*, dans Frédéric de Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Hindous*, trad. Mazure, liv. IV, poésie, — et surtout Auguste-Guillaume de Schlegel, *Bhagavat-Gita*, id est Θεσπέσιον μέλος, etc., Bonn, 1823.

gendré par son fils ; combinaison passablement bizarre.

Il est étonnant qu'un esprit aussi pénétrant que celui de M. Guigniaut attache une si grande importance à ces niaiseries de la théologie brahmanique (1). Ne serait-ce pas le cas de dire, avec le spirituel Horace :

« Spectatum admissi risum teneatis amici. »

Mais si la Vatch ressemble si peu au Verbe divin, M. Guigniaut sera-t-il plus heureux avec la syllabe Oum qu'il a, par une distraction impardonnable, confondue avec la Vatch du Rig-Véda? Nous allons le laisser parler lui-même, selon notre habitude, afin qu'on ne nous accuse pas de dénaturer ses opinions pour les combattre plus facilement.

« La première parole que proféra le Créateur, dit-il, ce fut Oum : Oum parut avant toutes choses, et il s'appelle le premier-né du Créateur. Oum ou Prana, *pareil au pur éther*, renfermant en soi toutes les qualités, *tous les éléments*, est *le nom*, *le corps*

(1) Rhode, qui partage les opinions de M. Guigniaut, a comparé ce passage des Védas et quelques autres avec des textes analogues de Zend-Avesta. (Cfr. Rhode, *Le nombre et l'autorité*, etc., 47 et suiv.) — Nous ne nous arrêterons pas ici à répondre aux objections de Rhode, nous croyons en avoir fait bonne justice dans notre réfutation de M. Jean Reynaud.

de Brahm, et par conséquent infini comme lui, comme lui créateur et maître de toutes choses. Brahma, méditant sur le Verbe divin, *y trouva l'eau primitive*, lien commun de toutes les créatures, et *le feu primitif*, et la *Trimourti*, et les *Védas*, et les *Mondes*, et l'harmonie universelle des choses ; son image est la vache, qui est aussi l'image de l'univers.

« Le monde fut d'abord caché sous les eaux, et les eaux en Atma, et de tout temps les eaux furent grosses du monde, et elles conçurent le fruit du feu. Ces eaux sont les eaux sans rivage ; tout ce qui existe est eau, et l'*eau et Oum ne font qu'un ;* ces eaux primitives sont la mer de Maya (1). »

Quelle est cette incroyable théologie? Peut-on voir un mélange plus inexplicable et une confusion plus étrange des éléments les plus contradictoires? Comment oser, sans rougir, comparer avec le Fils de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, ce prétendu Verbe semblable à l'éther, renfermant tous les éléments, qui est le corps de Brahm, l'eau primitive, le feu primitif, la Trimourti, les Védas et les mondes! Ce passage n'est-il pas le chef-d'œuvre

(1) Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, IIe partie, Ier vol., 644-45. — Remarquons que le savant professeur ne cite pas *un seul texte hindou* pour appuyer et justifier cet exposé que nous n'avons trouvé que dans son livre.

de l'extravagance hindoue? et si l'on trouvait dans nos livres saints quelque chose de pareil, quel triomphe pour la science rationaliste! Peut-on donc véritablement croire, à moins de céder aux préjugés les plus enracinés, que l'admirable doctrine des Évangiles soit jamais sortie d'un tel chaos? Comment peut-on penser que, pendant qu'ils avaient sous les yeux les magnificences sublimes de l'Ancien Testament (1) et les profondes traditions de la synagogue (2), les prédicateurs du Christianisme aient dédaigné ces sources pures et sacrées pour aller chercher leurs enseignements dans les ténèbres de la théologie des brahmanes!

(1) Cfr. André, *Moïse révélateur*, liv. Ier; — Hengstenberg, *Authenticité de l'Ancien Testament*, théologie du Pentateuque. — Ce dernier est protestant, et, quoique d'une science profonde, n'est pas toujours exact.

(2) Cfr. Drach, *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*.

ARTICLE VI.

Siva et l'Esprit saint.

> Παρακλητός — Πνεῦμα Ἅγιον — Θεῖον Πνεῦμα — Πνεῦμα πάνσοφον — Πνεῦμα ζωοποιοῦν — Sanctificator omnium, — Spiritus Dei Deus.
>
> (LES PÈRES.)

> Siva, le dieu du feu, le génie du soleil, le principe de la chaleur et de la lumière, le dieu de la destruction. Auprès de lui est un tigre.
>
> (CHARMA.)

Avant de terminer cette question capitale, il nous reste à examiner la troisième personne de la Trimourti hindoue, qui devrait naturellement correspondre à l'Esprit saint des Évangiles. Mais si nos lecteurs abordent le problème avec cette préoccupation, ils sont réservés à d'étranges déceptions. En effet, il n'est peut-être pas de conception dans laquelle se dessine plus nettement la tendance effrénée de la théologie hindoue, que dans l'idée qu'elle présente à ses sectateurs du terrible destructeur des formes.

Nous venons de dire, d'après M. Clavel, que Siva est la troisième personne de la Trimourti (1). Mais si nous acceptons cette hypothèse, c'est pour montrer à nos adversaires la courtoisie la plus irréprochable. Il s'en faut en effet beaucoup que le turbulent Siva reconnaisse d'une manière loyale la suprématie de ceux que M. Clavel appelle *ses deux jumeaux* (2). Ne le voyons-nous pas, dans un de ces accès de violence qui lui sont si habituels, faire couper la tête de Brahmâ par son fils Veirava, parce que Brahmâ se considérait comme le plus grand des dieux? Veirâva, non content de traiter aussi légèrement le dieu suprême, se servit de son crâne comme d'une coupe pour recevoir le sang des dévas et des pénitents dont il voulait châtier l'orgueil. Il ne faut donc pas s'étonner que Siva, avec une telle indépendance de caractère vis-à-vis des autres personnages de la Trimourti, reçoive les épithètes d'Iswara, de Mahadéva, le grand Dieu, le maître, le seigneur par excellence (3). N'est-il pas le roi des cieux, le maître de la foudre, l'arbitre de l'univers et des cinq éléments, l'œil vigilant des trois régions (4), ce que veulent dire sans doute

(1) Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, I, 59.
(2) Cfr. Clavel, *Ibidem*, 60.
(3) Cfr. Clavel, *Histoire des religions*; — Creuzer, *Les religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 2.
(4) Creuzer avoue tous ces faits. (Cfr. Creuzer,

ses trois grands yeux, son trident, et les cinq têtes qu'il porte quelquefois (1)?

Malgré ces glorieux priviléges par lesquels Siva s'élève souvent dans les légendes hindoues au-dessus de tous les dieux du Panthéon brahmanique, il éprouve comme ses frères les vicissitudes de la fortune, et bien plus qu'eux toutes les honteuses faiblesses des passions. Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les légendes scandaleuses dans lesquelles la troisième personne de la Trimourti joue souvent le rôle du plus misérable des Scapins. M. Clavel, qui pourtant a le goût des anecdotes, a été découragé lui-même par la multitude des aventures (2) du formidable Mahadéva (3). Un jour que

Ibidem.) M. Guigniaut, dans une note sur ce passage, va jusqu'à dire de Siva qu'il est *le pivot de la religion populaire*, et qu'il *reproduit à lui seul la Trimourti* (comme Siva-Lingam, — notez bien ce mot, — et voyez quelle Trinité!).

(1) Les cinq têtes sont un attribut de Brahmâ, le créateur. — Paterson fait très-bien remarquer que cet attribut de créateur est souvent usurpé par Siva. (Cfr. PATERSON, *Origines de la religion hindoue*, dans les *Recherches asiatiques*, VIII; cfr. aussi CHARMA, *Philosophie orientale*, Siva.)

(2) « Nous ne suivrons pas, dit-il, Siva dans toutes les péripéties de son existence terrestre: la matière est trop abondante et nous conduirait trop loin. » (CLAVEL, *Histoire des religions*, I, 61.)

(3) Un des noms de Siva, il en a 1008. — Il faut lire dans l'Oupnek'hat d'Anquetil-Duperron le XIXe Oupnek'hat sur les cent noms de Siva.

ce terrible dieu se trouvait d'assez bonne humeur, il accorda par pure distraction, je veux bien le croire, afin de ne pas insulter sa divine perspicacité ; il accorda à un géant le merveilleux pouvoir de réduire en cendres tous ceux sur la tête desquels il daignerait poser ses larges mains. Malheureusement le facétieux géant voulut faire à l'instant sur Siva lui-même l'épreuve de son étrange pouvoir. C'en était fait de la troisième personne de la Trimourti, et ce dieu, comme les ombres de Virgile, allait disparaître en fumée :

.....Ceu fumus in auras
Commixtus tenues......

Vichnou comprit le péril de son frère et vola à son secours, pendant que Siva, ne sachant comment se défaire du malencontreux géant, s'était, en vertu de son extrême élasticité, caché dans une coquille d'où il observait les événements. La situation de Vichnou n'était guère plus commode que celle de son frère. Le géant, incapable de rien respecter, était décidé à réduire en poussière toutes les divinités du monde. Ne comptant plus sur la force, le dieu prit la forme d'une belle femme ; il s'aperçut bientôt que le géant, comme les Tartares d'un vaudeville, « n'était barbare qu'envers ses ennemis. » Mais la séduisante étrangère, avant d'agréer les hommages du géant, l'engage à réparer le désordre

de sa toilette, et surtout sa chevelure qu'il n'entretenait pas dans un état d'irréprochable propreté. Le naïf Polyphème porta aussitôt les mains sur sa tête, et à l'instant il tomba réduit en cendres, pendant que du fond de sa coquille Siva se frottait les mains de voir son imbécile adversaire si bien attrapé.

Malheureusement l'expérience ne profite guère aux dieux de l'Inde (I), et Siva fut dupe lui-même de cette excessive sensibilité que ses meilleurs amis lui ont si souvent reprochée (II). Il devint amoureux fou du fantôme qui avait séduit le géant, et il en eut un fils (1) qui reçut le nom d'Arigarapoutra. Quand on réfléchit que c'est avec ces dégoûtantes rêveries que les brahmanes endorment depuis tant de siècles l'intelligence des millions d'hommes asservis à leur empire, on ne s'explique pas facilement l'indulgence qu'ils ont trouvée auprès des rationalistes contemporains, si ardents à déclamer contre ce sacerdoce catholique qui a donné à la société moderne la liberté, l'égalité et la fraternité (III).

« Habiles instituteurs de la jeunesse, dit Herder, les brahmanes ont rendu par leur enseignement un service inappréciable au genre humain.... L'idée qu'ils ont de la divinité *est si grande et si haute, leur*

(1) Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, l. Ier, ch. 3.

morale si pure et si sublime, leurs fables mêmes, quand on les soumet à un examen sérieux, sont *si délicates* et *si gracieuses*, qu'il nous est impossible d'attribuer aux auteurs de ces conceptions, même les plus romanesques et les plus désordonnées, tant d'absurdités qui se sont multipliées à mesure qu'elles ont passé par la bouche du peuple. »

Mais à qui donc attribuer cette ardente frénésie du culte de Siva qui a souillé l'Inde tout entière de tant de honteux monuments et de tant de grossiers simulacres de débauche et d'infamie ? Les religions de l'Asie occidentale (1), les saturnales de la Phénicie et de Carthage (2), les orgies du paganisme gréco-romain (3), ont-elles jamais présenté à la raison et à la pudeur des obscénités plus révoltantes que celles du culte de Siva que les brahmanes ont depuis tant de siècles couvertes d'un patronage éclatant et d'une protection toute-puissante? Le formidable Roudra, dont on voudrait faire le Saint-Esprit d'une trinité monstrueuse, n'étale-t-il pas dans son culte sur les autels du brahmanisme, à côté des symboles obscènes, tous les attributs d'une barbarie sauvage?

(1) Cfr. Edgar Quinet, *Génie des religions; Religions de l'Asie occidentale.*

(2) Cfr. Michelet, *Histoire romaine.*

(3) Cfr. Gougenot des Mosseaux, *Le monde avant le Christ.*

« Sous son côté noir et menaçant, dit le Dr Creuzer lui-même, ce panégyriste bienveillant de la théologie hindoue, Roudra se plaît dans les demeures des morts, s'abreuve de larmes et de sang, exerce les plus atroces vengeances, punit, récompense en maître absolu, et domine sur les démons et sur les âmes; son aspect est affreux, le feu sort de sa bouche armée de dents aiguës et tranchantes, des crânes humains couronnent sa chevelure hérissée de flammes et couverte de cendres, et forment son double collier; des serpents cruels lui servent de ceinture et de bracelets, les armes les plus terribles sont dans ses mains nombreuses (1). »

Un homme qui avait étudié avec une rare pénétration tous les mystères de la théologie brahmanique, fait sentir avec une grande énergie toutes les conséquences du culte abominable de Siva. Il renverse par là tous les odieux parallèles que certains savants, distingués d'ailleurs par l'étendue de leurs connaissances, n'ont pas rougi d'établir entre la doctrine des brahmanes et celle de l'Évangile.

« Une joie obscène, dit Paterson, devint le trait principal de la superstition populaire, et cette su-

(1) Creuzer, *Religions de l'antiquité*, traduction Guigniaut, liv. Ier, ch. 2. — M. Clavel lui-même ne peint pas ce prétendu Saint-Esprit sous des traits plus gracieux. (Cfr. Clavel, *Histoire des religions*, l. Ier, ch. 3.)

perstition finit même, dans ces derniers temps, par s'étendre et se joindre aux sombres rites des sacrifices sanglants..... Ce fut alors que s'éleva une sombre superstition qui étendit rapidement sa sinistre influence sur l'humanité tout entière, dégrada la divinité en la transformant en tyran implacable, remplit ses adeptes de terreurs imaginaires et prescrivit d'effroyables cérémonies (1). »

(1) PATERSON, *Origine de la religion hindoue*, dans les *Recherches asiatiques*, VIII. — La traduction de ce passage est de M. Daniélo.

NOTES ET APPENDICES.

INTRODUCTION.

NOTE I, P. 5, note 1.

On trouvera, dans cette importante collection, les témoignages des plus profonds penseurs en faveur du Christianisme, depuis Tertullien jusqu'à Wiseman. Il y a malheureusement des lacunes très-regrettables. — Cfr. aussi DE GENOUDE, *Raison du Christianisme*; — et *Biographie des croyants célèbres*.

NOTE II, P. 8.

Woolston naquit en 1669; — Toland, 1678; — Bolingbrooke, 1672; — Collins, 1678; — Shaftesbury, 1671. — Tindal les avait précédés : il naquit en 1656. — P. 10, au lieu de wigh, lisez : whig.

NOTE III, P. 14, note 4.

Il fut aussi l'éditeur des sermons du célèbre prédicateur Tillotson, archevêque de Cantorbery, un des plus redoutables adversaires du rationalisme de son temps. Tillotson a été traduit par Barbeyrac.

NOTE IV, P. 17, note 1.

L'école d'Édimbourg paraît être restée fidèle à la pensée chrétienne, et nous avons de son chef actuel, le D[r] Chalmers, un *Traité de l'évidence du Christianisme,* trad. Furon.

NOTE V, P. 17, note 3.

Léland a composé encore plusieurs ouvrages, qui n'ont malheureusement pas été traduits, et qui jouissent en Angleterre d'une réputation méritée : je dois citer entre autres sa *Revue des déistes.* — Il y a eu dans le texte erreur sur le placement des notes V et VI, dont l'ordre est interverti.

NOTE VI, P. 18.

Nous n'avons cité que quelques-uns des apologistes anglais de cette époque. Il serait cependant injuste d'oublier Ball, Clayton, Delany, Grose, Hay, Burgh, Douglas, Haldane, Davis, Balguy, Foster, Gastrell, Bryant, Dalrymple, Battes, Benson, Whiston, Squire, Knox, Macnight, Horne, Taylor, Walley, Jackson, Porteus, Shuckford, Rutherforth, Jeffery, Sumner, Jones, Reeves, Sikes, et Seed.

NOTE VII, P. 18.

Un des hommes qui connaissent le mieux l'Angleterre du XVIII[e] siècle, écrivait en 1757 : « Rendons « justice à la nation anglaise, quoique maintenant notre « ennemie. Il est glorieux pour elle que la religion « chrétienne y trouve des défenseurs si zélés parmi « ceux qui occupent les premiers rangs dans la lit-

« térature et les plus hautes places dans l'État...

« Il faut l'avouer, si l'on ne saurait nier que la Re-
« ligion n'ait été souvent et vivement attaquée par
« quelques écrivains de cette nation, elle n'a guère
« été nulle autre part plus savamment défendue. »
(GUÉNÉE, *Avertissement de sa traduction de G. West.*)

« Le travail des esprits sceptiques (en Angleterre)
« trouva d'habiles contradicteurs ... De ce droit légal
« de tout dire, exercé par les sceptiques anglais, au
« risque de quelques amendes, naissaient aussi d'hono-
« rables défenses. L'incrédulité, puissante, n'était pas
« maîtresse. Il y avait combat régulier sur la vérité
« du Christianisme, sur la loi naturelle, sur l'existence
« même de Dieu ; sous le règne de Charles II, le sa-
« vant Robert Boyle avait assuré par une dotation un
« cours religieux dans l'église de Saint-Paul à Lon-
« dres. La métaphysique la plus haute s'employait à
« la défense de la religion. L'illustre Clarke démontra
« dans la chaire de Saint-Paul, avec une puissance
« singulière de logique, l'existence de Dieu, l'immor-
« talité de l'âme et enfin la religion révélée... D'autres
« théologiens savants, Pearce, Lardner, épuisaient
« leur érudition pour la défense de la foi ... » (VILLE-
MAIN, *Littérature du* XVIIIe *siècle,* 5e leçon.)

NOTE VIII, P. 18.

« Si vos oreilles, dit le P. Lacordaire, ont été at-
« tentives aux échos du parlement britannique, cette
« expression la plus haute des pensées nationales, il
« ne sera pas venu jusqu'à vous, depuis la naissance

« du siècle présent, une parole qui ait été une injure « ou une menace pour le Christ... Il y a longtemps « déjà que l'incrédulité ne possède plus en Angleterre « ni puissance ni renom. » (Le P. LACORDAIRE, *Conférences de Notre-Dame*, II, 523.)

NOTE IX, P. 18.

On sait que cette prophétie commence à se vérifier par de merveilleux événements, et que quelques-uns des plus célèbres théologiens de l'Anglicanisme viennent de rentrer dans le sein de l'Église. — Cfr. JULES GONDON, *Du Mouvement religieux en Angleterre*, — et *Conversion de soixante ministres*, etc.

NOTE X, P. 21.

Parmi les écrivains que nous citons, il en est qui ont commencé à écrire vers la fin du XVIIe siècle, et qui ont continué leurs travaux dans la première moitié du XVIIIe.

NOTE XI, P. 25.

On pourra apprécier ensuite l'étrange assertion de M. L. Blanc : « Quant aux adversaires que les philo« sophes avaient à combattre, c'est à peine s'il est « nécessaire d'en parler. » (L. BLANC, *Histoire de la révolution*, I, 410.)

M. Villemain n'est guère plus juste quand il s'écrie en parlant des adversaires de l'école de Voltaire : « Nonotte, Burigny (qu'il est assez plaisant de voir « ici parmi les apologistes), Houteville et tant d'au« tres qui s'attachèrent à la combattre, étaient ridi-

« cules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaien
« raison. Cette prodigieuse inégalité entre l'attaque
« et la défense eut de graves conséquences pour la
« religion; et, tandis que, dans la libre Angleterre,
« chaque levée d'armes des sceptiques suscitait une
« vive représaille des orthodoxes, et que de savants
« hommes, d'habiles écrivains se formaient dans les
« deux camps, Voltaire prohibé, mais non réfuté,
« ébranlait chaque jour, par la fausse érudition et le
« sarcasme, une croyance que les prêtres ne savaient
« plus défendre. Où étaient, en effet, dans le clergé
« mondain, et parmi les prélats de cour du XVIIIe
« siècle, les hommes armés d'une foi savante, tels que
« furent en Angleterre Lardner, Sherlock, Warbur-
« ton? Quels dignes athlètes avait chez nous le Chris-
« tianisme? *Son principal défenseur était, je crois,*
« *Fréron*(sic). Ce délaissement d'une grande cause entre
« des mains indignes, cet abandon du temple par ses
« lévites, ne sont pas assez comptés parmi les événe-
« ments de cette époque. Rien ne favorisa plus puis-
« samment la victoire des opinions nouvelles. Le
« clergé français ne sut pas, comme le clergé angli-
« can, réparer par la science les pertes de la foi. Par-
« tagé entre l'intolérance et la frivolité, voulant ar-
« rêter les opinions du siècle, et se laissant entraîner
« trop souvent à ses mœurs, invoquant contre le
« scepticisme les rigueurs décréditées d'un pouvoir
« corrompu, au lieu de le combattre par la science et
« le talent, il demeura faible et dépassé de toutes
« parts au milieu du grand mouvement des esprits.

37

« Quelques exceptions, cependant, peuvent et doivent « être marquées, à cet égard, dans l'histoire littéraire « du XVIIIe siècle. L'érudition irréligieuse, dont Bayle « avait été le plus subtil interprète, et que Voltaire « rendait si contagieuse par la plaisanterie, rencontra « enfin, dans les rangs du clergé, un spirituel et sa- « vant contradicteur : ce fut l'abbé Guénée, l'au- « teur des *Lettres* publiées sous le nom *de quelques* « *Juifs* ... » — Plus loin, l'auteur ajoute, en parlant des adversaires laïques de la philosophie du XVIIIe siècle, quelques traits que nous avons oubliés nous-même et que nous sommes bien aise de reproduire. « Deux hommes célèbres, entre autres Lambert et « Euler, appliquaient à la démonstration des vérités « religieuses les découvertes et la méthode de la « science. Nous ne citons que sous ce point de vue « Lambert, qui, bien que né à Mulhausen, en France, « appartient exclusivement à l'Allemagne par sa lan- « gue. Euler démentit de plus près encore la philo- « sophie française du XVIIIe siècle, tout en lui em- « pruntant sa langue pour la combattre. Ce n'est pas « seulement l'existence de Dieu, la nécessité d'une « cause première qu'il entreprit de défendre dans ses « *Lettres* écrites en français à la nièce du roi de « Prusse, la princesse d'Anhalt : quelques-unes de ces « lettres sont une complète profession de foi spiri- « tualiste et chrétienne.... Il suffirait de remonter un « peu en arrière, pour rencontrer partout cette al- « liance de l'esprit mathématique et de l'esprit reli- « gieux, dans Pascal, dans Kepler, dans Fermat, dans

« Tycho-Brahé, dans Galilée ; et c'était le génie du « siècle, bien plus que celui de la science, qui avait « rendu ce rapport si singulier et si rare... En tout, « son ouvrage, dans sa forme négligée, était une « noble protestation devant Frédéric et le XVIIIe siè- « cle.... » — M. Villemain parle ensuite d'Abauzit « et « de sa persuasion vive, bien éloignée de la polémi- « que antichrétienne. » Puis il ajoute : « Un autre « écrivain de Genève, Charles Bonnet, eut bien plus « de célébrité en Europe. Sa renommée s'appuyait « sur l'étude approfondie de l'histoire naturelle.... « En lui, comme dans Haller, l'étude des sciences na- « turelles avait nourri le sentiment religieux ; et lors- « que la fatigue de l'observation microscopique le « tourna vers d'autres travaux, son esprit fut tout « préoccupé de méditations métaphysiques et reli- « gieuses.... L'ouvrage de Bonnet est une belle et « curieuse lecture ; la dernière partie (de la *Palingé- « nésie philosophique*) surtout ne doit point souffrir « des illusions qui précèdent, et elle mérite d'être « étudiée à part, comme un des plus curieux efforts « de l'esprit philosophique, remontant, par le rai- « sonnement, vers la foi. L'examen de l'Évangile sur- « tout, d'après les probabilités ordinaires des témoi- « gnages, est un chef-d'œuvre d'induction originale. » (VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle*, 19e leçon.)

NOTE XII, P. 26, note 1.

M. Cousin ajoute : « Une lutte pleine d'intérêt s'en- « gagea entre lui et un cartésien de ses amis, nommé

« le P. Roche. Il est singulier de voir les grandes « discussions métaphysiques abandonnées par les phi- « losophes du temps, revivre sous la plume de ces « deux oratoriens ignorés du monde. La question sur « la nature de l'âme, celle de son activité ou de sa « passivité, celle de sa continuité, sont admirablement « discutées et approfondies entre eux. » (COUSIN, *Cours d'histoire de la philosophie moderne*, cours de 1816, 19e leçon.)

NOTE XIII, P. 35, note 6.

Nous n'avons fait qu'indiquer très-rapidement les principaux apologistes sortis des rangs du clergé au XVIIIe siècle. Il y aurait cependant de l'injustice à oublier Desgranges, Le François, Gauchat, Guérin du Rocher, Jauffret, Le Gros, Harel, Gibert, La Berthonie, Yvon, Reynaud, Paris, Nonotte, Riballier, Villiers, Lacoste, Martin, Paulian, Moïse, Rose, Dufay, Herluison, Gauthier, Hayer, de La Hogue, Griffet, Joannet, Lamourette, Gourju, Joly, Grosier, Lasausse, Hespelle, Gibert, Jamin, Pontbriand, Proyart, Laulahnier, Paris, Monet, Sigorgne, Tabaraud, Sinsart, Tabourier, Floris, Contant de La Molette, Arnavon, Bailly, Aubry, de Beaumont, Boissière, Camusal, Cerutti, Deforis, Bastide, André, Audrein, Chardon de Lugny, Agneaux de Vienne, Duclot, Bardou, Brémont, Blanchart, Mérault, Jacques.

Parmi les laïques on doit citer aussi : La Baumelle, Du Tertre, Formey, Charpentier, de Roches, Rivarol, Grostête de La Mothe, Mme de Genlis, Viret, de Versé, Le Vassor, Sigaud de Lafond, Joly de Fleury,

Larcher, Lucet, de Malleville, Linguet, de Nesle, Moreau, Rigoley de Juvigny, Rosset, Gin, Muyart de Vouglans, Roussel, de Sauvigny, Gosselin, Palissot, de Ferrières.

NOTE XIV, P. 37.

Le rationalisme du XVIII[e] siècle fut principalement l'œuvre de la bourgeoisie. M. Louis Blanc en a donné des preuves très-nombreuses et, à notre avis, très-concluantes, dans le livre III de son *Histoire de la Révolution française*.

NOTE XV, P. 48.

Laissons parler un homme qui a si bien reproduit plusieurs des tendances du temps où nous vivons : — « Childe-Harold passait l'été de ses jours à voler de plaisir en plaisir, sans penser que la froide misère viendrait le glacer tout à coup. Mais il n'était encore qu'au tiers de sa course, qu'il fut arrêté par quelque chose de pire que les malheurs de la fortune. Il éprouva les dégoûts de la société ; sa terre natale lui devint odieuse, et lui sembla plus triste que la triste cellule d'un anachorète. Frappé de la maladie du cœur, Harold voulut fuir loin de ses compagnons de débauche; il surprenait parfois une larme prête à s'échapper de ses yeux humides, mais l'orgueil l'y glaçait soudain. Il allait promener seul ses rêveries mélancoliques. Il résolut enfin de dire adieu à sa patrie pour visiter les climats brûlants qui sont au delà des mers. Rassasié de plaisirs, il soupirait presque après l'infortune : pour changer de théâtre, il serait

descendu volontiers même dans le séjour des âmes ... Tu veux savoir, disait-il, quel malheur secret empoisonne mes plaisirs et ma jeunesse ? ... C'est le chagrin sombre et éternel qui poursuivait partout l'Hébreu fratricide. Il me défend de porter les regards au delà de la tombe, et je n'ai plus l'espoir d'y trouver le repos, avant d'y descendre. Quel exilé peut se fuir lui-même? Dans les climats les plus éloignés, je suis encore tourmenté par le mauvais génie qui corrompt toute mon existence.

« Que d'autres se livrent aux ravissements du plaisir et goûtent en paix tout ce que j'abandonne! Qu'ils rêvent à jamais leur bonheur ! Puisse du moins leur réveil ne pas être semblable au mien! Je suis condamné à errer dans mille contrées, emportant la malédiction de mes souvenirs. Toute la consolation qui me reste, c'est de savoir, quelque nouveau malheur qui me frappe, que j'ai déjà éprouvé le plus terrible de tous....

« Ce malheur, quel est-il? Ah! ne le demande pas, par pitié, daigne ne pas m'interroger : continue à sourire, et ne cherche pas à connaître un cœur dans lequel tu trouverais *un enfer.* » (BYRON, *Childe-Harold,* I.)

M. Cousin n'avait-il pas raison de dire : « Le vide ne se fait pas impunément dans la conscience et dans l'humanité ! »

NOTE XVI, P. 64.

Au lieu de *tout entière,* lisez *rationaliste;* c'est une illusion perpétuelle de l'incrédulité de ne voir qu'elle-

même dans l'univers. — Cfr. pour la preuve notre ouvrage sur *le Dr Strauss et ses adversaires en Allemagne*, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, T. XVIII.

NOTE XVII, P. 64.

Nous avons supprimé ici ce qui regarde l'Ancien Testament, pour conserver l'unité de notre plan. Quant à ce qui concerne l'ancienne loi, cfr. notre réponse à M. Edgar Quinet, dans les *Démonstrations évangéliques*, XVIII, 245, et surtout le savant ouvrage de M. l'abbé ANDRÉ, intitulé : *Moïse révélateur*.

CHAPITRE I.

NOTE I, P. 82.

D'Holbach naquit en 1723. Il refit l'*Antiquité dévoilée*, de Boulanger. Il composa ensuite : l'*Esprit du clergé; De l'imposture sacerdotale;* la *Contagion sacrée;* l'*Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne;* les *Lettres à Eugénie;* les *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés;* les *Prêtres démasqués;* la *Théologie portative; De la cruauté religieuse;* l'*Enfer détruit;* l'*Intolérance convaincue de crime et de folie;* l'*Esprit du Judaïsme;* l'*Essai sur les préjugés;* l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul;* l'*Histoire critique de Jésus-Christ*, que nous devons souvent citer plus tard; le *Système de la nature;* le *Tableau*

des saints; le *Bon sens; De la nature humaine;* le *Système social; David; Éléments de la morale universelle.* Tous ces livres, s'ils ne sont pas entièrement de lui, ont été du moins composés dans le club qu'il *nourrissait* et qu'il dirigeait.

NOTE II, P. 82.

M. Edgar Quinet, dans le *Génie des religions,* caractérise ainsi le système de Volney :

« On connaît le livre qui, au dernier moment du XVIII[e] siècle, a le mieux résumé son double scepticisme. Ce sont *Les Ruines* de Volney. Pour augmenter la nudité de ses doctrines, l'auteur a placé le désert de Syrie partout à l'horizon, et l'esprit cherche en vain une oasis dans ce monde de sables. Le ton *souvent exagéré* n'empêche pas qu'on sente le souffle vrai de la révolution française qui semble entraîner, balayer toutes les traditions au milieu des palais écroulés d'une ville d'Orient. Volney venait d'assister à la première réunion des états généraux, ce qui explique pourquoi son livre est le tableau d'une espèce d'assemblée constituante du genre humain. A travers les décombres des temples de Palmyre, que l'esprit niveleur agite encore, toutes les nations arrivent l'une après l'autre à la grande tribune, d'où elles parlent au monde. Cette foule est présidée par le fantôme ou le génie des ruines. Chaque culte a son représentant. On voit paraître tour à tour les législateurs, les prophètes, les rois, le peuple, la

classe distinguée, les hommes simples, les prêtres, souvent l'auteur lui-même. Païens, juifs, chrétiens, Indiens, guèbres, mahométans, viennent successivement exalter leur croyance. De tumultueux dialogues s'engagent entre les classes, les conditions, les nations accumulées dans cette Josaphat de la philosophie. Le résultat de cette discussion solennelle à la face des éternelles solitudes, au pied des colonnes prosternées, à la lumière de la lune ensevelie dans les nuées, est qu'ils ont tous été la proie ou l'instrument de la fraude; que les cultes ne sont que mensonges; que les siècles réunis, les cieux amoncelés, n'ont enfanté que tyrannie, détresse, aveuglement; que l'humanité, depuis sa naissance, est la dupe de quelques hommes; que dans cet immense concours de ce que la terre a produit de peuples, d'empires, de créatures intelligentes, tous ont été ou trompeurs ou trompés, hormis deux personnages, le fantôme et l'auteur. Après cette déclaration, qui ne laisse debout que l'esprit des ruines, que faire, que penser, que résoudre? Le désespoir serait, il est vrai, sans remède, s'il n'était corrigé par la ferveur des premiers temps de la révolution française. Mais cette persuasion où étaient nos pères, qu'eux seuls possédaient la vraie doctrine, ce fanatisme philosophique respire dans chaque ligne de Volney. Il déclare la guerre à tout enthousiasme quand lui-même est sur le trépied. Il ôte la mitre à tous les sacerdoces, et il est plus tranchant, plus dogmatique qu'aucun autre. De son au-

torité privée, il s'érige, dans cette assemblée du genre humain, en grand prêtre de la révolution française. »

NOTE III, P. 83.

M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, me paraît avoir donné de fortes preuves en faveur de l'opinion qui attribue à Burigny et non à Fréret l'*Examen des apologistes*. Pourtant cette opinion est loin d'être incontestable. La *Biographie universelle*, par exemple, prétend justifier Burigny contre ceux qui lui imputent la publication de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

APPENDICE A L'ARTICLE II.

L'importance du texte des *Proverbes* sur la Sagesse éternelle nous engage à reproduire la savante argumentation de Witasse sur cette question capitale:

Argumentum primum, e descriptione Sapientiæ, Proverb. 8, 22. — Christus in scripturis non semel Sapientiæ nomine insignitur. Hæc autem Sapientia Proverb. cap. 1, 8 et 9, a Salomone describitur. Inter

alia vero, cap. 8, sic ipsa habet, versu 22 : Dominus, inquit ipsa de se, possedit me in initio viarum suarum antequam quidquam faceret a principio. Versu 23 : Ab æterno ordinata sum et ex antiquis, antequam terra fieret. Versu 24 : Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram (hebraice, formata sum, parturiebar, genita sum); necdum fontes aquarum eruperant. Versu 25 : Necdum montes gravi mole constiterant, ante colles ego parturiebar. Versu 27 : Quando præparabat cœlos, aderam. Versu 29 : Quando appendebat fundamenta terræ. Versu 30 : Cum eo eram cuncta componens (hebraice, eram apud eum veluti alumnus) et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore. Versu 31 : Ludens in orbe terrarum et deliciæ meæ esse cum filiis hominum.

Ex quibus sic argumentamur : Sapientia, quæ verbis illis exprimitur, æterna est. Atqui Christus est illa sapientia.

Major evidens est ex sola hujus loci lectione. Jam vero ut probetur minor, quatuor sunt demonstranda. 1° Sapientiam illam esse quamdam personam. 2° Eam a Patre æterno distingui. 3° Hanc descriptionem Christo optime convenire. 4° Eamdem in nullam aliam rem cadere posse.

1° Igitur, quæ hic sese tam egregie depingit Sapientia, persona est. Ea enim sibi tribuit quæ in solam personam competunt. Capite enim 1 docet et increpat. Cap. 8, versu 1, clamat. Ibidem, versu 24 et 25, ex Deo genitam se esse asserit. Cap. 9, 1,

dicitur ædificasse sibi domum. Ibidem, versu 2, immolasse victimas suas, miscuisse vinum et posuisse mensam. Atque hæc solarum personarum esse possunt, nec queunt aliis rebus attribui. Et verò, si ante mundum fuit, et ab æterno Patre distincta tunc erat, persona certe quæpiam est. Nihil enim tunc esse potuit ab æterno Patre distinctum, quod idem persona, et quidem divina, non foret. Atqui Sapientia quæ hic loquitur ante mundum erat ut patet, et ab æterno Patre distinguebatur, ut jamjam ostensuri sumus. Ergo, etc.

2° Persona illa ab æterno Patre distincta erat. Ipsa enim ab illo aperte ac constanter sese distinguit, sic aiens: Ab æterno ordinata sum; nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram. Ante colles ego parturiebar (seu edita fui). Quando præparabat cœlos, aderam; cum eo eram cuncta componens, ludens coram eo, etc. Hæc enim totidem sunt personæ a Deo Patre distinctæ argumenta. Qui enim gignitur, non potest idem esse cum eo a quo gignitur. Qui alicui adest non est idem cum eo cui adest, etc.

3° Hæc descriptio Sapientiæ optime Christo convenit. Ac 1° quidem Sapientiæ nomen ei aptissimum est: quandoquidem Apostolus, 1 Cor., 1, 24, Christum appellat Dei Virtutem ac Sapientiam. 2° Sapientia, cap. 8, v. 2 et 3, dicitur docere in viis ac plateis; ibi autem similiter docuit Christus. 3° Quemadmodum illa de se ait versu 15: Per me reges regnant, et versu 16: Per me principes imperant, ita Christus, Apoc., 19, 16, appellatur rex regum et dominus do-

minantium. 4° Asserit illa se fuisse apud eum in initio viarum suarum, seu principio rerum; de Christo autem Joannes ait, cap. 1, 1 : In principio erat Verbum. 5° Sicut Sapientia testatur ante colles genitam se fuisse, ita Christus, Coloss., 1, 17, ante omnes fuisse prædicatur. 6° Sapientia, cap. 9, dicitur ædificasse sibi domum, excidisse columnas septem, sacrificium obtulisse, vinum et aquam suis miscuisse, posuisse mensam et misisse undequaque qui ad cœnam invitarent; ita Christus Ecclesiam construxit, septem sacramenta, quibus illa fulciretur, instituit, se ipse in victimam obtulit, se in cibum ac potum suis dedit, et postea servos suos apostolos in orbem universum misit ut omnes ad ipsum et spirituales ejus epulas invitarent. Ergo hæc omnia in Christum quadrant.

4° Hæc eadem nulli alteri rei conveniunt. Si enim Christus ibi non describitur sub nomine Sapientiæ, oportet (quod somniant sociniani) hoc vocabulo intelligi vel sapientiam, quæ Dei proprietas est, vel sapientiam creatam, vel sapientiam generatim, vel aliquem sapientiæ effectum, v. g., legem veterem. Atqui nihil ex his omnibus eo in loco depingitur. Ac 1° quidem non describitur certe ipsa formalis et essentialis sapientia Dei; hæc enim Dei sapientia non est producta. At sapientia, quæ illic describitur, se non semel ex Deo genitam et productam affirmat. 2° Illa sapientia non est creata, quod luce clarius est; ipsa enim contra profitetur se ante quamlibet creaturam extitisse. 3° Non est sapientia generatim, cum

illa nec per se doceat, nec ex Deo producta, nec ante mundi exordia extitisse dici queat, nec cum Deo omnia composuisse; hæc enim nonnisi in divinam sapientiam cadunt. Ergo. 4° Denique non est lex vetus, cum aliis de causis, tum quia ante mundi originem illa profecto non fuit. Ergo res nulla assignari potest præter Christum, cui hæc descriptio conveniat.

Ex his autem multiplex argumentum effloreseit. 1° Enim si ante mundum et ab æterno fuit quædam persona a Patre distincta, ea sane a Christo alia non fuit; hoc enim in confesso est apud omnes. Atqui, etc. Ergo. 2° Is sub nomine sapientiæ æternæ depingitur, cui sapientiæ illius omnes characteres conveniunt. Atqui, etc. Ergo. 3° Sapientia cujus mentio fit, vel est Christus, vel quiddam aliud. At non est quidpiam aliud. Ergo.

Objiciunt : 1° Nomina abstracta non dicuntur de personis. Atqui sapientiæ nomen abstractum, non concretum. Ergo, etc. — Distinguo majorem : non dicuntur de personis creatis, concedo; de increatis, nego. Certe Joan., 1, 4, Christus appellatur lux hominum, et alibi vita, veritas, etc. Et vero Deus non tam sapiens dicendus est, quam ipsa per se sapientia. Cæterum abstracta non infrequenter usurpantur pro concretis; quapropter nihil obstat quominus id, si videatur, hoc etiam loco fieri existimetur (1).

(1) Respondere malim : Nego majorem; non raro enim peronis, vel creatis, nomina abstracta applicantur : v. g. B. V. Maria sæpissime dicitur spes nostra, etc.

Distinguo minorem : sapientiæ nomen est abstractum, ubi de

Objiciunt : 2° Prosopopæia quædam admitti illic potest, ita ut sapientia inducatur quasi persona quædam de seipsa loquens, cum tamen persona reipsa non sit. Ergo nihil inde confici potest. — Nego antecedens. 1° Enim nullum est in scripturis ejusmodi prosopopæiæ exemplum, qua nimirum virtus aliqua loquens ac docens inducatur; stultum autem esset aliquid a perpetua ac constanti scripturarum consuetudine alienum inducere.

2° Prosopopæia locum habet in fabulis aut orationibus vehementibus; at hic nec ulla fabula narratur, nec oratio vehemens est; sed nuda, densa ac brevia præcepta quæ prosopopæiam non admittunt. Præterea verò prosopopæia, cum falsi aliquid præ se ferat, nec prolixà est nec sine aliqua præfatione usurpatur; at hic nulla præfatio est, et longa est oratio ejusdem omnino tenoris. Denique nulla ibi prosopopæia esse censenda est, ubi persona est, cui omnes orationis partes conveniunt. Atqui talis est hic locus. Ergo.

Instant : 1° Non minus sapientiæ virtuti adscribi

creatis agitur, concedo; etiam in Deo, nego. Enimvero in Deo sapientia, si notionaliter sumatur, ipsa est Verbi persona; si vero essentialiter, non tam modificatio quædam est divinæ substantiæ, quam ipsa divina substantia. Nemo enim nescit Dei attributa non a divina substantia distingui, adeoque vere substantialia esse. Itaque minus recte dicitur : Deus sapiens est, vel : Deus habet sapientiam, quemadmodum pronuntiat Christus : Ego sum veritas, substantialis nempe; item discipulus quem diligebat : Deus charitas est.

possunt in scripturis, quæ videntur esse personarum propria, quam charitati. At charitati ea tribuuntur, quæ videntur esse personarum propria. Sic enim Paulus, 1 Cor., 13, 4 et sequentibus : Charitas, inquit, patiens est, benigna est, non æmulatur, etc. Ergo, etc. — Distinguo minorem : Quia charitas ibi sumitur pro viro charitate prædito, ut alibi fit non semel, concedo ; tribuuntur charitati ipsi, nego. Quocirca nulla prosopopæia 1 Cor., 13 ; sed aliud figuræ genus in scripturis non insolens, quo abstracta pro concretis accipiuntur ; et in hoc admittimus paritatem. Sapientia enim Prov., 8, designabit personam sapientem, æternam, ex Deo genitam, quod nobis favet.

Instant : 2° Si sapientia, quæ illic describitur, persona est, prudentia, quæ ibidem occurrit sæpius, et ipsa quoque persona censenda erit. Ergo duæ personæ illic inducentur.—Respondeo sapientiam et prudentiam esse illic unam eamdemque personam ; quod satis arguit Salomon, cap. 8 : Numquid non, inquit, sapientia clamitat, et prudentia dat vocem suam ? Ibi enim pro scripturarum more bis idem repetitur.

Instant : 3° Sapientia dicitur cap. 9, ancillas suas mittere. At si sub nomine sapientiæ Christus describitur, servi dicendi fuerunt, non ancillæ.—Respondeo ancillas esse quidem nominatas ut decorum servaretur ; quia videlicet sub sapientiæ nomine, quæ feminini generis est, Christum describebat Salomon ; sed servos ejus esse intelligendos, prophetas nimirùm, apostolos, evangelistas, etc.

Instant : 4° At sapiens ibidem stultitiam instar mu-

lieris cujusdam exhibet, quæ juvenes ad se vocat, ut eosdem avocet a sapientia ; nec tamen quis propterea dixerit stultitiam esse personam quamdam. Ergo etsi sapientiam induxerit instar personæ cujusdam docentem ac loquentem, non inde consequens erit eam esse personam. — Nego antecedens. Eodem enim cap. 9, Salomon non stultitiam generatim, sed mulierem impudicam depinxit, quæ vere persona esset ; quod ex ipsius verbis longe manifestissimum est. Mulierem autem dixit, quia reipsa est ; idem vero de sapientia, quam antea descripserat, nomen hoc nunquam usurpat.

Objiciunt : 3° Septuaginta interpretes loco horum verborum : Dominus possedit me in initio viarum suarum, sic verterunt : Dominus creavit me initium viarum suarum, ἔκτισέ με. Ergo sapientia creata illic describitur. Proinde si Christus intelligatur, creatura est ; quod etiam ex hoc loco exprimebant olim ariani. — Respondeo 1° codicis hebræi, utpote fontis, præsertim cum Vulgatæ concinit, auctoritatem multo majorem esse, quam græcæ versionis quæ septuaginta interpretibus adscribitur. Porro hebræus codex habet : Dominus possedit me ; quod quidem verbum de generatione in scripturis accipitur. Sic enim Eva cum peperisset Cain : Possedi, inquit, hominem per Deum. — Respondeo 2° apud omnes alios interpretes græcos extitisse, non creavit ἔκτισε, sed possedit, ἐκτήσατο, ut animadvertunt Basilius, lib. 2, contra Eunomium, et Gregorius Nyssenus, lib. 1, contra eumdem. — Respondeo 3° ita forsitan quoque red-

ditum primò fuisse a septuaginta interpretibus hunc locum; sed librariorum culpa, ob pronuntiationis et litterarum quamdam similitudinem, postmodum, loco hujus verbi ἐκτήσατο, irrepsisse ἔκτισε. — Respondeo 4° si ea vox retineatur, quam longe probabilius est a septuaginta interpretibus fuisse usurpatam, ipsa generationem divinam exprimi tanquam ab omnibus imperfectionibus, quæ humanæ generationi insunt, immunem, eoque creationi quadamtenus similem. Dicitur ergo generatio ob ejusdem naturæ communionem; creatio propter defæcatam productionis conditionem. (Witasse, *De Trinitate*.) — A la page 152, note 2 du même article, il faut lire pro genuit et non progenuit.

CHAPITRE III.

APPENDICE A L'ARTICLE IV.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur le passage du II[e] livre de *la République*, dans lequel M. Pierre Leroux veut trouver la doctrine du Verbe :

« Croyez-moi, mes amis, dit Socrate, laissons là, quant à présent, la recherche du bien tel qu'il est en lui-même. Vous exposer mon opinion, dépasserait les limites de la discussion où nous sommes engagés. Mais je veux vous entretenir de ce qui me paraît la production du bien, sa représentation

exacte : sinon, passons à d'autres choses si cela vous est agréable.

« — Non, parle-nous du fils; une autre fois tu t'acquitteras en nous parlant du père.

« Je voudrais bien pouvoir m'en acquitter à votre entière satisfaction, au lieu de ne vous offrir que l'intérêt de ma dette comme je vais le faire ; recevez toutefois ce simple intérêt, cette production du bien; mais prenez garde que je ne vous trompe involontairement et ne vous paie en fausse monnaie.

« — Nous y prendrons garde le plus que nous pourrons : explique-toi seulement.

« Reconnaissons d'abord la vérité de ce qui a été dit précédemment et en plusieurs autres rencontres. Je vais vous le rappeler.

« — Quoi ?

« Il y a plusieurs choses que nous appelons belles, et plusieurs choses bonnes, c'est ainsi que nous désignons chacune d'elles.

« — Oui.

« Et le principe de chacune nous l'appelons le beau, le bien, et nous faisons de même de toutes les choses que nous avons considérées tout à l'heure dans leur variété, en les considérant sous un autre point de vue, dans l'unité de l'idée générale à laquelle chacune d'elles se rapporte.

« — Soit.

« Et nous disons des choses particulières, qu'elles sont l'objet des sens et non de l'esprit, et des idées qu'elles sont l'objet de l'esprit et non des sens.

« — Cela est incontestable.

« Par quel sens apercevons-nous les choses visibles ?

« — Par la vue.

« Nous saisissons les sons par l'ouïe, et par les autres sens toutes les autres choses sensibles. N'est-ce pas?

« — Sans doute.

« As-tu remarqué quelle dépense particulière l'ouvrier de nos sens a faite pour la vue ?

« — Pas précisément.

« Eh bien, remarque ceci. L'ouïe et la voix ont-elles besoin d'une troisième chose, l'une pour entendre, l'autre pour être entendue; de sorte que, si cette chose vient à manquer, l'ouïe n'entendra point, la voix ne sera point entendue?

« — Nullement.

« Je crois que la plupart des autres sens, pour ne pas dire tous, n'ont besoin de rien de semblable. Vois-tu quelque exception?

« — Non.

« Mais à l'égard de la vue, outre l'objet visible, ne conçois-tu pas qu'une troisième chose est nécessaire ?

« — Que veux-tu dire?

« Suppose des yeux doués de la faculté de voir, appliqués à leur usage et en présence des objets colorés, s'il n'intervient une troisième chose destinée à concourir au phénomène de la vision, les yeux ne verront rien et ces couleurs ne seront pas visibles?

« — Quelle est cette chose?

« C'est ce que tu appelles la lumière.

« — Fort bien.

« Ainsi le sens de la vue est uni aux objets visibles par un lien incomparablement plus précieux que ceux qui unissent les autres sens avec leurs objets, à moins qu'on ne dise que la lumière est quelque chose de méprisable.

« — Il s'en faut beaucoup qu'elle le soit.

« De tous les dieux qui sont au ciel, quel est celui dont la lumière fait que nos yeux voient et que les objets sont visibles?

« — Celui que tu connais ainsi que tout le monde, car évidemment tu veux que je nomme le soleil.

« Vois si le rapport de la vue à ce dieu n'est pas tel que je vais dire.

« — Comment?

« La vue non plus que les parties où elle se forme et qu'on appelle l'œil, n'est pas le soleil.

« — Non.

« Mais du moins de tous les organes de nos sens, l'œil est, je crois, celui qui tient le plus du soleil.

« — A la bonne heure.

« La faculté qu'il a de voir, ne la possède-t-il pas comme une émanation dont le soleil est la source?

« — Oui.

« Et le soleil qui n'est pas la vue, mais qui en est le principe, est aperçu par elle?

« — Cela est vrai.

« Eh bien, maintenant apprends-le, c'est le soleil que je veux dire, quand je parle de la production du

bien. Le fils a une parfaite analogie avec le père. Ce que le bien est dans la sphère intelligible, par rapport à l'intelligence et à ses objets, le soleil l'est dans la sphère visible par rapport à la vue et à ses objets.

« — Comment? explique-moi ta pensée.

« Je sais que, lorsque les yeux se tournent vers les objets qui ne sont pas éclairés par le soleil, mais par les astres de la nuit, ils ont peine à les discerner, qu'ils semblent jusqu'à un certain point atteints de cécité, comme s'ils perdaient la netteté de leur vue.

« — La chose est ainsi.

« Mais que, quand ils regardent les choses éclairées par le soleil, ils les voient distinctement et montrent la faculté de voir dont ils sont doués.

« — Sans doute.

« Comprends que la même chose se passe à l'égard de l'âme. Quand elle fixe ses regards sur ce qui est éclairé par la vérité et par l'être, elle comprend et connaît; elle montre qu'elle est douée d'intelligence. Mais, lorsqu'elle tourne son regard sur ce qui est mêlé d'obscurité sur ce qui naît et périt, sa vue se trouble et s'obscurcit. Elle n'a plus que des opinions, et passe de l'une à l'autre, on dirait qu'elle est sans intelligence.

« — Oui.

« Tiens donc pour certain que ce qui répand sur les objets de la connaissance la lumière de la vérité, ce qui donne à l'âme la faculté de connaître, c'est l'idée du bien.

« Considère cette idée comme le principe de la

science et de la vérité en tant qu'elles tombent sous la connaissance, et, quelque belles que soient la science et la vérité, tu ne te tromperas pas en pensant que l'idée du bien en est distincte et les surpasse en beauté.

« En effet, comme dans ce monde visible on a raison de penser que la raison, la lumière et la vue ont de l'analogie avec le soleil, mais qu'il serait déraisonnable de prétendre qu'elles sont le soleil, de même, dans l'autre sphère, on peut regarder la science et la vérité comme ayant de l'analogie avec le bien; mais on aurait tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien lui-même, qui est d'un prix tout autrement relevé.

« Sa beauté doit être au-dessus de toute expression, puisqu'elle produit la science et la vérité, et qu'il est encore plus beau qu'elles. Aussi n'as-tu garde de dire que le bien soit le plaisir.

« A Dieu ne plaise! Mais considère son image avec attention et de cette manière.

« — Comment?

« Tu penses sans doute comme moi que le soleil ne rend pas seulement visibles les choses visibles, mais qu'il leur donne encore la vie, l'accroissement et la nourriture sans être lui-même la vie.

« — Oui.

« De même que tu peux dire que les êtres intelligibles ne tiennent pas seulement du bien ce qui les rend intelligibles, mais encore leur être et leur essence, quoique le bien lui-même ne soit point essence,

mais quelque chose fort au-dessus de l'essence en dignité et en puissance (1). »

Pour entendre complétement ce passage, il faut le rapprocher de la célèbre allégorie qu'on trouve au commencement du livre VII de *la République*.

Platon y compare le commun des hommes à des malheureux enchaînés au fond d'une caverne, tournant le dos à une flamme placée à l'ouverture, et ne voyant que les ombres des objets interposés entre eux et cette flamme qui est comme leur soleil. Si, délivrés de leurs chaînes, ils se retournent pour examiner cette source de lumière dans leur monde souterrain, ils sont déjà éblouis; mais surtout, lorsqu'on veut les tirer de cette caverne, leurs yeux ne peuvent soutenir la vue des objets réels et du soleil véritable dont l'image, vue dans l'eau, suffit pour les aveugler. Il leur faut une longue habitude pour arriver à l'envisager lui-même. Mais alors ils comprennent qu'il est en quelque manière la cause, τρόπον τινὰ αἴτιος, de tous les spectacles offerts à leurs yeux. Ensuite Platon explique cette allégorie. « Le feu qui brille dans les ténèbres, dit-il, c'est notre soleil visible; les ombres des objets qui passent devant ce feu, ce sont les choses sensibles; au-dessus de notre monde ténébreux et périssable, de cette caverne où nous sommes enchaînés, est le monde idéal, vers lequel certaines âmes privilégiées peuvent s'élever de temps en temps. Dans l'empire des idées, continue Platon, l'idée du souve-

(1) Cousin, *OEuvres complètes de Platon.*

rain bien est la plus reculée, et à peine peut-on la voir ; mais du moment qu'on l'a vue, on doit comprendre qu'elle est la cause, αἰτία, de tout ce qu'il y a de rectitude et de beauté dans tous les objets. Elle engendre, τεκοῦσα, dans le monde visible la lumière et celui qui la dispense, c'est-à-dire, évidemment notre soleil, et dans le monde intelligible, dont elle est le soleil véritable, elle fournit, παρεχομένη, la vérité et l'intelligence (1). »

ARTICLE V.

NOTE I, P. 254.

Le stoïcien Héraclite écrivait à Amphidamas : « Je n'élèverai point d'autels aux autres, ce seront les autres qui m'en élèveront. » Cfr. STANLEY, *Histoire de la philosophie*, 739, 741. — Sénèque disait : « Le sage est égal aux dieux. » (SÉNÈQUE, *Epist.* 59.) — Et encore : « L'homme de bien ne diffère de Dieu que par l'ancienneté. » (SÉNÈQUE, *De Providentia*, c. I.) — Et il ajoute ailleurs : « Jupiter ne peut rien de plus que le sage. » (SÉNÈQUE, *Epist.* 73.)

NOTE II, P. 256.

M. J. Simon explique très-bien que ce mot *raison*, qui a fait tant d'illusions à M. Cousin dans son ex-

(1) Nous avons suivi M. Martin pour l'interprétation des deux textes de *la République* que nous avons discutés, soit dans le texte, soit dans cette note.

posé de la philosophie stoïcienne, n'a ici aucune portée. « L'école du Portique, dit-il, en possession de la raison, doit et veut en effet donner de la réalité aux actions par la règle. Mais cette raison est toute nue ; c'est la fameuse table rase, qui attend des caractères que les sens y viendront inscrire. Elle n'est donc pas la règle, mais le moyen de la retrouver et de la reconnaître. Où la chercher? Dans le monde des sens évidemment. C'est donc dans l'expérience. Ainsi, comme on avait exposé, sous ce nom de raison, une doctrine sensualiste, on déclare qu'on va gouverner l'expérience; en réalité on la subit. » (J. Simon, art. *Épictète.*) Comment donc M. Cousin n'a-t-il vu dans cette doctrine « que *l'idéalisme* de Pythagore « et de Platon poussé à la dernière conséquence de « grandeur et d'extravagance ? »

NOTE III, P. 257.

Ritter, III, 545. — Cfr. encore Tennemann, I, 227 ; — Villemain, *Mélanges*, 278 ; — Mgr Bouvier, I, 174 ; — Mgr Guillon, I, 235 ; — Rollin, *Histoire ancienne*, XII, 535. — On trouverait des détails curieux sur le goût des Stoïciens pour l'ivrognerie dans Diogène Laerce, *De vitis philosophorum*, lib. VII, § 26 et 84 ; — dans Plutarque, *Vie de Caton d'Utique* ; — dans Sénèque, dernier chapitre du *Traité de la tranquillité de l'âme*. — Quant aux vices infâmes de Zénon, de Chrysippe et de Cléanthe, on peut consulter Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, l. III, ch. 24 ; — et Diogène Laerce, liv. VII, § 18. —

Pour la doctrine de l'inceste, consulter SEXTUS EMPIRICUS, au même endroit; — LAERCE, liv. VII, § 188, — et la réfutation des Stoïciens par PLUTARQUE. Ils rapportent sur ce point les opinions de Chrysippe. — Pour les idées de Zénon et de Chrysippe sur la communauté des femmes, on peut voir DIOGÈNE LAERCE, liv. VII, § 131. — Il est inutile de parler de l'orgueil des Stoïciens. Ce point est assez connu. (Cfr. STANLEY, *Histoire de la philosophie*, 739-741.)

NOTE IV, P. 263.

Écoutons Épictète parler des douleurs et des misères de la vie humaine. « Un fils est mort, qu'en est-il arrivé? Un fils est mort. Rien de plus, rien du tout... Un vaisseau a péri, qu'en est-il arrivé? Un vaisseau a péri... Il a été mis en prison. Mais c'est un malheur, dira-t-on? Point du tout; Jupiter a voulu que ces événements ne fussent point des maux, ou, si vous les regardez comme tels, il vous en a donné le remède. Ne vous plaisez-vous pas en ce monde? La porte est ouverte : homme, sortez et ne vous plaignez plus. » (ÉPICTÈTE, *Dissert.*, liv. II, ch. 8, § 2.) — Plus loin, il compare la mort d'un ami à une vieille marmite brisée par accident. « Devez-vous mourir de faim, parce que vous avez cassé la vieille marmite dans laquelle vous prépariez votre manger? N'en achetez-vous pas plutôt une autre, sans perdre le temps en de vaines lamentations? » (ÉPICTÈTE, *Diss.*, liv. IV, c. 10, § 5.) — Les douleurs de l'humanité ne le touchent pas davantage? « Qu'y a-t-il d'é-

trange dans la mort d'un grand nombre de bœufs et de moutons ou dans la destruction des nids des cigognes et des hirondelles? Y a-t-il quelque chose de plus terrible dans les malheurs de la guerre? Tout cela n'est-il pas *à peu près* la même chose? Les corps des hommes sont détruits comme ceux des bœufs et des moutons; les maisons des hommes sont réduites en cendres comme les nids des cigognes et des hirondelles. Qu'y a-t-il là qui doive nous affliger? » (ÉPICTÈTE, *Diss.*, liv. I, ch. 28.)

NOTE V, P. 263.

M. Villemain a été frappé comme nous de l'influence excercée par les exemples des chrétiens sur la philosophie stoïcienne.

Antonin et Marc-Aurèle, dit-il, « repoussèrent le culte des Chrétiens et le persécutèrent quelquefois. Cependant de grands rapports semblaient les rapprocher de la loi nouvelle. Elle était, comme leur philosophie, fondée sur l'enthousiasme et sur la morale. On aperçoit même dans le caractère de ces princes un progrès étranger à la vertu stoïcienne, et qui doit peut-être s'expliquer par une influence qu'ils méconnurent eux-mêmes. Les dogmes de la loi chrétienne étaient encore combattus, ignorés ou mal compris par une grande portion de la société romaine. Un préjugé de l'orgueil romain, une vanité philosophique, ne permettaient pas à beaucoup d'esprits élevés d'examiner cette religion, qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorants et

des pauvres. Mais au milieu de cette promulgation imparfaite de la loi chrétienne, les vertus primitives de cette religion que n'avaient pas encore altérées la richesse et le pouvoir, agissaient dans le monde : renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salutaire à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société commune, et qui ne disparaissaient pas toujours dans le caractère des plus grands hommes.

« Une cause secrète et continue répandait la pitié dans l'univers; le monde ne voyait pas la source de ce changement, elle se cachait dans les retraites obscures du Christianisme naissant; elle était entretenue par les soins, par la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes rejetés par leurs maîtres, les enfants exposés par leurs parents, les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome.

« Cette sublime nouveauté d'une bienveillance sans bornes pour nos semblables éclatait avec plus de force encore dans les soins que les Chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre. Leurs ennemis étaient frappés de ces vertus sans les comprendre. Lucien, qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme en ne croyant ni à la Providence, ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le législateur des Chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères, et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur

générosité, leurs voyages lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

« Ne doit-on pas supposer que ces touchants exemples d'union, de fidélité, de dévouement, cette abnégation de la richesse au profit du malheur; enfin, pour parler comme un de nos poëtes :

> Ces lois qui de la terre écartant les misères
> Des humains attendris font un peuple de frères,

n'étaient pas sans influence sur cette société desséchée par le temps et par l'égoïsme? La bonté, la tendre pitié, la charité pour les hommes au nom du ciel, c'est sans doute sur la terre la vertu de Dieu dont parle l'Évangile; une fois semée dans les cœurs, elle ne pouvait demeurer inactive et stérile. Cette pitié que Dieu a mise au fond de l'homme peut être à demi étouffée par de mauvaises institutions, par de barbares préjugés; mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs qui lui répondent; rien n'est contagieux comme la pitié, rien ne sympathise plus puissamment avec tous les hommes que l'exemple d'une bonté courageuse. Ces bienfaits, ces secours que les Chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères malheureux, ces spectacles de charité qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine.

« De là s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale, qui dissipait les préjugés

féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière, et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du sage. Ainsi la morale de l'Évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses apôtres. Ce qui, dans la loi chrétienne, répond aux sentiments intimes de l'homme, prenait une secrète influence, avant que ses dogmes eussent triomphé des opinions idolâtres; et le monde païen, dur et corrompu, était insensiblement converti à l'humanité avant de l'être à la religion.

« Il est impossible de ne pas être frappé de cette conjecture, si l'on considère la transformation remarquable que le stoïcisme éprouve dans les écrits d'Épictète et de Marc-Aurèle. Fondée sur le mépris de la douleur, du plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle avait interdit toutes les émotions de l'âme; elle niait la douleur physique, elle rougissait de la pitié, cette douleur de l'âme, ce contre-coup du mal des autres que Dieu nous a donné pour nous forcer de les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de degré dans les fautes, et que toute faiblesse était un crime, elle faisait violence à la raison comme au cœur de l'homme. De là sans doute devaient sortir des âmes invulnérables; et, lorsque le génie républicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que tout rampait sous Tibère, on conçoit que ces âmes aient donné de grands spectacles au monde; mais enfin

leur vertu n'était que le courage de mourir; leur philosophie autorisait le meurtre, et se réfugiait dans le suicide. Brutus et Caton, au milieu de leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet amour de l'humanité qui respire dans l'autorité des Antonins. La source même de leurs maximes est différente, leurs vertus moins désintéressées; ils ne sont que de grands hommes: ils ont besoin de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au contraire, est nourri de cette tendre compassion, de cette justice indulgente, de cette affection de cosmopolite qui respiraient dans la loi chrétienne.

« On peut appliquer la même observation à Épictète, et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait imaginer que ce philosophe avait puisé dans la croyance et la pratique même du Christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes de cette religion. J'ai lu sans surprise, quoique sans conviction, l'ingénieux et savant paradoxe qu'un érudit étranger a publié sous ce titre: *Du Christianisme d'Épictète;* il ne paraît nullement probable qu'Épaphrodite, maître du sublime esclave Épictète, soit le même Épaphrodite dont parle saint Paul, et qu'il désigne parmi les premiers adeptes du Christianisme dans Rome. Il serait d'ailleurs trop bizarre de supposer que le Christianisme soit arrivé à l'esclave par le maître. Le recueil d'Épictète est plein des dieux du paganisme, et semble écrit dans l'idée de leur providence. Épictète n'était pas chrétien, mais l'empreinte du Christianisme était déjà sur le monde.

« De là ce principe si nouveau, si étranger à l'ancien stoïcisme, cette humilité de cœur dont Épictète parle à chaque page, et à laquelle il demande tous les sacrifices que le Portique avait cherchés dans l'estime démesurée des forces de l'âme et dans l'enthousiasme de l'orgueil. On ne peut assez remarquer ce prodigieux intervalle entre Épictète et Zénon. Une différence de même nature caractérise la nouvelle philosophie de Marc-Aurèle (1). »

CHAPITRE IV.

ARTICLE I.

NOTE I, P. 275.

On trouve quelques détails curieux sur ces opinions dans une publication récente : « M. Pierre Leroux est un sectaire convaincu dont toute l'existence s'est dévouée à son système. Nous nous sommes laissé raconter, il y a quelque dix ans, qu'aux premiers temps de sa carrière de penseur, recueillant par les privations et la misère les seuls résultats possibles d'un professorat qui le plaçait en opposition directe avec le courant des idées et des intérêts du jour, il chercha de quelle manière un philosophe pouvait, sans s'avilir, gagner le pain nécessaire à la vie. Il prit

(1) Villemain, *De la philosophie stoïque et du Christianisme dans le siècle des Antonins.*

alors le parti de s'établir décrotteur public sur le Pont-Neuf, nulle autre profession ne lui semblant impliquer une protestation plus fière de la pensée contre les exigences du besoin. Cependant l'obscurité de son nom se dissipait de jour en jour, et quelques-uns de ses principes commençaient à faire école. On se rappelle la hardiesse et l'éloquence qu'il mit à développer cette thèse hardie, que le Christ n'avait été qu'un philosophe investi de la mission de faire faire un pas à l'humanité, et que le jour était arrivé où un nouveau Messie — qui évidemment pouvait bien, dans sa pensée, se nommer Pierre Leroux — devait imprimer aux sociétés une impulsion nouvelle, en leur ouvrant une étape de plus. Cette donnée, qui a toujours été celle des *réformateurs*, aboutissait dans la logique de Pierre Leroux au communisme, mais à un communisme assez abstrait, ayant pour base philosophique le principe trinitaire, et pour formule d'application le groupement universel de la force, de l'esprit, et du capital. C'était à peu près l'idée phalanstérienne, il est vrai, moins le phalanstère, M. Pierre Leroux supposant que l'application de son système ne réclamait pas la modification absolue de nos formes sociales. Non content d'enseigner, et pour se dégager du titre meurtrier d'utopiste dont on ne manque pas d'envelopper tous les novateurs, il voulut un jour essayer de la pratique. Il prit donc une femme du pays allemand, et, environné des parents de cette femme et de sa propre famille, il fut s'établir à Boussac, petite cité marchoise, où pendant

plusieurs années, jusqu'en février 1848, il fit du communisme domestique et en quelque sorte à huis clos. Nous avons eu l'occasion d'entendre s'exprimer George Sand, son amie, sur l'établissement et sur l'avenir de cette petite colonie : « Pierre Leroux n'a qu'un tort, disait-elle (et l'on connaît ses propres opinions), c'est de vouloir faire de l'application cinquante ans trop vite. » Chaque jour met son système aux prises avec le boulanger, et quant à ses idées sur la liberté du lien matrimonial, propice à la morale, selon lui, leur mise en pratique ne lui coûte rien : madame Pierre Leroux n'est pas jolie. » (*Profils critiques et biographiques des 900 représentants du peuple*, 310.)

NOTE II, P. 275.

Quelques biographies des représentants ont accueilli le nouvel élu avec un enthousiasme que la Franec n'a pas partagé : « M. Jean Reynaud, dit l'une d'elles, est un écrivain distingué, auteur de plusieurs écrits philosophiques où se révèlent une âme généreuse en même temps qu'un esprit profond. Des hommes du mérite de M. Jean Reynaud trouveraient sans peine une place éminente dans quelque ordre de la société qui prévalût. Mais lui, moins entraîné par l'ambition que soumis à l'empire des idées auxquelles son intelligence est acquise, exempt de tout contact avec les pouvoirs du dernier règne, il a su attendre, comme disait M. Thiers, que le flot des événements montât jusqu'au sommet où reposait son navire. Dès les pre-

miers jours de la république, de hautes fonctions lui ont été confiées; il a été nommé président de la commission des hautes études par M. Carnot, son ami, partisan comme lui des doctrines socialistes. » (*Profils critiques et biographiques des 900 représentants du peuple*, 3e édition, 256.) — Nous ne savons de quelle espèce de *socialisme* veut parler ici l'auteur de l'article. Il y en a de tant de nuances!

NOTE III, P. 282.

M. Parisot parle aussi du système de Rhode que M. J. Reynaud a reproduit en l'exagérant encore. « Rhode, dit-il, *sans autre preuve* que la coïncidence souvent frappante des doctrines du Zend-Avesta avec celles du Brahmaïsme, élève tout à coup et le législateur et le livre qu'il a écrit à une hauteur d'antiquité à laquelle on ne pourrait rien comparer. » Cfr. PARISOT, art. *Zoroastre*, dans la *Biogr. univ.* de Michaud. — Volney, qui donne une date assez reculée au livre de Zoroastre, est ainsi jugé par le savant auteur : « Le soin que Volney a mis à comparer et à contrôler les unes par les autres les diverses traditions, *ne le préserve pas non plus d'interprétations gratuites.* — PARISOT, art. *Zoroastre*, dans la *Biographie universelle;* — Cfr. RHODE, *Les dogmes et tout le système religieux des anciens Bactriens, Mèdes et Perses* ou des peuples zends.

NOTE IV, P. 283.

« Cette opinion, dit M. Parisot, est celle d'une foule

d'orientalistes, d'historiens et de philologues illustres. — Nous ne reproduirons pas ici les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse; nous nous contentons d'en citer une tirée de la tradition grecque, si mal à propos opposée par notre adversaire à la tradition nationale des Perses. Hérodote, qui se tait si complétement sur Zoroastre, dit formellement que les Perses, adorateurs des éléments et des astres, ne leur élevaient ni temples, ni monuments, ni simulacres. — M. Parisot fait observer ici qu'on est très-surpris de voir que, dans un temps où l'on suppose la Perse gouvernée par les idées de Zoroastre, on n'eût pas élevé de temples ou atéchgahs. Il faudrait alors admettre que cette prescription étant une conséquence nécessaire de la loi de Zoroastre, les Perses auraient renoncé à une des habitudes les plus essentielles de ce culte. Il ajoute : « De même, si Zoroastre, si ce philosophe illustre dans tout l'Orient avait vécu bien longtemps avant lui, comment son nom aurait-il été omis dans ce recueil si exact des traditions alors en vogue dans l'Orient? Tout s'explique, si l'on fait de Zoroastre un contemporain d'Hérodote. » (*Ibid.*)

NOTE V, P. 288.

« Hom, dit M. Ménant, est un personnage que Zoroastre a souvent consulté; comme tel, *on lui rend les honneurs dus aux Izeds*. On lui adresse des prières, et on bénit à son intention la tête, l'oreille gauche ou l'œil gauche des animaux. Hom est quelquefois considéré comme un personnage célèbre qui a

fait de grandes et utiles actions. Il est quelquefois pris encore pour l'arbre auquel il préside; il est le chef des arbres, l'arbre divin qui éloigne la mort. Cfr. Ménant, *Zoroastre*, 110; et Zoroastre, *Vendidad*, Izech. IX; et *Boundehesch*, XVIII et XXIV. — On voit par ce passage que Hom est considéré comme un Ized: or les Izeds sont des divinités de second ordre. (Cfr. *Zend-Avesta, passim*, surtout le *Si-rouzé*.) S'il avait été regardé comme une incarnation du Verbe divin, ainsi que Creuzer le suppose *sans en donner une seule preuve*, peut-on croire qu'il eût été relégué dans l'innombrable multitude des Izeds?

NOTE VI, P. 291.

« Qu'existait-il au commencement, demande le prophète penché sur la source du Bordj? Il y avait la lumière et *la parole incréée*, répond la voix d'en haut. » C'est de cette étrange manière que M. E. Quinet traduit le passage de l'Yaçna, où il n'y a pas un seul mot qui regarde la parole incréée, mais où il s'agit seulement des astres éternels, comme M. J. Reynaud lui-même l'a démontré. (Cfr. E. Burnouf, *Yaçna*, 29.) Plus loin, il ajoute avec une sorte d'enthousiasme déclamatoire, en mettant, selon son usage, des phrases à la place des raisons: « Croyez-vous au reste que le fond de ces idées n'ait pas de valeur durable; que, nées au hasard près des sources de naphte de la Bactriane, elles n'appartiennent qu'à la Perse, et vont mourir avec elle? *Je prétends* au contraire qu'il n'en est pas de plus vivante dans la tradi-

tion du genre humain. En effet, je connais un livre qui s'ouvre par ces mots : « Au commencement, la « parole était avec Dieu; c'était en elle qu'était la vie, « et la vie était la lumière. » Qui parle ainsi? est-ce le Zend-Avesta de Zoroastre? Non, c'est l'Évangile de saint Jean. Sans chercher à quelle source, l'apôtre a recueilli le dogme fondamental de l'Orient; il me suffit aujourd'hui de savoir que les visions des anciens peuples reparaîtront purifiées, divinisées dans le culte nouveau. Attendons encore quelque temps; les obscurs pressentiments du paganisme se confirmeront dans l'Évangile. Cette lumière de l'Iran n'est que ténèbres, cette parole de vie prononcée par l'ancien monde n'est qu'un bégayement; mais demain, l'une et l'autre éclateront dans les discours et la prédication du Christianisme. » (E. Quinet, *Génie des religions*, 316, 17.)

NOTE VII, P. 292.

M. E. Quinet complète ainsi toute sa singulière théorie : « Vaincue (la religion des mages), elle a laissé partout sa marque dans le culte triomphant. Son Ormuzd qui plane comme Élohim sur la nature entière sans y être incarné; ses archanges, armés de lances d'or, et qui couvrent le monde de leurs boucliers; son Ahriman, qui, excepté l'éternité du châtiment, a tous les traits de Satan; la résurrection de la matière, l'image de l'arbre de vie dans le jardin du monde naissant, le baptême dans l'eau sacrée : que de traits communs à la Bible et au Zend-Avesta! Les

dragons convertis du désert, ne sont-ce pas les chérubins à la face de taureaux? Les animaux couronnés de Persépolis ne sont-ils pas en partie les animaux symboliques des évangélistes, qui les ont apprivoisés, domptés par le miracle du Christianisme? Enfin les rois mages, qui de loin aperçoivent l'étoile de l'Évangile et viennent au devant du Dieu nouveau-né, ne figurent-ils pas de la manière la plus naïve cet instinct, ce pressentiment chrétien qui était enveloppé sous chacun des symboles du paganisme de l'Iran? La myrrhe, l'encens qu'ils ont apportés tout fumants du foyer d'Agnis, d'Indra, d'Ormuzd, brûlent encore aujourd'hui au foyer du Dieu de Bethléem. » (E. Quinet, *Génie des religions*, 320.)

NOTE VIII, P. 294.

Cfr. André, *Moïse révélateur*, liv. III; — Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, note 5 du livre second; — Danielo, *Histoire et tableau de l'univers*, IV, 498; — Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta;* — Ott, *Manuel d'histoire ancienne*, 338, 346, 347, 351; — Maupied, *Prodrome d'Ethnographie*, 6; — Henri Lord, *Religion des anciens Perses;* — Hyde, *De religione veterum Persarum.* — Laissons parler sur cette question un homme qui, depuis la mort de l'illustre Mœhler, est regardé avec raison comme le plus grand théologien du XIXe siècle. On sait que Mgr Wiseman est aussi un des meilleurs orientalistes de notre temps: « De toutes ces coïncidences, il n'y a qu'une chose à conclure: c'est que les traditions primitives

des doctrines religieuses ont été conservées chez différents peuples. Mais, au lieu d'en tirer cette conclusion, les ennemis du Christianisme les ont avidement saisies, et ont voulu s'en faire des armes contre sa divine origine. Dupuis recueillit tous les passages qui pouvaient rendre la vraisemblance plus frappante; il ne négligea pas même les ouvrages suspects d'Hermès Trismégiste (M. Guigniaut en a fait autant pour les *Oracles de Zoroastre*, notes I, 735), et il conclut que le Christianisme n'était qu'une émanation des écoles philosophiques, qui avaient fleuri en Orient longtemps avant la venue de notre divin Sauveur. » (Wiseman, traduction de Valroger, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, dans les *Démonstrations évangéliques* de Migne, discours 6.)

ARTICLE II.

NOTE I, P. 300.

Un des scandales les plus communs de notre époque, c'est de voir avec quelle étrange légèreté les penseurs les moins profonds traitent la doctrine et les mystères de la révélation, qu'ont justifiés et défendus tant de fois les plus puissants génies des temps modernes. Pour ne parler que de la présence réelle, dont il est ici question, M. J. Reynaud devrait-il ignorer avec quelle chaleur elle a été défendue par Descartes, par Leibnitz, par Bossuet, par Arnauld, par Pascal, et par Fénelon? Si nous avions à choisir entre des

autorités simplement humaines, nous serions bien disposés à préférer l'opinion de ces grands hommes à celle des directeurs de l'Encyclopédie nouvelle, qui, pour me servir d'une admirable parole de Bossuet, « pour ne pas croire d'incompréhensibles vérités, se sont jetés dans d'incompréhensibles erreurs. » Mais un seul motif nous suffit : c'est la parole de Dieu, plus puissante et plus vraie que toutes les subtilités d'une vaine dialectique. « Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu, disait très-bien l'Ange de l'école; rien n'est plus vrai que le Verbe même de vérité. » — Quant aux impossibilités prétendues de la présence réelle, on y a répondu depuis longtemps. — Cfr. de Pressy, *Instruction pastorale sur le mystère de l'Eucharistie;* — Leibnitz, *Système théologique;* — de Lignac, *Possibilité de la présence corporelle*, etc.

CHAPITRE V.

ARTICLE I.

NOTE I, P. 323.

M. de Lamartine pense là-dessus comme M. Lerminier, *le conservateur!* Laissons parler le la Bruyère du XIX[e] siècle. « Le professeur Lerminier, dit-il, s'écrie que, s'il ne se retenait, il ferait des questions qui pourraient être fâcheuses. Il demanderait pourquoi donc la religion chrétienne a fait tant d'emprunts à

cette stérile philosophie? pourquoi l'on a enté Platon sur l'Évangile? pourquoi l'Évangile rappelle-t-il si souvent la morale du Portique? pourquoi des aveux sans nombre échappent-ils sur ces ressemblances à Lactance, à saint Augustin, à saint Jérôme? Mais l'illustre banni du Collége de France, considérant sans doute avec pitié la faiblesse de l'Église et son manque absolu de prosateurs, de penseurs et de poëtes, sera plus sage que ceux qui attaquent la pensée humaine si vivement, et n'insistera pas pour aujourd'hui sur ces problèmes redoutables. On voit que le professeur Lerminier sait discuter. Il tire parti même de ce qui n'est bon à rien, ou ne servirait qu'à le compromettre. Les lecteurs candides de la *Revue des Deux Mondes* se disent: « Quelle formidable réserve! Et que deviendrait en effet l'Église, s'il voulait l'accabler de la morale du Portique et des aveux de Lactance? » En même temps il évite de déclarer trop net que, s'il ne reconnaît pas la divinité de Jésus-Christ, il est prêt à confesser la divinité de Platon.» L. VEUILLOT, *Les libres Penseurs*, liv. V. M. Lerminier ne fait que reproduire Benjamin Constant, qui a été suivi là-dessus par MM. Pierre Leroux et Barthélemy Saint-Hilaire, représentants du peuple. (Cfr. PIERRE LEROUX, *Du Christianisme et de son origine démocratique*; — BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, article *Aristote*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.) — B. Constant va jusqu'à dire que, sans Platon, le Christianisme n'eût été peut-être *qu'une secte juive!* (Cfr. BENJAMIN CONSTANT, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et*

ses développements, II, 250.) — Nous avons réfuté tous ces rêves dans notre premier volume.

ARTICLE II.

NOTE I, P. 344.

Dans la suite même du passage que nous reproduisons ici, M. Guigniaut, ne pouvant contenir son enthousiasme, s'élève jusqu'au ton du plus emphatique dithyrambe pour chanter toutes les merveilles de la théologie brahmanique : « Les éléments, dit-il, les astres, les sons, les nombres, le mouvement, l'espace, la vie, l'intelligence ; en un mot, toutes les puissances, toutes les lois, toutes les hautes relations de la nature et de l'esprit, forment, dans la mythologie à la fois *si spontanée et si profondément théologique* des Hindous, une sorte de tissu mystique, et à la fois un prisme magique, un miroir vivant, où tout se mêle *sans se confondre*, où chacune des parties répète le tout, où la grande harmonie de Dieu, du monde et de l'homme, qui se réfléchissent l'un l'autre, va se reproduisant sans fin et sans repos par une multitude d'harmonies partielles. » (GUIGNIAUT, *Notes sur* CREUZER, livre I, note 12, note de la note.) Après de tels tableaux, on ne sera pas surpris si nous tenons, même au risque de fatiguer l'attention de beaucoup de personnes, à mettre sous les yeux des lecteurs toutes les pièces du procès. Les esprits impartiaux pourront juger entre nous et les

apologistes de la théologie brahmanique, qui a consacré tant de lamentables erreurs, de servitudes et d'infâmes voluptés !

NOTE II, P. 350.

M. l'abbé Tesson, directeur au séminaire des Missions-Étrangères, un de ces prêtres qui, comme M. l'abbé Mabire, seraient éternellement regrettés de notre diocèse de Bayeux, s'ils n'étaient pas ailleurs si utiles à l'Église, nous a donné de curieux détails sur le scepticisme de certains brahmanes. M. Tesson a longtemps vécu dans l'Inde, et son témoignage fortifie celui de son savant collègue. Au reste, si l'on contestait l'autorité des missionnaires, qu'on écoute un rationaliste qui n'est nullement suspect : « L'apothéose de tous les instruments qui servent à célébrer les cérémonies, des vases, des trépieds, des pavillons ou pandels, des herbes même, qui deviennent autant de dieux qu'on adore, sont du panthéisme déguisé; c'est encore du panthéisme que les hommages offerts aux outils de toutes les professions..... Le laboureur se prosterne devant ses charrues, ses pioches, ses faucilles; le maçon, devant sa truelle et sa règle; le charpentier, devant sa scie et sa hache : le barbier invoque ses rasoirs; l'écrivain, son stylet de fer; le guerrier, ses armes; le pêcheur, ses filets; le tisserand, ses métiers; le cultivateur sacrifie au fumier qui doit servir d'engrais à ses terres. Mais si ces rites mystiques rappellent au brahme imbu de sa doctrine occulte son unité abstraite, la transformation d'objets matériels

en divinités particulières inculque au vulgaire la pluralité des dieux. » BENJAMIN CONSTANT, *De la religion dans sa source, dans ses formes et dans ses développements*, III, 162; liv. VI, ch. 5.) — Quant à la religion des brahmanes, Cfr. B. CONSTANT, *ibidem*, 180, 224, 226, 228, 231.

NOTE III, P. 351.

Il est difficile de voir dans ce genre quelque chose de plus curieux que la prière adressée à Siva sous la forme de Lingam, et traduite par le savant abbé Guérin :

« Salut, Schiva, salut! Notre vache et son veau,
Qui paissaient dans les prés sur les bords du ruisseau,
Nous ont abandonnés tous deux la nuit dernière:
Rendez-nous, je vous prie, et le fils et la mère!
Si vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus,
Demandez-le bien vite à tous les dieux connus.
La vache a le poil blanc, une corne dorée;
Le veau n'a pas un an : sa couleur est cendrée.
Nous vous sacrifierons du beurre et du bon lait,
Des figues, des cocos, des fleurs, du riz bien net,
Du sucre, des gâteaux, de l'huile et deux chandelles,
Pour la vache; deux boucs, deux jeunes tourterelles,
Sept melons, dix lotus, pour notre pauvre veau.
Vous serez à jamais, dans cet heureux hameau,
Le dieu des dieux. Mais si demain, juste à cette heure,
Nous ne voyons ni veau ni vache en leur demeure,
Nous te battons, vilain; nous te chassons, cochon!

(GUÉRIN, *Astronomie indienne*, ch. XVII.)

Est-ce cette prière qui a servi de type au *Pater noster?* Est-ce dans cette liturgie que le Christ a trouvé les sublimes élévations de la dernière Cène?

NOTE IV, P. 353.

Benjamin Constant ne croit pas que la religion hindoue diffère beaucoup des autres formes du paganisme: « C'est bien à tort, dit-il, qu'on prétend élever la religion de l'Inde au-dessus de toutes les anciennes religions, et que les dévots d'espèce nouvelle la placent de nos jours presque à côté du Christianisme, afin de puiser dans les Vèdes (Védas), instruments et œuvre du sacerdoce, des moyens de plier à ces vues despotiques l'Évangile, doctrine céleste qui a rendu à l'homme sa liberté légitime et sa dignité première. » (BENJAMIN CONSTANT, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, liv. VI, ch. VI, III, 233.) — Si ce reproche peut tomber, non sans quelque raison, sur certains écrivains catholiques, on ne pourra guère nous reprocher de l'avoir jamais mérité.

NOTE V, P. 358.

Ce brahmane était panthéiste en religion et libéral en politique. — On trouvera des notices sur sa vie et ses opinions dans BURNOUF et JACQUET, *l'Inde française*, IVe livraison; — JACQUEMONT, *Voyage dans l'Inde*, I, 342 et 183; — BONNETTY, *Annales de philosophie chrétienne*, VII, 324 et 364. — M. Guigniaut, comme nous l'avons vu plus haut, a

aussi essayé de défendre la théologie brahmanique. Nous n'avons pas cité sur cette question les textes non moins curieux de Bohlen; nous renvoyons au savant ouvrage de M. l'abbé André. (Cfr. ANDRÉ, *Moïse révélateur*, liv. III, chap. 2; — DE BOHLEN, *l'Inde dans ses rapports avec l'Égypte;* — PAUTHIER, *Mémoire sur l'origine et la propagation du Tao*, Introduction.) — L'erreur de Ram-Mohunroy n'est donc pas sans racines en Europe. Du reste, un savant distingué de Paris nous a assuré que M. Pauthier avait notablement modifié ses opinions sur ce point.

ARTICLE III.

NOTE I, P. 371.

Cela saute aux yeux dans les expositions même les plus bienveillantes de la Trimourti. Niklas Müller commence par exposer ainsi ce dogme : « La Trimourti, dans son essence, n'est qu'une triple révélation de Brahm; l'unité absolue s'émanant successivement sous trois aspects divers, en trois forces distinctes, *en trois personnes parfaitement égales, identiques au fond, et qui diffèrent seulement dans leur action et dans leur développement extérieur.* » — Après ce curieux exposé, il ajoute que les aventures de Brahma sont de véritables logophanies ou incarnations du Verbe divin, et il donne au premier personnage de la Trimourti la plupart des rôles qu'on

attribue à Vichnou. Il va jusqu'à appeler Brahmâ le *Verbe créateur.* Au reste, Müller ne dissimule pas la confusion des éléments que présente la Trimourti, et il ajoute, avec une naïveté toute germanique : « Spiritualité, histoire, physique ou esprit, vie, matière, voilà les trois qualités divines dont se compose la Trimourti des Hindous. Ces trois grands organes d'un principe *unique* agissent et réagissent l'un sur l'autre, leurs attributs se croisent, se combinent, se permutent en mille manières. » — Merveilleuse théologie !

NOTE II, P. 375.

Ce souverain être, qui n'est autre chose que Brahm, réclame ses droits de *quatrième personne de la Trinité.* En effet, dans une note de la page 40, M. Clavel reconnaît positivement son existence ; seulement il l'appelle, comme plusieurs auteurs, Brahma (sans accent.) En y regardant encore de plus près, il faut bien faire entrer dans la trinité Mâyâ, que M. Clavel donne pour mère aux trois personnes de la triade hindoue. Il est arrivé aussi à M. Pierre Leroux d'être obligé de reconnaître une *trinité* de *cinq* personnes. —Benjamin Constant ne dissimule rien de ces faits, ni de ces unions incestueuses : « Brahm, dit-il, produit Bhavani ; elle a trois fils, Brama, Vichnou et Schiven (Siva), et se change en trois filles pour épouser ses fils. » BENJAMIN CONSTANT, *De la religion*, liv. III, ch. 3, ou volume III, 55.) — M. l'abbé Guérin appelle Brahmâ, Brommo. Nous avons, autant que possible, suivi l'orthographe vulgaire.

NOTE III, P. 379.

« Le Lingam, dit Creuzer, est tout ensemble le symbole et le *mystère* de cette pensée *religieuse* » (l'alliance des deux principes). — CREUZER, *Les religions de l'antiquité*). — M. Clavel ne parle pas avec moins de gravité de ce grossier caprice de la débauche païenne. Après une longue dissertation sur le Lingam, il vient à parler des fêtes de Bacchus, et il ajoute : « De jeunes canéphores promenaient *pieusement* enfermée dans des corbeilles cette image en bois de figuier; des ministres qui avaient le titre de phallophores étaient spécialement chargés de la garde du *simulacre saint.* » (CLAVEL, *Introduction.*) — Pour mon compte, je partage l'énergique indignation de Benjamin Constant, qui s'élève avec force contre ces inventions criminelles d'un sacerdoce ambitieux, pour lequel tous les moyens étaient bons quand il s'agissait d'asservir les peuples en les abrutissant et en les dégradant. Il n'appelle pas, lui, le Lingam un *pieux simulacre*, mais un *hideux simulacre* (cfr. BENJAMIN CONSTANT, *De la religion*, IV, 200) ; les processions de cet odieux symbole, une *profanation* (*ibidem*); et il déclare qu'il ne parle pas sans *répugnance de ces divinités obscènes et scandaleuses!* (*Ibidem*), 189. — L'auteur d'*Adolphe* n'était pourtant ni un *jésuite* ni un *ultramontain !*

ARTICLE IV.

NOTE I, P. 388.

Nos adversaires présentent sur ce point la confusion la plus étrange : ainsi le Dr Creuzer, après avoir dit que Brahmâ est la première personne de la trinité hindoue, *Dieu le père*, dit, quelques lignes plus bas : « ce Dieu fait chair, *véritable Verbe incarné*. » (CREUZER, *Religions de l'antiquité*, liv. I, chap. I.) Plus loin encore : « Brahmâ n'est autre chose que l'intelligence incarnée dans le monde et dans l'homme au commencement des temps, s'y incarnant de nouveau dans chaque âge, à chaque révolution de l'univers : il est la parole par qui tout fut créé, par qui tout est vivifié ; il est le chef invisible des brahmanes, le premier ministre du Très-Haut, le prêtre, le législateur par excellence, la science, la doctrine, la loi, la forme des formes ! » Et comme si cet accablant et insignifiant verbiage ne suffisait pas, il ajoute, avec un enthousiasme toujours plus ridicule à mesure qu'il va croissant : « C'est l'être descendant dans la forme, la substance se révélant dans le phénomène, l'esprit venant animer la matière, le moi universel, la volonté du Très-Haut, gouvernant le monde qu'elle a fait par les lois invariables qu'elle-même s'est prescrites. Brahmâ, c'est l'âme du monde, c'est le père, le générateur, le plus ancien des dieux, le maître de toutes les créatures, le régulateur des éléments, le frère aîné

du soleil, le type du temps et de l'année, l'oracle du destin, la couronne de l'univers! » (CREUZER, *Les religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 4.) — Ne croyez-vous pas entendre l'auteur d'*Ashavérus?*

NOTE II, P. 391.

Dans ces différents avatars, le Dr Creuzer nous montre Brahmâ soumis tantôt à Vichnou, tantôt à Siva. « Une voie, lui dit Brahm, te reste pour obtenir ta grâce: c'est de t'incarner sur la terre, et de passer par quatre régénérations successives, une dans chacun des quatre âges. Présent dans chaque chose, bien que distinct de chaque, je n'ai ni corps, ni forme, mais je choisis Vichnou pour me rendre visible, et le constitue mon représentant: qui l'adore m'adore. Aussi toi, Brahmâ, tu dois l'adorer; je recevrai comme m'étant adressés les hommages que tu lui rendras. Dans les quatre régénérations auxquelles je te condamne, je t'ordonne d'écrire l'histoire des incarnations de Vichnou et toute la suite de ses faits merveilleux sur la terre, afin que la postérité en conserve le souvenir, et qu'elle rende hommage à cette portion de ma divine essence. Quant à toi, c'est par ce moyen que tu obtiendras la rémission de ton péché. » (CREUZER-GUIGNIAUT, *Les religions de l'antiquité*, liv. Ier, ch. 4.) « Il est peut-être plus difficile, dit plus loin le savant et naïf écrivain, d'expliquer les singuliers rapports qu'une foule de traditions concourent à établir entre Brahmâ et Siva. Ici encore Brahmâ est *inférieur* et *subordon-*

né. » (Creuzer-Guigniaut, *Ibidem.*) Quelle étrange confusion et quel triste rôle joue le père de la trinité brahmanique, aussi flexible que le maître Jacques de l'*Avare*, tour à tour cocher et cuisinier!

ARTICLE V.

NOTE I, P. 595.

Frédéric de Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, trad. Mazure, liv. II, Philosophie. — Cette admiration pour l'esprit religieux du Ramayana n'est pas partagée par tout le monde. Le savant P. Fulgence en parle avec une curieuse naïveté: « On ne saurait dire, s'écrie-t-il avec vivacité, combien d'extravagances on lit dans le gros livre intitulé: *Ramayanam*, qui rapporte tous les rôles qu'a joués Vichnou sous le nom de Rama. On ne pourra jamais croire comment elles ont pu venir dans l'imagination, quelque folle qu'on la suppose; les faits qui s'y lisent n'ont pas le moindre degré de vraisemblance; ils sont cependant crus comme autant de vérités très-bien prouvées. Cet ouvrage de ténèbres est regardé comme la loi des castes Choûstres (Soudras). On le lit publiquement dans les rues, devant tous ceux qui veulent en entendre la lecture. Certains drôles le savent parfaitement par cœur, et le déclament. C'est un gagne-pain pour eux. » (Le P. Fulgence, *Paganisme indien*, cité dans Daniélo, *Histoire et tableau de l'univers*, liv. Ier, ch. 4.) — Le Ramayana a, dit-on, plus de 200,000 vers.

NOTE II, P. 416.

Guigniaut, *Les religions de l'antiquité*, IIe partie, 1, note 5. — Il s'en faut que cette traduction soit exacte. Elle est faite en effet sur le texte anglais de Colebrooke, que nous reproduisons : « I range with the *Roudras,* with the *Vasus*, with the *Adityas*, and with the *Wiswa-Devas.* I Uphold both, the sun and the ocean (*Mitra* and *Varuna*), the firmament (*Indra*) and fire, and both the *Aswins.* I support the moon [sòma] destroyer (of foes) ; and the [sun intitled]. — *Twastri*, *Pushan* or *Braga.* I grant wealth to the honest votary who performs sacrifice, offers oblations, and satisfies [the decties]. Me who am the queen, the conferrer of wealth, the posessor of knowledge, and first of such. I merit the worship, the gods render universally present everywhere, and pervader of all beings. He who eats food through me, as he who sees, who breathes, or who hears through me, yet knows me not, is lost; hear then the faith, wich I pronounce. Even I declare this self who is worshipped by gods and men. I make strong whom I choose. I make him *Brahma,* holy and wise. For Rudra I bend the bow, to slay the demon, foe of Brahma, for the people I make war [on their foes], and I pervade heaven and earth. I bore the father, on the head of this [universal mind]; my origin is in the midst of the ocean; and therefore, do I pervade all beings, and touch the heaven with my form. Originating all beings again like the breeze;

I am above this heaven beyond this earth, and what is the great one, that am I.» (*Asiatic researches,* t. VIII, in-8, p. 403.) — M. Guigniaut a fait disparaître dans sa traduction quelques passages qui ne sont pas insignifiants, et que nous rétablissons ici : « Je bande l'arc pour Roudra, afin qu'il tue le démon ennemi de Brahmâ. Je fais la guerre, et je combats pour le peuple. Je pénètre et remplis le ciel et la terre. »

ARTICLE VI.

NOTE I, P. 425.

On ne comprend guère, en présence de telles histoires, l'imperturbable naïveté avec laquelle certains savants nous font l'éloge de la théologie hindoue. Le Dr Creuzer, tout en reconnaissant que le Sivaïsme a quelque chose de barbare, lui trouve *une simplicité pleine de grandeur;* et, après avoir reconnu qu'il a pour base le culte du *Lingam*, il ose prononcer cette parole sacrilége : *Le Sivaïsme possède en lui-même tout ce qui constitue une* RELIGION. (Cfr. CREUZER, *Les religions,* liv. Ier, ch. 3, p. 214-215.) — Ailleurs il essaye une interprétation philosophique de ces grossières folies des passions humaines, qui soulèvent involontairement tous les cœurs qui n'ont pas perdu tout sentiment de délicatesse et de pudeur. « Le Sivaïsme repose principalement sur la personnification des forces de la nature considérées ou comme génératrices et productrices, ou comme destructrices

et régénératrices, et ainsi à l'infini. C'est une vue déjà haute et vaste de la marche du monde, et de la succession constante que nous présentent ses innombrables phénomènes. » (CREUZER, *Les religions,* l. 1er, chap. 3.)

NOTE II, P. 425.

Le caractère primitif du Sivaïsme, dit M. Creuzer, paraît consister en grande partie dans la personnification de la nature physique, de ses forces et de ses opérations; les idées de la vie et de la mort y forment un perpétuel contraste, et la génération s'y montre comme un agent universel. De là ces dieux qui se livrent *à tous les écarts de la passion,* et les autorisent dans leurs adorateurs; de là ces cérémonies non moins atroces que bizarres, de là *ces fêtes voluptueuses et ces images indécentes, quoique naturelles.* De là aussi les vestiges d'une antique magie, enseignée aux hommes par leurs propres divinités. Mahadeva, premier magicien, prend à son gré toutes les formes; et ses innombrables incarnations, dérivées de cette source impure, seraient mieux nommées des métamorphoses. Ses prêtres et ses sectateurs, dans les rangs desquels figurent les pénitents, les géants et les démons, se transforment à leur tour comme leur maître et leur Dieu ; lui-même il se laisse dompter par leurs prières et par leurs sacrifices, enchaîner par leurs malédictions et par leurs maléfices; il est vaincu par ses propres armes et maîtrisé par ses propres faveurs. (V. CREUZER, *Les religions de l'antiquité,* liv. Ier, ch. 3, p. 215.)

NOTE III, P. 425.

Cfr. Guizot, *De la démocratie en France*. — « C'est un des traits admirables de l'organisation chrétienne, dit le célèbre publiciste, que ses ministres sont répandus et présents dans la société tout entière, vivant à côté des chaumières comme des palais, en contact habituel et intime avec les conditions les plus humbles et les plus élevées, conseillers et consolateurs de toutes les misères et de toutes les grandeurs. Puissance tutélaire, qui, malgré les abus et les fautes où sa force même et son étendue l'ont entraînée, a, depuis tant de siècles, veillé et agi plus qu'aucun autre pour la dignité morale et les plus chers intérêts de l'humanité!......... Que les sociétés modernes ne craignent pas la religion, et ne lui disputent pas aigrement son influence naturelle! ce serait une terreur puérile et une funeste erreur. Vous êtes en présence d'une multitude immense, ardente. Vous vous plaignez que les moyens vous manquent pour agir sur elle, pour l'éclairer, la diriger, la contenir, la calmer; que vous n'entrez guère en rapport avec elle que par les percepteurs et les gendarmes; qu'elle est livrée sans défense aux mensonges et aux excitations des charlatans et des démagogues, à l'aveuglement et à l'emportement de ses propres passions. Vous avez partout, au milieu de cette multitude, des hommes qui ont précisément pour mission, pour occupation constante de la diriger dans ses croyances, de la consoler dans ses misères, de lui inculquer le de-

voir, de lui ouvrir l'espérance; qui exercent sur elle cette action morale que vous ne trouvez plus ailleurs. Et vous n'accepteriez pas de bonne grâce l'influence de ces hommes! vous ne vous empresseriez pas de les seconder dans leur œuvre, eux qui peuvent si puissamment vous seconder dans la vôtre, précisement là où vous pénétrez si peu, et où vos ennemis, les ennemis de l'ordre social, entrent et sapent incessamment! »

NOTE IV, P. 426.

Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité,* traduction Edgar Quinet, liv. XI, ch. 4. — Dans un autre endroit le célèbre écrivain n'est pas moins explicite : « C'est sur les bords de ce fleuve, qui l'a vu naître, que le sacerdoce a fixé le lieu principal où se célèbrent ses saints rites, quoiqu'au demeurant une telle association, semblable aux tribus des lamas, des lévites, des prêtres égyptiens, etc., soit aussi bien politique que religieuse, et ait été un des éléments primitifs de la constitution de l'Inde.

Pendant des milliers d'années cet ordre a exercé sur la pensée humaine une influence singulièrement profonde; car, malgré le joug mongol qu'il a si longtemps porté, son importance n'a pas plus changé que ses doctrines; et ses effets sur les mœurs et le genre de vie des Hindous sont tels, *qu'une autre religion n'en a peut-être jamais produit de semblables.* » (Herder, *Idées,* liv. XI, ch. 4, p. 322-23.)


FIN DU VOLUME.

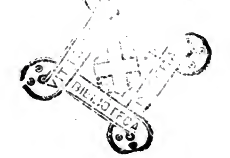


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Le Christ et l'Évangile, IIe partie; par M. F.-F. Chassay.

La Pureté du cœur, par M. F.-E. Chassay.

Manuel d'une femme chrétienne; par M. F.-E. Chassay.

Les Études cléricales; par M. F.-E. Chassay.

Le docteur Strauss et ses adversaires; par M. F.-E. Chassay.

Preceptes de Rhetorique; par M. l'abbé Laffetay.

Philosophie de Bayeux; par M. Noget-Lacoudre.

Origines des idées; par Rosmini, trad. de M. André.

Études sur le Rationalisme; par M. l'abbé de Valroger.

Tholuck, traduit par M. de Valroger.

Revue des Romans contemporains; par M. de Milly.

Moise révélateur, par M. l'abbé André.

Manuel de l'histoire des dogmes chretiens, par Klee; trad. par M. l'abbé Mabire.

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56

